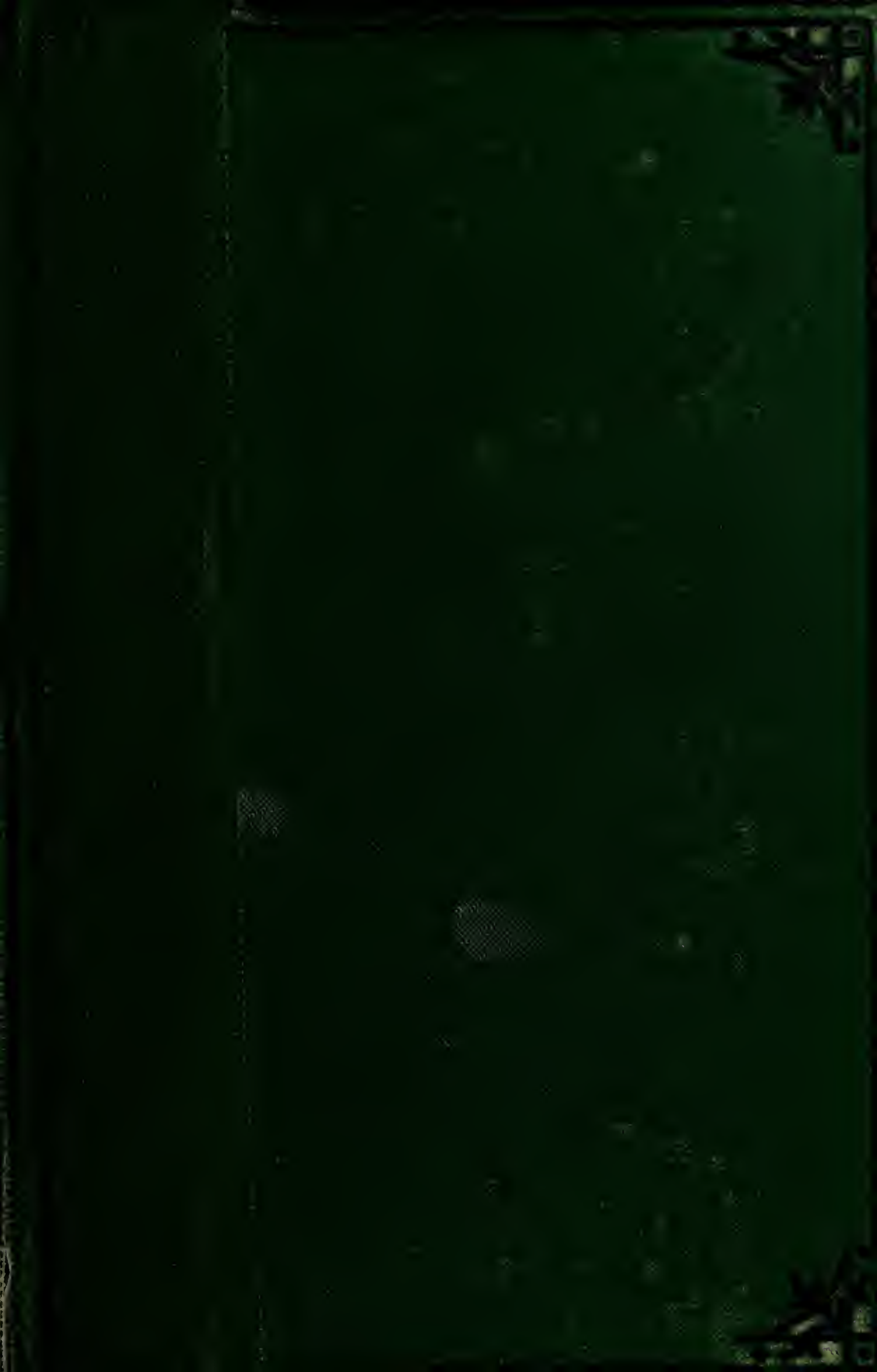



UNIVERSITY OF TORONTO
VELUT ARBOR ÆVO

HERNANI.

"JE retrouve dans *Hernani*, avec une forme inventée et dans un art complètement nouveau, les traditions du *Cid* immolant son bonheur en tuant le père de celle qu'il aime ; de Chimène, se forçant à faire tomber la tête qu'elle adore, de Polyeucte mourant pour sa foi !

"Ce sont les inspirations sacrées des maîtres en même temps que leurs dédains sublimes des petits moyens. Quelle merveilleuse puissance dans cette scène où Don Carlos, au deuxième acte, fait tomber avec un mot la dague d'Hernani tournée contre sa poitrine royale ! Quelle plus admirable glorification des plus nobles devoirs de l'hospitalité et de l'honneur que tout ce troisième acte ! Dans le quatrième acte, ou plutôt dans toute la pièce, quel sentiment profond de l'histoire qui semble mettre le penseur de plain pied avec le passé, comme il avait mis déjà le poëte au niveau de l'avenir ! Il y a des vers qui suffisent à vous reporter dans l'époque du drame, tant ils en ont naïvement les préjugés et les haines. Quoi de plus humain ou de plus jeune, de plus vivant, de plus passionné que les scènes d'amour chez Ruy Gomez, surtout de Doña Sol et d'Hernani, que tout le cinquième acte notamment ! Qui, enfin, est plus émouvant, plus dramatique que cet homme auquel ses ennemis et ses *amis* veulent refuser le nerf du

HERNANI.

"JE retrouve dans *Hernani*, avec une forme inventée et dans un art complètement nouveau, les traditions du *Cid* immolant son bonheur en tuant le père de celle qu'il aime ; de Chimène, se forçant à faire tomber la tête qu'elle adore, de Polyeucte mourant pour sa foi !

"Ce sont les inspirations sacrées des maîtres en même temps que leurs dédains sublimes des petits moyens. Quelle merveilleuse puissance dans cette scène où Don Carlos, au deuxième acte, fait tomber avec un mot la dague d'Hernani tournée contre sa poitrine royale ! Quelle plus admirable glorification des plus nobles devoirs de l'hospitalité et de l'honneur que tout ce troisième acte ! Dans le quatrième acte, ou plutôt dans toute la pièce, quel sentiment profond de l'histoire qui semble mettre le penseur de plain pied avec le passé, comme il avait mis déjà le poëte au niveau de l'avenir ! Il y a des vers qui suffisent à vous reporter dans l'époque du drame, tant ils en ont naïvement les préjugés et les haines. Quoi de plus humain ou de plus jeune, de plus vivant, de plus passionné que les scènes d'amour chez Ruy Gomez, surtout de Doña Sol et d'Hernani, que tout le cinquième acte notamment ! Qui, enfin, est plus émouvant, plus dramatique que cet homme auquel ses ennemis et ses *amis* veulent refuser le nerf du

drame en l'étouffant sous les fleurs du lyrisme! Ah! sans doute, il y a là un poëte—un poëte enivrant depuis le lever jusqu'à la chute du rideau; mais il y a aussi un dramaturge. Lamartine y est dépassé, mais Schiller s'y retrouve."

No critical remarks of my own could give of M. Victor Hugo's tragedy a more adequate idea than M. Paul Foucher's article, from which the above extract is quoted. I shall therefore merely add here that, agreeably to the plan adopted in the preparation of the present series, I have made the notes as brief as possible. The author's dramatic theory, his style, his system of versification, would require, if fully discussed, a commentary of considerable length, which must be left to the discretion of the readers who use this little volume. A few hints, to be expanded and followed out at pleasure, was all that our scheme contemplated.

GUSTAVE MASSON.

HARROW, *November*, 1876.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'AUTEUR de ce drame écrivait, il y a peu de semaines, à propos d'un poëte[1] mort avant l'âge :

"... Dans ce moment de mêlée et de tourmente littéraire, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent? Sans doute il est triste de voir un poëte de vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit ; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le repos? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons ; hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale ; hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence ; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté à de viles machinations de censure et de police, en butte de l'autre, trop souvent, à l'ingratitude des esprits mêmes pour lesquels ils travaillent ; ne leur est-il pas permis de retourner quelquefois la tête avec envie vers ceux qui sont tombés derrière eux et qui dorment dans le tombeau? *Invideo*, disait Luther dans le cimetière de Worms, *invideo, quia quiescunt.*

"Qu'importe, toutefois? Jeunes gens, ayons bon courage ! si rude qu'on nous veuille faire le présent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, si l'on ne l'envisage que sous son côté militant, que le libéralisme en littérature. Cette vérité est déjà comprise à peu près de tous les bons esprits, et le nombre en est grand ; et bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques ; voilà la double bannière qui rallie, à bien peu d'intelligences près (lesquelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte et si patiente aujourd'hui ; puis, avec la jeunesse, et, à sa tête, l'élite de la génération qui nous a précédés, tous ces sages vieillards qui, après le premier moment de défiance et d'examen, ont reconnu que ce que font leurs fils est une con-

séquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et que la liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle, et prévaudra. Les *Ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces,[1] société et littérature ; chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé. Et, en définitive, leurs efforts de réaction auront été utiles. En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles et tout ce qu'on fait contre elles les sert également. Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale ; comment ne sortirions-nous pas de la vieille forme poétique ? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en admirant la littérature de Louis XIV., si bien adaptée à sa monarchie, elle saura bien avoir sa littérature propre et personnelle et nationale, cette France actuelle, cette France du dix-neuvième siècle, à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance."

Qu'on pardonne à l'auteur de ce drame de se citer ici lui-même ; ses paroles ont si peu le don de se graver dans les esprits, qu'il aurait souvent besoin de les rappeler. D'ailleurs, aujourd'hui, il n'est peut-être point hors de propos de remettre sous les yeux des lecteurs les deux pages qu'on vient de transcrire. Ce n'est pas que ce drame puisse en rien mériter le beau nom d'*art nouveau*, *poésie nouvelle*, loin de là ; mais c'est que le principe de la liberté en littérature vient de faire un pas ; c'est qu'un progrès vient de s'accomplir, non dans l'art, ce drame est trop peu de chose, mais dans le public ; c'est que, sous ce rapport du moins, une partie des pronostics hasardés plus haut viennent de se réaliser.

Il y avait péril, en effet, à changer ainsi brusquement d'auditoire, à risquer sur le théâtre des tentatives confiées jusqu'ici seulement au papier *qui souffre tout ;* le public des livres est bien différent du public des spectacles, et l'on pouvait craindre de voir le second repousser ce que le premier avait accepté. Il n'en a rien été. Le principe de la liberté littéraire, déjà compris par le monde qui lit et qui médite, n'a pas été moins complétement adopté par cette immense foule, avide des pures émotions de l'art, qui inonde chaque soir les théâtres de Paris. Cette voix haute et puissante du peuple, qui ressemble à celle de Dieu, veut désor-

mais que la poésie ait la même devise que la politique : TOLÉRANCE ET LIBERTÉ.

Maintenant, vienne le poëte ! il y a un public.

Et cette liberté, le public la veut telle qu'elle doit être, se conciliant avec l'ordre dans l'Etat, avec l'art dans la littérature. La liberté a une sagesse qui lui est propre, et sans laquelle elle n'est pas complète. Que les vieilles règles de d'Aubignac[1] meurent avec les vieilles coutumes de Cujas,[2] cela est bien ; qu'à une littérature de cour succède une littérature de peuple, cela est mieux encore ; mais surtout qu'une raison intérieure se rencontre au fond de toutes ces nouveautés. Que le principe de liberté fasse son affaire, mais qu'il la fasse bien. Dans les lettres, comme dans la société, point d'étiquette, point d'anarchie : des lois. Ni talons rouges,[3] ni bonnets rouges.

Voilà ce que veut le public, et il veut bien. Quant à nous, par déférence pour ce public qui a accueilli avec tant d'indulgence un essai qui en méritait si peu, nous lui donnons ce drame aujourd'hui tel qu'il a été représenté. Le jour viendra peut-être de le publier tel qu'il a été conçu par l'auteur, en indiquant et en discutant les modifications que la scène lui a fait subir. Ces détails de critique peuvent ne pas être sans intérêt ni sans enseignements, mais ils sembleraient minutieux aujourd'hui ; la liberté de l'art est admise, la question principale est résolue, à quoi bon s'arrêter aux questions secondaires ? nous y reviendrons du reste quelque jour, et nous parlerons aussi, bien en détail, en la ruinant par les raisonnements et par les faits, de cette censure dramatique qui est le seul obstacle à la liberté du théâtre, maintenant qu'il n'y en a plus dans le public. Nous essayerons, à nos risques et périls, et par dévouement aux choses de l'art, de caractériser les mille abus de cette petite inquisition de l'esprit, qui a, comme l'autre saint-office, ses juges secrets, ses bourreaux masqués, ses tortures, ses mutilations, et sa peine de mort. Nous déchirerons, s'il se peut, ces langes de police dont il est honteux que le théâtre soit encore emmailloté au dix-neuvième siècle.

Aujourd'hui il ne doit y avoir place que pour la reconnaissance et les remercîments. C'est au public que l'auteur de ce drame adresse les siens, et du fond du cœur. Cette œuvre, non de talent, mais de conscience et de liberté, a été généreusement protégée contre bien des inimitiés par le public, parce que le public est toujours, aussi lui, consciencieux et libre. Grâces lui soient donc rendues, ainsi qu'à

cette jeunesse puissante qui a porté aide et faveur à l'ouvrage d'un jeune homme sincère et indépendant comme elle ! C'est pour elle surtout qu'il travaille, parce que ce serait une gloire bien haute que l'applaudissement de cette élite de jeunes hommes, intelligente, logique, conséquente, vraiment libérale en littérature comme en politique, noble génération qui ne se refuse pas à ouvrir les deux yeux à la vérité et à recevoir la lumière des deux côtés.

Quant à son œuvre en elle-même, il n'en parlera pas. Il accepte les critiques qui en ont été faites, les plus sévères comme les plus bienveillantes, parce qu'on peut profiter à toutes. Il n'ose se flatter que tout le monde ait compris du premier coup ce drame, dont le *Romancero General*[1] est la véritable clef. Il prierait volontiers les personnes que cet ouvrage a pu choquer de relire *le Cid*, *Don Sanche*, *Nicomède*,[2] ou plutôt tout Corneille et tout Molière, ces grands et admirables poëtes. Cette lecture, si pourtant elles veulent bien faire d'abord la part de l'immense infériorité de l'auteur d'*Hernani*, les rendra peut-être moins sévères pour certaines choses qui ont pu les blesser dans la forme ou dans le fond de ce drame. En somme, le moment n'est peut-être pas encore venu de le juger. *Hernani* n'est jusqu'ici que la première pierre d'un édifice qui existe tout construit dans la tête de son auteur, mais dont l'ensemble peut seul donner quelque valeur à ce drame. Peut-être ne trouvera-t-on pas mauvaise un jour la fantaisie qui lui a pris de mettre, comme l'architecte de Bourges,[3] une porte presque moresque à sa cathédrale gothique.

En attendant, ce qu'il a fait est bien peu de chose, il le sait. Puissent le temps et la force ne pas lui manquer pour achever son œuvre ! Elle ne vaudra qu'autant qu'elle sera terminée. Il n'est pas de ces poëtes privilégiés qui peuvent mourir, ou s'interrompre avant d'avoir fini, sans péril pour leur mémoire ; il n'est pas de ceux qui restent grands, même sans avoir complété leur ouvrage, heureux hommes dont on peut dire ce que Virgile disait de Carthage ébauchée :

> Pendent opera interrupta, minæque[4]
> Murorum ingentes !

9 mars 1830.

HERNANI.

PERSONNAGES.

Hernani.
Don Carlos.
Don Ruy Gomez de Silva.
Dona Sol de Silva.
Le Roi de Bohême.
Le Duc de Bavière.
Le Duc de Gotha.
Le Baron de Hohenbourg.
Le Duc de Lutzelbourg.
Iaquez.
Don Sancho.
Don Matias.
Don Ricardo.
Don Garci Suarez.
Don Francisco.
Don Juan de Haro.
Don Pedro Gusman de Lara.
Don Gil Tellez Giron.
Dona Josefa Duarte.
Un montagnard.
Une dame.
Premier conjuré.
Deuxième conjuré.
Troisième conjuré.

Conjurés de la ligue sacro-sainte, allemands et espagnols.
Montagnards, seigneurs, soldats, pages, peuple, etc.

Espagne, 1519.

ACTE PREMIER.

LE ROI.

SARAGOSSE.
Une chambre à coucher. La nuit. Une lampe sur une table.

SCÈNE I.

DONA JOSEFA DUARTE, vieille ; en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais à la mode d'Isabelle-la-Catholique ; DON CARLOS.

DONA JOSEFA (*seule*).

(Elle ferme les rideaux cramoisis de la fenêtre, et met en ordre quelques fauteuils. On frappe à une petite porte dérobée à droite. Elle écoute. On frappe un second coup.)

Serait-ce déjà lui ?

(Un nouveau coup.)

C'est bien à l'escalier
Dérobé.

(Un quatrième coup.)

Vite, ouvrons !

(Elle ouvre la petite porte masquée. Entre don Carlos, le manteau sur le nez et le chapeau sur les yeux.)

Bonjour, beau cavalier.

(Elle l'introduit. Il écarte son manteau et laisse voir un riche costume de velours et de soie à la mode castillane de 1519. Elle le regarde sous le nez et recule étonnée.)

Quoi, seigneur Hernani, ce n'est pas vous !—Main-forte !
Au feu !

DON CARLOS (*lui saisissant le bras*).

Deux mots de plus, duègne, vous êtes morte :

(Il la regarde fixement. Elle se tait effrayée.)

Suis-je chez doña Sol ? fiancée au vieux duc
De Pastrana ? son oncle ? un bon seigneur, caduc,
Vénérable et jaloux ? dites ! La belle adore
Un cavalier, sans barbe et sans moustache encore,
Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,
Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux.[1]
Suis-je bien informé ?

(Elle se tait. Il la secoue par le bras.)

Vous répondrez peut être ?

DONA JOSEFA.

Vous m'avez défendu de dire deux mots, maître.

DON CARLOS.

Aussi n'en veux-je qu'un. — Oui,— non.—Ta dame est bien
Doña Sol de Silva ? parle.

DONA JOSEFA.

Oui.—Pourquoi ?

DON CARLOS.

Pour rien.
Le duc, son vieux futur,[2] est absent à cette heure ?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Sans doute elle attend son jeune ?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Que je meure

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Duègne! c'est ici qu'aura lieu l'entretien?

DONA JOSEFA.

Oui.

DON CARLOS.

Cache-moi céans!

DONA JOSEFA.

Vous!

DON CARLOS.

Moi.

DONA JOSEFA.

Pourquoi?

DON CARLOS.

Pour rien.

DONA JOSEFA.

Moi vous cacher!

DON CARLOS.

Ici.

DONA JOSEFA.

Jamais!

DON CARLOS (*tirant de sa ceinture une bourse et un poignard*).

Daignez, Madame,
Choisir de cette bourse ou bien de cette lame.

DONA JOSEFA (*prenant la bourse*).

Vous êtes donc le diable?

DON CARLOS.

Oui, duègne.

DONA JOSEFA (*ouvrant une armoire étroite dans le mur*).

Entrez ici.

DON CARLOS (*examinant l'armoire*).

Cette boîte!

DONA JOSEFA (*la refermant*).

Va-t'en, si tu n'en veux pas!

DON CARLOS (*rouvrant l'armoire*).

Si!

(L'examinant encore.)

Serait-ce l'écurie où tu mets d'aventure
Le manche du balai qui te sert de monture?

(Il s'y blottit avec peine.)

Ouf !

DONA JOSEFA (*joignant les mains avec scandale*).

Un homme ici !

DON CARLOS (*dans l'armoire restée ouverte*).

C'est une femme, — est-ce pas [1] ?—
Qu'attendait ta maîtresse ?

DONA JOSEFA.

O ciel ! j'entends le pas
De doña Sol.— Seigneur, fermez vite la porte.

(Elle pousse la porte de l'armoire qui se referme.)

DON CARLOS (*de l'intérieur de l'armoire*).

Si vous dites un mot, duègne, vous êtes morte !

DONA JOSEFA (*seule*).

Qu'est cet homme ? Jésus mon Dieu ! si j'appelais ?...
Qui ?—Hors madame et moi tout dort dans le palais.
—Bah ! l'autre va venir ; la chose le regarde.
Il a sa bonne épée et que le ciel nous garde
De l'enfer !

(Pesant la bourse.)

Après tout, ce n'est pas un voleur.

(Entre doña Sol, en blanc. Doña Josefa cache la bourse.)

SCÈNE II.

DONA JOSEFA, DON CARLOS, caché ; DONA SOL, puis HERNANI.

DONA SOL.

Josefa !

DONA JOSEFA.

Madame !

DONA SOL.

Ah ! je crains quelque malheur.
Hernani devrait être ici !

(Bruits de pas à la petite porte.)

Voici qu'il monte !
Ouvre avant qu'il ne frappe, et fais vite, et sois prompte !

(Josefa ouvre la petite porte. Entre Hernani. Grand manteau, grand chapeau. Dessous, un costume de montagnard d'Aragon, gris, avec une cuirasse de cuir ; une épée, un poignard et un cor à sa ceinture.)

DONA SOL (*courant à lui*).

Hernani !

HERNANI.

Doña Sol ! ah ! c'est vous que je vois
Enfin ! et cette voix qui parle est votre voix !
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres ?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres !

DONA SOL (*touchant ses vêtements*).

Jésus ! votre manteau ruisselle ! il pleut donc bien !

HERNANI.

Je ne sais.

DONA SOL.

Vous devez avoir froid ?

HERNANI.

Ce n'est rien.

DONA SOL.

Otez donc ce manteau !

HERNANI.

Doña Sol, mon amie !
Dites-moi, quand la nuit vous êtes endormie,
Calme, innocente et pure, et qu'un sommeil joyeux
Entr'ouvre votre bouche et du doigt clôt vos yeux,
Un ange vous dit-il combien vous êtes douce
Au malheureux que tout abandonne et repousse ?

DONA SOL.

Vous avez bien tardé, Seigneur ! mais dites-moi
Si vous avez froid ?

HERNANI.

Moi ! je brûle près de toi !
Ah ! quand l'amour jaloux bouillonne dans nos têtes,
Quand notre cœur se gonfle et s'emplit de tempêtes,
Qu'importe ce que peut un nuage des airs
Nous jeter en passant de tempête et d'éclairs !

DONA SOL (*lui défaisant son manteau*).

Allons ! donnez la cape et l'épée avec elle !

HERNANI (*la main sur son épée*).

Non. C'est mon autre amie, innocente et fidèle.—
Doña Sol, le vieux duc, votre futur époux,
Votre oncle, est donc absent ?

DONA SOL.

Oui, cette heure est à nous.

HERNANI.

Cette heure ! et voilà tout. Pour nous, plus rien qu'une heure !

Après, qu'importe? il faut qu'on oublie ou qu'on meure.
Ange! une heure avec vous! une heure, en vérité,
A qui voudrait la vie, et puis l'éternité![1]

DONA SOL.

Hernani!

HERNANI (*amèrement*).

Que je suis heureux que le duc sorte!
Comme un larron qui tremble et qui force une porte,
Vite, j'entre, et vous vois, et dérobe au vieillard
Une heure de vos chants et de votre regard,
Et je suis bien heureux, et sans doute on m'envie
De lui voler une heure, et lui me prend ma vie!

DONA SOL.

Calmez-vous.

(Remettant le manteau à la duègne.)

Josefa, fais sécher le manteau.

(Josefa sort.

(Elle s'assied et fait signe à Hernani de venir près d'elle.

Venez là.

HERNANI (*sans l'entendre*).

Donc le duc est absent du château?

DONA SOL (*souriant*).

Comme vous êtes grand!

HERNANI.

Il est absent!

DONA SOL.

Chère âme,
Ne pensons plus au duc.

HERNANI.

Ah! pensons-y, Madame!
Ce vieillard! il vous aime, il va vous épouser!
Quoi donc! vous prit-il pas l'autre jour un baiser?
N'y plus penser?

DONA SOL (*riant*).

C'est là ce qui vous désespère?
Un baiser d'oncle! au front! presque un baiser de père!

HERNANI.

Non. Un baiser d'amant, de mari, de jaloux.
Ah! vous serez à lui, madame, y pensez-vous?
O l'insensé vieillard, qui, la tête inclinée,
Pour achever sa route et finir sa journée,
A besoin d'une femme, et va, spectre glacé,

Prendre une jeune fille ! O vieillard insensé !
Pendant que d'une main il s'attache à la vôtre,
Ne voit-il pas la mort qui l'épouse de l'autre ?
Il vient dans nos amours se jeter sans frayeur ?
Vieillard, va-t'en donner mesure au fossoyeur !
— Qui fait ce mariage ? on vous force, j'espère !

DONA SOL.

Le roi, dit-on, le veut.

HERNANI.

Le roi ! le roi ! mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve,[1]
Pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve !
Lui, mort, ne compte plus. Et tout enfant, je fis[2]
Le serment de venger mon père sur son fils.
Je te cherchais partout, Carlos, roi des Castilles !
Car la haine est vivace entre nos deux familles.
Les pères ont lutté sans pitié, sans remords,
Trente ans ! Or, c'est en vain que les pères sont morts,
Leur haine vit. Pour eux la paix n'est point venue,
Car les fils sont debout, et le duel continue.
Ah ! c'est donc toi qui veux cet exécrable hymen !
Tant mieux. Je te cherchais, tu viens dans mon chemin !

DONA SOL.

Vous m'effrayez !

HERNANI.

Chargé d'un mandat d'anathème,
Il faut que j'en arrive à m'effrayer moi-même !
Ecoutez : l'homme auquel, jeune, on vous destina,
Ruy de Silva, votre oncle, est duc de Pastrana,
Riche-homme[3] d'Aragon, comte et grand de Castille.
A défaut de jeunesse, il peut, ô jeune fille,
Vous apporter tant d'or, de bijoux, de joyaux,
Que votre front reluise entre des fronts royaux,
Et pour le rang, l'orgueil, la gloire et la richesse,
Mainte reine peut-être enviera sa duchesse !
Voilà donc ce qu'il est. Moi, je suis pauvre, et n'eus
Tout enfant, que les bois où je fuyais pieds nus.
Peut-être aurais-je aussi quelque blason illustre
Qu'une rouille de sang à cette heure délustre ;
Peut-être ai-je des droits, dans l'ombre ensevelis,
Qu'un drap d'échafaud noir cache encor sous ses plis,

Et qui, si mon attente un jour n'est pas trompée,
Pourront de ce fourreau sortir avec l'épée.
En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Or du duc ou de moi souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux : l'épouser, ou me suivre.

DONA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Parmi nos rudes [1] compagnons,
Proscrits, dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit ;
Car, vous ne savez pas, moi, je suis un bandit !
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,
Seule, dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs, où l'on est que de l'aigle aperçu,
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards, libres, pauvres et graves,
Je grandis, et demain, trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront ... —Vous frissonnez ! réfléchissez encor.
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves ;
Soupçonner tout, les yeux, les voix, les pas, le bruit ;
Dormir sur l'herbe, boire au torrent, et la nuit
Entendre, en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille.
Etre errante avec moi, proscrite, et s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père, — à l'échafaud.

DONA SOL.

Je vous suivrai.

HERNANI.

Le duc est riche, grand, prospère.
Le duc n'a pas de tache au vieux nom de son père.
Le duc peut tout. Le duc vous offre avec sa main
Trésors, titres, bonheur...

DONA SOL.

Nous partirons demain.
Hernani, n'allez pas sur mon audace étrange
Me blâmer. Etes-vous mon démon ou mon ange?
Je ne sais. Mais je suis votre esclave. Ecoutez,

Allez où vous voudrez, j'irai. Restez, partez,
Je suis à vous. Pourquoi fais-je ainsi? je l'ignore.
J'ai besoin de vous voir, et de vous voir encore,
Et de vous voir toujours. Quand le bruit de vos pas
S'efface, alors je crois que mon cœur ne bat pas,
Vous me manquez, je suis absente de moi-même;
Mais dès qu'enfin ce pas que j'attends et que j'aime
Vient frapper mon oreille, alors il me souvient
Que je vis, et je sens mon âme qui revient!

HERNANI (*la serrant dans ses bras*).

Ange!

DONA SOL.

A minuit. Demain. Amenez votre escorte
Sous ma fenêtre. Allez, je serai brave et forte.
Vous frapperez trois coups.

HERNANI.

Savez-vous qui je suis,
Maintenant?

DONA SOL.

Monseigneur, qu'importe! je vous suis.

HERNANI.

Non. Puisque vous voulez me suivre, faible femme,
Il faut que vous sachiez quel nom, quel rang, quelle âme,
Quel destin est caché dans le pâtre Hernani.[1]
Vous vouliez d'un brigand? voulez-vous d'un banni?

DON CARLOS (*ouvrant avec fracas la porte de l'armoire*).

Quand aurez-vous fini de conter votre histoire?
Croyez-vous donc qu'on soit à l'aise en cette armoire?

(Hernani recule étonné. Doña Sol pousse un cri et se réfugie dans ses bras, en fixant sur don Carlos des yeux effarés.)

HERNANI (*la main sur la garde de son épée*).

Quel est cet homme?

DONA SOL.

O ciel! au secours!

HERNANI.

Taisez-vous,
Doña Sol! vous donnez l'éveil aux yeux jaloux.
Quand je suis près de vous, veuillez, quoi qu'il advienne,
Ne réclamer jamais d'autre aide que la mienne.

(A don Carlos.)

Que faisiez-vous là?

DON CARLOS.

Moi ? — Mais, à ce qu'il paraît,
Je ne chevauchais pas à travers la forêt.

HERNANI.

Qui raille [1] après l'affront s'expose à faire rire
Aussi son héritier !

DON CARLOS.

Chacun son tour. — Messire,
Parlons franc. Vous aimez madame et ses yeux noirs,
Vous y venez mirer les vôtres tous les soirs,
C'est fort bien. J'aime aussi madame, et veux connaître
Qui j'ai vu tant de fois entrer par la fenêtre,
Tandis que je restais à la porte.

HERNANI.

En honneur,
Je vous ferai sortir par où j'entre, seigneur.

DON CARLOS.

Nous verrons. J'offre donc mon amour à madame.
Partageons. Voulez-vous ? J'ai vu dans sa belle âme
Tant d'amour, de bonté, de tendres sentiments,
Que madame, à coup sûr, en a pour deux amants.
— Or, ce soir, voulant mettre à fin mon entreprise,
Pris, je pense, pour vous, j'entre ici par surprise,
Je me cache, j'écoute, à ne vous celer rien ;
Mais, j'entendais très-mal et j'étouffais très-bien.
Et puis, je chiffonnais ma veste à la française.
Ma foi, je sors !

HERNANI.

Ma dague aussi n'est pas à l'aise
Et veut sortir !

DON CARLOS (*le saluant*).

Monsieur, c'est comme il vous plaira.

HERNANI (*tirant son épée*).

En garde !

(Don Carlos tire son épée.)

DOÑA SOL (*se jetant entre eux deux*).

Hernani ! Ciel !

DON CARLOS.

Calmez-vous, señora.

HERNANI (*à don Carlos*).

Dites-moi votre nom.

DON CARLOS.

Hé ! dites-moi le vôtre !

HERNANI.

Je le garde, secret et fatal, pour un autre
Qui doit un jour sentir, sous mon genou vainqueur,
Mon nom à son oreille, et ma dague à son cœur !

DON CARLOS.

Alors, quel est le nom de l'autre ?

HERNANI.

Que t'importe ?
En garde ! défends-toi !

(Ils croisent leurs épées. Doña Sol tombe tremblante sur un fauteuil. On entend des coups à la porte.)

DONA SOL (*se levant avec effroi*).

Ciel ! on frappe à la porte !

(Les champions s'arrêtent. Entre Josefa par la petite porte, et tout effarée.)

HERNANI (*à Josefa*).

Qui frappe ainsi ?

DONA JOSEFA (*à dona Sol*).

Madame ! un coup inattendu !
C'est le duc qui revient !

DONA SOL (*joignant les mains*).

Le duc ! tout est perdu !
Malheureuse !

DONA JOSEFA (*jetant les yeux autour d'elle*).

Jésus ! l'inconnu ! les épées !
On se battait. Voilà de belles équipées !

(Les deux combattants remettent leurs épées dans le fourreau. Don Carlos s'enveloppe de son manteau et rabat son chapeau sur ses yeux. On frappe.)

HERNANI.

Que faire ?

(On frappe.)

UNE VOIX (*au dehors*).

Doña Sol, ouvrez-moi !

(Doña Josefa fait un pas vers la porte. Hernani l'arrête.)

HERNANI.

N'ouvrez pas.

DONA JOSEFA (*tirant son chapelet*).

Saint Jacques monseigneur,[1] tirez-nous de ce pas !

(On frappe de nouveau.)

HERNANI (*montrant l'armoire à don Carlos*).
Cachons-nous.

DON CARLOS.
Dans l'armoire ?

HERNANI.
Entrez-y. Je m'en charge.
Nous y tiendrons tous deux.

DON CARLOS.
Grand'merci, c'est trop large.

HERNANI (*montrant la petite porte*).
Fuyons par là.

DON CARLOS.
Bonsoir. Pour moi, je reste ici.

HERNANI.
Ah ! tête et sang, monsieur ! Vous me paierez ceci !
(A doña Sol.)
Si je barricadais l'entrée ?

DON CARLOS (*à Josefa*).
Ouvrez la porte.

HERNANI.
Que dit-il ?

DON CARLOS (*à Josefa interdite*).
Ouvrez donc, vous dis-je !
(On frappe toujours.)
(Doña Josefa va ouvrir en tremblant.)

DOÑA SOL.
Je suis morte !

SCÈNE III.

Les Mêmes ; DON RUY GOMEZ DE SILVA, barbe et cheveux blancs, en noir ; Valets avec des flambeaux.

DON RUY GOMEZ.
Des hommes chez ma nièce à cette heure de nuit !
Venez tous ! cela vaut la lumière et le bruit.
(A Doña Sol.)
Par saint Jean d'Avila,[1] je crois que sur mon âme
Nous sommes trois chez vous ; c'est trop de deux, madame.
(Aux deux jeunes gens.)
Mes jeunes cavaliers, que faites-vous céans ? —
Quand nous avions le Cid et Bernard,[2] ces géants
De l'Espagne et du monde allaient par les Castilles

Honorant les vieillards et protégeant les filles.
C'étaient des hommes forts et qui trouvaient moins lourds
Leur fer et leur acier que vous votre velours.
Ces hommes-là portaient respect aux barbes grises,
Faisaient agenouiller leur amour aux églises,
Ne trahissaient personne, et donnaient pour raison
Qu'ils avaient à garder l'honneur de leur maison.
S'ils voulaient une femme, ils la prenaient sans tache,
En plein jour, devant tous, et l'épée, ou la hache
Ou la lance à la main !—Et quant à ces félons
Qui le soir, et les yeux tournés vers leurs talons,
Ne fiant qu'à la nuit leurs manœuvres infâmes,
Par derrière aux maris volent l'honneur des femmes,
J'affirme que le Cid, cet aïeul de nous tous,
Les eût tenus pour vils et fait mettre à genoux,
Et qu'il eût, dégradant leur noblesse usurpée,
Souffleté leur blason du plat de son épée !
Voilà ce que feraient, j'y songe avec ennui,
Les hommes d'autrefois aux hommes d'aujourd'hui.
— Qu'êtes-vous venus faire ici ? C'est donc à dire
Que je ne suis qu'un vieux dont les jeunes vont rire ?
On va rire de moi, soldat de Zamora ? [1]
Et quand je passerai, tête blanche, on rira ?
Ce n'est pas vous du moins qui rirez !

HERNANI.

Duc...

DON RUY GOMEZ.

Silence !
Quoi ! vous avez l'épée, et la dague, et la lance,
La chasse, les festins, les meutes, les faucons,
Les chansons à chanter le soir sous les balcons,
Les plumes au chapeau, les casaques de soie,
Les bals, les carrousels, la jeunesse, la joie ;
Enfants, l'ennui vous gagne ! A tout prix, au hasard,
Il vous faut un hochet ! Vous prenez un vieillard !
Ah ! vous l'avez brisé, le hochet ! mais Dieu fasse
Qu'il vous puisse en éclats rejaillir à la face ! —
Suivez-moi !

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ.

Suivez-moi ! suivez-moi !
Messieurs ! avons-nous fait cela pour rire ? Quoi !

Un trésor est chez moi. C'est l'honneur d'une fille,
D'une femme, l'honneur de toute une famille ;
Cette fille, je l'aime, elle est ma nièce, et doit
Bientôt changer sa bague à l'anneau[1] de mon doigt ;
Je la crois chaste et pure, et sacrée à tout homme ;
Or il faut que je sorte une heure, et moi qu'on nomme
Ruy Gomez de Silva, je ne puis l'essayer
Sans qu'un larron d'honneur se glisse à mon foyer !
Arrière ! lavez donc vos mains, hommes sans âmes,
Car, rien qu'en y touchant, vous nous tachez nos femmes !
Non. C'est bien. Poursuivez. Ai-je autre chose encor ?

(Il arrache son collier.)

Tenez, foulez aux pieds, foulez ma Toison-d'Or !

(Il jette son chapeau.)

Arrachez mes cheveux, faites-en chose vile !
Et vous pourrez demain vous vanter par la ville
Que jamais débauchés, dans leurs jeux insolents,
N'ont sur plus noble front souillé cheveux plus blancs !

DONA SOL.

Monseigneur...

DON RUY GOMEZ (*à ses valets*).

Ecuyers ! écuyers ! à mon aide !
Ma hache, mon poignard, ma dague de Tolède !

(Aux deux jeunes gens.)

Et suivez-moi tous deux !

DON CARLOS (*faisant un pas*).

Duc, ce n'est pas d'abord
De cela qu'il s'agit. Il s'agit de la mort
De Maximilien,[2] empereur d'Allemagne.

(Il jette son manteau, et découvre son visage caché par son chapeau.)

DON RUY GOMEZ.

Raillez-vous ?... Dieu ! le Roi ?

DONA SOL.

Le Roi !

HERNANI (*dont les yeux s'allument*).

Le Roi d'Espagne !

DON CARLOS (*gravement*).

Oui, Carlos.—Seigneur duc, es-tu donc insensé ?
Mon aïeul l'empereur est mort. Je ne le sai
Que de ce soir. Je viens, tout en hâte, et moi-même,
Dire la chose à toi, féal sujet que j'aime,

Te demander conseil, incognito, la nuit,
Et l'affaire est bien simple, et voilà bien du bruit !

(Don Ruy Gomez renvoie ses gens d'un signe. Il s'approche de don Carlos que doña Sol examine avec crainte et surprise, et sur lequel Hernani, demeuré dans un coin, fixe des yeux étincelants.)

DON RUY GOMEZ.

Mais pourquoi tarder tant à m'ouvrir cette porte ?

DON CARLOS.

Belle raison ! tu viens avec toute une escorte !
Quand un secret d'Etat m'amène en ton palais,
Duc, est-ce pour l'aller dire à tous tes valets ?

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pardonnez ;... l'apparence...

DON CARLOS.

Bon père,
Je t'ai fait gouverneur du château de Figuère ;[1]
Mais qui dois-je à présent faire ton gouverneur ?

DON RUY GOMEZ.

Pardonnez...

DON CARLOS.

Il suffit. N'en parlons plus, seigneur.
Donc l'empereur est mort.

DON RUY GOMEZ.

L'aïeul de Votre Altesse
Est mort ?

DON CARLOS.

Duc, tu m'en vois pénétré de tristesse.

DON RUY GOMEZ.

Qui lui succède ?

DON CARLOS.

Un duc de Saxe[2] est sur les rangs.
François Premier,[3] de France, est un des concurrents.

DON RUY GOMEZ.

Où vont se rassembler les électeurs d'empire ?

DON CARLOS.

Ils ont choisi, je crois, Aix-la-Chapelle,—ou Spire,
—Ou Francfort.

DON RUY GOMEZ.

Notre Roi, dont Dieu garde[4] les jours,
N'a-t-il pensé jamais à l'empire ?

DON CARLOS.

Toujours.

DON RUY GOMEZ.
C'est à vous qu'il revient.

DON CARLOS.
Je le sais.

DON RUY GOMEZ.
Votre père
Fut archiduc d'Autriche, et l'empire, j'espère,
Aura ceci présent, que c'était votre aïeul,
Celui qui vient de choir de la pourpre au linceul.

DON CARLOS.
Et puis, on est bourgeois de Gand.[2]

DON RUY GOMEZ.
Dans mon jeune âge
Je le vis, votre aïeul. Hélas ! seul je surnage
D'un siècle tout entier. Tout est mort à présent.
C'était un empereur magnifique et puissant !

DON CARLOS.
Rome est pour moi.

DON RUY GOMEZ.
Vaillant, ferme, point tyrannique,
Cette tête allait bien au vieux corps germanique !
(Il s'incline sur les mains du Roi, et la baise.)
Que je vous plains !—Si jeune en un tel deuil plongé !

DON CARLOS.
Le pape[3] veut ravoir la Sicile que j'ai ;
Un empereur ne peut posséder la Sicile,
Il me fait empereur ; alors, en fils docile,
Je lui rends Naple.—Ayons l'aigle, et puis nous verrons
Si je lui laisserai rogner les ailerons.—

DON RUY GOMEZ
Qu'avec joie il verrait, ce vétéran du trône,
Votre front déjà large aller à sa couronne !
Ah ! seigneur, avec vous nous le pleurerons bien,
Cet empereur très-grand, très-bon et très-chrétien !

DON CARLOS.
Le Saint-Père est adroit.—Qu'est-ce que la Sicile ?
C'est une île qui pend à mon royaume, une île,
Une pièce, un haillon, qui, tout déchiqueté,
Tient à peine à l'Espagne et qui traîne à côté.
"Que ferez-vous, mon fils, de cette île bossue,
Au monde impérial au bout d'un fil cousue !

Votre empire est mal fait : vite, venez ici,
Des ciseaux ! et coupons !" Très-Saint-Père, merci !
Car de ces pièces-là, si j'ai bonne fortune,
Je compte au saint empire en recoudre plus d'une,
Et si quelques lambeaux m'en étaient arrachés,
Rapiécer mes Etats d'îles et de duchés !

DON RUY GOMEZ.

Consolez-vous ! il est un empire des justes
Où l'on revoit les morts plus saints et plus augustes !

DON CARLOS.

Ce roi François Premier, c'est un ambitieux !
Le vieil empereur mort, vite ! il fait les doux yeux
A l'empire ! A-t-il pas sa France très-chrétienne ?
Ah ! la part est pourtant belle, et vaut qu'on s'y tienne ?
L'empereur mon aïeul disait au roi Louis : [1]
" Si j'étais Dieu le père, et si j'avais deux fils,
Je ferais l'aîné Dieu, le second roi de France."

(Au duc.)

Crois-tu que François puisse avoir quelque espérance ?

DON RUY GOMEZ.

C'est un victorieux.

DON CARLOS.

Il faudrait tout changer.
La bulle d'or défend d'élire un étranger.[2]

DON RUY GOMEZ.

A ce compte, seigneur, vous êtes roi d'Espagne !

DON CARLOS.

Je suis bourgeois de Gand.

DON RUY GOMEZ.

La dernière campagne [3]
A fait monter bien haut le roi François Premier.

DON CARLOS.

L'aigle qui va peut-être éclore à mon cimier
Peut aussi déployer ses ailes.

DON RUY GOMEZ.

Votre Altesse
Sait-elle le latin ?

DON CARLOS.

Mal.

DON RUY GOMEZ.

Tant pis, la noblesse
D'Allemagne aime fort qu'on lui parle latin.

DON CARLOS.

Ils se contenteront d'un espagnol hautain,
Car il importe peu, croyez-en le roi Charle,
Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle.
—Je vais en Flandre. Il faut que ton roi, cher Sylva,
Te revienne empereur. Le roi de France va
Tout remuer. Je veux le gagner de vitesse.
Je partirai sous peu.

DON RUY GOMEZ.

Vous nous quittez, Altesse,
Sans purger l'Aragon de ces nouveaux bandits
Qui partout dans nos monts lèvent leurs fronts hardis ?

DON CARLOS.

J'ordonne au duc d'Arcos d'exterminer la bande.

DON RUY GOMEZ.

Donnez-vous aussi l'ordre au chef qui la commande
De se laisser faire ?

DON CARLOS.

Hé ! quel est ce chef ? son nom ?

DON RUY GOMEZ.

Je l'ignore. On le dit un rude compagnon.

DON CARLOS.

Bah ! je sais que pour l'heure il se cache en Galice,
Et j'en aurai raison avec quelque milice.

DON RUY GOMEZ.

De faux avis alors le disaient près d'ici.

DON CARLOS.

Faux avis !—Cette nuit tu me loges.

DON RUY GOMEZ (*s'inclinant jusqu'à terre*).

Merci,
Altesse !

(Il appelle ses valets.)

Faites tous honneur au Roi mon hôte !

(Les valets entrent avec des flambeaux. Le duc les range sur deux haies jusqu'à la porte du fond. Cependant doña Sol s'approche lentement d'Hernani. Le Roi les épie tous deux.)

DOÑA SOL (*bas à Hernani*).

Demain, sous ma fenêtre, à minuit, et sans faute.
Vous frapperez des mains trois fois.

HERNANI (*bas*).

Demain.

DON CARLOS (*à part*).

Demain !

(Haut à doña Sol, vers laquelle il fait un pas avec galanterie.)

Souffrez que pour rentrer je vous offre la main.

(Il la reconduit à la porte. Elle sort.)

HERNANI (*la main dans sa poitrine sur la poignée de sa dague*).

Mon bon poignard !

DON CARLOS (*revenant, à part*).

Notre homme a la mine attrapée.[1]

(Il prend à part Hernani.)

Je vous ai fait l'honneur de toucher votre épée,
Monsieur. Vous me seriez suspect pour cent raisons ;
Mais le roi don Carlos répugne aux trahisons.
Allez. Je daigne encor protéger votre fuite.

DON RUY GOMEZ (*revenant et montrant Hernani*).

Qu'est ce seigneur ?

DON CARLOS.

Il part. C'est quelqu'un de ma suite.

(Ils sortent avec les valets et les flambeaux, le duc précédant le Roi une cire à la main.)

SCÈNE IV.

HERNANI, seul.

Oui, de ta suite, ô roi ! de ta suite ! j'en suis.
Nuit et jour, en effet, pas à pas, je te suis !
Un poignard à la main, l'œil fixé sur ta trace,
Je vais ! Ma race en moi poursuit en toi ta race !
Et puis, te voilà donc mon rival ! Un instant
Entre aimer et haïr je suis resté flottant ;
Mon cœur pour elle et toi n'était point assez large,
J'oubliais en l'aimant ta haine qui me charge ;
Mais puisque tu le veux, puisque c'est toi qui viens
Me faire souvenir, c'est bon, je me souviens !
Mon amour fait pencher la balance incertaine
Et tombe tout entier du côté de ma haine.
Oui, je suis de ta suite, et c'est toi qui l'as dit !
Va ! jamais courtisan de ton lever maudit,
Jamais seigneur baisant ton ombre, ou majordome
Ayant à te servir abjuré son cœur d'homme,
Jamais chiens de palais dressés à suivre un roi,
Ne seront sur tes pas plus assidus que moi !

Ce qu'ils veulent de toi, tous ces grands de Castille,
C'est quelque titre creux, quelque hochet qui brille,
C'est quelque mouton d'or [1] qu'on se va pendre au cou ;
Moi, pour vouloir si peu je ne suis pas si fou !
Ce que je veux de toi, ce n'est point faveurs vaines,
C'est l'âme de ton corps, c'est le sang de tes veines,
C'est tout ce qu'un poignard, furieux et vainqueur,
En y fouillant longtemps peut prendre au fond d'un cœur !
Va devant ! je te suis. Ma vengeance qui veille
Avec moi toujours marche et me parle à l'oreille !
Va ! je suis là, j'épie et j'écoute, et sans bruit
Mon pas cherche ton pas et le presse et le suit !
Le jour tu ne pourras, ô roi, tourner la tête,
Sans me voir immobile et sombre dans la fête ;
La nuit tu ne pourras tourner les yeux, ô roi,
Sans voir mes yeux ardents luire derrière toi.

(Il sort par la petite porte.)

ACTE DEUXIÈME.

LE BANDIT.

SARAGOSSE.

Un patio [2] du palais de Silva.—A gauche, les grands murs du palais, avec une fenêtre à balcon. Au-dessous de la fenêtre, une petite porte. A droite et au fond, des maisons et des rues.—Il est nuit. On voit briller çà et là, aux façades des édifices, quelques fenêtres encore éclairées.

SCÈNE I.

DON CARLOS, DON SANCHO SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY ; DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUNAN ; DON RICARDO DE ROXAS, SEIGNEUR DE CASAPALMA.

(Ils arrivent tous quatre, don Carlos en tête, chapeaux rabattus, enveloppés de longs manteaux dont leurs épées soulèvent le bord inférieur.)

DON CARLOS (*examinant le balcon*).

Voilà bien le balcon, la porte ;... mon sang bout.

(Montrant la fenêtre qui n'est pas éclairée.)

Pas de lumière encor !

(Il promène ses yeux sur les autres croisées éclairées.)

Des lumières partout
Où je n'en voudrais pas, hors à cette fenêtre
Où j'en voudrais !

DON SANCHO.

Seigneur, reparlons de ce traître.
Et vous l'avez laissé partir !

DON CARLOS.

Comme tu dis !

DON MATIAS.

Et peut-être c'était le major des bandits !

DON CARLOS.

Qu'il en soit le major ou bien le capitaine,
Jamais roi couronné n'eut mine plus hautaine.

DON SANCHO.

Son nom, seigneur ?

DON CARLOS (*les yeux toujours fixés sur la fenêtre*).

Muñoz... Fernan...

(Avec le geste d'un homme qui se rappelle tout à coup.)

Un nom en i !

DON SANCHO.

Hernani, peut-être ?

DON CARLOS.

Oui.

DON SANCHO.

C'est lui !

DON MATIAS.

C'est Hernani !
Le chef !

DON SANCHO (*au Roi*).

De ses propos vous reste-t-il mémoire ?

DON CARLOS (*qui ne quitte pas la fenêtre des yeux*).

Hé ! je n'entendais rien dans leur maudite armoire !

DON SANCHO.

Mais pourquoi le lâcher lorsque vous le tenez ?

(Don Carlos se tourne gravement et le regarde en face.)

DON CARLOS.

Comte de Monterey, vous me questionnez !

(Les deux seigneurs reculent et se taisent.)

Et d'ailleurs, ce n'est point le souci qui m'arrête.
J'en veux à sa maîtresse, et non point à sa tête.

J'en suis amoureux fou ! les yeux noirs les plus beaux,
Mes amis ! deux miroirs ! deux rayons ! deux flambeaux !
Je n'ai rien entendu de toute leur histoire
Que ces trois mots : " Demain, venez à la nuit noire ! "
Mais c'est l'essentiel. Est-ce pas excellent ?
Pendant que ce bandit, à mine de galant,
S'attarde à quelque meurtre, à creuser quelque tombe,
Je viens tout doucement dénicher sa colombe.

DON RICARDO.

Altesse, il eût fallu, pour compléter le tour,
Dénicher la colombe en tuant le vautour.

DON CARLOS (*à don Ricardo*).

Comte ! un digne conseil ! vous avez la main prompte !

DON RICARDO (*s'inclinant profondément*).

Sous quel titre plaît-il au Roi que je sois comte ?

DON SANCHO (*vivement*).

C'est méprise !

DON RICARDO (*à don Sancho*).

Le roi m'a nommé comte.

DON CARLOS.

Assez !

Bien.

(A Ricardo.)

J'ai laissé tomber ce titre. Ramassez.

DON RICARDO (*s'inclinant de nouveau*).

Merci, seigneur !

DON SANCHO (*à don Matias*).

Beau comte ! un comte de surprise !

(Le roi se promène au fond du théâtre, examinant avec impatience les fenêtres éclairées. Les deux seigneurs causent sur le devant de la scène.)

DON MATIAS (*à don Sancho*).

Mais que fera le Roi, la belle une fois prise ?

DON SANCHO (*regardant Ricardo de travers*).

Il la fera comtesse, et puis dame d'honneur.
Puis qu'il en ait un fils,[1] il sera roi.

DON MATIAS.

Seigneur !

Allons donc, un bâtard ! Comte, fût-on altesse,
On ne saurait tirer un roi d'une comtesse !

DON SANCHO.

Il la fera marquise, alors, mon cher marquis.

DON MATIAS.

On garde les bâtards pour les pays conquis.
On les fait vice-rois. C'est à cela qu'ils servent.

(Don Carlos revient.)

DON CARLOS (*regardant avec colère toutes les fenêtres éclairées*).

Dirait-on pas des yeux jaloux qui nous observent?
Enfin ! en voilà deux qui s'éteignent ! allons!
Messieurs ! que les instants de l'attente sont longs !
Qui fera marcher l'heure avec plus de vitesse ?

DON SANCHO.

C'est ce que nous disons souvent chez Votre Altesse.

DON CARLOS.

Cependant que chez vous mon peuple le redit.

(La dernière fenêtre éclairée s'éteint.)

—La dernière est éteinte !—

(Tourné vers le balcon de doña Sol toujours noir.)

O vitrage maudit !
Quand t'éclaireras-tu ?—Cette nuit est bien sombre.
Doña Sol, viens briller comme un astre dans l'ombre ?

(A don Ricardo.)

Est-il minuit ?

DON RICARDO.

Minuit bientôt.

DON CARLOS.

Il faut finir
Pourtant ! A tout moment l'autre peut survenir.

(La fenêtre de doña Sol s'éclaire. On voit son ombre se dessiner sur les vitraux lumineux.)

Mes amis ! un flambeau ! son ombre à la fenêtre !
Jamais jour ne me fut plus charmant à voir naître.
Hâtons-nous ! faisons-lui le signal qu'elle attend.
Il faut frapper des mains trois fois.—Dans un instant,
Mes amis, vous allez la voir ! Mais notre nombre
Va l'effrayer peut-être...—Allez tous trois dans l'ombre,
Là-bas, épier l'autre. Amis, partageons-nous
Les deux amants. Tenez, à moi la dame, à vous
Le brigand.

DON RICARDO.

Grand merci !

DON CARLOS.

S'il vient, de l'embuscade

Sortez vite, et poussez au drôle une estocade.
Pendant qu'il reprendra ses esprits sur le grès,
J'emporterai la belle, et nous rirons après.
N'allez pas cependant le tuer ! c'est un brave
Après tout, et la mort d'un homme est chose grave.

(Les deux seigneurs s'inclinent et sortent. Don Carlos les laisse s'éloigner, puis frappe des mains à deux reprises. A la deuxième fois, la fenêtre s'ouvre et doña Sol paraît en blanc sur le balcon.)

SCÈNE II.

DON CARLOS, DONA SOL.

DONA SOL (*au balcon*).

Est-ce vous, Hernani ?

DON CARLOS (*à part*).

Diable ! ne parlons pas !

(Il frappe de nouveau des mains.)

DONA SOL.

Je descends.

(Elle referme la fenêtre, dont la lumière disparaît. Un moment après, la petite porte s'ouvre et doña Sol en sort sa lampe à la main, sa mante sur les épaules.)

DONA SOL (*entr'ouvrant la porte*).

Hernani !

(Don Carlos rabat son chapeau sur son visage et s'avance précipitamment vers elle.)

DONA SOL (*laissant tomber sa lampe*).

Dieu ! ce n'est point son pas !

(Elle veut rentrer. Don Carlos court à elle et la retient par le bras.)

DON CARLOS.

Doña Sol !

DONA SOL.

Ce n'est point sa voix ! Ah ! malheureuse !

DON CARLOS.

Eh ! quelle voix veux-tu, qui soit plus amoureuse ?
C'est toujours un amant, et c'est un amant roi !

DONA SOL.

Le Roi !

DON CARLOS.

Souhaite, ordonne, un royaume est à toi !
Car celui dont tu veux briser la douce entrave
C'est le roi ton seigneur ! c'est Carlos ton esclave !

DONA SOL (*cherchant à se dégager de ses bras*).
Au secours, Hernani !

DON CARLOS.
Le juste et digne effroi !
Ce n'est pas ton bandit qui te tient, c'est le roi !

DONA SOL.
Non. Le bandit, c'est vous.—N'avez-vous pas de honte ?
Ah ! pour vous à la face une rougeur me monte.
Sont-ce là les exploits dont le roi fera bruit ?
Venir ravir de force une femme la nuit ?
Que mon bandit vaut mieux cent fois ! Roi, je proclame
Que si l'homme naissait où le place son âme,
Si Dieu faisait le rang à la hauteur du cœur,
Certe, il serait le roi, prince, et vous le voleur !

DON CARLOS (*essayant de l'attirer*).
Madame...

DONA SOL.
Oubliez-vous que mon père était comte ?

DON CARLOS.
Je vous ferai duchesse.

DONA SOL (*le repoussant*).
Allez ! c'est une honte !
(Elle recule de quelques pas.)
Il ne peut être rien entre nous, don Carlos.
Mon vieux père a pour vous versé son sang à flots.
Moi je suis fille noble, et de ce sang jalouse.
Trop pour la concubine, et trop peu pour l'épouse !

DON CARLOS.
Princesse ?

DONA SOL.
Roi Carlos, à des filles de rien
Portez votre amourette ! ou je pourrai fort bien,
Si vous m'osez traiter d'une façon infâme,
Vous montrer que je suis dame,[1] et que je suis femme !

DON CARLOS.
Eh bien ! partagez donc et mon trône et mon nom.
Venez ! vous serez reine, impératrice !

DONA SOL.
Non.
C'est un leurre.—Et d'ailleurs, Altesse, avec franchise,
S'agît-il pas de vous, s'il faut que je le dise,
J'aime mieux avec lui, mon Hernani, mon roi,

Vivre errante, en dehors du monde et de la loi,
Ayant faim, ayant soif, fuyant tout l'année,
Partageant jour à jour sa pauvre destinée,
Abandon, guerre, exil, deuil, misère et terreur,
Que d'être impératrice avec un empereur !

DON CARLOS.

Que cet homme est heureux !

DONA SOL.

Quoi ! pauvre, proscrit même ?...

DON CARLOS.

Qu'il fait bien d'être pauvre et proscrit, puisqu'on l'aime !
— Moi je suis seul ! — Un ange accompagne ses pas !
— Donc, vous me haïssez ?

DONA SOL.

Je ne vous aime pas.

DON CARLOS (*la saisissant avec violence*).

Hé bien ! que vous m'aimiez ou non, cela n'importe !
Vous viendrez, et ma main plus que la vôtre est forte.
Vous viendrez ! je vous veux ! Pardieu, nous verrons bien
Si je suis roi d'Espagne et des Indes pour rien !

DONA SOL (*se débattant*).

Seigneur ! oh par pitié ! — Quoi ! vous êtes altesse !
Vous êtes roi. Duchesse, ou marquise, ou comtesse,
Vous n'avez qu'à choisir. Les femmes de la cour
Ont toujours un amour tout prêt pour votre amour.
Mais mon proscrit, qu'a-t-il reçu du ciel avare ?
Ah ! vous avez Castille, Aragon, et Navarre,
Et Murcie, et Léon, dix royaumes encor !
Et les Flamands, et l'Inde avec les mines d'or !
Vous avez un empire auquel nul roi ne touche,
Si vaste, que jamais le soleil ne s'y couche !
Et quand vous avez tout, voudrez-vous, vous, le Roi,
Me prendre, pauvre fille, à lui qui n'a que moi ?

(Elle se jette à ses genoux, il cherche à l'entrainer.)

DON CARLOS.

Viens ! Je n'écoute rien. Viens. Si tu m'accompagnes,
Je te donne, choisis, quatre de mes Espagnes !
Dis, lesquelles veux-tu ? Choisis !

(Elle se débat dans ses bras.)

DONA SOL.

Pour mon honneur,
Je ne veux rien de vous que ce poignard, seigneur !

(Elle lui arrache le poignard de sa ceinture. Il la lâche et recule.)

Avancez maintenant ! faites un pas !

DON CARLOS.

La belle !

Je ne m'étonne plus si l'on aime un rebelle !

(Il veut faire un pas. Elle lève le poignard.)

DONA SOL.

Pour un pas, je vous tue et me tue !

(Il recule encore. Elle se détourne et crie avec force.)

Hernani !

Hernani !

DON CARLOS.

Taisez-vous !

DONA SOL (*le poignard levé*).

Un pas ! tout est fini.

DON CARLOS.

Madame ! à cet excès ma douceur est réduite.
J'ai là pour vous forcer trois hommes de ma suite...

HERNANI (*surgissant tout à coup derrière lui*).

Vous en oubliez un !

(Le roi se retourne et voit Hernani, immobile derrière lui dans l'ombre, les bras croisés sous le long manteau qui l'enveloppe, et le large bord de son chapeau relevé. — Doña Sol pousse un cri, court à Hernani et l'entoure de ses bras.

SCENE III.

DON CARLOS, DONA SOL, HERNANI.

HERNANI (*immobile, les bras toujours croisés et ses yeux étincelants fixés sur le roi*).

Oh ! le ciel m'est témoin

Que volontiers je l'eusse été chercher plus loin !

DONA SOL.

Hernani, sauvez-moi de lui !

HERNANI.

Soyez tranquille,

Mon amour !

DON CARLOS.

Que font donc mes amis par la ville ?

Avoir laissé passer ce chef de bohémiens !

(Appelant.)

Monterey !

Mon premier soin sera de mander le fiscal.[1]
A-t-on fait mettre à prix votre tête?

HERNANI.

Oui.

DON CARLOS.

Mon maître,
Je vous tiens de ce jour sujet rebelle et traître.
Je vous en avertis, partout je vous poursuis.
Je vous fais mettre au ban du royaume.

HERNANI.

J'y suis
Déjà.

DON CARLOS.

Bien.

HERNANI.

Mais la France est auprès de l'Espagne.
C'est un port.

DON CARLOS.

Je vais être empereur d'Allemagne.
Je vous fais mettre au ban de l'empire.

HERNANI.

A ton gré.
J'ai le reste du monde où je te braverai.
Il est plus d'un asile où ta puissance tombe.

DON CARLOS.

Et quand j'aurai le monde?

HERNANI.

Alors j'aurai la tombe.

DON CARLOS.

Je saurai déjouer vos complots insolents.

HERNANI.

La vengeance est boiteuse, elle vient à pas lents,
Mais elle vient.

DON CARLOS (*riant à demi, avec dédain*).

Toucher à la dame qu'adore
Ce bandit!

HERNANI (*dont les yeux se rallument*).

Songes-tu que je te tiens encore?
Ne me rappelle pas, futur césar romain,
Que je t'ai là, chétif et petit dans ma main,
Et que si je serrais cette main trop loyale,
J'écraserais dans l'œuf ton aigle impériale!

DON CARLOS.

Faites !

HERNANI.

Va-t'en ! va-t'en !

(Il ôte son manteau et le jette sur les épaules du Roi.)

Fuis et prends ce manteau,
Car dans nos rangs pour toi je crains quelque couteau.

(Le Roi s'enveloppe du manteau.)

Pars tranquille à présent ! Ma vengeance altérée
Pour tout autre que moi fait ta tête sacrée.

DON CARLOS.

Monsieur, vous qui venez de me parler ainsi,
Ne demandez un jour ni grâce ni merci !

(Il sort.)

SCÈNE IV.

HERNANI, DONA SOL.

DONA SOL (*saisissant la main d'Hernani*).

Maintenant ! fuyons vite !

HERNANI (*la repoussant avec une douceur grave*).

Il vous sied, mon amie,
D'être dans mon malheur toujours plus raffermie,
De n'y point renoncer, et de vouloir toujours
Jusqu'au fond, jusqu'au bout accompagner mes jours.
C'est un noble dessein, digne d'un cœur fidèle !
Mais tu le vois, mon Dieu, pour tant accepter d'elle,
Pour emporter joyeux dans mon antre avec moi
Ce trésor de beauté qui rend jaloux un roi,
Pour que ma doña Sol me suive et m'appartienne,
Pour lui prendre sa vie et la joindre à la mienne,
Pour l'entraîner sans honte encore et sans regrets,
Il n'est plus temps ! je vois l'échafaud de trop près.

DONA SOL.

Que dites-vous ?

HERNANI.

Ce roi que je bravais en face
Va me punir d'avoir osé lui faire grâce.
Il fuit ! Déjà peut-être il est dans son palais.
Il appelle ses gens, ses gardes, ses valets,
Ses seigneurs, ses bourreaux...

DONA SOL.

Hernani ! Dieu, je tremble !

Eh bien, hâtons nous donc alors ! Fuyons ensemble !

HERNANI.

Ensemble ! non, non. L'heure en est passe ! Hélas !
Doña Sol, à mes yeux quand tu te révélas,
Bonne, et daignant m'aimer d'un amour secourable,
J'ai bien pu vous offrir, moi, pauvre misérable,
Ma montagne, mon bois, mon torrent,— ta pitié
M'enhardissait,— mon pain de proscrit, la moitié
Du lit vert et touffu que la forêt me donne.
Mais t'offrir la moitié de l'échafaud ! pardonne,
Doña Sol, l'échafaud, c'est à moi seul !

DONA SOL.

Pourtant
Vous me l'aviez promis !

HERNANI (*tombant à ses genoux*).

Ange ! ah ! dans cet instant
Où la mort vient peut-être, où s'approche dans l'ombre
Un sombre dénoûment pour un destin bien sombre,
Je le déclare ici, proscrit, traînant au flanc
Un souci profond, né dans un berceau sanglant,
Si noir que soit le deuil qui s'épand sur ma vie,
Je suis un homme heureux, et je veux qu'on m'envie,
Car vous m'avez aimé ! car vous me l'avez dit !
Car vous avez tout bas béni mon front maudit !

DONA SOL (*penchée sur sa tête*).

Hernani !

HERNANI.

Loué soit le sort doux et propice
Qui me mit cette fleur au bord du précipice !

(Il se relève.)

Et ce n'est pas pour vous que je parle en ce lieu,
Je parle pour le ciel qui m'écoute, et pour Dieu !

DONA SOL.

Souffre que je te suive !

HERNANI.

Oh ! ce serait un crime,
Que d'arracher la fleur en tombant dans l'abîme !
Va, j'en ai respiré le parfum ! c'est assez !
Renoue a d'autres jours tes jours par moi froissés.
Épouse ce vieillard ! c'est moi qui te délie.
Je rentre dans ma nuit. Toi, sois heureuse, oublie !

DONA SOL.

Non, je te suis ! Je veux ma part de ton linceul !
Je m'attache à tes pas !

HERNANI (*la serrant dans ses bras*).

Oh ! laisse-moi fuir seul !
Je suis banni ! je suis proscrit ! je suis funeste !

(Il la quitte avec un mouvement convulsif et veut fuir.)

DONA SOL (*douloureusement et joignant les mains*).

Hernani ! tu me fuis !

HERNANI (*revenant sur ses pas*).

Eh bien, non ! non, je reste.
Tu le veux, me voici. Viens, oh ! viens dans mes bras !
Je reste et resterai tant que tu le voudras.
Oublions-les ! restons !—

(Il s'assied sur un banc de pierre.)

Sieds-toi [1] sur cette pierre !

(Il se place à ses pieds.)

Des flammes de tes yeux inonde ma paupière.
Chante-moi quelque chant comme parfois le soir
Tu m'en chantais, avec des pleurs dans ton œil noir !
Soyons heureux ! buvons, car la coupe est remplie,
Car cette heure est à nous, et le reste est folie !
Parle-moi, ravis-moi ! N'est-ce pas qu'il est doux
D'aimer et de savoir qu'on vous aime à genoux ?
D'être deux ? d'être seuls ? Et que c'est douce chose
De se parler d'amour la nuit quand tout repose ?
Oh ! laisse-moi dormir et rêver sur ton sein,
Doña Sol ! mon amour ! ma beauté !...

(Bruit de cloches au loin.)

DONA SOL (*se levant effarée*).

Le tocsin !
Entends-tu ? le tocsin !

HERNANI (*toujours à ses genoux*).

Eh non ! c'est notre noce
Qu'on sonne.

(Le bruit des cloches augmente. Cris confus. Flambeaux et lumières à toutes les fenêtres, sur tous les toits, dans toutes les rues.)

DONA SOL.

Lève-toi ! fuis ! Grand Dieu ! Saragosse
S'allume !

HERNANI (*se soulevant à demi*).

Nous aurons une noce aux flambeaux !

DONA SOL.

C'est la noce des morts ! la noce des tombeaux !

(Bruit d'épées. Cris.)

HERNANI (*se recouchant sur le banc de pierre*).

Rendormons-nous !

UN MONTAGNARD (*l'épée à la main, accourant*).

Seigneur ! les sbires, les alcades
Débouchent dans la place en longues cavalcades !
Alerte, monseigneur ! ...

(Hernani se lève.)

DONA SOL (*pâle*).

Ah ! tu l'avais bien dit.

LE MONTAGNARD.

Au secours !

HERNANI (*au montagnard*).

Me voici. C'est bien.

CRIS CONFUS (*au dehors*).

Mort au bandit !

HERNANI (*au montagnard*).

Ton épée...

(A doña Sol.)

Adieu donc !

DONA SOL.

C'est moi qui fais ta perte !
Où vas-tu ?

(Lui montrant la petite porte.)

Viens, fuyons par cette porte ouverte !

HERNANI.

Dieu ! laisser mes amis ! que dis-tu ?

(Tumulte et cris.)

DONA SOL.

Ces clameurs
Me brisent.

(Retenant Hernani.)

Souviens-toi que si tu meurs, je meurs.

HERNANI (*la tenant embrassée*).

Un baiser !

DONA SOL.

Mon époux ! mon Hernani ! mon maître !...

HERNANI (*la baisant sur le front*).

Hélas ! c'est le premier !

DONA SOL.
C'est le dernier peut-être.
(Il part. Elle tombe sur le banc.)

ACTE TROISIÈME.

LE VIEILLARD.

LE CHATEAU DE SILVA,
dans les montagnes d'Aragon.

La galerie des portraits de la famille de Silva ; grande salle, dont ces portraits, entourés de riches broderies et surmontés de couronnes ducales et d'écussons dorés, font la décoration. Au fond, une haute porte gothique. Entre chaque portrait, une panoplie complète, toutes de siècles différents.

SCÈNE I.

DONA SOL, blanche et debout près d'une table ; DON RUY GOMEZ DE SILVA, assis dans son grand fauteuil ducal en bois de chêne.

DON RUY GOMEZ.

Enfin ! c'est aujourd'hui ! dans une heure, on sera
Ma duchesse ! plus d'oncle ! et l'on m'embrassera !
Mais m'as-tu pardonné ? j'avais tort. Je l'avoue.
J'ai fait rougir ton front, j'ai fait pâlir ta joue,
J'ai soupçonné trop vite, et je n'aurais point dû
Te condamner ainsi sans avoir entendu.
Que l'apparence a tort ! injustes que nous sommes !
Certe, ils étaient bien là, les deux beaux jeunes hommes !
C'est égal. Je devais n'en pas croire mes yeux.
Mais que veux-tu, ma pauvre enfant ? quand on est vieux !

DONA SOL (*immobile et grave*).

Vous reparlez toujours de cela. Qui vous blâme ?

DON RUY GOMEZ.

Moi ! j'eus tort. Je devais savoir qu'avec ton âme
On n'a point de galants,[1] lorsqu'on est doña Sol,
Et qu'on a dans le cœur de bon sang espagnol !

DONA SOL.

Certe ! il est bon et pur, monseigneur, et peut-être
On le verra bientôt.

DON RUY GOMEZ (*se levant et allant à elle*).

Écoute. On n'est pas maître
De soi-même, amoureux comme je suis de toi,
Et vieux. On est jaloux, on est méchant ; pourquoi ?
Parce que l'on est vieux. Parce que beauté, grâce,
Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace.
Parce qu'on est jaloux des autres, et honteux
De soi. Dérision ! que cet amour boiteux,[1]
Qui nous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme !
—Quand passe un jeune pâtre,—oui, c'en est là ![2]—souvent,
Tandis que nous allons, lui chantant, moi rêvant,
Lui dans son pré vert, moi dans mes noires allées,
Souvent je dis tout bas : " O mes tours crénelées,
Mon vieux donjon ducal, que je vous donnerais,
Oh ! que je donnerais mes blés et mes forêts,
Et les vastes troupeaux qui tondent mes collines,
Mon vieux nom, mon vieux titre, et toutes mes ruines,
Et tous mes vieux aïeux qui bientôt m'attendront,
Pour sa chaumière neuve et pour son jeune front ! "
Car ses cheveux sont noirs, car son œil reluit comme
Le tien ; tu peux le voir, et dire : " Ce jeune homme ! "
Et puis, penser à moi qui suis vieux. Je le sais !
Pourtant j'ai nom Silva, mais ce n'est plus assez !
Oui, je me dis cela. Vois à quel point je t'aime.
Le tout, pour être jeune et beau, comme toi-même !
Mais à quoi vais-je ici rêver ? Moi, jeune et beau !
Qui te dois de si loin devancer au tombeau !

DONA SOL.

Qui sait ?

DON RUY GOMEZ.

Mais va, crois-moi, ces cavaliers frivoles
N'ont pas d'amour si grand qu'il ne s'use en paroles.
Qu'une fille aime et croie un de ces jouvenceaux,
Elle en meurt, il en rit. Tous ces jeunes oiseaux
A l'aile vive et peinte, au langoureux ramage,
Ont un amour qui mue ainsi que leur plumage.
Les vieux, dont l'âge éteint la voix et les couleurs,
Ont l'aile plus fidèle, et moins beaux, sont meilleurs.
Nous aimons bien.—Nos pas sont lourds ? nos yeux arides ?
Nos fronts ridés ? Au cœur on n'a jamais de rides.
Hélas ! quand un vieillard aime, il faut l'épargner.
Le cœur est toujours jeune et peut toujours saigner.

Oh ! mon amour n'est point comme un jouet de verre
Qui brille et tremble ; oh non ! c'est un amour sévère,
Profond, solide, sûr, paternel, amical,
De bois de chêne, ainsi que mon fauteuil ducal !
Voilà comme je t'aime, et puis je t'aime encore
De cent autres façons. Comme on aime l'aurore,
Comme on aime les fleurs, comme on aime les cieux !
De te voir tous les jours, toi, ton pas gracieux,
Ton front pur, le beau feu de ta fière prunelle,
Je ris, et j'ai dans l'âme une fête éternelle !

DONA SOL.

Hélas !

DON RUY GOMEZ.

Et puis, vois-tu ? le monde trouve beau,
Lorsqu'un homme s'éteint, et lambeau par lambeau
S'en va, lorsqu'il trébuche au marbre de la tombe,
Qu'une femme, ange pur, innocente colombe,
Veille sur lui, l'abrite, et daigne encor souffrir
L'inutile vieillard qui n'est bon qu'à mourir !
C'est une œuvre sacrée et qu'à bon droit on loue,
Que ce suprême effort d'un cœur qui se dévoue,
Qui console un mourant jusqu'à la fin du jour,
Et, sans aimer peut-être, a des semblants d'amour !
Oh ! tu seras pour moi cet ange au cœur de femme
Qui du pauvre vieillard réjouit encor l'âme,
Et de ses derniers ans lui porte la moitié,
Fille par le respect et sœur par la pitié !

DONA SOL.

Loin de me précéder, vous pourrez bien me suivre,
Monseigneur. Ce n'est pas une raison pour vivre
Que d'être jeune. Hélas ! je vous le dis, souvent
Les vieillards sont tardifs, les jeunes vont devant !
Et les yeux brusquement referment leur paupière,
Comme un sépulcre ouvert dont retombe la pierre !

DON RUY GOMEZ.

Oh ! les sombres discours ! mais je vous gronderai,
Enfant ! un pareil jour est joyeux et sacré.
Comment, à ce propos,[1] quand l'heure nous appelle,
N'êtes-vous pas encor prête pour la chapelle ?
Mais vite ! habillez-vous. Je compte les instants.
La parure de noce !

DONA SOL.

Il sera toujours temps.

DON RUY GOMEZ.

Non pas.

(Entre un page.)

Que veut Iaquez ?

LE PAGE.

Monseigneur, à la porte
Un homme, un pèlerin, un mendiant, n'importe,
Est là qui vous demande asile.

DON RUY GOMEZ.

Quel qu'il soit,
Le bonheur entre avec l'étranger qu'on reçoit,
Qu'il vienne.—Du dehors a-t-on quelques nouvelles ?
Que dit-on de ce chef de bandits infidèles
Qui remplit nos forêts de sa rébellion ?

LE PAGE.

C'en est fait d'Hernani. C'en est fait du lion
De la montagne.

DONA SOL (*à part*).

Dieu !

DON RUY GOMEZ (*au page*).

Quoi ?

LE PAGE.

La troupe est détruite.
Le Roi, dit-on, s'est mis lui-même à leur poursuite.
La tête d'Hernani vaut mille écus du roi
Pour l'instant ; mais on dit qu'il est mort.

DONA SOL (*à part*).

Quoi, sans moi.
Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Grâce au ciel ! il est mort, le rebelle !
On peut se réjouir maintenant, chère belle.
Allez donc vous parer, mon amour, mon orgueil.
Aujourd'hui, double fête !

DONA SOL (*à part*).

Oh ! des habits de deuil !

(Elle sort.)

DON RUY GOMEZ (*au page*).

Fais-lui vite porter l'écrin que je lui donne.

(Il se rassied dans son fauteuil.)

Je veux la voir parée ainsi qu'une madone,
Et, grâce à ses doux yeux, et grâce à mon écrin,

Belle à faire à genoux tomber un pèlerin.
A propos, et celui qui nous demande un gîte !
Dis-lui d'entrer, fais-lui nos excuses, cours vite.

(Le page salue et sort.)

Laisser son hôte attendre ! ah ! c'est mal !

(La porte du fond s'ouvre. Paraît Hernani déguisé en pèlerin. Le duc se lève.)

SCÈNE II.

DON RUY GOMEZ, HERNANI (déguisé en pèlerin).

(Hernani s'arrête sur le seuil de la porte.)

HERNANI.

Monseigneur,
Paix et bonheur à vous !

DON RUY GOMEZ (*le saluant de la main*).

A toi paix et bonheur,
Mon hôte !

(Hernani entre. Le duc se rassied.)

— N'es-tu pas pèlerin ?

HERNANI (*s'inclinant*).

Oui.

DON RUY GOMEZ.

Sans doute
Tu viens d'Armillas ?

HERNANI.

Non, j'ai pris une autre route.
On se battait par là.

DON RUY GOMEZ.

La troupe du banni,
N'est-ce pas ?

HERNANI.

Je ne sais.

DON RUY GOMEZ.

Le chef, le Hernani,
Que devient-il ? sais-tu ?

HERNANI.

Seigneur, quel est cet homme ?

DON RUY GOMEZ.

Tu ne le connais pas ? tant pis ! la grosse somme
Ne sera point pour toi. Vois-tu ? ce Hernani,

C'est un rebelle au Roi, trop longtemps impuni.
Si tu vas à Madrid,[1] tu le pourras voir pendre.

HERNANI.

Je n'y vais pas.

DON RUY GOMEZ.

Sa tête est à qui veut la prendre.

HERNANI (*à part*).

Qu'on y vienne !

DON RUY GOMEZ.

Où vas-tu, bon pèlerin ?

HERNANI.

Seigneur,
Je vais à Saragosse.[2]

DON RUY GOMEZ.

Un vœu fait en l'honneur
D'un saint ? de Notre-Dame ?...

HERNANI.

Oui, duc, de Notre-Dame.

DON RUY GOMEZ.

Del Pilar ?

HERNANI.

Del Pilar.

DON RUY GOMEZ.

Il faut n'avoir point d'âme
Pour ne point acquitter les vœux qu'on fait aux saints.
Mais, le tien accompli, n'as-tu d'autres desseins ?
Voir le pilier, c'est là tout ce que tu désires ?

HERNANI.

Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse ardente avec sa chape d'or,
Et puis, m'en retourner.

DON RUY GOMEZ.

Fort bien.—Ton nom, mon frère ?
Je suis Ruy de Silva.

HERNANI (*hésitant*).

Mon nom ?...

DON RUY GOMEZ.

Tu peux le taire
Si tu veux. Nul n'a droit de le savoir ici.
Viens-tu pas demander asile ?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Merci.

Sois le bienvenu ! — Reste, ami, ne te fais faute
De rien. Quant à ton nom, tu te nommes mon hôte.
Qui que tu sois, c'est bien, et, sans être inquiet,
J'accueillerais Satan, si Dieu me l'envoyait.

(La porte du fond s'ouvre à deux battants. Entre doña Sol, en parure de mariée. Derrière elle, pages, valets, et deux femmes portant sur un coussin de velours un coffret d'argent ciselé qu'elles vont déposer sur une table, et qui renferme un riche écrin, couronne de duchesse, bracelets, colliers, perles et brillants pêle-mêle.—Hernani, haletant et effaré, considère doña Sol avec des yeux ardents sans écouter le duc.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DONA SOL, PAGES, VALETS, FEMMES.

DON RUY GOMEZ (*continuant*).

— Voici ma Notre-Dame, à moi.[1] L'avoir priée
Te portera bonheur !

(Il va présenter la main à doña Sol, toujours pâle et grave.)

Ma belle mariée,
Venez ! — Quoi, pas d'anneau ! pas de couronne encor !

HERNANI (*d'une voix tonnante*).

Qui veut gagner ici mille carolus d'or ?

(Tous se retournent étonnés. Il déchire sa robe de pèlerin, la foule aux pieds, et en sort en costume de montagnard.)

Je suis Hernani.

DONA SOL (*à part, avec joie*).

Ciel ! vivant !

HERNANI (*aux valets*).

Je suis cet homme
Qu'on cherche !

(Au duc.)

Vous vouliez savoir si je me nomme
Perez ou Diego ? — Non, je me nomme Hernani !
C'est un bien plus beau nom, c'est un nom de banni,
C'est un nom de proscrit ! Vous voyez cette tête ?
Elle vaut assez d'or pour payer votre fête !

(Aux valets.)

Je vous la donne à tous ! vous serez bien payés !

C'est un rebelle au Roi, trop longtemps impuni.
Si tu vas à Madrid,[1] tu le pourras voir pendre.

HERNANI.

Je n'y vais pas.

DON RUY GOMEZ.

Sa tête est à qui veut la prendre.

HERNANI (*à part*).

Qu'on y vienne!

DON RUY GOMEZ.

Où vas-tu, bon pèlerin?

HERNANI.

Seigneur,
Je vais à Saragosse.[2]

DON RUY GOMEZ.

Un vœu fait en l'honneur
D'un saint? de Notre-Dame?...

HERNANI.

Oui, duc, de Notre-Dame.

DON RUY GOMEZ.

Del Pilar?

HERNANI.

Del Pilar.

DON RUY GOMEZ.

Il faut n'avoir point d'âme
Pour ne point acquitter les vœux qu'on fait aux saints.
Mais, le tien accompli, n'as-tu d'autres desseins?
Voir le pilier, c'est là tout ce que tu désires?

HERNANI.

Oui, je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse ardente avec sa chape d'or,
Et puis, m'en retourner.

DON RUY GOMEZ.

Fort bien.—Ton nom, mon frère?
Je suis Ruy de Silva.

HERNANI (*hésitant*).

Mon nom?...

DON RUY GOMEZ.

Tu peux le taire
Si tu veux. Nul n'a droit de le savoir ici.
Viens-tu pas demander asile?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Merci.

Sois le bienvenu ! — Reste, ami, ne te fais faute
De rien. Quant à ton nom, tu te nommes mon hôte.
Qui que tu sois, c'est bien, et, sans être inquiet,
J'accueillerais Satan, si Dieu me l'envoyait.

(La porte du fond s'ouvre à deux battants. Entre doña Sol, en parure de mariée. Derrière elle, pages, valets, et deux femmes portant sur un coussin de velours un coffret d'argent ciselé qu'elles vont déposer sur une table, et qui renferme un riche écrin, couronne de duchesse, bracelets, colliers, perles et brillants pêle-mêle.—Hernani, haletant et effaré, considère doña Sol avec des yeux ardents sans écouter le duc.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DONA SOL, PAGES, VALETS, FEMMES.

DON RUY GOMEZ (*continuant*).

— Voici ma Notre-Dame, à moi.[1] L'avoir priée
Te portera bonheur !

(Il va présenter la main à doña Sol, toujours pâle et grave.)

Ma belle mariée,
Venez ! — Quoi, pas d'anneau ! pas de couronne encor !

HERNANI (*d'une voix tonnante*).

Qui veut gagner ici mille carolus d'or ?

(Tous se retournent étonnés. Il déchire sa robe de pèlerin, la foule aux pieds, et en sort en costume de montagnard.)

Je suis Hernani.

DONA SOL (*à part, avec joie*).

Ciel ! vivant !

HERNANI (*aux valets*).

Je suis cet homme
Qu'on cherche !

(Au duc.)

Vous vouliez savoir si je me nomme
Perez ou Diego ? — Non, je me nomme Hernani !
C'est un bien plus beau nom, c'est un nom de banni,
C'est un nom de proscrit ! Vous voyez cette tête ?
Elle vaut assez d'or pour payer votre fête !

(Aux valets.)

Je vous la donne à tous ! vous serez bien payés !

Prenez ! liez mes mains, liez mes pieds ! liez !
Mais non, c'est inutile, une chaîne me lie,
Que je ne romprai point !

DONA SOL (*à part*).

Malheureuse !

DON RUY GOMEZ.

Folie !
Çà, mon hôte est un fou !

HERNANI.

Votre hôte est un bandit !

DONA SOL.

Oh ! ne l'écoutez pas !

HERNANI.

J'ai dit ce que j'ai dit.

DON RUY GOMEZ.

Mille carolus d'or ! Monsieur, la somme est forte,
Et je ne suis pas sûr de tous mes gens !

HERNANI.

Qu'importe ?
Tant mieux, si dans le nombre il s'en trouve un qui veut !

(Aux valets.)

Livrez-moi ! vendez-moi !

DON RUY GOMEZ (*s'efforçant de le faire taire*).

Taisez-vous donc ! on peut
Vous prendre au mot !

HERNANI.

Amis ! l'occasion est belle !
Je vous dis que je suis le proscrit, le rebelle,
Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Taisez-vous !

HERNANI.

Hernani !

DONA SOL (*d'une voix éteinte, à son oreille*).

Ho ! tais-toi !

HERNANI (*se détournant à demi vers doña Sol*).

On se marie ici ! Je veux en être, moi !
Mon épousée aussi m'attend !

(Au duc.)

Elle est moins belle
Que la vôtre, seigneur, mais n'est pas moins fidèle.
C'est la mort !

(Aux valets.)

Nul de vous ne fait un pas encor ?

DONA SOL (*bas*).

Par pitié !

HERNANI (*aux valets*).

Hernani ! mille carolus d'or !

DON RUY GOMEZ.

C'est le démon.

HERNANI (*à un jeune valet*).

Viens, toi ! tu gagneras la somme.
Riche alors, de valet tu redeviendras homme !

(Aux valets qui restent immobiles.)

Vous aussi, vous tremblez ! ai-je assez de malheur !

DON RUY GOMEZ.

Frère, à toucher ta tête ils risqueraient la leur !
Fusses-tu Hernani, fusses-tu cent fois pire,
Pour ta vie au lieu d'or offrît-on un empire,
Mon hôte ! je te dois protéger en ce lieu
Même contre le Roi, car je te tiens de Dieu !
S'il tombe un seul cheveu de ton front, que je meure !

(A doña Sol.)

Ma nièce, vous serez ma femme dans une heure ;
Rentrez chez vous. Je vais faire armer le château,
J'en vais fermer la porte.

(Il sort. Les valets le suivent.)

HERNANI (*regardant avec désespoir sa ceinture dégarnie et desarmée*).

Oh ! pas même un couteau !

(Doña Sol, après que le duc a disparu, fait quelques pas comme pour suivre ses femmes, puis s'arrête, et dès qu'elles sont sorties, revient vers Hernani avec anxiété.)

SCÈNE IV.

HERNANI, DONA SOL.

(Hernani considère avec un regard froid et comme inattentif l'écrin nuptial placé sur la table ; puis il hoche la tête, et ses yeux s'allument.)

HERNANI.

Je vous fais compliment !—Plus que je ne puis dire
La parure me charme, et m'enchante,—et j'admire !

(Il s'approche de l'écrin.)

La bague est de bon goût,—la couronne me plaît,—

Le collier est d'un beau travail,[1]—le bracelet
Est rare,—mais cent fois, cent fois moins que la femme
Qui sous un front si pur cache ce cœur infâme !
(Examinant de nouveau le coffret.)
Et qu'avez-vous donné pour tout cela ?—Fort bien !
Un peu de votre amour ? mais vraiment, c'est pour rien !
Grand Dieu ! trahir ainsi ! n'avoir pas honte, et vivre !
(Examinant l'écrin.)
—Mais peut-être après tout c'est perle fausse, et cuivre
Au lieu d'or, verre et plomb, diamants déloyaux,
Faux saphirs, faux bijoux, faux brillants, faux joyaux.
Ah ! s'il en est ainsi, comme cette parure,
Ton cœur est faux, duchesse, et tu n'es que dorure !
(Il revient au coffret.)
—Mais non, non. Tout est vrai, tout est bon, tout est beau.
Il n'oserait tromper, lui qui touche au tombeau !
Rien n'y manque.
(Il prend l'une après l'autre toutes les pièces de l'écrin.)
Collier, brillants, pendants d'oreille,
Couronne de duchesse, anneau d'or..., — à merveille !
Grand merci de l'amour sûr, fidèle et profond !
Le précieux écrin !

DONA SOL.
(Elle va au coffret, y fouille, et en tire un poignard.)
Vous n'allez pas au fond.—
C'est le poignard qu'avec l'aide de ma patronne
Je pris au roi Carlos, lorsqu'il m'offrit un trône
Et que je refusai pour vous qui m'outragez !

HERNANI (*tombant à ses pieds*).
Oh ! laisse qu'à genoux dans tes yeux affligés
J'efface tous ces pleurs amers et pleins de charmes !
Et tu prendras après tout mon sang pour tes larmes !

DONA SOL (*attendrie*).
Hernani ! je vous aime et vous pardonne, et n'ai
Que de l'amour pour vous.

HERNANI.
Elle m'a pardonné,
Et m'aime !—Qui pourra faire aussi que moi-même,
Après ce que j'ai dit, je me pardonne et m'aime ?
Oh ! je voudrais savoir, ange au ciel réservé,
Où vous avez marché, pour baiser le pavé !

DONA SOL.

Ami!

HERNANI.

Non! je dois t'être odieux! mais, écoute,
Dis-moi: "Je t'aime!"—Hélas! rassure un cœur qui doute.
Dis-le-moi! car souvent avec ce peu de mots
La bouche d'une femme a guéri bien des maux!

DONA SOL (*absorbée et sans l'entendre*).

Croire que mon amour eût si peu de mémoire!
Que jamais ils pourraient, tous ces hommes sans gloire,
Jusqu'à d'autres amours, plus nobles à leur gré,[1]
Rapetisser un cœur où son nom est entré!

HERNANI.

Hélas! j'ai blasphémé! si j'étais à ta place,
Doña Sol, j'en aurais assez, je serais lasse
De ce fou furieux, de ce sombre insensé
Qui ne sait caresser qu'après qu'il a blessé.
Je lui dirais: "Va-t'en!" Repousse-moi, repousse!
Et je te bénirai, car tu fus bonne et douce,
Car tu m'as supporté trop longtemps, car je suis
Mauvais, je noircirais tes jours avec mes nuits!
Car c'en est trop enfin, ton âme est belle et haute
Et pure, et si je suis méchant, est-ce ta faute?
Epouse le vieux duc! il est bon, noble, il a
Par sa mère Olmedo, par son père Alcala.
Encore un coup, sois riche avec lui, sois heureuse!
Moi, sais-tu ce que peut cette main généreuse
T'offrir de magnifique? une dot de douleurs.
Tu pourras y choisir ou du sang ou des pleurs.
L'exil, les fers, la mort, l'effroi qui m'environne,
C'est là ton collier d'or, c'est ta belle couronne,
Et jamais à l'épouse un époux plein d'orgueil
N'offrit plus riche écrin de misère et de deuil!
Epouse le vieillard, te dis-je, il te mérite!
Eh! qui jamais croira que ma tête proscrite
Aille avec ton front pur? qui, nous voyant tous deux,
Toi, calme et belle, moi, violent, hasardeux,[2]
Toi, paisible et croissant comme une fleur à l'ombre,
Moi, heurté dans l'orage à des écueils sans nombre,
Qui dira que nos sorts suivent la même loi?
Non, Dieu qui fait tout bien ne te fit pas pour moi.
Je n'ai nul droit d'en haut sur toi, je me résigne!
J'ai ton cœur, c'est un vol! je le rends au plus digne.

Jamais à nos amours le ciel n'a consenti.
Si j'ai dit que c'était ton destin, j'ai menti !
D'ailleurs, vengeance, amour, adieu ! mon jour s'achève.
Je m'en vais, inutile, avec mon double rêve,
Honteux de n'avoir pu ni punir, ni charmer,
Qu'on m'ait fait pour haïr, moi qui n'ai su qu'aimer !
Pardonne-moi ! fuis-moi ! ce sont mes deux prières.
Ne les rejette pas, car ce sont les dernières !
Tu vis, et je suis mort. Je ne vois pas pourquoi
Tu te ferais murer dans ma tombe avec moi !

DONA SOL.

Ingrat !

HERNANI.

Monts d'Aragon ! Galice ! Estramadoure ! —
Oh ! je porte malheur à tout ce qui m'entoure ! —
J'ai pris vos meilleurs fils ; pour mes droits, sans remords
Je les ai fait combattre, et voilà qu'ils sont morts !
C'étaient les plus vaillants de la vaillante Espagne !
Ils sont morts ! ils sont tous tombés dans la montagne,
Tous sur le dos couchés, en braves, devant Dieu,
Et si leurs yeux s'ouvraient, ils verraient le ciel bleu !
Voilà ce que je fais de tout ce qui m'épouse !
Est-ce une destinée à te rendre jalouse ?
Doña Sol, prends le duc, prends l'enfer, prends le Roi !
C'est bien. Tout ce qui n'est pas moi, vaut mieux que moi !
Je n'ai plus un ami qui de moi se souvienne,
Tout me quitte, il est temps qu'à la fin ton tour vienne,
Car je dois être seul. Fuis ma contagion.
Ne te fais pas d'aimer une religion ![1]
Oh ! par pitié pour toi, fuis ! — Tu me crois peut-être
Un homme comme sont tous les autres, un être
Intelligent, qui court droit au but qu'il rêva.
Détrompe-toi. Je suis une force qui va !
Agent aveugle et sourd de mystères funèbres !
Une âme de malheur faite avec des ténèbres !
Où vais-je ? je ne sais. Mais je me sens poussé
D'un souffle impétueux, d'un destin insensé.
Je descends, je descends, et jamais ne m'arrête.
Si parfois, haletant, j'ose tourner la tête,
Une voix me dit : " Marche ! " et l'abîme est profond,
Et de flamme ou de sang je le vois rouge au fond !
Cependant, à l'entour de ma course farouche,
Tout se brise, tout meurt. Malheur à qui me touche !

Oh ! fuis ! détourne-toi de mon chemin fatal.
Hélas ! sans le vouloir, je te ferais du mal !

DONA SOL.

Grand Dieu !

HERNANI.

C'est un démon redoutable, te dis-je,
Que le mien. Mon bonheur, voilà le seul prodige
Qui lui soit impossible. Et toi, c'est le bonheur !
Tu n'es donc pas pour moi ! cherche un autre seigneur !
Va, si jamais le ciel à mon sort qu'il renie
Souriait... n'y crois pas ! ce serait ironie.
Epouse le duc !

DONA SOL.

Donc ce n'était pas assez !
Vous aviez déchiré mon cœur, vous le brisez.
Ah ! vous ne m'aimez plus !

HERNANI.

Oh ! mon cœur et mon âme,
C'est toi ! l'ardent foyer d'où me vient toute flamme,
C'est toi ! ne m'en veux pas de fuir, être adoré !

DONA SOL.

Je ne vous en veux pas. Seulement, j'en mourrai.

HERNANI.

Mourir ! pour qui ? pour moi ? se peut-il que tu meures
Pour si peu ?

DONA SOL (*laissant éclater ses larmes*).

Voilà tout.

(Elle tombe sur un fauteuil.)

HERNANI (*s'asseyant près d'elle*).

Oh ! tu pleures ! tu pleures !
Et c'est encor ma faute ! et qui me punira ?
Car tu pardonneras encor ! Qui te dira
Ce que je souffre au moins, lorsqu'une larme noie
La flamme de tes yeux dont l'éclair est ma joie ?
Oh ! mes amis sont morts ! oh ! je suis insensé !
Pardonne. Je voudrais aimer, je ne le sai ! [1]
Hélas ! j'aime pourtant d'une amour bien profonde ! —
Ne pleure pas, mourons plutôt ! — Que n'ai-je un monde ?
Je te le donnerais ! Je suis bien malheureux !

DONA SOL (*se jetant à son cou*).

Vous êtes mon lion superbe et généreux !
Je vous aime.

HERNANI.

Oh ! l'amour serait un bien suprême,
Si l'on pouvait mourir de trop aimer !

DONA SOL.

Je t'aime !
Monseigneur ! Je vous aime et je suis toute à vous.

HERNANI (*laissant tomber sa tête sur son épaule*).

Oh ! qu'un coup de poignard de toi me serait doux !

DONA SOL (*suppliante*).

Ah ! ne craignez-vous pas que Dieu ne vous punisse
De parler de la sorte ?

HERNANI (*toujours appuyé sur son sein*).

Eh bien ! qu'il nous unisse !
Tu le veux. Qu'il en soit ainsi !—J'ai résisté !

(Tous deux, dans les bras l'un de l'autre, se regardent avec extase, sans voir, sans entendre et comme absorbés dans leur regard.—Entre don Ruy Gomez par la porte du fond. Il regarde, et s'arrête comme pétrifié sur le seuil.)

SCÈNE V.

HERNANI, DONA SOL, DON RUY GOMEZ.

DON RUY GOMEZ (*immobile et croisant les bras sur le seuil de la porte*).

Voilà donc le paiement de l'hospitalité !

DONA SOL.

Dieu ! le duc !

(Tous deux se détournent comme réveillés en sursaut.)

DON RUY GOMEZ (*toujours immobile*).

C'est donc là mon salaire, mon hôte !
—Bon seigneur, va-t'en voir si ta muraille est haute,
Si la porte est bien close et l'archer dans sa tour,
De ton château pour nous fais et refais le tour,
Cherche en ton arsenal une armure à ta taille,
Ressaye à soixante ans ton harnois de bataille,
Voici la loyauté dont nous paierons ta foi !
Tu fais cela pour nous, et nous ceci pour toi !
Saints du ciel !—J'ai vécu plus de soixante années,
J'ai rencontré parfois des âmes effrénées,[1]
J'ai souvent, en tirant ma dague du fourreau,
Fait lever sur mes pas des gibiers de bourreau,[2]
J'ai vu des assassins, des monnoyeurs, des traîtres,

De faux valets à table empoisonnant leurs maîtres,
J'en ai vu qui mouraient sans croix et sans pater,
J'ai vu Sforce,[1] j'ai vu Borgia,[2] je vois Luther;
Mais je n'ai jamais vu perversité si haute
Qui n'eût craint le tonnerre en trahissant son hôte !
Ce n'est pas de mon temps.—Si noire trahison
Pétrifie un vieillard au seuil de sa maison,
Et fait que le vieux maître, en attendant qu'il tombe,
A l'air d'une statue à mettre sur sa tombe !
Maures et Castillans ! quel est cet homme-ci ?

(Il lève les yeux et les promène sur les portraits qui entourent la salle.

O vous ! tous les Silva qui m'écoutez ici,
Pardon, si devant vous, pardon, si ma colère
Dit l'hospitalité mauvaise conseillère !

HERNANI (*se levant*).

Duc...

DON RUY GOMEZ.

Tais-toi !—

(Il fait lentement trois pas dans la salle, et promène ses regards sur tous les portraits des Silva.)

Morts sacrés ! aïeux ! hommes de fer !
Qui voyez ce qui vient du ciel et de l'enfer,
Dites-moi, messeigneurs, dites ! quel est cet homme ?
Ce n'est pas Hernani, c'est Judas qu'on le nomme !
Oh ! tâchez de parler pour me dire son nom !

(Croisant les bras.)

Avez-vous de vos jours vu rien de pareil ? non !

HERNANI.

Seigneur duc...

DON RUY GOMEZ (*toujours aux portraits*).

Voyez-vous ? il veut parler, l'infâme !
Mais, mieux encor que moi, vous lisez dans son âme.
Oh ! ne l'écoutez pas ! c'est un fourbe ! Il prévoit
Que mon bras va sans doute ensanglanter mon toit,
Que peut-être mon cœur couve dans ses tempêtes
Quelque vengeance, sœur du festin des Sept Têtes ;[3]
Il vous dira qu'il est proscrit, il vous dira
Qu'on va dire Silva comme l'on dit Lara,
Et puis qu'il est mon hôte, et puis qu'il est votre hôte...
Mes aïeux, mes seigneurs, voyez, est-ce ma faute ?
Jugez entre nous deux !

HERNANI.

Ruy Gomez de Silva,
Si jamais vers le ciel noble front s'éleva,
Si jamais cœur fut grand, si jamais âme haute,
C'est la vôtre, seigneur ! c'est la tienne, ô mon hôte !
Moi qui te parle ici, je suis coupable, et n'ai
Rien à dire, sinon que je suis bien damné.
Oui, j'ai voulu te prendre et t'enlever ta femme,
Oui, j'ai voulu souiller ton lit, oui, c'est infâme !
J'ai du sang. Tu feras très-bien de le verser,
D'essuyer ton épée et de n'y plus penser !

DONA SOL.

Seigneur, ce n'est pas lui ! ne frappez que moi-même !

HERNANI.

Taisez-vous, doña Sol. Car cette heure est suprême !
Cette heure m'appartient. Je n'ai plus qu'elle. Ainsi
Laissez-moi m'expliquer avec le duc ici.
Duc !—crois aux derniers mots de ma bouche, j'en jure,
Je suis coupable, mais sois tranquille,—elle est pure !
C'est là tout. Moi coupable, elle pure ; ta foi
Pour elle,—un coup d'épée ou de poignard pour moi.
Voilà.—Puis fais jeter le cadavre à la porte
Et laver le plancher, si tu veux, il n'importe !

DONA SOL.

Ah ! moi seule ai tout fait. Car je l'aime.

(Don Ruy se détourne à ce mot en tressaillant, et fixe sur doña Sol un regard terrible. Elle se jette à ses genoux.)

Oui, pardon !
Je l'aime, monseigneur !

DON RUY GOMEZ.

Vous l'aimez !

(A Hernani)

Tremble donc !

(Bruit de trompettes au dehors.—Entre le page.)

(Au page.)

Qu'est ce bruit ?

LE PAGE.

C'est le Roi, monseigneur, en personne,
Avec un gros d'archers [1] et son hérault qui sonne.

DONA SOL.

Dieu ! le Roi ! dernier coup !

LE PAGE (*au duc*).

Il demande pourquoi

La porte est close, et veut qu'on ouvre.

DON RUY GOMEZ.

Ouvrez au Roi.

(Le page s'incline et sort.)

DONA SOL.

Il est perdu.

(Don Ruy Gomez va à l'un des tableaux, qui est son propre portrait et le dernier à gauche, il presse un ressort, le portrait s'ouvre comme une porte et laisse voir une cachette pratiquée dans le mur. Il se tourne vers Hernani.)

DON RUY GOMEZ.

Monsieur, venez ici.

HERNANI.

Ma tête
Est à toi. Livre-la, seigneur. Je la tiens prête,
Je suis ton prisonnier.

(Il entre dans la cachette. Don Ruy presse de nouveau le ressort, tout se referme et le portrait revient à sa place.)

DONA SOL (*au duc*).

Seigneur, pitié pour lui !

LE PAGE (*entrant*).

Son Altesse le Roi !

(Doña Sol baisse précipitamment son voile.—La porte s'ouvre à deux battants. Entre don Carlos en habit de guerre, suivi d'une foule de gentilshommes également armés, de pertuisaniers, d'arquebusiers, d'arbalétriers.)

SCÈNE VI.

DON RUY GOMEZ ; DONA SOL, voilée ;
DON CARLOS ; SUITE.

(Don Carlos s'avance à pas lents, la main gauche sur le pommeau de son épée, la droite dans sa poitrine, et fixe sur le vieux duc un œil de défiance et de colère. Le duc va au-devant du Roi et le salue profondément.—Silence.—Attente et terreur à l'entour. Enfin le Roi, arrivé en face du duc, lève brusquement la tête.)

DON CARLOS.

D'où vient donc aujourd'hui,
Mon cousin, que ta porte est si bien verrouillée ?
Par les saints ! je croyais ta dague plus rouillée !
Et je ne savais pas qu'elle eût hâte à ce point,
Quand nous te venons voir, de reluire à ton poing !

(Don Ruy Gomez veut parler, le Roi poursuit avec un geste impérieux.)

C'est s'y prendre un peu tard pour faire le jeune homme !

Avons-nous des turbans ? [1] serait-ce qu'on me nomme
Boabdil [2] ou Mahom,[3] et non Carlos, répond !
Pour nous baisser la herse [4] et nous lever le pont ?

DON RUY GOMEZ (*s'inclinant*).

Seigneur...

DON CARLOS (*à ses gentilshommes*).

Prenez les clefs, saisissez-vous des portes !

(Deux officiers sortent. Plusieurs autres rangent les soldats en triple haie, dans la salle, du Roi à la grande porte. Don Carlos se retourne vers le duc.)

Ah ! vous réveillez donc les rébellions mortes !
Pardieu, si vous prenez de ces airs avec moi,
Messieurs les ducs, le Roi prendra des airs de roi !
Et j'irai par les monts, de mes mains aguerries,
Dans leurs nids crénelés tuer les seigneuries !

DON RUY GOMEZ (*se redressant*).

Altesse, les Silva sont loyaux...

DON CARLOS (*l'interrompant*).

Sans détours,
Réponds, duc ! ou je fais raser tes onze tours !
De l'incendie éteint il reste une étincelle,
Des bandits morts il reste un chef. — Qui le recèle ?
C'est toi ! Ce Hernani, rebelle, empoisonneur,
Ici, dans ton château, tu le caches !

DON RUY GOMEZ.

Seigneur,
C'est vrai.

DON CARLOS.

Fort bien. Je veux sa tête,—ou bien la tienne.
Entends-tu, mon cousin ?

DON RUY GOMEZ (*s'inclinant*).

Mais qu'à cela ne tienne !...
Vous serez satisfait.

(Doña Sol cache sa tête dans ses mains et tombe sur le fauteuil.)

DON CARLOS (*radouci*).

Ah ! tu t'amendes !—Va
Chercher mon prisonnier !

(Le duc croise les bras, baisse la tête et reste quelques moments rêveur. Le Roi et doña Sol l'observent en silence et agités d'émotions contraires. Enfin le duc relève son front, va au Roi, lui prend la main et le mène à pas lents devant le plus ancien des portraits, celui qui commence la galerie à droite du spectateur.)

DON RUY GOMEZ (*montrant au Roi le vieux portrait.*)

Celui-ci, des Silva

C'est l'aîné, c'est l'aïeul, l'ancêtre, le grand homme !
Don Silvius, qui fut trois fois consul de Rome.
(Passant au portrait suivant.)
Voici don Galceran de Silva, l'autre Cid !
On lui garde à Toro,[1] près de Valladolid,[2]
Une châsse dorée où brûlent mille cierges.
Il affranchit Léon du tribut des cent vierges ![3]
(Passant à un autre.)
— Don Blas, — qui de lui-même et dans sa bonne foi,[4]
S'exila pour avoir mal conseillé le roi.
(A un autre.)
— Christoval ! — Au combat d'Escalona, don Sanche,
Le roi, fuyait à pied, et sur sa plume blanche
Tous les coups s'acharnaient ; il cria : "Christoval !"
Christoval prit la plume et donna son cheval.
(A un autre.)
— Don Jorge, qui paya la rançon de Ramire,
Roi d'Aragon.

DON CARLOS (*croisant les bras et le regardant de la tête aux pieds*).

Pardieu ! don Ruy ! je vous admire !
Continuez !

DON RUY GOMEZ (*passant à un autre*).

Voici Ruy Gomez de Silva,
Grand maître de Saint-Jacque et de Calatrava.[5]
Son armure géante irait mal à nos tailles ;
Il prit trois cents drapeaux, gagna trente batailles,
Conquit au roi Motril, Antequera, Suez,
Nijar, et mourut pauvre. — Altesse, saluez.
(Il s'incline, se découvre et passe à un autre. — Le Roi l'écoute avec une impatience et une colère toujours croissantes.)
Près de lui, Gil son fils, cher aux âmes loyales.
Sa main pour un serment valait les mains royales.
(A un autre.)
— Don Gaspar, de Mendoce et de Silva l'honneur !
Toute noble maison tient à Silva, seigneur.
Sandoval tour à tour nous craint ou nous épouse.
Manrique nous envie et Lara nous jalouse.
Alencastre nous hait. Nous touchons à la fois
Du pied à tous les ducs, du front à tous les rois !

DON CARLOS.

Vous raillez-vous ?...

DON RUY GOMEZ (*allant à d'autres portraits*).

Voilà don Vasquez, dit le Sage.
Don Jayme, dit le Fort. Un jour, sur son passage,
Il arrêta Zamet et cent Maures tout seul.—
J'en passe, et des meilleurs.—

(Sur un geste de colère du Roi, il passe un grand nombre de tableaux, et vient tout de suite aux trois derniers portraits à gauche du spectateur.)

Voici mon noble aïeul.
Il vécut soixante ans, gardant la foi jurée,
Même aux juifs. —

(A l'avant dernier.)

Ce vieillard, cette tête sacrée,
C'est mon père. Il fut grand, quoiqu'il vînt le dernier.
Les Maures de Grenade avaient fait prisonnier
Le comte Alvar Giron, son ami. Mais mon père
Prit pour l'aller chercher six cents hommes de guerre ;
Il fit tailler en pierre un comte Alvar Giron
Qu'à sa suite il traîna, jurant par son patron
De ne point reculer que le comte de pierre
Ne tournât front lui-même et n'allât en arrière.
Il combattit, puis vint au comte, et le sauva.

DON CARLOS.

Mon prisonnier !

DON RUY GOMEZ.

C'était un Gomez de Silva !
Voilà donc ce qu'on dit quand dans cette demeure
On voit tous ces héros.

DON CARLOS.

Mon prisonnier sur l'heure !

DON RUY GOMEZ.

(Il s'incline profondément devant le Roi, lui prend la main et le mène devant le dernier portrait, celui qui sert de porte à la cachette où il a fait entrer Hernani. Doña Sol le suit des yeux avec anxiété.—Attente et silence dans l'assistance.)

Ce portrait, c'est le mien. — Roi don Carlos, merci ! —
Car vous voulez qu'on dise, en le voyant ici:
"Ce dernier, digne fils d'une race si haute,
Fut un traître et vendit la tête de son hôte ! "

(Joie de doña Sol. Mouvement de stupeur dans les assistants.—Le Roi déconcerté s'éloigne avec colère, puis reste quelques instants silencieux, les lèvres tremblantes et l'œil enflammé.)

DON CARLOS.

Duc, ton château me gêne et je le mettrai bas !

DON RUY GOMEZ.

Car vous me la paieriez, Altesse ! n'est-ce pas ?

DON CARLOS.

Duc, j'en ferai raser les tours pour tant d'audace,
Et je ferai semer du chanvre sur la place !

DON RUY GOMEZ.

Mieux voir croître du chanvre où ma tour s'éleva
Qu'une tache ronger le vieux nom de Silva.

(Aux portraits.)

N'est-il pas vrai, vous tous ?

DON CARLOS.

Duc ! cette tête est nôtre,
Et tu m'avais promis...

DON RUY GOMEZ.

J'ai promis l'uue ou l'autre.

(Aux portraits)

N'est-il pas vrai, vous tous ?

(Montrant sa tête.)

Je donne celle-ci.

(Au Roi.)

Prenez-la.

DON CARLOS.

Duc, fort bien. Mais j'y perds, grand merci !
La tête qu'il me faut est jeune ! il faut que morte
On la prenne aux cheveux.[1] La tienne ? que m'importe !
Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain.
Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main !

DON RUY GOMEZ.

Altesse, pas d'affront ! ma tête encore est belle,
Et vaut bien, que je crois, la tête d'un rebelle.
La tête d'un Silva, vous êtes dégoûté ![2]

DON CARLOS.

Livre-nous Hernani !

DON RUY GOMEZ.

Seigneur, en vérité,
J'ai dit.

DON CARLOS (*à sa suite*).

Fouillez partout ! et qu'il ne soit point d'aile,
De cave, ni de tour...

DON RUY GOMEZ.

Mon donjon est fidèle
Comme moi. Seul il sait le secret avec moi.
Nous le garderons bien tous deux.

DON CARLOS.

Je suis le Roi !

DON RUY GOMEZ.

Hors que de mon château, démoli pierre à pierre,
On ne fasse ma tombe, on n'aura rien.

DON CARLOS.

Prière,
Menace, tout est vain ! — Livre-moi le bandit,
Duc, ou tête et château, j'abattrai tout !

DON RUY GOMEZ.

J'ai dit.

DON CARLOS.

Hé bien donc ! au lieu d'une alors j'aurai deux têtes.
(Au duc d'Alcala.)
Jorge ! arrêtez le duc !

DONA SOL (*arrachant son voile et se jetant entre le Roi, le duc et les gardes*).

Roi don Carlos, vous êtes
Un mauvais roi !

DON CARLOS.

Grand Dieu que vois-je ? doña Sol !

DONA SOL.

Altesse, tu n'as pas le cœur d'un Espagnol !

DON CARLOS (*troublé*).

Madame, pour le Roi vous êtes bien sévère.
(Il s'approche de doña Sol.)
(Bas.)
C'est vous qui m'avez mis au cœur cette colère !
Un homme devient ange ou monstre en vous touchant.
Ah ! quand on est haï, que vite on est méchant !
Si vous aviez voulu, peut-être, ô jeune fille,
J'étais grand, j'eusse été le lion de Castille ;
Vous m'en faites le tigre avec votre courroux.
Le voilà qui rugit, madame ! taisez-vous !
(Doña Sol lui jette un regard. Il s'incline.)
Pourtant j'obéirai.
(Se tournant vers le duc.)
Mon cousin, je t'estime.
Ton scrupule après tout peut sembler légitime.
Sois fidèle à ton hôte, infidèle à ton roi,
C'est bien.—Je te fais grâce et suis meilleur que toi.
—J'emmène seulement ta nièce comme otage.

DON RUY GOMEZ.

Seulement !

DONA SOL (*interdite*).

Moi, seigneur !

DON CARLOS.

Oui, vous !

DON RUY GOMEZ.

Pas davantage !
O la grande clémence, ô généreux vainqueur
Qui ménage la tête [1] et torture le cœur !
Belle grâce !

DON CARLOS.

Choisis. — Doña Sol, ou le traître.
Il me faut l'un des deux.

DON RUY GOMEZ.

Oh ! vous êtes le maître !

(Don Carlos s'approche de doña Sol pour l'emmener. Elle se réfugie vers don Ruy Gomez.)

DONA SOL.

Sauvez-moi, monseigneur !...

(Elle s'arrête.—A part.)

Malheureuse ! il le faut !
La tête de mon oncle ou l'autre !... — moi plutôt !

(Au Roi.)

Je vous suis !

DON CARLOS (*à part*).

Par les saints, l'idée est triomphante ! [2]
Il faudra bien enfin s'adoucir, mon infante !

(Doña Sol va d'un pas grave et assuré au coffret qui renferme l'écrin, l'ouvre et y prend le poignard qu'elle cache dans son sein. Don Carlos vient à elle et lui présente la main.)

DON CARLOS (*à dona Sol*).

Qu'emportez-vous là ?

DONA SOL.

Rien.

DON CARLOS.

Un joyau précieux ?

DONA SOL.

Oui.

DON CARLOS (*souriant*).

Voyons.

DONA SOL.

Vous verrez.

(Elle lui donne la main et se dispose
qui est resté immobile et profondé
retourne et fait quelques pas en cria

DON RUY

Doña

Doña Sol ! — Puisque l'homme
A mon aide, croulez ! armures

(Il court a

Laisse-moi mon enfant ! je n'ai

DON CARLOS (*lâchant l*

Alors, mon prisonnier !

(Le duc baisse la tête et semble e
puis se relève et regarde les port
eux.)

DON RUY

Ayez pi

Vous tous ! —

(Il fait un pas vers la cachette ; doña
se retourne vers

Oh ! voilez-vous

(Il s'avance en chancelant jusqu'à
encore vers

Tu le veux ?

DON CA

Oui.

(Le duc lève en tremblant

DONA

Dieu !

DON RUY

Non !

(Il se jette aux ge

(Il revient sur le devant du théâtre, haletant, immobile, voir ni entendre, l'œil fixe, les bras croisés sur sa soulève comme par des mouvements convulsifs. Cep sort avec doña Sol, et toute la suite de seigneurs sort à deux, gravement, et chacun à son rang. Ils se parle entre eux.)

DON RUY GOMEZ (*à part*).

Roi, pendant que tu sors joyeux de ma demeur
Ma vieille loyauté sort de mon cœur qui pleure

(Il lève les yeux, les promène autour de lui, et voit qu' court à la muraille, détache deux épées d'une pano toutes deux, puis les dépose sur une table. Cela fa trait, pousse le ressort, la porte cachée se rouvre.)

SCÈNE VII.

DON RUY GOMEZ, HERNANI.

DON RUY GOMEZ.

Sors.

(Hernani paraît à la porte de la cachette. Don Ruy les deux épées sur la table.)

— Choisis. — Don Carlos est hors de la m
Il s'agit maintenant de me rendre raison.
Choisis ! — et faisons vite. — Allons donc ! ta m

HERNANI.

Un duel ! nous ne pouvons, vieillard, combattre

DON RUY GOMEZ.

Pourquoi donc ? as-tu peur ? n'es-tu point nobl
Noble ou non ! pour croiser le fer avec le fer,
Tout homme qui m'outrage est assez gentilhom

HERNANI.

Oh ! c'est à toi, seigneur, que je fais la dernière !

DON RUY GOMEZ.

Parle à l'autre Seigneur !

HERNANI.

Non, non, à toi !—Vieillard,
Frappe-moi. Tout m'est bon, dague, épée, ou poignard !
Mais fais-moi, par pitié, cette suprême joie !
Duc ! avant de mourir, permets que je la voie !

DON RUY GOMEZ.

La voir !

HERNANI.

Au moins permets que j'entende sa voix
Une dernière fois ! rien qu'une seule fois !

DON RUY GOMEZ.

L'entendre !

HERNANI.

Oh ! je comprends, seigneur, ta jalousie.
Mais déjà par la mort ma jeunesse est saisie,
Pardonne-moi. Veux-tu, dis-moi, que, sans la voir
S'il le faut, je l'entende ? et je mourrai ce soir.
L'entendre seulement ! contente mon envie !
Mais, ô qu'avec douceur, j'exhalerais ma vie,
Si tu daignais vouloir qu'avant de fuir aux cieux
Mon âme allât revoir la sienne dans ses yeux !
—Je ne lui dirai rien, tu seras là, mon père !
Tu me prendras après !

DON RUY GOMEZ (*montrant la cachette encore ouverte*).

Saints du ciel ! ce repaire
Est-il donc si profond, si sourd et si perdu,
Qu'il n'ait entendu rien ?

HERNANI.

Je n'ai rien entendu.

DON RUY GOMEZ.

Il a fallu livrer doña Sol ou toi-même.

HERNANI.

A qui, livrée ?

DON RUY GOMEZ.

Au Roi.

HERNANI.

Vieillard stupide ! il l'aime !

DON RUY GOMEZ.

Il l'aime !

HERNANI.

Il nous l'enlève ! il est notre rival !

DON RUY GOMEZ.

O malédiction !—Mes vassaux ! à cheval !
A cheval ! poursuivons le ravisseur !

HERNANI.

Ecoute,
La vengeance au pied sûr fait moins de bruit en route.
Je t'appartiens. Tu peux me tuer. Mais veux-tu
M'employer à venger ta nièce et sa vertu ?
Ma part dans ta vengeance ! oh ! fais-moi cette grâce,
Et s'il faut embrasser tes pieds, je les embrasse !
Suivons le Roi tous deux ! Viens ; je serai ton bras,
Je te vengerai, duc.—Après, tu me tueras.

DON RUY GOMEZ.

Alors, comme aujourd'hui, te laisseras-tu faire ?

HERNANI.

Oui, duc.

DON RUY GOMEZ.

Qu'en jures-tu ?

HERNANI.

La tête de mon père.

DON RUY GOMEZ.

Voudras-tu de toi-même un jour t'en souvenir ?

HERNANI (*lui présentant le cor qu'il ôte de sa ceinture*).

Ecoute, prends ce cor. Quoi qu'il puisse advenir,
Quand tu voudras, seigneur, quel que soit le lieu, l'heure,
S'il te passe à l'esprit[1] qu'il est temps que je meure,
Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins ;
Tout sera fait.

DON RUY GOMEZ (*lui tendant la main*).

Ta main ?

(Ils se serrent la main.—Aux portraits.)

Vous tous, soyez témoins.

ACTE QUATRIÈME.

LE TOMBEAU.

AIX-LA-CHAPELLE.

Les caveaux qui renferment le tombeau de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle. De grandes voûtes d'architecture lombarde. Gros piliers bas, pleins cintres, chapiteaux d'oiseaux et de fleurs.—A droite, le tombeau de Charlemagne, avec une petite porte de bronze, basse et cintrée. Une seule lampe, suspendue à une clef de voûte, en éclaire l'inscription : CAROLVS MAGNVS.—Il est nuit. On ne voit pas le fond du souterrain ; l'œil se perd dans les arcades, les escaliers et les piliers qui s'entre-croisent dans l'ombre.

SCÈNE I.

DON CARLOS, DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA, une lanterne à la main. Grands manteaux, chapeaux rabattus.

DON RICARDO (*son chapeau à la main*).

C'est ici.

DON CARLOS.

C'est ici que la ligue s'assemble !
Que je vais dans ma main les tenir tous ensemble !
— Ha ! monsieur l'électeur de Trèves,[1] c'est ici !
Vous lui prêtez ce lieu ! certe, il est bien choisi !
Un noir complot prospère à l'air des catacombes.
Il est bon d'aiguiser les stylets sur des tombes.
Pourtant, c'est jouer gros.[2] La tête est de l'enjeu,[3]
Messieurs les assassins ! et nous verrons. — Pardieu !
Ils font bien de choisir pour une telle affaire
Un sépulcre, — ils auront moins de chemin à faire !

(A don Ricardo.)

Ces caveaux sous le sol s'étendent-ils bien loin ?

DON RICARDO.

Jusques au château fort.

DON CARLOS.

C'est plus qu'il n'est besoin.

DON RICARDO.

D'autres, de ce côté, vont jusqu'au monastère
D'Altenheim...

DON CARLOS.

Où Rodolphe extermina Lothaire.[1]
Bien. — Une fois encor, comte, redites-moi
Les noms et les griefs, où, comment, et pourquoi.

DON RICARDO.

Gotha.

DON CARLOS.

Je sais pourquoi le brave duc conspire.
Il veut un Allemand d'Allemagne à l'empire.

DON RICARDO.

Hohenbourg.

DON CARLOS.

Hohenbourg aimerait mieux, je croi,
L'enfer avec François que le ciel avec moi.

DON RICARDO.

Don Gil Tellez Giron.

DON CARLOS.

Castille et Notre-Dame!
Il se révolte donc contre son roi, l'infame!

DON RICARDO.

On dit qu'il vous trouva chez madame Giron
Un soir que vous veniez de le faire baron.
Il veut venger l'honneur de sa tendre compagne.

DON CARLOS.

C'est donc qu'il se révolte alors contre l'Espagne.
Qui nomme-t-on encore?

DON RICARDO.

On cite avec ceux-là
Le révérend Vasquez, évêque d'Avila.

DON CARLOS.

Est-ce aussi pour venger la vertu de sa femme?

DON RICARDO.

Puis Guzman de Lara, mécontent, qui réclame
Le collier de votre ordre.

DON CARLOS.

Ah! Guzman de Lara!
Si ce n'est qu'un collier qu'il lui faut, il l'aura.

DON RICARDO.

Le duc de Lutzelbourg. — Quant aux plans qu'on lui prête...

DON CARLOS.

Le duc de Lutzelbourg est trop grand de la tête.

DON RICARDO.

Juan de Haro, qui veut Astorga.[1]

DON CARLOS.

Ces Haro
Ont toujours fait doubler la solde du bourreau.

DON RICARDO.

C'est tout.

DON CARLOS.

Ce ne sont pas toutes mes têtes. Comte,
Cela ne fait que sept et je n'ai pas mon compte.

DON RICARDO.

Ah ! je ne nomme pas quelques bandits gagés
Par Trève ou par la France...

DON CARLOS.

Hommes sans préjugés
Dont le poignard, toujours prêt à jouer son rôle,
Tourne aux plus gros écus, comme l'aiguille au pôle !

DON RICARDO.

Pourtant j'ai distingué deux hardis compagnons,
Tous deux nouveaux venus, un jeune, un vieux...

DON CARLOS.

Leurs noms ?
(Don Ricardo lève les épaules en signe d'ignorance.)
Leur âge ?

DON RICARDO.

Le plus jeune a vingt ans.

DON CARLOS.

C'est dommage.

DON RICARDO.

Le vieux, soixante au moins.

DON CARLOS.

L'un n'a pas encor l'âge
Et l'autre ne l'a plus. Tant pis. J'en prendrai soin.
Le bourreau peut compter sur mon aide au besoin.
Ah ! loin que mon épée aux factions soit douce,
Je la lui prêterai si sa hache s'émousse,
Comte ! et pour l'élargir, je coudrai, s'il le faut,
Ma pourpre impériale au drap de l'échafaud.
—Mais serai-je empereur seulement ? —

DON RICARDO.

Le collége,
A cette heure assemblé, délibère.

DON CARLOS.

Que sais-je ?
Ils nommeront François Premier, ou leur Saxon,
Leur Frédéric le Sage ! — Oh ! Luther a raison,
Tout va mal ! — Beaux faiseurs de majestés sacrées !
N'acceptant pour raisons que les raisons dorées !
Un Saxon hérétique ! un comte Palatin
Imbécile ! un primat de Trèves libertin !
— Quant au roi de Bohême, il est pour moi. — Des princes
De Hesse, plus petits encor que leurs provinces !
De jeunes idiots ! des vieillards débauchés !
Des couronnes, fort bien ! mais des têtes ?... cherchez !
Des nains ! que je pourrais, concile ridicule,
Dans ma peau de lion emporter comme Hercule !
Et qui, démaillotés du manteau violet,
Auraient la tête encor de moins que Triboulet ! [1]
— Il me manque trois voix, Ricardo ! tout me manque ! —
Oh ! je donnerais Gand, Tolède et Salamanque,[2]
Mon ami Ricardo, trois villes à leur choix,
Pour trois voix, s'ils voulaient ! vois-tu, pour ces trois voix,
Oui, trois de mes cités de Castille ou de Flandre,
Je les donnerais ! — sauf, plus tard,[3] à les reprendre !

(Don Ricardo salue profondément le Roi et met son chapeau sur sa tête.)

— Vous vous couvrez ?

DON RICARDO.

Seigneur, vous m'avez tutoyé,
(Saluant de nouveau.)
Me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS (*à part*).

Ah ! tu me fais pitié !
Ambitieux de rien ! — Engeance intéressée ! [4]
Comme à travers la nôtre ils suivent leur pensée !
Basse cour où le roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur !
(Rêvant.)
Dieu seul, et l'empereur, sont grands ! — et le saint-père ! [5]
Le reste !... rois et ducs ! qu'est cela ?

DON RICARDO.

Moi, j'espère
Qu'ils prendront Votre Altesse.

DON CARLOS (*à part*).

Altesse ! altesse, moi !
J'ai du malheur en tout. — S'il fallait rester roi !

DON RICARDO (*à part*).

Baste ! empereur ou non, me voilà grand d'Espagne.

DON CARLOS.

Sitôt qu'ils auront fait l'empereur d'Allemagne,
Quel signal à la ville annoncera son nom ?

DON RICARDO.

Si c'est le duc de Saxe, un seul coup de canon.
Deux, si c'est le Français. Trois, si c'est Votre Altesse.

DON CARLOS.

Et cette doña Sol !... Tout m'irrite et me blesse !
Comte, si je suis fait empereur, par hasard,
Cours la chercher. — Peut-être on voudra d'un césar !...

DON RICARDO (*souriant*).

Votre Altesse est bien bonne !...

DON CARLOS (*l'interrompant avec hauteur*).

Ha ! là-dessus, silence !
Je n'ai point dit encor ce que je veux qu'on pense.
— Quand saura-t-on le nom de l'élu ?

DON RICARDO.

Mais, je crois,
Dans une heure, au plus tard.

DON CARLOS.

Oh ! trois voix ! rien que trois !
— Mais écrasons d'abord ce ramas qui conspire,
Et nous verrons après à qui sera l'empire.

(Il compte sur ses doigts et frappe du pied.)

Toujours trois voix de moins ! Ah ! ce sont eux qui l'ont !
— Ce Corneille Agrippa [1] pourtant en sait bien long !
Dans l'océan céleste il a vu treize étoiles
Vers la mienne, du Nord, venir à pleines voiles. —
J'aurai l'empire ! allons. — Mais d'autre part on dit
Que l'abbé Jean Tritême [2] à François l'a prédit.
— J'aurais dû, pour mieux voir ma fortune éclaircie,
Avec quelque armement aider la prophétie !
Toutes prédictions du sorcier le plus fin,
Viennent bien mieux à terme et font meilleure fin,
Quand une bonne armée, avec canons et piques,
Gens de pied, de cheval, fanfares et musiques,
Prête à montrer la route au sort qui veut broncher,
Leur sert de sage-femme et les fait accoucher.
Lequel vaut mieux, Corneille Agrippa ? Jean Tritême ?
Celui dont une armée explique le système,

Qui met un fer de lance au bout de ce qu'il dit,
Et compte maint soudard, lansquenet, ou bandit
Dont l'estoc, refaisant la fortune imparfaite,
Taille l'événement au plaisir du prophète.
— Pauvres fous ! qui l'œil fier, le front haut, visent droit
A l'empire du monde et disent : "J'ai mon droit !"
Ils ont force canons, rangés en longues files,
Dont le souffle embrasé ferait fondre des villes,
Ils ont vaisseaux, soldats, chevaux, et vous croyez
Qu'ils vont marcher au but sur les peuples broyés...
Baste ! au grand carrefour de la fortune humaine
Qui mieux encor qu'au trône à l'abîme nous mène,
A peine ils font trois pas, qu'indécis, incertains,
Tâchant en vain de lire au livre des destins,
Ils hésitent, peu sûrs d'eux-même, et dans le doute
Au nécromant du coin vont demander leur route !

(A don Ricardo.)

— Va-t'en. C'est l'heure où vont venir les conjurés.
Ah ! la clef du tombeau !

DON RICARDO (*remettant une clef au Roi*).

Seigneur, vous songerez
Au comte de Limbourg, gardien capitulaire,
Qui me l'a confiée et fait tout pour vous plaire.

DON CARLOS (*le congédiant*).

Fais tout ce que j'ai dit ! tout !

DON RICARDO (*s'inclinant*).

J'y vais de ce pas,
Altesse !

DON CARLOS.

Il faut trois coups de canon, n'est-ce pas ?

(Don Ricardo s'incline et sort.)

(Don Carlos, resté seul, tombe dans une profonde rêverie. Ses bras se croisent, sa tête fléchit sur sa poitrine, puis il la relève et se tourne vers le tombeau.)

SCÈNE II.

DON CARLOS, seul.

Charlemagne, pardon !—ces voûtes solitaires
Ne devraient répéter que paroles austères ;
Tu t'indignes sans doute à ce bourdonnement
Que nos ambitions font sur ton monument.
—Charlemagne est ici !—Comment, sépulcre sombre,

Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre?
Es-tu bien là, géant d'un monde créateur,
Et t'y peux-tu coucher de toute ta hauteur?
Ah ! c'est un beau spectacle à ravir la pensée
Que l'Europe ainsi faite et comme il l'a laissée !
Un édifice, avec deux hommes au sommet,
Deux chefs élus auxquels tout roi né se soumet.
Presque tous les Etats, duchés, fiefs militaires,
Royaumes, marquisats, tous sont héréditaires ;
Mais le peuple a parfois son pape ou son césar,
Tout marche, et le hasard corrige le hasard.
De là vient l'équilibre, et toujours l'ordre éclate.
Electeurs de drap d'or, cardinaux d'écarlate,
Double sénat sacré dont la terre s'émeut,
Ne sont là qu'en parade,[1] et Dieu veut ce qu'il veut.
Qu'une idée, au besoin des temps, un jour éclose,
Elle grandit, va, court, se mêle à toute chose,
Se fait homme, saisit les cœurs, creuse un sillon ;
Maint roi la foule aux pieds ou lui met un bâillon ;
Mais qu'elle entre un matin à la diète, au conclave,
Et tous les rois soudain verront l'idée esclave
Sur leurs têtes de rois que ses pieds courberont
Surgir, le globe en main ou la tiare au front.
Le pape et l'empereur sont tout. Rien n'est sur terre
Que pour eux et par eux. Un suprême mystère
Vit en eux ; et le ciel, dont ils ont tous les droits,
Leur fait un grand festin des peuples et des rois,
Et les tient sous sa nue, où son tonnerre gronde,
Seuls, assis à la table où Dieu leur sert le monde.
Tête à tête ils sont là, réglant et retranchant,
Arrangeant l'univers comme un faucheur son champ.
Tout se passe entre eux deux. Les rois sont à la porte,
Respirant la vapeur des mets que l'on apporte,
Regardant à la vitre, attentifs, ennuyés,
Et se haussant pour voir sur la pointe des pieds.
Le monde au-dessous d'eux s'échelonne et se groupe.
Ils font et défont. L'un délie, et l'autre coupe.
L'un est la vérité, l'autre est la force. Ils ont
Leur raison en eux-même, et sont parce qu'ils sont.
Quand ils sortent, tous deux égaux, du sanctuaire,
L'un dans sa pourpre, et l'autre avec son blanc suaire,
L'univers ébloui contemple avec terreur
Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur.
—L'empereur ! l'empereur ! être empereur !—O rage !

Ne pas l'être!—et sentir son cœur plein de courage !
Qu'il fut heureux celui qui dort dans ce tombeau,
Qu'il fut grand !—de son temps c'était encor plus beau.
Le pape et l'empereur! ce n'était plus deux hommes.
Pierre et César ! en eux accouplant les deux Romes,
Fécondant l'une et l'autre en un mystique hymen,
Redonnant une forme, une âme au genre humain,
Faisant refondre en bloc peuples et pêle-mêle
Royaumes, pour en faire une Europe nouvelle,
Et tous deux remettant au moule de leur main
Le bronze qui restait du vieux monde romain !
Oh ! quel destin !—Pourtant cette tombe est la sienne!
Tout est-il donc si peu que ce soit là qu'on vienne ?
Quoi donc ! avoir été prince, empereur et roi !
Avoir été l'épée ! avoir été la loi !
Géant, pour piédestal avoir eu l'Allemagne !
Quoi ! pour titre César et pour nom Charlemagne !
Avoir été plus grand qu'Annibal, qu'Attila,
Aussi grand que le monde !...—et que tout tienne là ! [1]
Ha ! briguez donc l'empire ! et voyez la poussière
Que fait un empereur ! couvrez la terre entière
De bruit et de tumulte. Elevez, bâtissez
Votre empire, et jamais ne dites : " C'est assez ! "
Taillez à larges pans un édifice immense !
Savez-vous ce qu'un jour il en reste ?—ô démence !
Cette pierre!—et du titre et du nom triomphants ?—
Quelques lettres, à faire épeler des enfants!
Si haut que soit le but où votre orgueil aspire,
Voilà le dernier terme!...—Oh! l'empire! l'empire !
Que m'importe? j'y touche, et le trouve à mon gré.
Quelque chose me dit : " Tu l'auras ! "—Je l'aurai.—
Si je l'avais !...—O ciel ! être ce qui commence !
Seul, debout, au plus haut de la spirale immense !
D'une foule d'États l'un sur l'autre étagés,
Être la clef de voûte ; et voir sous soi rangés
Les rois, et sur leur tête essuyer ses sandales ;
Voir au-dessous des rois les maisons féodales,
Margraves, cardinaux, doges, ducs à fleurons ;
Puis évêques, abbés, chefs de clans, hauts barons ;
Puis, clercs et soldats ; puis, loin du faîte où nous sommes,
Dans l'ombre, tout au fond de l'abîme,—les hommes.
—Les hommes !—c'est-à-dire, une foule, une mer,
Un grand bruit ; pleurs et cris, parfois un rire amer ;
Plainte qui, réveillant la terre qui s'effare,

A travers tant d'échos, nous arrive fanfare ![1]
Les hommes !—des cités, des tours, un vaste essaim,—
De hauts clochers d'église à sonner le tocsin !—
(Rêvant.)
Base de nations portant sur leurs épaules
La pyramide énorme appuyée aux deux pôles,
Flots vivants, qui toujours l'étraignent de leurs plis,
La balancent, branlante, à leur vaste roulis,[2]
Font tout changer de place et, sur ses hautes zones,
Comme des escabeaux font chanceler les trônes,
Si bien que tous les rois, cessant leurs vains débats,
Lèvent les yeux au ciel...—Rois ! regardez en bas !
—Ah ! le peuple !—Océan !—Onde sans cesse émue !
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue !
Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau !
Miroir où rarement un roi se voit en beau !
Ah ! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés, que son flux et reflux
Roule, et qui le gênaient, et qu'il ne connaît plus !
—Gouverner tout cela !—Monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte !—Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme !
—Avoir l'abîme là !...—Pourvu qu'en ce moment
Il n'aille pas me prendre un éblouissement !
Oh ! d'États et de rois mouvante pyramide,
Ton faîte est bien étroit ! — Malheur au pied timide !
A qui me retiendrai-je ?... — Oh ! si j'allais faillir
En sentant sous mes pieds le monde tressaillir !
En sentant vivre, sourdre et palpiter la terre !
— Puis, quand j'aurai ce globe entre mes mains, qu'en faire ?
Le pourrai-je porter seulement ? Qu'ai-je en moi ?
Être empereur ! mon Dieu ! j'avais trop d'être roi !
Certe, il n'est qu'un mortel de race peu commune
Dont puisse s'élargir l'âme avec la fortune.
Mais moi ! qui me fera grand ? qui sera ma loi ?
Qui me conseillera ?... —

(Il tombe à deux genoux devant le tombeau.)

Charlemagne ! c'est toi !
Oh ! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau !
Oh ! par tous ses côtés fais-moi voir toute chose !

Montre-moi que le monde est petit, car je n'ose
Y toucher. Montre-moi que sur cette Babel
Qui du pâtre à César va montant jusqu'au ciel,
Chacun en son degré se complaît et s'admire,
Voit l'autre par-dessous et se retient d'en rire.[1]
Apprends-moi tes secrets de vaincre et de régner,
Et dis-moi qu'il vaut mieux punir que pardonner !
— N'est-ce pas ? — S'il est vrai qu'en son lit solitaire
Parfois une grande ombre au bruit que fait la terre
S'éveille, et que soudain son tombeau large et clair
S'entr'ouvre, et dans la nuit jette au monde un éclair,
Si cette chose est vraie, empereur d'Allemagne,
Oh ! dis-moi ce qu'on peut faire après Charlemagne !
Parle ! dût en parlant ton souffle souverain
Me briser sur le front cette porte d'airain !
Ou plutôt laisse-moi seul dans ton sanctuaire
Entrer ; laisse-moi voir ta face mortuaire ;
Ne me repousse pas d'un souffle d'aquilons ;
Sur ton chevet de pierre accoude-toi. Parlons.
Oui, dusses-tu me dire, avec ta voix fatale,
De ces choses qui font l'œil sombre et le front pâle,
Parle, et n'aveugle pas ton fils épouvanté,
Car ta tombe sans doute est pleine de clarté !
Ou, si tu ne dis rien, laisse en ta paix profonde
Carlos étudier ta tête comme un monde ;
Laisse, qu'il te mesure à loisir,[2] ô géant,
Car rien n'est ici-bas si grand que ton néant !
Que la cendre à défaut de l'ombre me conseille !

(Il approche la clef de la serrure.)

Entrons !

(Il recule.)

Dieu ! s'il allait me parler à l'oreille !
S'il était là, debout et marchant à pas lents !
Si j'allais ressortir avec des cheveux blancs !
Entrons toujours ! —

(Bruit de pas.)

On vient ! — Qui donc ose à cette heure,
Hors moi, d'un pareil mort éveiller la demeure ?
Qui donc ?

(Le bruit se rapproche.)

Ah ! j'oubliais ! ce sont mes assassins !
Entrons !

(Il ouvre la porte du tombeau qu'il referme sur lui.—Entrent plusieurs

hommes marchant à pas sourds, cachés sous leurs manteaux et leurs chapeaux.)

SCÈNE III.

LES CONJURÉS.

(Ils vont les uns aux autres, en se prenant la main et en échangeant quelques paroles à voix basse.)

PREMIER CONJURÉ (*portant seul une torche allumée*).

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

PREMIER CONJURÉ.

Les saints

Nous protégent.

TROISIÈME CONJURÉ.

Les morts nous servent.

PREMIER CONJURÉ.

Dieu nous garde.

(Bruit de pas dans l'ombre.)

DEUXIÈME CONJURÉ.

Qui vive !

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

DEUXIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

(Entrent de nouveaux conjurés.—Bruit de pas.)

PREMIER CONJURÉ (*au troisième*).

Regarde,

Il vient encor quelqu'un.

TROISIÈME CONJURÉ.

Qui vive ?

VOIX DANS L'OMBRE.

Ad augusta.

TROISIÈME CONJURÉ.

Per angusta.

(Entrent de nouveaux conjurés qui échangent des signes de mains avec tous les autres.)

PREMIER CONJURÉ.

C'est bien. Nous voilà tous. — Gotha,
Fais le rapport. — Amis, l'ombre attend la lumière.

(Tous les conjurés s'asseyent en demi-cercle sur des tombeaux. Le premier conjuré passe tour à tour devant tous, et chacun allume à

sa torche une cire qu'il tient à la main. Puis le premier conjuré va s'asseoir en silence sur une tombe au centre du cercle et plus haute que les autres.)

LE DUC DE GOTHA (*se levant*).

Amis, Charles d'Espagne, étranger par sa mère,
Prétend au saint-empire.

PREMIER CONJURÉ.

Il aura le tombeau.

LE DUC DE GOTHA.

(Il jette sa torche à terre et l'écrase du pied.)

Qu'il en soit de son front comme de ce flambeau !

TOUS.

Que ce soit !

PREMIER CONJURÉ.

Mort à lui !

LE DUC DE GOTHA.

Qu'il meure !

TOUS.

Qu'on l'immole !

DON JUAN DE HARO.

Son père est Allemand.

LE DUC DE LUTZELBOURG.

Sa mère est Espagnole !

LE DUC DE GOTHA.

Il n'est plus Espagnol et n'est pas Allemand.
Mort !

UN CONJURÉ.

Si les électeurs allaient dans ce moment
Le nommer empereur ?

PREMIER CONJURÉ.

Eux ! lui ! jamais !

DON GIL TELLEZ GIRON.

Qu'importe
Amis ! frappons la tête et la couronne est morte !

PREMIER CONJURÉ.

S'il a le saint-empire, il devient, quel qu'il soit,
Très-auguste, et Dieu seul peut le toucher du doigt !

LE DUC DE GOTHA.

Le plus sûr, c'est qu'avant d'être auguste, il expire !

PREMIER CONJURÉ.

On ne l'élira point !

TOUS.

Il n'aura pas l'empire !

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de bras pour le mettre au linceul ?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Combien faut-il de coups au cœur ?

TOUS.

Un seul.

PREMIER CONJURÉ.

Qui frappera ?

TOUS.

Nous tous !

PREMIER CONJURÉ.

La victime est un traître.
Ils font un empereur. Nous, faisons un grand prêtre.
Tirons au sort.

(Tous les conjurés écrivent leurs noms sur leurs tablettes, déchirent la feuille, la roulent, et vont l'un après l'autre la jeter dans l'urne d'un tombeau.—Puis le premier conjuré dit :)

—Prions.

(Tous s'agenouillent. Le premier conjuré se lève et dit :)

Que l'élu croie en Dieu,
Frappe comme un Romain, meure comme un Hébreu !
Il faut qu'il brave roue et tenailles mordantes,
Qu'il chante aux chevalets,[1] rie aux lampes ardentes,
Enfin que pour tuer et mourir, résigné,
Il fasse tout !

(Il tire un des parchemins de l'urne.)

TOUS.

Quel nom ?

PREMIER CONJURÉ (*à haute voix*).

Hernani.

HERNANI (*sortant de la foule des conjurés*).

J'ai gagné !
—Je te tiens, toi que j'ai si longtemps poursuivie,
Vengeance !

DON RUY GOMEZ (*perçant la foule et prenant Hernani à part*).

Oh ! cède-moi ce coup.

HERNANI.

Non, sur ma vie !
Oh ! ne m'enviez pas ma fortune, seigneur !
C'est la première fois qu'il m'arrive bonheur !

DON RUY GOMEZ.

Tu n'as rien. Eh bien, tout, fiefs, châteaux, vasselages,
Cent mille paysans dans mes trois cents villages,
Pour ce coup à frapper, je te les donne, ami !

HERNANI.

Non.

LE DUC DE GOTHA.

Ton bras porterait un coup moins affermi,
Vieillard !

DON RUY GOMEZ.

Arrière ! vous ! sinon le bras, j'ai l'âme.
Aux rouilles du fourreau ne jugez point la lame.
(A Hernani.)
— Tu m'appartiens ! —

HERNANI.

Ma vie à vous, la sienne à moi.

DON RUY GOMEZ (*tirant le cor de sa ceinture*).

Elle ! je te la cède, et te rends ce cor.

HERNANI (*ébranlé*).

Quoi ?
La vie et doña Sol !—Non ! je tiens ma vengeance !
Avec Dieu dans ceci je suis d'intelligence.
J'ai mon père à venger !... peut-être plus encor !

DON RUY GOMEZ.

Elle ! je te la donne, et je te rends ce cor !

HERNANI.

Non !

DON RUY GOMEZ.

Réfléchis, enfant !

HERNANI.

Duc ! laisse-moi ma proie !

DON RUY GOMEZ.

Eh bien ! maudit sois-tu de m'ôter cette joie !
(Il remet le cor à sa ceinture.)

PREMIER CONJURÉ (*à Hernani*).

Frère ! avant qu'on ait pu l'élire, il serait bien
D'attendre dès ce soir Carlos...

HERNANI.

Ne craignez rien !
Je sais comment on pousse un homme dans la tombe.

PREMIER CONJURÉ.

Que toute trahison sur le traître retombe,
Et Dieu soit avec vous !—Nous, comtes et barons,
S'il périt sans tuer, continuons !—Jurons
De frapper tour à tour et sans nous y soustraire
Carlos qui doit mourir.

TOUS (*tirant leurs épées*).

Jurons !

LE DUC DE GOTHA (*au premier conjuré*)

Sur quoi, mon frère ?

DON RUY GOMEZ (*retourne son épée, la prend par la pointe et l'élève au-dessus de sa tête*).

Jurons sur cette croix !

TOUS (*élevant leurs épées*).

Qu'il meure impénitent !

(On entend un coup de canon éloigné. Tous s'arrêtent en silence.—La porte du tombeau s'entr'ouvre et don Carlos paraît sur le seuil, pâle ; il écoute.—Un second coup.—Un troisième coup.—Il ouvre tout à fait la porte du tombeau, mais sans faire un pas, debout et immobile sur le seuil.)

SCÈNE IV.

LES CONJURÉS ; DON CARLOS, puis DON RICARDO ; SEIGNEURS, GARDES, LE ROI DE BOHÊME, LE DUC DE BAVIÈRE ; puis DONA SOL.

DON CARLOS.

Messieurs, allez plus loin ! l'empereur vous entend.

(Tous les flambeaux s'éteignent à la fois.—Profond silence.—Il fait un pas dans les ténèbres si épaisses qu'on y distingue à peine les conjurés muets et immobiles.

Silence et nuit ! l'essaim en sort et s'y replonge !
Croyez-vous que ceci va passer comme un songe,
Et que je vous prendrai, n'ayant plus vos flambeaux,
Pour des hommes de pierre assis sur leurs tombeaux ?
Vous parliez tout à l'heure assez haut, mes statues !
Allons ! relevez donc vos têtes abattues,
Car voici Charles-Quint ! Frappez ! faites un pas !
Voyons : oserez-vous ? — Non, vous n'oserez pas !
— Vos torches flamboyaient sanglantes sous ces voûtes.
Mon souffle a donc suffi pour les éteindre toutes !

Mais voyez, et tournez vos yeux irrésolus,
Si j'en éteins beaucoup, j'en allume encor plus !

(Il frappe de la clef de fer sur la porte de bronze du tombeau. A ce bruit, toutes les profondeurs du souterrain se remplissent de soldats portant des torches et des pertuisanes. A leur tête, le duc d'Alcala, le marquis d'Almuñan, etc.)

— Accourez, mes faucons ! j'ai le nid, j'ai la proie !

(Aux conjurés.)

— J'illumine à mon tour. Le sépulcre flamboie !
Regardez !

(Aux soldats.)

Venez tous ! car le crime est flagrant !

HERNANI (*regardant les soldats*).

A la bonne heure ! seul, il me semblait trop grand.
C'est bien ! — J'ai cru d'abord que c'était Charlemagne,
Ce n'est que Charles-Quint !

DON CARLOS (*au duc d'Alcala*).

Connétable d'Espagne !

(Au marquis d'Almuñan.)

Amiral de Castille, ici ! — Désarmez-les.

(On entoure les conjurés et on les désarme.)

DON RICARDO (*accourant et s'inclinant jusqu'à terre*).

Majesté !...

DON CARLOS.

Je te fais alcade du palais.

DON RICARDO (*s'inclinant de nouveau*).

Deux électeurs, au nom de la chambre dorée,
Viennent complimenter la Majesté sacrée !

DON CARLOS.

Qu'ils entrent !

(Bas à Ricardo.)

Doña Sol !

(Ricardo salue et sort.—Entrent, avec flambeaux et fanfares, le roi de Bohême et le duc de Bavière, tout en drap d'or, couronnes en tête. Nombreux cortége de seigneurs allemands, portant la bannière de l'empire, l'aigle à deux têtes avec l'écusson d'Espagne au milieu.— Les soldats s'écartent, se rangent en haie, et font passage aux deux électeurs, jusqu'à l'empereur, qu'ils saluent profondément, et qui leur rend leur salut en soulevant son chapeau.)

LE DUC DE BAVIÈRE.

Charles ! roi des Romains,
Majesté très-sacrée, empereur ! dans vos mains
Le monde est maintenant, car vous avez l'empire !
Il est à vous, ce trône où tout monarque aspire !

Frédéric, duc de Saxe, y fut d'abord élu,
Mais, vous jugeant plus digne, il n'en a pas voulu.
Venez donc recevoir la couronne et le globe.
Le Saint-Empire, ô roi, vous revêt de la robe,
Il vous arme du glaive, et vous êtes très-grand.

DON CARLOS.

J'irai remercier le collége en rentrant.
Allez, messieurs. — Merci, mon frère de Bohême,[1]
Mon cousin de Bavière,[2] allez ! — J'irai moi-même.

LE ROI DE BOHÊME.

Charles ! du nom d'amis nos aïeux se nommaient.
Mon père aimait ton père, et leurs pères s'aimaient.
Charles, si jeune en butte aux fortunes contraires,
Dis, veux-tu que je sois ton frère entre tes frères ?
Je t'ai vu tout enfant, et ne puis oublier...

DON CARLOS (*l'interrompant*).

Roi de Bohême ! eh bien ! vous êtes familier !

(Il lui présente sa main à baiser, ainsi qu'au duc de Bavière, puis congédie les deux électeurs qui le saluent profondément.)

Allez !

(Sortent les deux électeurs avec leur cortége.)

LA FOULE.

Vivat !

DON CARLOS (*à part*).

J'y suis ! — et tout m'a fait passage !
Empereur ! — au refus de Frédéric le Sage !

(Entre doña Sol conduite par don Ricardo.)

DONA SOL.

Des soldats ! l'empereur ! ô ciel ! coup imprévu !
Hernani !

HERNANI.

Doña Sol !

DON RUY GOMEZ (*à côté d'Hernani, à part*).

Elle ne m'a point vu !

(Doña Sol court à Hernani. Il la fait reculer d'un regard de défiance.)

HERNANI.

Madame !...

DONA SOL (*tirant le poignard de son sein*).

J'ai toujours son poignard !

HERNANI (*lui tendant les bras*).

Mon amie !

DON CARLOS.

Silence tous ! —

(Aux conjurés.)

Votre âme est-elle raffermie ?
Il convient que je donne au monde une leçon.
Lara le Castillan et Gotha le Saxon,
Vous tous ? que venait-on faire ici ? parlez.

HERNANI (*faisant un pas*).

Sire,
La chose est toute simple, et l'on peut vous la dire.
Nous gravions la sentence au mur de Balthazar.[1]

(Il tire un poignard et l'agite.)

Nous rendions à César ce qu'on doit à César.

DON CARLOS.

Paix !

(A don Ruy Gomez.)

— Vous traître, Silva ?

DON RUY GOMEZ.

Lequel de nous deux, sire ?

HERNANI (*se retournant vers les conjurés*).

Nos têtes et l'empire ! — Il a ce qu'il désire.

(A l'empereur.)

Le bleu manteau des rois pouvait gêner vos pas.
La pourpre vous va mieux. Le sang n'y paraît pas.

DON CARLOS (*à don Ruy Gomez*).

Mon cousin de Silva, c'est une félonie
A faire du blason[2] rayer ta baronie !
C'est haute trahison, don Ruy, songes-y bien !

DON RUY GOMEZ.

Les rois Rodrigue font les comtes Julien ![3]

DON CARLOS (*au duc d'Alcala*).

Ne prenez que ce qui peut être duc ou comte.—
Le reste ! ... —

(Don Ruy Gomez, le duc de Lutzelbourg, le duc de Gotha, don Juan de Haro, don Guzman de Lara, don Tellez Giron, le baron de Hohenbourg, se séparent du groupe des conjurés, parmi lesquels est resté Hernani. Le duc d'Alcala les entoure étroitement de gardes.)

DONA SOL.

Il est sauvé !

HERNANI (*sortant du groupe des conjurés*).

Je prétends qu'on me compte !

(A don Carlos.)
Puisqu'il s'agit de hache ici, que Hernani,
Pâtre obscur, sous tes pieds passerait impuni,
Puisque son front n'est plus au niveau de ton glaive,
Puisqu'il faut être grand pour mourir, je me lève.
Dieu qui donne le sceptre et qui te le donna
M'a fait duc de Segorbe et duc de Cardona,
Marquis de Monroy, comte Albatera, vicomte
De Gor, seigneur de lieux dont j'ignore le compte.
Je suis Jean d'Aragon, grand maître d'Avis, [1] né
Dans l'exil, fils proscrit d'un père assassiné
Par sentence du tien, roi Carlos de Castille!
Le meurtre est entre nous affaire de famille.
Vous avez l'échafaud, nous avons le poignard.
Donc le ciel m'a fait duc et l'exil montagnard.
Mais puisque j'ai sans fruit aiguisé mon épée
Sur les monts, et dans l'eau des torrents retrempée,
(Il met son chapeau.)
(Aux autres conjurés.)
Couvrons-nous, grands d'Espagne!—
(Tous les Espagnols se couvrent.)
(A don Carlos.)
Oui, nos têtes, ô roi!
Ont le droit de tomber couvertes devant toi! [2]
(Aux prisonniers.)
—Silva! Haro! Lara! gens de titre et de race,
Place à Jean d'Aragon! ducs et comtes! ma place!
(Aux courtisans et aux gardes.)
Je suis Jean d'Aragon, roi, bourreaux et valets!
Et si vos échafauds sont petits, changez-les!
(Il vient se joindre au groupe des seigneurs prisonniers.)

DONA SOL.

Ciel!

DON CARLOS.

En effet, j'avais oublié cette histoire.

HERNANI.

Celui dont le flanc saigne a meilleure mémoire.
L'affront, que l'offenseur oublie en insensé,
Vit et toujours remue au cœur de l'offensé!

DON CARLOS.

Donc je suis, c'est un titre à n'en point vouloir d'autres,
Fils de pères qui font choir la tête des vôtres!

DONA SOL (*se jetant à genoux devant l'empereur*).
Sire ! pardon ! pitié ! Sire, soyez clément !
Ou frappez-nous tous deux, car il est mon amant,
Mon époux ! en lui seul je respire.—Oh ! je tremble.
Sire ! ayez la pitié de nous tuer ensemble !
Majesté ! je me traîne à vos sacrés genoux !
Je l'aime ! il est à moi, comme l'empire à vous !
Oh ! grâce !...

(Don Carlos la regarde immobile.)

—Quel penser sinistre vous absorbe ? ... —

DON CARLOS.
Allons ! relevez-vous, duchesse de Segorbe,
Comtesse Abatera, marquise de Monroy...

(A Hernani.)

—Tes autres noms, don Juan ?—

HERNANI.
Qui parle ainsi ? le roi ?

DON CARLOS.
Non, l'empereur.

DONA SOL (*se relevant*).
Grand Dieu !

DON CARLOS (*la montrant à Hernani*).
Duc, voilà ton épouse !

HERNANI (*les yeux au ciel et dona Sol dans ses bras*).
Juste Dieu !

DON CARLOS (*à don Ruy Gomez*).
Mon cousin, ta noblesse est jalouse,
Je sais.—Mais Aragon peut épouser Silva.

DON RUY GOMEZ (*sombre*).
Ce n'est pas ma noblesse !

HERNANI (*regardant dona Sol avec amour et la tenant embrassée*).
Oh ! ma haine s'en va !

(Il jette son poignard.)

DON RUY GOMEZ (*à part, les regardant tous deux*).
Eclaterai-je ? oh non ! Fol amour ! douleur folle !
Tu leur ferais pitié, vieille tête espagnole !
Vieillard, brûle sans flamme, aime et souffre en secret,
Laisse ronger ton cœur ! Pas un cri.—L'on rirait !

DONA SOL (*dans les bras de Hernani*).
O mon duc !

HERNANI.

Je n'ai plus que de l'amour dans l'âme.

DONA SOL.

O bonheur !

DON CARLOS (*à part, la main dans sa poitrine*).

Eteins-toi, cœur jeune et plein de flamme !
Laisse régner l'esprit que toujours tu troublas.
Tes amours désormais, tes maîtresses, hélas !
C'est l'Allemagne, c'est la Flandre, c'est l'Espagne.

(L'œil fixé sur sa bannière.)

L'empereur est pareil à l'aigle, sa compagne.
A la place du cœur, il n'a qu'un écusson !

HERNANI.

Ah ! vous êtes César !

DON CARLOS (*à Hernani*).

De ta noble maison,
Don Juan, ton cœur est digne.

(Montrant doña Sol.)

Il est digne aussi d'elle.
—A genoux, duc !

(Hernani s'agenouille. Don Carlos détache sa Toison d'Or et la lui passe au cou.)

—Reçois ce collier.

(Don Carlos tire son épée et l'en frappe trois fois sur l'épaule.)

—Sois fidèle !
— Par saint Etienne, duc, je te fais chevalier.

(Il le relève et l'embrasse.)

Mais tu l'as, le plus doux et le plus beau collier,
Celui que je n'ai pas, qui manque au rang suprême,
Les deux bras d'une femme aimée et qui vous aime !
Ah ! tu vas être heureux ; — moi, je suis empereur.

(Aux conjurés.)

Je ne sais plus vos noms, messieurs ! — Haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez, je vous pardonne !
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne !

(Les conjurés tombent à genoux.)

LES CONJURÉS.

Gloire à Carlos !

DON RUY GOMEZ (*à don Carlos*).

Moi seul, je reste condamné.

DON CARLOS.

Et moi !

HERNANI.

Je ne hais plus. Carlos a pardonné.
Qui donc nous change tous ainsi?

TOUS (*soldats, conjurés, seigneurs*).

Vive Allemagne!
Honneur à Charles-Quint!

DON CARLOS (*se tournant vers le tombeau*).

Honneur à Charlemagne!
— Laissez-nous seuls tous deux.

(Tous sortent.)

SCÈNE V.

DON CARLOS, seul.

(Il s'incline devant le tombeau.)

Es-tu content de moi?
Ai-je bien dépouillé [1] les misères du roi?
Charlemagne! empereur, suis-je bien un autre homme?
Puis-je accoupler mon casque à la mitre de Rome?
Aux fortunes du monde ai-je droit de toucher?
Ai-je un pied sûr et ferme, et qui puisse marcher
Dans ce sentier, semé de ruines vandales,
Que tu nous as battu [2] de tes larges sandales?
Ai-je bien à ta flamme allumé mon flambeau?
Ai-je compris la voix qui parle en ton tombeau?
— Ah! j'étais seul, perdu, seul devant un empire,
Tout un monde qui hurle, et menace, et conspire,
Le Danois [3] à punir, le Saint-Père à payer,
Venise,[4] Soliman,[5] Luther, François Premier,
Mille poignards jaloux luisant déjà dans l'ombre,
Des piéges, des écueils, des ennemis sans nombre,
Vingt peuples dont un seul ferait peur à vingt rois,
Tout pressé, tout pressant, tout à faire à la fois!
Je t'ai crié: " Par où faut-il que je commence?"
Et tu m'as répondu: " Mon fils, par la clémence!"

ACTE CINQUIÈME.

LA NOCE.

SARAGOSSE.

Une terrasse du palais d'Aragon. — Au fond, la rampe d'un escalier qui s'enfonce dans le jardin. A droite et à

gauche, deux portes donnant sur cette terrasse, que ferme au fond du théâtre une balustrade surmontée de deux rangs d'arcades moresques, au-dessus et au travers desquelles on voit les jardins du palais, les jets d'eau dans l'ombre, les bosquets avec des lumières qui s'y promènent, et au fond les faîtes gothiques et arabes du palais illuminé. — Il est nuit. — On entend des fanfares éloignées. — Des masques, des dominos, épars, isolés ou groupés, traversent çà et là la terrasse. Sur le devant du théâtre, un groupe de jeunes seigneurs, les masques à la main, riant et causant à grand bruit.

SCÈNE I.

DON SANCHO SANCHEZ DE ZUNIGA, COMTE DE MONTEREY ; DON MATIAS CENTURION, MARQUIS D'ALMUNAN ; DON RICARDO DE ROXAS, COMTE DE CASAPALMA ; DON FRANCISCO DE SOTOMAYOR, COMTE DE VELALCAZAR ; DON GARCI SUAREZ DE CARBAJAL, COMTE DE PENALVER.

DON GARCI.

Ma foi, vive la joie et vive l'épousée !

DON MATIAS (*regardant au balcon*).

Saragosse ce soir se met à la croisée.

DON GARCI.

Et fait bien ! on ne vit jamais noce aux flambeaux
Plus gaie, et nuit plus douce, et mariés plus beaux !

DON MATIAS.

Bon empereur !

DON SANCHO.

Marquis, certain soir qu'à la brune
Nous allions avec lui, tous deux cherchant fortune,
Qui nous eût dit qu'un jour tout finirait ainsi ?

DON RICARDO (*l'interrompant*).

J'en étais.

(Aux autres.)

Ecoutez l'histoire que voici :
Trois galants, un bandit que l'échafaud réclame,
Puis un duc, puis un roi, d'un même cœur de femme
Font le siége à la fois. — L'assaut donné, qui l'a ?
C'est le bandit.

DON FRANCISCO.

Mais rien que de simple en cela.
L'amour et la fortune, ailleurs comme en Espagne,
Sont jeux de dés pipés. C'est le voleur qui gagne !

DON RICARDO.

Moi j'ai fait ma fortune à voir faire l'amour.
D'abord comte, puis grand, puis alcade de cour,
J'ai fort bien employé mon temps, sans qu'on s'en doute.

DON SANCHO.

Le secret de monsieur, c'est d'être sur la route
Du Roi...

DON RICARDO.

Faisant valoir mes droits, mes actions...

DON GARCI.

Vous avez profité de ses distractions.

DON MATIAS.

Que devient le vieux duc? fait-il clouer sa bière

DON SANCHO.

Marquis, ne riez pas. Car c'est une âme fière.
Il aimait doña Sol, ce vieillard. Soixante ans
Ont fait ses cheveux gris, un jour les a faits blancs!

DON GARCI.

Il n'a pas reparu, dit-on, à Saragosse?

DON SANCHO.

Vouliez-vous pas qu'il mît son cercueil de la noce?

DON FRANCISCO.

Et que fait l'empereur?

DON SANCHO.

L'empereur aujourd'hui
Est triste. Le Luther lui donne de l'ennui.

DON RICARDO.

Ce Luther! beau sujet de soucis et d'alarmes!
Que j'en finirais vite avec quatre gendarmes!

DON MATIAS.

Le Soliman aussi lui fait ombre.

DON GARCI.

Ah! Luther!
Soliman, Neptunus, le diable et Jupiter,
Que me font ces gens-là? les femmes sont jolies,
La mascarade est rare, et j'ai dit cent folies![1]

DON SANCHO.

Voilà l'essentiel.[2]

DON RICARDO.

Garci n'a point tort. Moi,
Je ne suis plus le même un jour de fête, et croi

Qu'un masque que je mets me fait une autre tête,
En vérité !

DON SANCHO (*bas à don Matias*).

Que n'est-ce alors tous les jours fête !

DON FRANCISCO (*montrant la porte à droite*).

Messeigneurs, n'est-ce pas la chambre des époux ?

DON GARCI (*avec un signe de tête*).

Nous les verrons venir dans l'instant.

DON FRANCISCO.

Croyez-vous ?

DON GARCI.

Hé ! sans doute !

DON FRANCISCO.

Tant mieux. L'épousée est si belle !

DON RICARDO.

Que l'empereur est bon ! — Hernani, ce rebelle,
Avec la Toison-d'Or ! — marié ! — pardonné !
Loin de là, s'il m'eût cru, l'empereur eût donné
Lit de pierre au galant, lit de plume à la dame.

DON SANCHO (*bas à don Matias*).

Que je le crèverais volontiers de ma lame !
Faux seigneur de clinquant recousu de gros fil ![1]
Pourpoint de comte, empli de conseils d'alguazil ![2]

DON RICARDO (*s'approchant*).

Que dites-vous-là ?

DON MATIAS (*bas à don Sancho*).

Comte, ici pas de querelle !

(A don Ricardo.)

Il me chante un sonnet de Pétrarque à sa belle.

DON GARCI.

Avez-vous remarqué, messieurs, parmi les fleurs,
Les femmes, les habits de toutes les couleurs,
Ce spectre, qui, debout contre une balustrade,
De son domino noir tachait la mascarade ?

DON RICARDO.

Oui, pardieu !

DON GARCI.

Qu'est-ce donc ?

DON RICARDO.

Mais sa taille, son air...
C'est don Prancasio, général de la mer.

DON FRANCISCO.

Non.

DON GARCI.

Il n'a pas quitté son masque.

DON FRANCISCO.

Il n'avait garde.
C'est le duc de Soma qui veut qu'on le regarde.
Rien de plus.

DON RICARDO.

Non. Le duc m'a parlé.

DON GARCI.

Qu'est-ce alors
Que ce masque ? — Tenez, le voilà !

(Entre un domino noir qui traverse lentement le fond du théâtre. Tous se retournent et le suivent des yeux sans qu'il paraisse y prendre garde.)

DON SANCHO.

Si les morts
Marchent, voici leur pas.

DON GARCI (*courant au domino noir*).

Beau masque !

(Le domino noir se retourne et s'arrête. Garci recule.)

Sur mon âme,
Messeigneurs, dans ses yeux j'ai vu luire une flamme.

DON SANCHO.

Si c'est le diable, il trouve à qui parler.

(Il va au domino noir toujours immobile.)

Mauvais !
Nous viens-tu de l'enfer ?

LE MASQUE.

Je n'en viens pas, j'y vais.

(Il reprend sa marche, et disparaît par la rampe de l'escalier. Tous le suivent des yeux avec une sorte d'effroi.)

DON MATIAS.

La voix est sépulcrale, autant qu'on le peut dire.

DON GARCI.

Baste ! ce qui fait peur ailleurs, au bal fait rire !

DON SANCHO.

Quelque mauvais plaisant !

DON GARCI.

Ou si c'est Lucifer

Qui vient nous voir danser en attendant l'enfer,
Dansons !

DON SANCHO.

C'est, à coup sûr, quelque bouffonnerie.

DON MATIAS.

Nous le saurons demain.

DON SANCHO (*à don Matias*).

Regardez, je vous prie.
Que devient-il ?

DON MATIAS (*à la balustrade de la terrasse*).

Il a descendu l'escalier.
— Plus rien.

DON SANCHO.

C'est un plaisant drôle ![1]

(Rêvant.)

C'est singulier.

DON GARCI (*à une dame qui passe*).

— Marquise, dansons-nous celle-ci ?

(Il la salue et lui présente la main.)

LA DAME.

Mon cher comte,
Vous savez, avec vous, que mon mari les compte.

DON GARCI.

Raison de plus. Cela l'amuse apparemment.
C'est son plaisir. Il compte et nous dansons.

(La dame lui donne la main et ils sortent.)

DON SANCHO (*pensif*).

Vraiment,
C'est singulier.

DON MATIAS.

Voici les mariés. Silence !

(Entrent Hernani et doña Sol, se donnant la main. Doña Sol en magnifique habit de mariée. Hernani tout en velours noir, avec la Toison-d'Or au cou. Derrière eux, foule de masques, de dames et de seigneurs, qui leur font cortége. Deux hallebardiers en riche livrée les suivent et quatre pages les précèdent. Tout le monde se range et s'incline sur leur passage. Fanfares.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, HERNANI, DONA SOL, SUITE.

HERNANI (*saluant*).

Chers amis !...

DON RICARDO (*allant à lui et s'inclinant*).
Ton bonheur fait le nôtre, Excellence !

DON FRANCISCO (*contemplant doña Sol*).
Saint Jacques monseigneur ! c'est Vénus qu'il conduit !

DON MATIAS.
D'honneur ! on est heureux un pareil jour la nuit !

DON FRANCISCO (*montrant à don Matias la chambre nuptiale*).
Qu'il va se passer là de gracieuses choses !
Être fée, et tout voir, feux éteints, portes closes,
Serait-ce pas charmant ?

DON SANCHO (*à don Matias*).
Il est tard. Partons-nous ?

(Tous vont saluer les mariés et sortent ; les uns par la porte, les autres par l'escalier du fond.)

HERNANI (*les reconduisant*).
Dieu vous garde !

DON SANCHO (*resté le dernier, lui serre la main*).
Soyez heureux !

(Il sort.)

(Hernani et doña Sol restent seuls.—Bruit de pas et de voix qui s'éloignent, puis cessent tout à fait. Pendant tout le commencement de la scène qui suit, les fanfares et les lumières éloignées s'éteignent par degrés. La nuit et le silence reviennent peu à peu.)

SCÈNE III.

HERNANI, DONA SOL.

DONA SOL.
Ils s'en vont tous,
Enfin !

HERNANI (*cherchant à l'attirer dans ses bras*).
Cher amour !

DONA SOL (*rougissant et reculant*).
C'est... qu'il est tard, ce me semble...

HERNANI.
Ange ! il est toujours tard pour être seuls ensemble !

DONA SOL.
Ce bruit me fatiguait !—N'est-ce pas, cher seigneur,
Que toute cette joie étourdit le bonheur ?

HERNANI.
Tu dis vrai. Le bonheur, amie, est chose grave.
Il veut des cœurs de bronze et lentement s'y grave.

Le plaisir l'effarouche en lui jetant des fleurs.
Son sourire est moins près du rire que des pleurs !

DONA SOL.

Dans vos yeux ce sourire est le jour.

(Hernani cherche à l'entraîner vers la porte. Elle rougit.)

—Tout à l'heure.

HERNANI.

Oh ! je suis ton esclave !—Oui, demeure, demeure !
Fais ce que tu voudras. Je ne demande rien.
Tu sais ce que tu fais ! ce que tu fais est bien !
Je rirai, si tu veux, je chanterai. Mon âme
Brûle... Eh ! dis au volcan qu'il étouffe sa flamme,
Le volcan fermera ses gouffres entr'ouverts,
Et n'aura sur ses flancs que fleurs et gazons verts !
Car le géant est pris, le Vésuve est esclave,
Et que t'importe, à toi, son cœur rongé de lave ?
Tu veux des fleurs ! c'est bien. Il faut que de son mieux
Le volcan tout brûlé s'épanouisse aux yeux.

DONA SOL.

Oh ! que vous êtes bon pour une pauvre femme,
Hernani de mon cœur !

HERNANI.

Quel est ce nom, madame ?
Oh ! ne me nomme plus de ce nom, par pitié !
Tu me fais souvenir que j'ai tout oublié !
Je sais qu'il existait autrefois, dans un rêve,
Un Hernani, dont l'œil avait l'éclair du glaive,
Un homme de la nuit et des monts, un proscrit
Sur qui le mot *Vengeance* était partout écrit !
Un malheureux traînant après lui l'anathème !
Mais je ne connais pas ce Hernani.—Moi, j'aime
Les prés, les fleurs, les bois, le chant du rossignol.
Je suis Jean d'Aragon, mari de doña Sol !
Je suis heureux !

DONA SOL.

Je suis heureuse !

HERNANI.

Que m'importe
Les haillons qu'en entrant j'ai laissés à la porte ?
Voici que je reviens à mon palais en deuil.
Un ange du Seigneur m'attendait sur le seuil.
J'entre, et remets debout les colonnes brisées,
Je rallume le feu, je rouvre les croisées,

Je fais arracher l'herbe au pavé de la cour,
Je ne suis plus que joie, enchantement, amour.
Qu'on me rende mes tours, mes donjons, mes bastilles,
Mon panache, mon siége au conseil des Castilles,
Vienne ma doña Sol rouge et le front baissé,
Qu'on nous laisse tous deux, et le reste est passé !
Je n'ai rien vu, rien dit, rien fait, je recommence,
J'efface tout, j'oublie ! Ou sagesse ou démence,
Je vous ai, je vous aime, et vous êtes mon bien !

DONA SOL.

Que sur ce velours noir ce collier d'or fait bien !

HERNANI.

Vous vîtes avant moi le Roi mis de la sorte.

DONA SOL.

Je n'ai pas remarqué.—Tout autre, que m'importe ?
Puis, est-ce le velours ou le satin encor ?
Non, mon duc. C'est ton cou qui sied au collier d'or !
Vous êtes noble et fier, monseigneur.

(Il veut l'entraîner.)

—Tout à l'heure !
Un moment !—Vois-tu bien? c'est la joie, et je pleure.
Viens voir la belle nuit !

(Elle va à la balustrade.

—Mon duc, rien qu'un moment !
Le temps de respirer et de voir seulement !
Tout s'est éteint, flambeaux et musique de fête.
Rien que la nuit et nous ! Félicité parfaite !
Dis, ne le crois-tu pas ? Sur nous, tout en dormant,
La nature à demi veille amoureusement.
La lune est seule aux cieux, qui comme nous repose,
Et respire avec nous l'air embaumé de rose !
Regarde : plus de feux, plus de bruit. Tout se tait.
La lune tout à l'heure à l'horizon montait ;
Tandis que tu parlais, sa lumière qui tremble
Et ta voix, toutes deux m'allaient au cœur ensemble ;
Je me sentais joyeuse et calme, ô mon amant !
Et j'aurais bien voulu mourir en ce moment.

HERNANI.

Ah ! qui n'oublierait tout à cette voix céleste !
Ta parole est un chant où rien d'humain ne reste.
Et comme un voyageur, sur un fleuve emporté,
Qui glisse sur les flots par un beau soir d'été,

Et voit fuir sous ses yeux mille plaines fleuries,
Ma pensée entraînée erre en tes rêveries !

DONA SOL.

Ce silence est trop noir. Ce calme est trop profond.
Dis, ne voudrais-tu point voir une étoile au fond ?
Ou qu'une voix des nuits, tendre et délicieuse,
S'élevant tout à coup, chantât ?...

HERNANI (*souriant*).

Capricieuse ! [1]
Tout à l'heure on fuyait la lumière et les chants !

DONA SOL.

Le bal !—Mais un oiseau qui chanterait aux champs !
Un rossignol, perdu dans l'ombre et dans la mousse,
Ou quelque flûte au loin !...—Car la musique est douce,
Fait l'âme harmonieuse, et, comme un divin chœur,
Eveillé mille voix qui chantent dans le cœur !
—Ah ! ce serait charmant !

(On entend le bruit lointain d'un cor dans l'ombre.)

—Dieu ! je suis exaucée !

HERNANI (*tressaillant, à part*).

Ah ! malheureuse !

DONA SOL.

Un ange a compris ma pensée,—
Ton bon ange, sans doute ?

HERNANI (*amèrement*).

Oui, mon bon ange !

(A part.)

Encor !

DONA SOL (*souriant*).

Don Juan ! Je reconnais le son de votre cor !

HERNANI.

N'est-ce pas ?

DONA SOL.

Seriez-vous dans cette sérénade
De moitié ? [2]

HERNANI.

De moitié, tu l'as dit.

DONA SOL.

Bal maussade ! [3]
Ah ! que j'aime bien mieux le cor au fond des bois !...
Et puis, c'est votre cor, c'est comme votre voix.

(Le cor recommence.)

HERNANI (*à part*).
Ah ! le tigre est en bas qui hurle et veut sa proie !
DONA SOL.
Don Juan, cette harmonie emplit le cœur de joie !...
HERNANI (*se levant terrible*).
Nommez-moi Hernani ! nommez-moi Hernani !
Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini ! [1]
DONA SOL (*tremblante*).
Qu'avez-vous ?
HERNANI.
Le vieillard !
DONA SOL.
Dieu ! quels regards funèbres !
Qu'avez vous ?
HERNANI.
Le vieillard qui rit dans les ténèbres !
— Ne le voyez-vous pas ?
DONA SOL.
Où vous égarez-vous ?
Qu'est-ce que ce vieillard ?
HERNANI.
Le vieillard !
DONA SOL.
A genoux
Je t'en supplie, oh ! dis ! quel secret te déchire ?
Qu'as-tu ?
HERNANI.
Je l'ai juré !...
DONA SOL.
Juré !
(Elle suit tous ses mouvements avec anxiété. Il s'arrête tout à coup, et passe la main sur son front.)
HERNANI (*à part*).
Qu'allais-je dire ?
Epargnons-la.
(Haut.)
Moi, rien. De quoi t'ai-je parlé ?
DONA SOL.
Vous avez dit...
HERNANI.
Non, non... j'avais l'esprit troublé...
Je souffre un peu, vois-tu. N'en prends pas d'épouvante.

DONA SOL.

Te faut-il quelque chose? ordonne à ta servante!

(Le cor recommence.)

HERNANI (*à part*).

Il le veut! il le veut! il a mon serment.

(Cherchant son poignard.)

— Rien!

Ce devrait être fait! — Ah!...

DONA SOL.

Tu souffres donc bien?

HERNANI.

Une blessure ancienne, et qui semblait fermée,
Se rouvre...

(A part.)

Eloignons-la.

(Haut.)

— Doña Sol, bien-aimée,
Ecoute, ce coffret qu'en des jours moins heureux
Je portais avec moi...

DONA SOL.

Je sais ce que tu veux.
Eh bien, qu'en veux-tu faire?

HERNANI.

Un flacon qu'il renferme
Contient un élixir qui pourra mettre un terme
Au mal que je ressens... Va!

DONA SOL.

J'y vais, monseigneur.

(Elle sort par la porte de la chambre nuptiale.)

SCENE IV.

HERNANI, seul.

Voilà donc ce qu'il vient faire de mon bonheur!
Voici le doigt fatal qui luit sur la muraille!
Oh! que la destinée amèrement me raille!

(Il tombe dans une profonde et convulsive rêverie, puis se détourne brusquement.)

Hé bien?... — Mais tout se tait. Je n'entends rien venir.
Si je m'étais trompé!...

(Le masque en domino noir paraît au haut de la rampe. — Hernani s'arrête pétrifié.)

SCÈNE V.

HERNANI, LE MASQUE.

LE MASQUE.

— " Quoi qu'il puisse advenir,
Quand tu voudras, vieillard, quel que soit le lieu, l'heure,
S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
Viens, sonne de ce cor, et ne prends d'autres soins.
Tout sera fait." — Ce pacte eut les morts pour témoins.
Hé bien ! tout est-il fait ?

HERNANI (*à voix basse*).

C'est lui !

LE MASQUE.

Dans ta demeure
Je viens, et je te dis qu'il est temps. C'est mon heure.
Je te trouve en retard.

HERNANI.

Bien. Quel est ton plaisir ?
Que feras-tu de moi ? Parle.

LE MASQUE.

Tu peux choisir
Du fer ou du poison. Ce qu'il faut, je l'apporte.
Nous partirons tous deux.

HERNANI.

Soit.

LE MASQUE.

Prions-nous ?

HERNANI.

Qu'importe

LE MASQUE.

Que prends-tu ?

HERNANI.

Le poison.

LE MASQUE.

Bien ! donne-moi ta main.

(Il présente une fiole à Hernani qui la reçoit en pâlissant.)

Bois, pour que je finisse.

(Hernani approche la fiole de ses lèvres, puis recule.)

HERNANI.

Oh ! par pitié ! demain !—
Oh ! s'il te reste un cœur, duc, ou du moins une âme ;
Si tu n'es pas un spectre échappé de la flamme ;

Un mort damné, fantôme ou démon désormais ;
Si Dieu n'a point encor mis sur ton front : "Jamais !"
Si tu sais ce que c'est que ce bonheur suprême
D'aimer, d'avoir vingt ans, d'épouser quand on aime ;
Si jamais femme aimée a tremblé dans tes bras,
Attends jusqu'à demain.—Demain tu reviendras !

LE MASQUE.

Simple qui parle ainsi ! demain ! demain !—tu railles !
Ta cloche a ce matin sonné tes funérailles !
Et que ferais-je, moi, cette nuit ? J'en mourrais.
Et qui viendrait te prendre et t'emporter après ?
Seul descendre au tombeau ! Jeune homme, il faut me suivre !

HERNANI.

Eh bien, non ! et de toi, démon, je me délivre !
Je n'obéirai pas.

LE MASQUE.

Je m'en doutais.—Fort bien.
Sur quoi donc m'as-tu fait ce serment ? Ah ! sur rien.
Peu de chose après tout ! La tête de ton père.
Cela peut s'oublier. La jeunesse est légère.

HERNANI.

Mon père !—Mon père !...—Ah ! j'en perdrai la raison !...

LE MASQUE.

Non, ce n'est qu'un parjure et qu'une trahison.

HERNANI.

Duc !...

LE MASQUE.

Puisque les aînés des maisons espagnoles
Se font jeu maintenant de fausser leurs paroles,

(Il fait un pas pour sortir.)

Adieu !

HERNANI.

Ne t'en va pas.

LE MASQUE.

Alors...

HERNANI.

Vieillard cruel !

(Il prend la fiole.)

Revenir sur mes pas à la porte du ciel !...

(Rentre doña Sol, sans voir le masque qui est debout prè de la rampe au fond du théâtre.)

SCENE VI.

LES MÊMES, DONA SOL.

DONA SOL.

Je n'ai pu le trouver, ce coffret !

HERNANI (*à part*).

Dieu ! c'est elle !
Dans quel moment !

DONA SOL.

Qu'a-t-il ? je l'effraye, il chancelle
A ma voix !—Que tiens-tu dans ta main ? quel soupçon !
Que tiens-tu dans ta main ? réponds.

(Le domino se démasque. Elle pousse un cri, et reconnaît don Ruy.

—C'est du poison !

HERNANI.

Grand Dieu !

DONA SOL (*à Hernani*).

Que t'ai-je fait ? quel horrible mystère !...
Vous me trompiez, don Juan !...

HERNANI.

Ah ! j'ai dû te le taire.
J'ai promis de mourir au duc qui me sauva.
Aragon doit payer cette dette à Silva.

DONA SOL.

Vous n'êtes pas à lui, mais à moi. Que m'importe
Tous vos autres serments !

(A don Ruy Gomez.)

Duc, l'amour me rend forte.
Contre vous, contre tous, duc, je le défendrai.

DON RUY GOMEZ (*immobile*).

Défends-le si tu peux contre un serment juré.

DONA SOL.

Quel serment ?

HERNANI.

J'ai juré.

DONA SOL.

Non, non ; rien ne te lie ;
Cela ne se peut pas ! crime, attentat, folie !

DON RUY GOMEZ.

Allons, duc !

(Hernani fait un geste pour obéir. Doña Sol cherche à l'arrêter.)

HERNANI.

Laissez-moi, doña Sol, il le faut.
Le duc a ma parole, et mon père est là-haut !

DONA SOL (*à don Ruy*).

Il vaudrait mieux pour vous aller aux tigres même
Arracher leurs petits qu'à moi celui que j'aime.
Savez-vous ce que c'est que doña Sol ? Longtemps,
Par pitié pour votre âge et pour vos soixante ans,
J'ai fait la fille douce,[1] innocente et timide ;
Mais voyez-vous cet œil de pleurs de rage humide ?

(Elle tire un poignard de son sein.)

Voyez-vous ce poignard ? Ah ! vieillard insensé,
Craignez-vous pas le fer quand l'œil a menacé ?
Prenez garde, don Ruy !—Je suis de la famille,
Mon oncle !— Ecoutez-moi, fussé-je votre fille,
Malheur si vous portez la main sur mon époux !

(Elle jette le poignard et tombe à genoux devant le duc.)

Ah ! je tombe à vos pieds ! Ayez pitié de nous !
Grâce ! hélas ! monseigneur, je ne suis qu'une femme,
Je suis faible, ma force avorte dans mon âme,
Je me brise aisément, je tombe à vos genoux !
Ah ! je vous en supplie, ayez pitié de nous !

DON RUY GOMEZ.

Doña Sol !

DONA SOL.

Pardonnez !... Nous autres Espagnoles,
Notre douleur s'emporte à de vives paroles,[2]
Vous le savez. Hélas ! vous n'étiez pas méchant !
Pitié ! Vous me tuez, mon oncle, en le touchant !
Pitié ! je l'aime tant !...

DON RUY GOMEZ (*sombre*).

Vous l'aimez trop !

HERNANI.

Tu pleures !

DONA SOL.

Non, non, je ne veux pas, mon amour, que tu meures !
Non, je ne le veux pas.

(A don Ruy.)

Faites grâce aujourd'hui
Je vous aimerai bien aussi, vous.

DON RUY GOMEZ.

Après lui !

De ces restes d'amours, d'amitié,[1] —moins encore,—
Croyez-vous apaiser la soif qui me dévore ?
(Montrant Hernani.)
Il est seul ! il est tout ! mais moi, belle pitié !
Qu'est-ce que je peux faire avec votre amitié ?
O rage ! il aurait, lui, le cœur, l'amour, le trône,
Et d'un regard de vous il me ferait l'aumône ![2]
Et s'il fallait un mot à mes vœux insensés,
C'est lui qui vous dirait : " Dis cela, c'est assez ! "
En maudissant tout bas le mendiant avide
Auquel il faut jeter le fond du verre vide !
Honte ! dérision ! Non, il faut en finir.
Bois.

HERNANI.

Il a ma parole, et je dois la tenir.

DON RUY GOMEZ.

Allons !

(Hernani approche la fiole de ses lèvres. Doña Sol se jette sur son bras.)

DONA SOL.

Oh ! pas encor ! Daignez tous deux m'entendre.

DON RUY GOMEZ.

Le sépulcre est ouvert, et je ne puis attendre.

DONA SOL.

Un instant, monseigneur ! mon don Juan !—Ah ! tous deux
Vous êtes bien cruels ! Qu'est-ce que je veux d'eux ?
Un instant ! voilà tout... tout ce que je réclame !
Enfin, on laisse dire à cette pauvre femme
Ce qu'elle a dans le cœur !... Oh ! laissez-moi parler...

DON RUY GOMEZ (*à Hernani*).

J'ai hâte.

DONA SOL.

Messeigneurs, vous me faites trembler !
Que vous ai-je donc fait ?

HERNANI.

Ah ! son cri me déchire.

DONA SOL (*lui retenant toujours le bras*).

Vous voyez bien que j'ai mille choses à dire.

DON RUY GOMEZ (*à Hernani*).

Il faut mourir.

DONA SOL (*toujours pendue au bras de Hernani*).

Don Juan, lorsque j'aurai parlé,

Tout ce que tu voudras, tu le feras.

(Elle lui arrache la fiole.)

Je l'ai.

(Elle élève la fiole aux yeux de Hernani et du vieillard étonné.)

DON RUY GOMEZ.

Puisque je n'ai céans affaire qu'à deux femmes,
Don Juan, il faut qu'ailleurs j'aille chercher des âmes,
Tu fais de beaux serments par le sang dont tu sors,
Et je vais à ton père en parler chez les morts !
—Adieu !

(Il fait quelques pas pour sortir. Hernani le retient.)

HERNANI.

Duc, arrêtez.

(A doña Sol.)

Hélas ! je t'en conjure,
Veux-tu me voir faussaire, et félon, et parjure?
Veux-tu que partout j'aille avec la trahison
Ecrite sur le front? Par pitié, ce poison,
Rends-le moi ! Par l'amour, par notre âme immortelle...

DONA SOL (*sombre*).

Tu veux?

(Elle boit.)

Tiens maintenant.

DON RUY GOMEZ (*à part*).

Ah ! c'était donc pour elle !

DONA SOL (*rendant à Hernani la fiole à demi vidée*).

Prends, te dis-je.

HERNANI (*à don Ruy*).

Vois-tu, misérable vieillard?[1]

DONA SOL.

Ne te plains pas de moi, je t'ai gardé ta part.

HERNANI (*prenant la fiole*).

Dieu !

DONA SOL.

Tu ne m'aurais pas ainsi laissé la mienne,
Toi !... tu n'as pas le cœur d'une épouse chrétienne,
Tu ne sais pas aimer comme aime une Silva.
Mais j'ai bu la première et suis tranquille.—Va !
Bois si tu veux !

HERNANI.

Hélas ! qu'as-tu fait, malheureuse?

DONA SOL.

C'est toi qui l'as voulu.

HERNANI.

C'est une mort affreuse !

DONA SOL.

Non.—Pourquoi donc ?

HERNANI.

Ce philtre au sépulcre conduit.

DONA SOL.

Devions-nous pas dormir ensemble cette nuit ?
Qu'importe dans quel lit ?

HERNANI.

Mon père, tu te venges
Sur moi qui t'oubliais !

(Il porte la fiole à sa bouche.)

DONA SOL (*se jetant sur lui*).

Ciel ! des douleurs étranges !...
Ah ! jette loin de toi ce philtre !... ma raison
S'égare. — Arrête ! hélas ! mon don Juan ! ce poison
Est vivant, ce poison dans le cœur fait éclore
Une hydre à mille dents qui ronge et qui dévore !
Oh ! je ne savais pas qu'on souffrît à ce point !
Qu'est-ce donc que cela ? c'est du feu ! ne bois point !
Oh ! tu souffrirais trop !

HERNANI (*à don Ruy*).

Ah ! ton âme est cruelle !
Pouvais-tu pas choisir d'autre poison pour elle ?

(Il boit et jette la fiole.)

DONA SOL.

Que fais-tu ?

HERNANI.

Qu'as-tu fait ?

DONA SOL.

Viens, ô mon jeune amant,
Dans mes bras.

(Ils s'assoient l'un près de l'autre.)

N'est-ce pas qu'on souffre horriblement ?

HERNANI.

Non.

DONA SOL.

Voilà notre nuit de noces commencée !
Je suis bien pâle, dis, pour une fiancée ?

HERNANI.

Ah !

DON RUY GOMEZ.

La fatalité s'accomplit.

HERNANI.

Désespoir !
O tourment ! doña Sol souffrir, et moi le voir !

DONA SOL.

Calme-toi. Je suis mieux. — Vers des clartés nouvelles
Nous allons tout à l'heure ensemble ouvrir nos ailes.
Partons d'un vol égal vers un monde meilleur.
Un baiser seulement, un baiser !

(Ils s'embrassent.)

DON RUY GOMEZ.

O douleur !

HERNANI (*d'une voix affaiblie*).

Oh ! béni soit le ciel qui m'a fait une vie
D'abîmes entourée et de spectres suivie,
Mais qui permet que, las d'un si rude chemin,
Je puisse m'endormir, ma bouche sur ta main !

DON RUY GOMEZ.

Qu'ils sont heureux !

HERNANI (*d'une voix de plus en plus faible*).

Viens... viens... doña Sol, tout est sombre...
Souffres-tu ?

DONA SOL (*d'une voix également éteinte*).

Rien, plus rien.

HERNANI.

Vois-tu des feux dans l'ombre ?

DONA SOL.

Pas encor.

HERNANI (*avec un soupir*).

Voici...

(Il tombe.)

DON RUY GOMEZ (*soulevant sa tête qui retombe*).

Mort !

DONA SOL (*échevelée et se dressant à demi sur son séant*).

Mort ! non pas !... nous dormons.
Il dort ! c'est mon époux, vois-tu, nous nous aimons,
Nous sommes couchés là. C'est notre nuit de noce.

(D'une voix qui s'éteint.)

Ne le réveillez pas, seigneur duc de Mendoce...

Il est las.

(Elle retourne la figure d'Hernani.)

Mon amour, tiens-toi vers moi tourné.
Plus près... plus près encor...

(Elle retombe.)

DON RUY GOMEZ.

Morte !... Oh ! je suis damné.

(Il se tue.)

FIN DE HERNANI.

NOTES.

Page Note

1, 1. *Poëte mort*, Dovalle (Charles, d. 1829).

2, 1. *De toutes pièces*, thoroughly, completely; *lit.* introducing) all the pieces (of which it consists).

3, 1. *D'Aubignac* (François Hédelin, 1604-1672), a well-known French critic.

2. *Cujas* (Jacques, 1520-1590), a celebrated lecturer and writer on law.

3. *Ni talons rouges*, let us have neither red heels (such as the aristocracy used to wear during the last century).

4, 1. *Romancero general*, a collection of Spanish ballads, published for the first time in 1591.

2. *Le Cid* (1636), *Don Sanche* (1650), *Nicomède* (1652), tragedies by P. Corneille.

3. *L'architecte de Bourges*. Bourges (Lat. *Avaricum*), chief town of the department of Cher, in France, formerly capital of the province of Berry.

4. *Pendent opera interrupta...* Virgil, Æneid iv. 88.

ACTE I.

Scène I.

6, 1. *A la barbe du vieux*, under the nose of the old man.

2. *Son vieux futur*, her old intended husband.

8, 1. *Est-ce pas*, instead of *n'est-ce pas*, on account of the previous vowel. This poetical licence occurs several times in the play.

Scène II.

10, 1. *A qui voudrait la vie*, etc., to him who would like to spend with you his life, and then eternity.

11, 1. *Du feu roi* (Ferdinand), *son fils* (Don Carlos was really Ferdinand's grandson), *sa veuve* (Isabella).

2. *Je fis...* Note here and throughout the play the *enjambement*, or running on of the sentence from line to line.

Page Note

11, 3. *Riche homme.* The Barons of Aragon were called *ricos hombres.*

12, 1. *Rudes*, rough.

13, 1. *Hernani* is really the name of a small town of the province of Guipuscoa, in the north of Spain.

14, 1. *Qui raille*, he who sneers.

15, 1. *Saint Jacques monseigneur*, my lord Saint James of Compostella, the patron saint of Spain.

Scène III.

16, 1. *Saint Jean d'Avila* (1502-1569), "the apostle of Andalusia."

2. *Le Cid et Bernard.* Ruy or Rodrigo Diaz (known better as *el Cid Campeador*), 1030-1099. Bernardo del Carpio, fl. 800.

17, 1. *Soldat de Zamora*, a soldier who fought at the battle of Zamora (a town in Spain, in the province of Leon).

18, 1. *Sa bague à l'anneau*, her ring for the (engagement) ring which I wear on my finger.

2. *Maximilian I.*, Archduke of Austria; emperor 1493; d. 1519.

19, 1. *Figuère*, or rather *Figuières*, a town in Spain, province of Barcelona.

2. *Un duc de Saxe*, John Frederick (1503-1544).

3. *François Premier* (1494-1547), "le roi des gentils-hommes."

4. *Dont Dieu garde les jours*, whose days may God preserve.

20, 1. *Aura ceci présent*, will have this circumstance present to their mind.

2. *Bourgeois de Gand*, I am a burgher of Ghent (Lat. *Gandavum*, a city in Flanders). This was considered a high distinction.

21, 1. *Au roi Louis*, Louis XII. (1462-1515), "le père du peuple."

2. *La bulle d'or*, constitution given by the Emperor Charles IV. (1316-1378), and which regulated, amongst other things, the election to the Empire.

3. *La dernière campagne*, in 1515—Battle of Marignan.

23, 1. *A la mine attrapée*, *lit.* looks as if he had been caught; seems taken aback.

SCÈNE IV.

Page Note

24, 1. *Quelque mouton d'or*, ironical expression; allusion to the badge of the Golden Fleece.

ACTE II.

SCÈNE I.

2. *Un patio*, a square.

26, 1. *Qu'il en ait un fils*, if he has a son by her.

SCÈNE II.

29, 1. *Vous montrer que je suis dame, et que je suis femme*, show to you that I am a lady and a woman. Note the irregular cesura here, in the fourth scene, and in several other passages.

SCÈNE III.

32, 1. *C'était (le fait) d'un imprudent... et d'un lâche*, it was the deed of an imprudent man... and of a coward.

34, 1. *Le fiscal*, the magistrate.

SCÈNE IV.

37, 1. *Sieds-toi = assieds-toi*, sit down.

ACTE III.

SCÈNE I.

39, 1. *On n'a point de galants*, a lady has no sweethearts.

40, 1. *Que cet amour boiteux*, that this imperfect (*lit.* lame) love.

2. *Oui, c'en est là*, yes, it has come to that.

41, 1. *A ce propos*, by the bye.

SCÈNE II.

44, 1. *Madrid* (Lat. *Mantua Carpetanorum*), then *Majoritum* and *Madritum*.

2. *Saragosse* (Lat. *Cæsarea Augusta*).

SCÈNE III.

45, 1. *Ma Notre-Dame à moi*, my own lady.

Scène IV.

Page Note

48, 1. *D'un beau travail*, of beautiful workmanship.

49, 1. *Plus nobles à leur gré*, nobler in their estimation.

2. *Hasardeux*, a prey to caprice.

50, 1. *Ne te fais pas d'aimer une religion*, do not transform love into an act of worship.

51, 1. *Je ne le sai* (for *je ne le puis*), I cannot do it. Note *sai* for *sais*, on account of the rhyme with *insensé*.

Scène V.

52, 1. *Effrénées*, ungovernable, unbridled, lawless.

2. *Gibiers de bourreau*, gallows birds.

53, 1. *J'ai vu Sforce*, etc. The house of Sforza ruled at Milan during the fifteenth and sixteenth centuries.

2. *Borgia*, an Italian family unfortunately celebrated in history for the crimes of many of its members. Two Popes, Calixtus III. (Alfonzo Borgia, d. 1458), and Alexander VI. (Rodrigo Lenzuoli Borgia, 1431-1503, nephew of Calixtus), belonged to it.

3. *Sœur du festin des Sept-Têtes*. The tragic end of the seven lords of Lara forms the subject of about thirty of the most beautiful ballads in Spanish literature. See Lockhart's "Spanish Ballads," and Ticknor's "History of Spanish Literature."

54, 1. *Avec un gros d'archers*, with a detachment of archers.

Scène VI.

56, 1. *Avons nous des turbans*, do we wear turbans?

2. *Boabdil*, or Abu Abdallah, last King of Granada, d. 1492?

3. *Mahom*, contraction for Mahomet.

4. *Pour nous baisser la herse*, that you should drop against us the portcullis.

57, 1. *Toro* (Lat. *Sarabris, Octodurum*), town in Old Castile.

2. *Valladolid* (Lat. *Pintia*), town in Old Castille.

3. *Tribut des cent vierges*, an annual tribute imposed by Abdabrahman, King of Cordova, upon Mauregato, King of the Asturias, whom he had defeated in battle.

4. *Lui-même et dans sa bonne foi*, spontaneously, and from a motive of good faith.

5. *Saint-Jacque ... Calatrava*, orders of knighthood established respectively in 1160 and 1158.

Page Note

59, 1. *Il faut que morte on la prenne aux cheveux*, it must be seized by the hair when once deprived of life.
2. *Vous êtes dégoûté*, you are hard to please.

61, 1. *Ménage la tête*, spares the head.
2. *L'idée est triomphante*, the idea is a splendid one.
3. *Il faudra bien enfin s'adoucir*, etc., you shall have at last to tame down.

SCÈNE VII.

65, 1. *S'il te passe à l'esprit*, if it occurs to you.

ACTE IV.

SCÈNE I.

66, 1. *L'électeur de Trèves* (*Trier*, in German), a town of Rhenish Prussia.
2. *C'est jouer gros*, you are playing high.
3. *La tête est de l'enjeu*, your heads are part of the stakes.

67, 1. *Rodolphe II.*; Lothaire, King of France.

68, 1. *Astorga*, a town in the kingdom of Leon (Lat. *Asturica Augusta*).

69, 1. *Triboulet*, the well-known fool of Francis I., King of France. See M. Victor Hugo's "Le Roi s'amuse."
2. *Tolède* (Lat. *Toletum*), in New Castille. *Salamanque* (Lat. *Salmantica*), in the province of Leon.
3. *Sauf, plus tard, à les reprendre*, with the saving clause of taking them back again afterwards.
4. *Engeance interessée*, greedy wretch.
5. *Le saint-père*, the Pope was then Leo X. (1475-1521).

70, 1. *Corneille Agrippa*, Cornelius Agrippa von Nettesheim (1486-1535), distinguished as a philosopher.
2. *Jean Tritême*, Tritheim (1462-1516), a divine and a chronicler.

SCÈNE II.

72, 1. *Ne sont là qu'en parade*, are there only to make a show.

73, 1. *Et que toute tienne là*, comp. Shakespeare, "Hamlet," v., i.

74, 1. *Nous arrive fanfare*, comes to our ears sounding like a flourish of trumpets.

Page Note

74, 2. *La balancent, branlante*, etc., rock it about, unstable as it is, in their powerful upheaving.

75, 1. *Se retient d'en rire*, can hardly refrain from laughing at him.

2. *Laisse, qu'il te mesure à loisir*, allow him to measure (appreciate) thee at leisure.

Scène III.

78, 1. *Qu'il chante aux chevalets*, he must sing in the presence of the instruments of torture. *Chevalet* means a wooden horse.

Scène IV.

82, 1. *Mon frère de Bohême*, Ludwig II., King of Bohemia in 1516.

2. *Mon cousin de Bavière*, Wilhelm, Duke of Bavaria in 1508 (1493-1550).

83, 1. *Nous gravions la sentence*, etc., allusion to Belshazzar's feast in the Book of Daniel, v.

2. *A faire du blason rayer ta baronie*, to have thy patent of nobility struck out of the herald's register.

3. *Les Rois Rodrigue font les Comtes Julien.* Count Julian called the Arabs into Spain as an act of revenge against King Rodrigo, who had seduced his daughter.

84, 1. *Grand maître d'Avis.* This order of knighthood, founded in 1146, was sanctioned in 1162 by Alphonso I., who gave over to the members (1181) the town of Avis, in Portugal.

2. *Ont le droit de tomber*, etc. The Spanish grandees had the right of remaining covered in the presence of the king.

Scène V.

87, 1. *Ai-je bien dépouillé*, have I completely cast off.

2. *Que tu nous a battu*, which thou hast smoothed for us.

3. *Le Danois.* Christian II. was then King of Denmark; d. 1559.

4. *Venise* had been brought to the verge of destruction by the League of Cambrai (1508).

5. *Soliman II.* (1494-1566) ascended the throne in 1520.

ACTE V.

Scène I.

Page Note

89, 1. *J'ai dit cent folies*, I have said a hundred foolish things.

2. *Voilà l'essentiel*, that is the most important.

90, 1. *Faux seigneur de clinquant recousu de gros fil*, a sham nobleman made of tinsel (clumsily) tacked together with coarse thread.

2. *Pourpoint de comte, empli de conseils d'alguazil*, doublet of a count stuffed with the advice which a police-officer would give. (Spanish *alguazil, alvacil*, from the Arabic *al* and *vizir*.)

92, 1. *C'est un plaisant drôle*, he is a queer fellow.

Scène III.

96, 1. *Capricieuse !* How whimsical !

2. *Seriez vous . . . de moitié*, have you a share in . . .

3. *Bal maussade*, dull ball.

97, 1. *Avec ce nom fatal je n'en ai pas fini*, all is not over for me with this fatal name.

Scène VI.

102, 1. *J'ai fait la fille douce*, I have played the part of a gentle girl.

2. *Notre douleur s'importe*, etc., our grief finds a vent in hasty words.

103, 1. *Ces restes d'amours, d'amitié*, these scraps of love, of friendship.

2. *Il me ferait l'aumône*, he would dole out to me.

104, 1. *Misérable vieillard*, wicked old man.

Londres: Imprimerie de Ranken et Cie., St. Mary-le-Strand, W.C.

LE THÉATRE FRANÇAIS DU XIXE SIÈCLE.

— No. 2. —

LE VERRE D'EAU

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

SCRIBE.

With Explanatory Notes

BY

JULES BUÉ,

Hon. M.A. Oxford; Taylorian Teacher of French, Oxford; Examiner in the Oxford Local Examinations from 1858; *etc.*

LONDON:

DULAU & CO., 37, SOHO SQUARE, W.

HACHETTE & CO., 18, KING WILLIAM STREET,

CHARING CROSS.

—

1877.

LONDON:
J. S. LEVIN, ENGLISH AND FOREIGN PRINTER,
59A, GREAT TOWER STREET, E.C.

EUGÈNE SCRIBE.

Eugène Scribe was born in Paris in 1799, and received a classical education at the Lycée-Napoléon, in company with two future dramatic authors, Casimir and Germain Delavigne. He was intended for the bar, but paid very little attention to the study of law, and, like Walter Scott, with whom some critics have compared him, he only brought from the solicitor's office, where he made but a short stay, some sketches taken from life, which helped him to portray on the stage many comical figures. His first attempts were not successful, and, from 1811—the date of his first play—to 1816, he met with many failures, which did not, however, in the least discourage him. His successes once begun had a long and brilliant course. The number of his dramatic productions is so great, that a list of them would fill many pages. We shall only mention a few of the most remarkable: Michel et Christine (1821), la Demoiselle à marier (1826), le Mariage de raison (1826), le Diplomate (1827), Malvina (1828), Bertrand et Raton (1833), La Camaraderie, ou la courte échelle (1837), le Verre d'Eau (1840), Une Chaîne (1841),

Adrienne Lecouvreur (1849); this last play owed a great deal of its success to the admirable talent of Rachel, who performed the principal part in it. Scribe also displayed much skill in the composition of lyrical dramas, which the music of Auber, Meyerbeer, and Halévy will preserve to posterity; such are la Dame Blanche (1825), la Muette (1828), Robert le Diable (1831), les Huguenots (1836), le Prophète (1849). Eugène Scribe was elected a member of the French Academy in 1834. As his most ardent desire—an independent fortune—had been satisfied entirely by means of his dramatic compositions, he placed a pen in the armorial bearings which he designed for himself, with this motto: *Inde fortuna et libertas.* He never failed to mention the names of those who assisted him in the composition of his plays, and acknowledged the debt he owed the public, whose favourite he never ceased to be. On the front of his Château de Séricourt, near la Ferté-sous-Jouarre, many play-goers could read the following curious inscription:

"Le théâtre a payé cet asile champêtre,
Vous qui passez ici, je vous le dois peut-être."

Eugène Scribe died suddenly in his carriage, at the door of a theatre, on the 20th of February, 1861.

J. B.

LE VERRE D'EAU.

Le sujet du Verre d'Eau est historique, mais c'est à peine si on ose reprocher à l'auteur de n'avoir pas tenu compte de l'histoire, tant il est évident qu'il n'y a cherché qu'un prétexte, et n'y a taillé qu'à sa guise... Ainsi donc, que la reine Anne, qui monta sur le trône à trente-huit ans, en ait eu quarante-quatre ou quarante-cinq à l'époque où Mlle Plessy nous la rend si flattée et si jolie ; que son mari, le prince George de Danemark (effectivement très-nul), soit réputé n'avoir jamais existé ; que la duchesse de Marlborough se trouve incriminée à tort sur le chapitre de la chasteté qu'elle eut toujours irréprochable, peu importe à M. Scribe, qui ne s'est servi de tous que comme de marionettes à son dessein de la soirée. Mais une reine, une noble femme à gloire historique, n'est-ce pas une profanation que de les commettre ainsi après coup dans des intrigues improvisées ? Pas d'hypocrisie ; parlons franc. En tout genre, les personnages célèbres morts ne sont-ils pas des marionettes aux mains des vivants ? Cet orateur exalte Bonaparte dont il a besoin aujourd'hui dans sa péroraison, ce critique vante fort le poëte défunt dont il se pré-

vaut pour son système. Le moraliste inexorable * l'a dit : " Nos actions sont comme les bouts-rimés, que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît." Et ce ne sont pas nos actions seulement qui sont ainsi, ce sont nos noms, quand on a le malheur d'en laisser un. La donnée de la pièce est toute *Voltairienne*, comme le répétait derrière moi un voisin chez qui ce mot n'était pas sans injure. Le chapitre des grands effets provenant de petites causes reparait chez Voltaire à chaque page et brodé de variantes... Dans le cas présent, au chapitre XXII. du Siècle de Louis XIV., parlant des rivalités de la duchesse de Marlborough et de sa cousine milady Masham : " Quelques paires de gants d'une façon singulière, dit-il, qu'elle refusa à la reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence, par une méprise affectée, sur la robe de madame Masham, changèrent la face de l'Europe." Est-il sérieusement besoin de discuter cette idée et de la réduire à ce qu'elle a de vrai ? Les petites causes seules n'enfantent pas sans doute les grands événements, elles n'en amassent pas la matière ; mais elle servent souvent à y mettre le feu, comme la lumière au canon ; faute de quoi, le gros canon pourrait rester éternellement chargé sans partir. Au théâtre, on exagère toujours ; on met en saillie et on isole le point voulu. M. Scribe l'a fait ici et n'a montré qu'un côté ; il a poussé au piquant, et il y a atteint. On se prête à l'exa-

* La Rochefoucauld (Maximes).

gération tant qu'elle amuse... En somme, dans cette pièce, qui rejoint le brillant succès de *Bertrand et Raton*, et qui le mérite par l'action perpétuelle et par quelques scènes également fortes, M. Scribe achève de prouver qu'il suffit à toutes les conditions de la scène française où il a pied désormais plus que personne.

C. A. SAINTE-BEUVE, "Portraits Contemporains" (1840).

NOTICE.

It should be observed, in reference to the punctuation in this play and other similar ones, that the several dots frequently to be found after sentences, or parts of sentences, and even between words grammatically connected, are meant to arrest the attention of the reader, and caution him not to run rapidly into one another ideas which should be kept distinct; but to pause awhile in order to give the sentences, parts of sentences, or words so followed by several dots, the emphasis it is desired they should have, or a peculiar importance to those which come after these dots. A neglect of this precaution would often take from the dialogue much of its pith or humour.

Reading too fast is a great fault.

J. B..

LE VERRE D'EAU,

OU

LES EFFETS ET LES CAUSES.

COMEDIE EN CINQ ACTES.

PERSONS REPRESENTED.

LA REINE ANNE.—Anne, Princess of Denmark, daughter of James II., was proclaimed Queen of England on the 18th of March, 1702; died at Kensington on the 1st of August, 1714.

LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH.—The wife of John Churchill, Duke of Marlborough, for some time enjoyed Queen Anne's favour, which she lost principally on account of her own domineering temper.

HENRI DE SAINT-JEAN.—(1672–1751).—Was elected a Member of the House of Commons in 1700, nominated Secretary at War in 1704, made a Peer of England with the title of Viscount Bolingbroke.

MASHAM.—An officer of the Royal Household, was afterwards made a Peer of England by the influence of his wife, Abigaïl.

ABIGAIL.—Abigaïl Hill, the daughter of a merchant, and a relative of the Duchess of Marlborough.

LE MARQUIS DE TORCY.—Jean Baptiste Colbert (1665–1746), a nephew of the great Colbert, was sent on important missions in Portugal, Denmark, and England by Louis XIV. He was a member of the Council of Regency during the minority of Louis XV.

THOMPSON.—Huissier de la chambre de la reine.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.

La scène se passe à Londres, au palais Saint-James.—Les quatre premiers actes dans un salon de réception.—Le dernier dans la chambre de la reine.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon du palais Saint-James.—Porte au fond.—Deux portes latérales.—A gauche du spectateur, une table et ce qu'il faut pour écrire ; à droite, un guéridon.

Scène I.

LE MARQUIS DE TORCY, BOLINGBROKE, *entrant par la gauche du spectateur ;* MASHAM, *dormant sur un fauteuil, près de la porte à droite.*

BOLINGBROKE. Oui, monsieur le marquis, cette lettre parviendra à la reine, j'en trouverai les moyens, je vous le jure,[1] et elle sera reçue avec les égards dus à l'envoyé d'un grand roi.

DE TORCY. J'y compte, monsieur de Saint-Jean. Je confie mon honneur et celui de la France à votre loyauté, à votre amitié.

BOLINGBROKE. Vous avez raison... Ils vous diront tous que Henri de Saint-Jean est un libertin et un dissipateur ; esprit brouillon et capricieux, écrivain passionné, orateur turbulent... je le veux bien[2]... mais aucun d'eux ne vous dira que Henri de Saint-Jean ait jamais vendu sa plume, ou trahi un ami.

DE TORCY. Je le sais, et je mets en vous mon seul espoir. *Il sort.*

Scène II.

BOLINGBROKE, MASHAM.

BOLINGBROKE. O chances de la guerre et destinée des rois conquérants! l'ambassadeur de Louis XIV ne pouvoir obtenir dans le palais Saint-James une audience de la Reine Anne!... et, pour lui faire parvenir une note diplomatique

employer autant d'adresse et de mystère que s'il s'agissait[1] d'une galante missive... Pauvre marquis de Torcy... si sa négociation ne réussit pas... il en mourra!...[2] tant il aime son vieux souverain... qui se flatte encore d'une paix honorable et glorieuse... La vieillesse est l'âge des mécomptes...[3]

Masham, *dormant.* Ah! qu'elle est belle!

Bolingbroke. Et la jeunesse... l'âge des illusions... Voilà un jeune officier à qui le bien vient en dormant!

Masham, *de même.* Oui, je t'aime... je t'aimerai toujours!

Bolingbroke. Il rêve, le pauvre jeune homme! Eh! mais c'est le petit Masham, et je me trouve ici en pays de connaissance!...[4]

Masham, *dormant toujours.* Quel bonheur!... quelle brillante fortune!... c'est trop pour moi!...

Bolingbroke, *lui frappant sur l'épaule.* En ce cas, mon cher, partageons!

Masham, *se levant et se frottant les yeux.* Hein!... qu'est-ce que c'est... monsieur de Saint-Jean qui m'éveille!

Bolingbroke, *riant.* Et qui vous ruine!...

Masham. Vous, à qui je dois tout!... Pauvre écolier, pauvre gentilhomme de province, perdu dans la ville de Londres, je voulais, il y a deux ans, me jeter dans la Tamise, faute de vingt-cinq guinées, et vous m'en avez donné deux cents que je vous dois toujours!...

Bolingbroke. Pardieu, mon cher, je voudrais bien être à votre place, et je changerais volontiers avec vous...

Masham. Pourquoi cela?

Bolingbroke. Parce que j'en dois cent fois davantage.

avantage can never modify an adj. and cannot like plus be followed by de or que.

MASHAM. O ciel ! vous êtes malheureux !

BOLINGBROKE. Non pas !...[1] je suis ruiné, voilà tout !... mais jamais je n'ai été plus dispos, plus joyeux et plus libre... Pendant cinq années les plus longues de ma vie, riche et ennuyé de plaisirs, j'ai mangé mon patrimoine... Il fallait bien s'occuper.[2] A vingt-six ans... tout était fini !...[3]

MASHAM. Est-il possible ?

BOLINGBROKE. Je n'ai pas pu aller plus vite !... Pour rétablir mes affaires, on m'avait marié à une femme charmante... impossible de vivre avec elle... un million de dot... autant de défauts et de caprices... J'ai rendu la dot... j'y gagne encore !...[4] Ma femme brillait à la cour, elle était du parti des Marlborough, elle était whig... vous comprenez que je devais être tory ;[5] je me suis jeté dans l'opposition : je lui dois cela ! je lui dois mon bonheur ! car, depuis ce jour, mon instinct et ma vocation se sont révélés ! c'était là l'aliment qu'il fallait à mon âme ardente et inactive ! Dans nos tourmentes politiques, dans nos orages de tribune, je respire, je suis à l'aise, et comme le matelot anglais sur la mer, je suis chez moi, dans mon élément, dans mon empire... Le bonheur, c'est le mouvement !... le malheur, c'est le repos !... Vingt fois, dans ma jeunesse inoccupée, et surtout, dans mon ménage, j'avais eu comme vous l'idée de me tuer.

MASHAM. Est-il possible ?

BOLINGBROKE. Oui... les jours où il fallait conduire ma femme au bal !... Mais maintenant je tiens à rester ![6] je serais désolé de partir !...[7] je n'en ai pas le temps... je n'ai pas un moment à moi... membre de la chambre des communes et grand seigneur journaliste... je parle le matin, et

j'écris le soir... En vain le ministère whig nous accable de ses triomphes, en vain il domine en ce moment l'Angleterre et l'Europe... seul avec quelques amis, je soutiens la lutte, et les vaincus ont souvent troublé le sommeil des vainqueurs... Lord Marlborough, à la tête de son armée, tremble devant un discours de Henri de Saint-Jean, ou un article de notre journal *l'Examinateur*. Il a pour lui le prince Eugène,[1] la Hollande et cinq cent mille hommes... J'ai pour moi Swift, Prior et Atterbury...[2] A lui l'épée, à nous la presse! nous verrons un jour à qui la victoire...[3] L'illustre et avare maréchal veut la guerre qui épuise le trésor public et qui remplit le sien... moi, je veux la paix et l'industrie, qui, mieux que les conquêtes, doivent assurer la prospérité de l'Angleterre. Voilà ce qu'il s'agit de[4] faire comprendre à la reine, au parlement et au pays.

MASHAM. Ce n'est pas facile.

BOLINGBROKE. Non... car la force brutale et matérielle, les succès emportés à coups de canon étourdissent tellement le vulgaire,[5] qu'il ne lui vient jamais à l'idée qu'un général vainqueur puisse être un sot, un tyran ou un fripon... et lord Marlborough en est un! je le prouverai... je le montrerai glissant furtivement sa main victorieuse dans les coffres de l'État.

MASHAM. Ah! vous ne direz pas cela...

BOLINGBROKE. Je l'ai écrit... je l'ai signé... l'article est là... il paraîtra aujourd'hui... je le répéterai demain, après-demain... tous les jours... et il y a une voix qui finit toujours par se faire entendre, une voix qui parle encore plus haut que les clairons et les tambours... celle de la vérité!... Mais pardon... je me croyais au

parlement,[1] et je vous fais subir un cours de politique, à vous, mon jeune ami, qui avez bien d'autres rêves en tête... des rêves de fortune et d'amour.

MASHAM. Qui vous l'a dit?

BOLINGBROKE. Vous-même!... Je vous crois très-discret quand vous êtes éveillé; mais je vous préviens qu'en dormant vous ne l'êtes pas.

MASHAM. Est-il possible?

BOLINGBROKE. Je vous ai entendu vous féliciter en rêve de votre fortune, et vous pouvez me nommer sans crainte la grande dame à qui vous la devez.

MASHAM. Moi?

BOLINGBROKE. A moins que ce ne soit la mienne!... auquel cas je ne vous demande rien!... je comprendrai...

MASHAM. Vous êtes dans l'erreur![2] je ne connais pas de grande dame! Il est[3] quelqu'un, j'en conviens, qui, sans se faire connaître, m'a servi de protecteur... un ami de mon père... vous peut-être?...

BOLINGBROKE. Non, vraiment...

MASHAM. Vous êtes le seul cependant que je puisse soupçonner. Orphelin et sans fortune, mais fils d'un brave gentilhomme tué sur le champ de bataille, j'avais eu l'idée de demander une place dans la maison de la reine: la difficulté était d'arriver à Sa Majesté, de lui présenter ma pétition; et un jour d'ouverture du parlement, je me lançai intrépidement dans la foule qui entourait sa voiture; j'y touchais presque lorsqu'un grand monsieur, heurté par moi,[4] se retourne et, croyant avoir affaire à un écolier, me donne sur le nez une chiquenaude.[5]

Bolingbroke. Pas possible ![1]

Masham. Oui, monsieur... je vois encore son air insolent, ricaneur... je le vois, je le reconnaîtrais entre mille, et si jamais je le rencontre... Mais dans ce moment la foule, en nous séparant, m'avait jeté contre la voiture de la reine à qui je remis ma pétition... elle resta quinze jours sans réponse. Enfin je reçois une lettre d'audience de Sa Majesté !... Vous jugez si je me hâtai de me rendre au palais, paré de mon mieux,[2] et à pied pour de bonnes raisons... J'étais près d'arriver, lorsqu'à deux pas de Saint-James, et vis-à-vis d'un balcon où se tenaient de belles dames de la cour, un équipage, qui allait plus vite que moi, m'éclabousse de la tête aux pieds, moi et mon pourpoint[3] de satin, le seul dont je fusse propriétaire... et pour comble de fatalité, j'aperçois à la portière de la voiture... ce même individu, l'homme à la chiquenaude...[4] qui riait encore... Ah ! dans ma rage, je m'élançai vers lui, mais l'équipage avait disparu, et furieux, désespéré, je rentrai à mon modeste hôtel, ayant manqué mon audience.

Bolingbroke. Et votre fortune !

Masham. Au contraire ! je reçus le lendemain, d'une personne inconnue, un riche habit de cour, et, quelques jours après, la place que je demandais dans la maison de la reine. J'y étais à peine depuis trois mois, que j'avais reçu ce que je désirais le plus au monde, un brevet d'enseigne dans le régiment des gardes.

Bolingbroke. En vérité ! Et vous n'avez aucun soupçon sur[5] ce protecteur mystérieux ?

Masham. Aucun !... il m'assure de sa constante faveur, si je continue à m'en rendre digne...

Je ne demande pas mieux... ce qui me paraît seulement gênant[1] et ennuyeux... c'est qu'il me défend de me marier...

BOLINGBROKE. Ah ! bah ![2]

MASHAM. Craignant sans doute que cela ne nuise à mon avancement.

BOLINGBROKE, *riant.* C'est là la seule idée que cette défense ait fait naître en vous ?

MASHAM. Oui, sans doute.

BOLINGBROKE, *de même.* Eh bien ! mon cher ami, pour un ancien page de la reine et pour un nouvel officier dans les gardes, vous êtes d'une innocence biblique...

MASHAM. Comment cela ?

BOLINGBROKE, *de même.* C'est que ce protecteur inconnu est une protectrice...

MASHAM. Quelle idée !

BOLINGBROKE. Quelque grande dame, qui vous porte intérêt...[3]

MASHAM. Non, monsieur... non, cela n'est pas possible !

BOLINGBROKE. Qu'y aurait-il d'étonnant ?... La reine Anne, notre charmante souveraine, est une personne fort respectable et fort sage, qui s'ennuie royalement... je veux dire autant que possible... mais à sa cour, on s'amuse beaucoup !... toutes nos ladys ont de petits protégés, de jeunes officiers fort aimables, qui, sans quitter le palais de Saint-James, arrivent à des grades supérieurs.

MASHAM. Monsieur !...

BOLINGBROKE. Fortune d'autant plus flatteuse qu'elle n'est due qu'au mérite personnel.

MASHAM. Ah ! c'est une indignité[4]... et si je savais...

BOLINGBROKE, *allant s'asseoir près de la table à*

gauche. Après cela... je peux me tromper, et si réellement c'est quelque grand seigneur ami de votre père... laissez venir les événements... laissez-vous faire ![1] Ah ! si on vous ordonnait de vous marier... je ne dis pas... mais on vous le défend... il est clair que ce n'est pas un ennemi...au contraire... et lui obéir n'est pas si difficile.

MASHAM, *debout près du fauteuil où est assis Bolingbroke.* Mais si vraiment[2]... quand on aime quelqu'un... quand on est aimé...

BOLINGBROKE. J'y suis ![3]... l'objet de vos rêves ! la personne à qui vous pensiez tout à l'heure en dormant.

MASHAM. Oui, monsieur... la plus aimable, la plus jolie fille de Londres, qui n'a rien... ni moi non plus... et c'est pour elle que je désire les honneurs et la richesse... j'attends, pour l'épouser, que j'aie fait fortune...

BOLINGBROKE. Vous n'êtes pas encore très-avancé... et elle de son côté ?

MASHAM. Bien moins encore !... orpheline comme moi, demoiselle de boutique dans la Cité, chez un riche joaillier... maître Tomwood...

BOLINGBROKE. Ah, mon Dieu !

MASHAM. Qui vient de faire banqueroute... Elle se trouve sans place et sans ressource.

BOLINGBROKE, *se levant.* C'est la petite Abigaïl...

MASHAM. Vous la connaissez ?

BOLINGBROKE. Parbleu,[4] du vivant de ma femme... je veux dire quand elle vivait près de moi... j'étais un abonné assidu des magasins de Tomwood... ma femme aimait beaucoup les diamants, et moi, la bijoutière... Vous avez raison, Masham, une fille charmante, naïve, gracieuse, spirituelle...

Masham. Eh! mais, à la manière dont vous en parlez... est-ce que vous en auriez été amoureux ?[1]...

Bolingbroke. Pendant huit jours! et peut-être plus ! si je n'avais pas vu que je perdais mon temps... et je n'en ai pas à perdre... maintenant surtout... mais j'ai gardé à cette jeune fille... une amitié véritable, et voici la première fois que j'éprouve un regret... non d'avoir perdu ma fortune, mais de l'avoir si mal employée... je serais venu à votre aide... je vous aurais mariés... mais pour le présent des dettes, des créanciers qui sortent de dessous terre... et pour l'avenir pas même l'espérance... les biens de ma famille reviennent tous à Richard Bolingbroke, mon cousin, qui n'a pas envie[2] de me les laisser... car, par malheur, il est jeune, et comme tous les sots il se porte à merveille... mais nous pourrions peut-être à la cour... chercher pour Abigaïl.

Masham. C'est ce que je disais... une place de demoiselle de compagnie, près de quelque grande dame qui ne soit ni impérieuse, ni hautaine...

Bolingbroke, *secouant la tête.* Ce n'est pas aisé à trouver.

Masham. J'avais pensé à la vieille duchesse de Northumberland, qui, dit-on, cherche une lectrice.

Bolingbroke. Cela vaut mieux... elle n'est qu'ennuyeuse à périr.

Masham. Et j'avais conseillé à Abigaïl de se présenter chez elle, ce matin ; mais l'idée seule de venir au palais de la reine la rendait toute tremblante.

Bolingbroke. N'importe... l'espoir de vous y trouver, elle y viendra...et tenez...tenez...monsieur l'officier des gardes, que vous disais-je ?... la voici.

Scène III.

LES MÊMES, ABIGAIL.

ABIGAIL. Monsieur de Saint-Jean ! (*Elle se retourne vers Masham à qui elle tend la main.*)

BOLINGBROKE. Lui-même, ma chère enfant ; et il faut que vous soyez née sous une heureuse étoile !... la première fois que vous venez à la cour, y trouver deux amis !... rencontre bien rare en ce pays !...

ABIGAIL, *gaîment.* Oui, vous avez raison, j'ai du bonheur !... surtout aujourd'hui...

MASHAM. Vous voilà donc décidée[1] à vous présenter chez la duchesse de Northumberland ?

ABIGAIL. Vous ne savez pas ! j'ai appris que la place était donnée...

MASHAM. Et vous êtes si joyeuse ?

ABIGAIL. C'est que j'en ai une autre !...plus agréable, je crois... et que je dois...

MASHAM. A qui donc ?

ABIGAIL. Au hasard.

BOLINGBROKE. Cela vaut mieux !... c'est le plus commode et le moins exigeant des protecteurs.

ABIGAIL. Imaginez-vous que parmi les belles dames qui fréquentaient les magasins de monsieur Tomwood, il y en avait une fort aimable, fort gracieuse, qui s'adressait toujours à moi, pour acheter... or, en achetant des diamants... on cause...

BOLINGBROKE. Et Miss Abigaïl cause très-bien...

ABIGAIL. Il me semblait que cette dame n'était pas très-heureuse dans son ménage... qu'elle était esclave dans son intérieur,[2] car elle me répétait

souvent avec un soupir... Ah ! ma petite Abigaïl, que vous êtes heureuse ici, vous faites ce que vous voulez... Si on peut dire cela[1]... moi qui, enchaînée à ce comptoir, ne pouvais le quitter... et ne voyais monsieur Masham que le dimanche après la messe, quand il n'était pas de service[2] à la cour... Enfin un jour... il y a près d'un mois, la belle dame eut la fantaisie d'une toute petite bonbonnière en or, d'un travail exquis... presque rien[3]... trente guinées !... Mais elle avait oublié sa bourse... et je dis : On enverra ce bijou à l'hôtel de milady... Mais milady, que cela semblait embarrasser, hésitait à nommer son hôtel, sans doute à cause de son mari... à qui elle ne voulait pas dire... il y a de grandes dames qui ne disent pas à leur mari... et je m'écriai : Gardez, gardez, milady, je prends tout sur moi. Vous daignez donc être ma caution ? répondit-elle avec un sourire charmant... C'est bien, je reviendrai !... — Mais pas du tout, c'est qu'elle ne revint pas...

BOLINGBROKE, *riant.* La grande dame était une friponne.

ABIGAIL. J'en eus bien peur... car un mois s'était écoulé... Monsieur Tomwood était bien mal dans ses affaires,[4] et les trente guinées dont j'avais répondu, je les devais à lui... ou à ses créanciers... C'était là ce qui me désolait, ce dont, pour rien au monde, je n'aurais osé parler à personne... mais j'étais décidée à vendre tout ce que je possédais... mes plus belles robes, même celle-ci, qui me va bien, à ce qu'on dit.

BOLINGBROKE. Très-bien.

MASHAM. Et qui vous rend encore plus jolie, si c'est possible.

ABIGAIL. Voilà pourquoi j'avais tant de peine[5]

à me décider... Enfin j'étais résolue... lorsque hier au soir une voiture s'arrête à la porte, une dame en descend, c'était milady... "Bien des affaires trop longues à m'expliquer l'avaient retenue...et puis elle ne pouvait sortir de chez elle à sa volonté... et elle tenait[1] cependant à venir elle-même s'acquitter..." Tout en parlant elle avait remarqué que j'avais encore des larmes dans les yeux, quoique je me fusse hâtée de les essuyer à son arrivée. Il fallut bien alors lui raconter et ma détresse, et ma position, et l'embarras où je me trouvais... elle avait tant de bonté... et moi tant de chagrin ! Enfin je lui parlai de tout, excepté de monsieur Masham... et quand elle sut que je voulais, ce matin, me présenter chez la duchesse de Northumberland... c'est elle qui me dit : N'y allez pas, vous seriez trop malheureuse... d'ailleurs la place est donnée... Mais moi, mon enfant, je tiens dans le monde et à la cour une maison assez considérable... où, par malheur, je ne suis pas toujours la maîtresse... n'importe, je vous y offre une place... voulez-vous l'accepter ?... Et je me jetai dans ses bras en lui disant : Disposez de moi et de ma vie... je ne vous quitterai plus, je partagerai vos peines et vos chagrins... — C'est bien, me dit-elle avec émotion ; présentez-vous demain au palais, et demandez la dame dont je vous donne le nom.—Elle écrivit alors sur le comptoir deux mots que j'ai pris, que j'ai là... et me voici.

MASHAM. C'est très-singulier...

BOLINGBROKE. Et ce papier, peut-on le voir ?

ABIGAIL, *le lui donnant.* Certainement !...

BOLINGBROKE, *souriant.* Ah ! ah ! rien qu'à sa bonté,[2] je l'aurais devinée. (*A Abigaïl.*) Ce mot

a été écrit devant vous, par votre nouvelle protectrice ?...

Abigail. Oui vraiment... Est-ce que, par hasard, vous connaîtriez cette écriture ?

Bolingbroke, *froidement.* Oui, mon enfant... c'est celle de la reine.

Abigail, *avec joie.* La reine !... est-il possible ?

Masham, *de même.* La reine vous donne une place auprès d'elle... et sa protection !... et son amitié... voilà votre fortune assurée à jamais.

Bolingbroke, *passant entre eux deux.* Attendez, mes amis, attendez... ne vous réjouissez pas trop d'avance !

Abigail. C'est la reine qui l'a dit, et une reine est maîtresse chez elle !

Bolingbroke. Pas celle-là... Douce et bonne par caractère,[1] mais faible et indécise, n'osant prendre un parti sans prendre l'avis de ceux qui l'entourent, elle devait nécessairement se laisser subjuguer par ses conseillers et ses favoris, et il s'est trouvé[2] près d'elle une femme à l'esprit ferme, résolu et audacieux, au coup d'œil juste et prompt, qui vise toujours droit et haut !... c'est lady Churchill, duchesse de Marlborough, plus grand général que son mari lui-même, plus adroite qu'il n'est vaillant, plus ambitieuse qu'il n'est avare, plus reine enfin que sa souveraine, qu'elle conduit et dirige par la main... la main qui tient le sceptre.

Abigail. La reine aime beaucoup cette duchesse ?

Bolingbroke. Elle la déteste !... en l'appelant sa meilleure amie !... et sa meilleure amie le lui rend bien.[3]

Abigail. Et pourquoi ne pas rompre avec elle... pourquoi ne pas se soustraire à une domination insupportable ?

Bolingbroke. Cela, mon enfant, est plus difficile à vous expliquer. Dans notre pays... en Angleterre, Masham vous le dira, ce n'est pas la reine, c'est la majorité qui règne ; et le parti whig, dont Marlborough est le chef, a non-seulement pour lui l'armée, mais le parlement !... La majorité leur est acquise ! et la reine Anne, dont on vante le règne glorieux, est forcée de subir des ministres qui lui déplaisent, une favorite qui la tyrannise et des amis qui ne l'aiment pas. Bien plus... ses intérêts de cœur, ses désirs les plus chers l'obligent presque à faire la cour à l'altière duchesse, car son frère, le dernier des Stuarts, que la nation a banni, ne peut être rappelé en Angleterre que par un bill du parlement, et ce bill, c'est encore la majorité, c'est le parti Marlborough qui peut seul l'appuyer et le faire réussir... La duchesse l'a promis... aussi tout cède à son influence. Surintendante de la reine, elle ordonne, règle, décide, nomme à tous les emplois, et un choix fait sans son aveu excitera sa défiance, sa jalousie, son refus peut-être. Voilà pourquoi, mes amis, la reine me paraît aujourd'hui bien hardie, et la nomination d'Abigaïl bien douteuse encore !

Abigail. Ah ! s'il en est ainsi !...[1] si cela dépend seulement de la duchesse, rassurez-vous !... j'ai quelque espoir !

Masham. Et lequel ?

Abigail. Je suis un peu sa parente.[2]

Bolingbroke. Vous, Abigaïl ?

Abigail. Eh ! oui vraiment... par mésalliance !

un cousin à elle, un Churchill, s'était brouillé avec sa noble famille en épousant ma mère !

MASHAM. Est-il possible ?... parente de la duchesse !

ABIGAIL. Parente bien éloignée... et jamais je ne m'étais présentée devant elle, parce qu'elle avait refusé autrefois de recevoir et de reconnaître ma mère... mais moi... pauvre fille... qui ne lui demanderai rien que de ne pas me nuire... que de ne pas s'opposer aux bontés de la reine...

BOLINGBROKE. Ce n'est pas une raison... vous ne la connaissez pas... Mais cette fois du moins je puis vous servir, et je le ferai... dussé-je m'attirer sa haine !

ABIGAIL. Ah ! que de bontés ! [1]

MASHAM. Comment les reconnaître jamais !

BOLINGBROKE. Par votre amitié.

ABIGAIL. C'est bien peu !

BOLINGBROKE. C'est beaucoup ! pour moi, homme d'état... qui n'y crois guère...[2] (*Vivement.*) Je crois à la vôtre et j'y compte !... (*Leur prenant la main.*) Entre nous désormais... alliance offensive et défensive !

ABIGAIL, *souriant.* Alliance redoutable !

BOLINGBROKE. Plus que vous ne croyez peut-être, et grâce au ciel, la journée sera bonne ! deux succès à emporter !... la place d'Abigaïl... et une autre affaire qui me tient au cœur...[3] une lettre que je voudrais à tout prix faire arriver ce matin entre les mains de la reine... j'en attends et j'en cherche les moyens... Ah ! si Abigaïl était nommée ! si elle était reçue parmi les femmes de Sa Majesté, tous mes messages parviendraient er dépit de la duchesse.

MASHAM, *vivement.* N'est-ce que cela ?... je puis vous rendre ce service.

BOLINGBROKE. Est-il possible !

MASHAM. Tous les matins à dix heures, et les voici bientôt, je porte à Sa Majesté pendant son déjeûner *(prenant le journal sur la table à droite)* la *Gazette du monde élégant et des gens à la mode,* qu'elle parcourt en prenant son thé ; elle regarde les gravures, et parfois me dit de lui lire les articles de bals et de raouts.[1]

BOLINGBROKE. A merveille !... quel bonheur que la royauté lise le journal des modes... c'est le seul qu'on lui permette... (*Glissant une lettre sous la couverture du journal.*) La lettre du marquis au milieu des vertugadins [2] et des falbalas.[3] Et pendant que nous y sommes... (*Tirant un journal de sa poche.*)

ABIGAIL. Que faites-vous ?

BOLINGBROKE. Un numéro du journal *l'Examinateur* que je glisse sous la couverture. Sa Majesté verra comment l'on traite le duc et la duchesse de Marlborough... elle et toute sa cour en seront indignées... Voilà dix heures, allez, Masham... allez !

MASHAM, *sortant par la porte à droite.* Comptez sur moi !

Scène IV.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

BOLINGBROKE. Vous le voyez ! le traité de la triple alliance [4] produit déjà ses effets... c'est Masham qui nous protége et nous sert !

ABIGAIL. Lui ! peut-être !... mais moi qui suis si peu de chose !

Bolingbroke. Il ne faut pas mépriser les petites choses, c'est par elles qu'on arrive aux grandes !... Vous croyez peut-être, comme tout le monde, que les catastrophes politiques, les révolutions, les chutes d'empire, viennent de causes graves, profondes, importantes... Erreur! Les états sont subjugués ou conduits par des héros, par des grands hommes; mais ces grands hommes sont menés eux-mêmes par leurs passions, leurs caprices, leurs vanités ; c'est-à-dire par ce qu'il y a de plus petit et de plus misérable au monde. Vous ne savez pas qu'une fenêtre du château de Trianon,[1] critiquée par Louis XIV et défendue par Louvois,[2] a fait naître la guerre qui embrase l'Europe en ce moment. C'est à la vanité blessée d'un courtisan que le royaume a dû ses désastres; c'est à une cause plus futile encore qu'il devra peut-être son salut. Et sans aller plus loin... moi qui vous parle, moi, Henri de Saint-Jean, qui jusqu'à vingt-six ans fus regardé comme un élégant,[3] un étourdi, un homme incapable d'occupations sérieuses... savez-vous comment tout d'un coup je devins un homme d'état, comment j'arrivai à la chambre, aux affaires, au ministère ?

Abigail. Non vraiment.

Bolingbroke. Eh bien! ma chère enfant, je devins ministre parce que je savais danser la sarabande;[4] et je perdis le pouvoir parce que j'étais enrhumé.

Abigail. Est-il possible ?

Bolingbroke, *regardant du côté de l'appartement de la reine.* Je vous conterai cela un autre jour quand nous aurons le temps. Et maintenant sans me laisser abattre,[5] je combats à mon poste dans les rangs des vaincus !...

ABIGAIL. Et que pouvez-vous faire ?

BOLINGBROKE. Attendre et espérer !

ABIGAIL. Quelque grande révolution ?...

BOLINGBROKE. Non pas... mais un hasard... un caprice du sort... un grain de sable qui renverse le char du triomphateur.

ABIGAIL. Ce grain de sable, vous ne pouvez le créer ?

BOLINGBROKE. Non... mais si je le rencontre, je peux le pousser sous la roue... Le talent n'est pas d'aller sur les brisées[1] de la Providence, et d'inventer des événements, mais d'en profiter. Plus ils sont futiles en apparence, plus, selon moi, ils ont de portée... les grands effets produits par de petites causes... c'est mon système... j'y ai confiance, vous en verrez les preuves.

ABIGAIL, *voyant la porte s'ouvrir.* C'est Masham qui revient.

BOLINGBROKE. Non... c'est mieux encore !... c'est la triomphante et superbe duchesse...

Scène V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE, LA DUCHESSE.

ABIGAIL, *à demi-voix, et regardant du côté de la galerie, par laquelle la duchesse est censée s'avancer.* Quoi ! c'est là la duchesse de Marlborough ?...

BOLINGBROKE, *de même.* Votre cousine... pas autre chose...

ABIGAIL. Sans la connaître je l'avais déjà vue... au magasin. (*A part et la regardant venir.*) Eh oui... cette grande dame qui est venue dernièrement acheter des ferrets[2] en diamants.

LA DUCHESSE, *qui s'est avancée en lisant un jour-*

nal, lève les yeux et aperçoit Bolingbroke qu'elle salue. Monsieur de Saint-Jean !

Bolingbroke. Lui-même, madame la duchesse, qui s'occupait de vous en ce moment.

La Duchesse. Vous me faites souvent cet honneur, et vos continuelles attaques...

Bolingbroke. Je n'ai pas d'autre moyen de me rappeler à votre souvenir.

La Duchesse, *montrant le journal qu'elle tient à la main.* Rassurez-vous, monsieur, je vous promets de ne pas oublier votre numéro d'aujourd'hui.

Bolingbroke. Vous avez daigné lire...

La Duchesse. Chez la reine, d'où je sors à l'instant.

Bolingbroke, *troublé.* Ah ! c'est là...

La Duchesse. Oui, monsieur !... l'officier des gardes de service venait d'apporter le *Journal des gens à la mode...*

Bolingbroke. Où je ne suis pour rien.

La Duchesse, *avec ironie.* Je le sais ! Depuis longtemps votre règne est passé ! mais dans les feuilles de ce journal, et à côté du vôtre, était une lettre du marquis de Torcy.

Bolingbroke. Adressée à la reine.

La Duchesse. C'est pour cela que je l'ai lue.

Bolingbroke, *avec indignation.* Madame !...

La Duchesse. C'est du devoir de ma charge ![1] Surintendante de la maison de Sa Majesté, c'est par mes mains que doivent passer d'abord toutes les lettres. Vous voilà averti,[2] monsieur, et quand il y aura contre moi quelque épigramme, quelque bon mot que vous tiendrez à me faire connaître, vous n'aurez qu'à les adresser à la reine, c'est le seul moyen de me les faire lire !

Bolingbroke. Je me le rappellerai, madame; mais du moins, et c'est ce que je voulais, Sa Majesté connaît les propositions du marquis ?

La Duchesse. C'est ce qui vous trompe... je les avais lues... cela suffisait... le feu en a fait justice.

Bolingbroke. Quoi, madame...

La Duchesse, *lui faisant la révérence et s'apprêtant à sortir, aperçoit Abigaïl qui est restée au fond du théâtre.* Quelle est cette belle enfant qui se tient là timide et à l'écart... quel est son nom ?

Abigail, *s'avançant et faisant la révérence.* Abigaïl.

La Duchesse, *avec hauteur.* Ah ! la jolie bijoutière !... C'est vrai... je la reconnais... Elle n'est vraiment pas mal,[1] cette petite... Et c'est là cette personne dont m'a parlé la reine ?...

Abigail, *vivement.* Ah ! Sa Majesté a daigné vous parler...

La Duchesse. Me laissant maîtresse d'admettre ou de refuser... Et puisque cette nomination dépend de moi seule... je verrai... j'examinerai avec impartialité et justice.

Bolingbroke, *à part.* Nous sommes perdus !

La Duchesse. Vous comprenez, mademoiselle qu'il faut des titres.

Bolingbroke, *s'avançant.* Elle en a.

La Duchesse, *étonnée.* Ah ! monsieur s'intéresse à cette jeune personne ?

Bolingbroke. A l'accueil affectueux que vous daignez lui faire, j'ai cru que vous l'aviez deviné.

La Duchesse. Aussi je l'aurais admise avec plaisir ; mais pour entrer au service de la reine, il faut tenir à une famille distinguée.

Bolingbroke. C'est par là qu'elle brille !...[2]

La Duchesse. C'est ce qu'il faudra voir...[3] il y

a tant de gens qui se disent nobles et qui ne le sont pas !...

BOLINGBROKE. Aussi mademoiselle, qui craint de se tromper, n'ose vous avouer qu'on l'appelle Abigaïl Churchill.

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel!

BOLINGBROKE. Parente fort éloignée, sans doute... mais enfin, cousine de la duchesse de Marlborough, de la surintendante de la reine, qui, dans sa sévère impartialité, hésite et se demande si elle est d'assez bonne maison pour approcher de Sa Majesté. Vous comprenez, madame, que pour moi, qui suis un écrivain usé et passé de mode,[1] il y aurait dans le récit de cette aventure de quoi me remettre en vogue auprès de mes lecteurs, et que le journal *l'Examinateur* aurait beau jeu[2] dès demain à s'égayer sur la noble duchesse, cousine de la demoiselle de boutique... Mais rassurez-vous, madame, votre amitié est trop nécessaire à votre jeune parente, pour que je veuille la lui faire perdre ; et à la condition qu'elle sera aujourd'hui admise par vous dans la maison de Sa Majesté, je m'engage sur l'honneur à n'avoir jamais rien su de cette anecdote, quelque piquante qu'elle soit...J'attends votre réponse.

LA DUCHESSE, *fièrement.* Je ne vous la ferai point attendre. Je devais présenter mon rapport à la reine sur l'admission de mademoiselle, et qu'elle soit ou non ma parente, cela ne changera rien à ma décision ; je la ferai connaître à Sa Majesté... à elle seule !... Quant à vous, monsieur, il vous suffira de savoir que je n'ai jamais rien accordé à la menace, arme impuissante, du reste, que je dédaigne... et si j'y ai recours aujourd'hui, c'est que vous m'y aurez forcée... Quand on est

publiciste, monsieur de Saint-Jean, et surtout quand on est de l'opposition, avant de vouloir mettre de l'ordre dans les affaires de l'État, il faut en mettre dans les siennes. C'est ce que vous n'avez pas fait... Vous avez des dettes énormes... près d'un million de France, que vos créanciers impatients et désespérés m'ont cédé pour un sixième payé comptant... J'ai tout racheté... moi si avide, si intéressée... Vous ne m'accuserez pas cette fois de vouloir m'enrichir... (*souriant*) car ces créances sont, dit-on, désastreuses... mais elles ont un avantage... celui d'emporter la contrainte par corps[1]... avantage dont je n'ai pu profiter encore avec un membre de la chambre des communes... mais demain finit la session, et si la piquante anecdote dont vous parliez tout à l'heure paraît dans le journal du matin... le journal du soir annoncera que son spirituel auteur, monsieur de Saint-Jean, compose en ce moment, à Newgate[2], un traité sur l'art de faire des dettes... Mais je ne crains rien, monsieur, vous êtes trop nécessaire à vos amis et à l'opposition pour vouloir les priver de votre présence, et quelque pénible que soit le silence pour un orateur aussi éloquent, vous comprendrez mieux que moi encore la nécessité de vous taire. (*Elle fait la révérence et sort.*)

Scène VI.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

ABIGAIL. Eh bien ! qu'en dites-vous ?

BOLINGBROKE, *gaîment*. Bien joué, vrai Dieu !... c'est de bonne guerre[3]... J'ai toujours dit que la duchesse était une femme de tête et surtout d'exécution.[4] Elle ne menace pas ; elle frappe... Et

cette idée de me tenir sous sa dépendance en acquittant mes dettes... c'est admirable !... surtout de sa part... Ce que n'auraient pas fait mes meilleurs amis, elle l'a fait... elle a payé pour moi... il faut alors qu'elle ait une haine... qui excite mon émulation et mon courage... Allons, Abigaïl, du cœur[1] !

ABIGAIL. Non, non... je renonce à tout, il y va de votre liberté !

BOLINGBROKE, *gaîment.* C'est ce que nous verrons ! et par tous les moyens possibles... (*Regardant une pendule qui est sur un des panneaux à droite.*) Ah, mon Dieu ! voici l'heure de la chambre...[2] je ne peux y manquer ![3]... je dois parler contre le duc de Marlborough qui demande des subsides... Je prouverai à la duchesse que je m'entends en économie... je ne voterai pas un schelling... Adieu ! je compte sur Masham, sur vous, et sur notre alliance !...

Il sort par la porte à gauche.

Scène VII.

ABIGAIL, *puis* MASHAM.

ABIGAIL, *prête à partir.* Belle alliance ! où tout va mal... excepté pour Arthur, cependant...

MASHAM, *accourant pâle et effrayé par la porte du fond.* Ah ! grâce au ciel, vous voilà ! je vous cherchais.

ABIGAIL. Qu'y a-t-il donc ?

MASHAM. Je suis perdu !

ABIGAIL. Et lui aussi !...

MASHAM. Dans le parc de Saint-James et au détour d'une allée solitaire... je viens tout à coup de me trouver face à face avec lui...

ABIGAIL. Qui donc ?

MASHAM. Mon mauvais génie, ma fatalité... vous savez... l'homme à la chiquenaude. Au premier coup d'œil, nous nous étions reconnus, car en me regardant il riait... (*avec rage*) il riait encore ! ! ! Et alors sans lui dire un mot, sans même lui demander son nom... j'ai tiré mon épée... lui, la sienne... et... il ne rit plus.

ABIGAIL. Il est mort ?

MASHAM. Oh! non... non... je ne crois pas... mais je l'ai vu chanceler. J'ai entendu du monde qui accourait, et me rappelant ce que j'entendais dire l'autre jour... ces lois si sévères sur le duel...

ABIGAIL. Peine de mort !

MASHAM. Si on veut[1]... cela dépend des personnes.

ABIGAIL. N'importe, il faut quitter Londres.

MASHAM. C'est ce que je ferai dès demain.

ABIGAIL. Dès ce soir.

MASHAM. Mais vous... mais monsieur de Saint-Jean ?...

ABIGAIL. Il va être arrêté pour dettes, et je n'aurai pas ma place !... mais c'est égal... Vous d'abord... vous avant tout... éloignez-vous !

MASHAM. Oui ; mais avant de partir, je voulais au moins vous dire que je n'aimerai jamais que vous... je voulais vous voir... vous embrasser...

ABIGAIL, *vivement*. Alors dépêchez-vous donc !...

MASHAM, *se jetant dans ses bras*. Ah !

ABIGAIL, *se dégageant*. Adieu !... adieu ! et si vous m'aimez, qu'on ne vous revoie plus !

Tous deux se séparent et s'éloignent.

ACTE DEUXIÈME.

Scène I.

LA REINE, UN HUISSIER *du palais.*

LA REINE. Tu dis, Thompson, que ce sont des membres de la chambre des communes ?

THOMPSON. Oui, madame... qui demandaient audience à Votre Majesté.

LA REINE, *à part.* Encore des adresses et des discours... quand je suis seule, quand la duchesse est ce matin à Windsor... (*Haut.*) Tu as répondu que des affaires importantes... des dépêches arrivées à l'instant...

THOMPSON. Oui, madame, c'est ce que je dis toujours.

LA REINE. Et que je ne recevais pas...

THOMPSON. Avant deux heures... Ils m'ont alors remis ce papier, en ajoutant qu'ils viendront à deux heures présenter leurs hommages et leurs réclamations à Votre Majesté.

LA REINE. La duchesse y sera... cela la regarde ;[1] c'est bien le moins qu'elle m'épargne ce soin-là... J'en ai tant d'autres... (*A Thompson.*) Sais-tu quels étaient ces honorables ?[2]

THOMPSON. Ils étaient quatre, et je n'en connaissais que deux pour les avoir vus ici quand ils étaient ministres, et qu'à leur tour ils faisaient attendre les autres.

LA REINE, *vivement.* Qui donc ?

THOMPSON. Sir Harley et monsieur de Saint-Jean.

LA REINE. Oh !... et ils sont partis ?

THOMPSON. Oui, madame.

LA REINE, Tant pis[1]... je suis fâchée de ne pas les avoir reçus... Monsieur de Saint-Jean, surtout!... Quand il était au pouvoir[2]... tout allait au mieux... mes matinées étaient moins longues... je ne m'ennuyais pas tant... et aujourd'hui, en l'absence de la duchesse, cela se rencontrait[3] à merveille... c'était comme un fait exprès[4]... un bon hasard. — J'aurais pu causer avec lui, et l'avoir renvoyé, c'est d'une maladresse[5]...

THOMPSON. Madame la duchesse me l'avait tant recommandé... règle générale : toutes les fois que monsieur de Saint-Jean se présentera...

LA REINE. Oh!... c'est la duchesse!... c'est différent! Et monsieur de Saint-Jean n'a rien dit?

THOMPSON. C'est lui qui venait d'écrire, dans le salon d'attente, le papier que j'ai remis à Votre Majesté.

LA REINE, *prenant vivement le papier sur la table.* C'est bien. — Laisse-moi. *Thompson sort.*

LA REINE, *lisant.* "Madame, mes collègues et moi demandions audience à Votre Majesté! Eux pour affaires d'Etat, et moi pour jouir de la vue de ma souveraine, qui depuis si longtemps m'est interdite." Pauvre sir Henri! "Que la duchesse éloigne de vous ses ennemis politiques, je le conçois; mais sa défiance va jusqu'à repousser une pauvre enfant dont la tendresse et les soins eussent adouci les ennuis dont on accable Votre Majesté.—On lui refuse la place que vous vouliez lui donner près de vous, en alléguant qu'elle est sans famille;[6] et je vous préviens, moi, qu'Abigaïl Churchill est cousine de la duchesse de Marlborough." (*S'arrêtant.*) Est-il possible!... (*Lisant.*)

" Ce seul fait vous donnera la mesure du reste... que Votre Majesté en profite et veuille bien en garder le secret à son fidèle serviteur et sujet, etc." Oui, c'est la vérité.—Henri de Saint-Jean est un de mes fidèles serviteurs... mais ceux-là, je ne suis pas libre de les accueillir... lui, surtout... ancien ministre, je ne puis le voir sans exciter la défiance et les plaintes des nouveaux ! Ah ! quand ne serai-je plus reine, pour être ma maîtresse! Dans le choix même de mes amis, demander avis et permission aux conseillers de la Couronne, aux Chambres, à la majorité... à tout le monde enfin... c'est à n'y pas tenir[1]... c'est un esclavage odieux, insupportable, et ici du moins, je ne veux obéir à personne, je serai libre chez moi, dans mon palais.—Oui, et quoi qu'il puisse arriver, j'y suis décidée. (*Elle sonne, Thompson paraît.*) Thompson, rendez-vous à l'instant dans la Cité, chez maître Tomwood, le joaillier... vous demanderez miss Abigaïl Churchill, et vous lui direz qu'elle vienne à l'instant même au palais.—Je le veux, je l'ordonne moi, la reine !... allez !...

THOMPSON. Oui, madame. *Il sort.*

LA REINE. L'on verra si quelqu'un ici a le droit d'avoir une autre volonté que la mienne, et d'abord la duchesse, dont l'amitié et les conseils continuels... commencent depuis longtemps à me fatiguer... Ah ! c'est elle !...

Elle s'assied et serre dans son sein la lettre de Bolingbroke.

Scène II.

LA REINE, LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond.*

LA DUCHESSE *a remarqué ce mouvement et s'approche de la reine qui reste assise et lui tourne le dos.* Oserais-je demander à Sa Majesté de ses nouvelles ?[1]

LA REINE, *sèchement.* Mauvaises... je suis souffrante... indisposée...

LA DUCHESSE. Sa Majesté aurait eu quelques contrariétés...[2]

LA REINE, *de même.* Beaucoup !

LA DUCHESSE. Vous savez donc ce qui se passe ?[3]

LA REINE. Non vraiment...

LA DUCHESSE. Une affaire très-grave... très-fâcheuse.

LA REINE. Ah ! mon Dieu !

LA DUCHESSE. Qui excite déjà dans la ville une certaine fermentation. — Je ne serais pas étonnée qu'il y eût du bruit...

LA REINE. Mais c'est affreux... On ne peut donc pas être tranquille ? — Nous avions pour aujourd'hui, avec ces dames, une promenade sur la Tamise...[4]

LA DUCHESSE. Que Votre Majesté se rassure... nous veillerons à tout... Nous avons fait arriver à Windsor[5] un régiment de dragons, qui, au premier bruit, marcherait sur Londres. — Je viens de m'entendre avec[6] les chefs, tous dévoués à mon mari et à Votre Majesté.

LA REINE. Ah ! c'est pour cela que vous étiez à Windsor ?

La Duchesse. Oui, madame... et vous m'accusiez...

La Reine. Moi... duchesse...

La Duchesse, *souriant.* Ah! vous m'avez fort mal accueillie... j'ai vu que j'étais en disgrâce.

La Reine. Ne m'en veuillez pas,[1] duchesse, j'ai aujourd'hui les nerfs dans un état d'agacement...[2]

La Duchesse. Dont je devine la cause... Votre Majesté aura reçu quelque fâcheuse nouvelle...

La Reine. Non vraiment...

La Duchesse. Qu'elle veut me laisser ignorer de peur de m'affliger ou de m'inquiéter... Je connais sa bonté...

La Reine. Vous êtes dans l'erreur.

La Duchesse. Je l'ai vu... Car à mon arrivée, vous avez caché un papier avec un empressement... et une émotion tels... qu'il m'a été facile de deviner que cela me concernait... moi!...

La Reine. Non, duchesse... Je vous le jure... Il s'agit tout uniment[3] d'une jeune fille... *(tirant la lettre de son sein)* qui m'est recommandée par cette lettre... une jeune fille que je veux... que je désire placer auprès de moi...

La Duchesse, *souriant.* En vérité!... rien de mieux alors... et si Votre Majesté veut permettre...

La Reine, *serrant[4] la lettre.* C'est inutile... je vous en ai déjà parlé... c'est la petite Abigaïl.

La Duchesse, *à part.* O ciel!... *(Haut.)* Et celui qui vous la recommande si vivement...

La Reine. Peu importe... j'ai promis de ne pas le nommer... et de ne pas montrer sa lettre.

La Duchesse, *avec une colère qu'elle s'efforce de*

contenir. Ah! je comprends que nos ennemis l'emportent[1] puisque notre reine nous livre à eux, au moment où nous combattons pour elle... Oui, madame, aujourd'hui même,[2] a été présenté au parlement le bill qui rappelle en Angleterre le Prince Édouard votre frère et qui le déclare après vous l'héritier du trône. Ce bill, qui déjà soulève la répugnance[3] de la nation et les murmures du peuple, c'est nous qui le soutenons contre Henri de Saint-Jean et le parti de l'opposition, au risque d'y perdre notre popularité, et plus tard notre pouvoir. Voilà ce que nous faisons pour notre souveraine ; et elle, loin de nous seconder, entretient pendant ce temps des correspondances secrètes avec nos adversaires déclarés ; et c'est pour eux, enfin, qu'elle nous abandonne et nous trahit...

La Reine, *à part, avec impatience.* Encore une scène de plaintes et de jalousie... en voilà pour[4] toute la journée. (*Haut.*) Eh ! non, duchesse... tout cela n'existe que dans votre imagination, qui dénature et exagère tout. Cette correspondance n'a rien de politique, et ce qu'elle renferme est d'une nature telle...

La Duchesse. Que Votre Majesté craint de me la montrer...

La Reine, *avec impatience.* Par égard[5] pour vous. (*La lui donnant.*) Car elle contient des faits que vous ne pouvez nier.

La Duchesse, *parcourant la lettre.* N'est-ce que cela ?[6] l'attaque est peu redoutable.

La Reine. Ne vous êtes-vous pas opposée à l'admission d'Abigaïl ?

La Duchesse. Et c'est ce que je ferai encore de tout mon crédit auprès de Votre Majesté.

La Reine. Il n'est donc pas vrai, comme on l'assure, qu'elle est votre cousine ?

La Duchesse. Si,[1] madame... j'en conviens, je l'avoue hautement ; c'est pour cela même[2] que je n'ai point voulu la placer auprès de vous. On m'accuse depuis si longtemps, moi surintendante de votre maison, de donner tous les emplois à mes amis, à mes parents, à mes créatures ; de n'entourer Votre Majesté que de ma famille ou de gens à ma dévotion[3]; nommer Abigaïl serait donner contre moi un prétexte de plus à la calomnie ; et Votre Majesté est trop juste et trop généreuse pour ne pas me comprendre.

La Reine, *avec embarras et à moitié convaincue.* Oui, certainement... Je comprends bien... mais j'aurais voulu cependant que cette pauvre Abigaïl...

La Duchesse. Ah! soyez tranquille sur son sort... je lui trouverai loin de vous, loin de Londres, une position brillante et honorable. C'est ma cousine, c'est ma parente.

La Reine. A la bonne heure...[4]

La Duchesse. Et puis, d'ailleurs, l'intérêt que Votre Majesté daigne lui porter... Je suis si heureuse quand je puis prévenir ou deviner ses intentions... C'est comme ce jeune homme... cet enseigne dans les gardes, que l'autre jour Votre Majesté avait eu l'air de[5] me recommander.

La Reine. Moi ?... qui donc ?

La Duchesse. Le petit Masham dont elle m'avait fait l'éloge.

La Reine, *avec un peu d'émotion.* Oui, c'est vrai, un jeune militaire, qui tous les matins me lit le *Journal des modes.*

La Duchesse. J'ai trouvé moyen de le faire

passer[1] officier aux gardes. Une occasion admirable, dont personne ne se doutait,[2] pas même le maréchal... qui a signé presque sans le savoir... et ce matin le nouveau capitaine viendra remercier Votre Majesté.

La Reine, *avec joie.* Ah!... il viendra!

La Duchesse. Je l'ai mis sur la liste d'audience.

La Reine. C'est bien! je le recevrai. Mais si les journaux de l'opposition crient à l'injustice, à la faveur...

La Duchesse. C'est le maréchal... ça le regarde...[3] ce n'est plus un emploi dans votre maison.

La Reine, *allant s'asseoir près de la table à gauche.* C'est juste!

La Duchesse. Vous voyez bien que quand cela est possible, je suis la première à vous seconder.

La Reine, *assise, et se tournant vers elle.* Vous êtes si bonne!

La Duchesse, *debout près du fauteuil.* Mon Dieu, non! au contraire... je le sens bien... mais j'aime tant Votre Majesté, je lui suis si dévouée.

La Reine, *à part.* Après tout, c'est vrai!

La Duchesse. Et les rois ont si peu d'amis véritables!... d'amis qui ne craignent pas de les fâcher... de les heurter, de les contrarier...[4] Que voulez-vous,[5] je ne sais ni flatter... ni tromper... je ne sais qu'aimer.

La Reine. Oui, vous avez raison, duchesse, l'amitié est une douce chose...

La Duchesse. N'est-il pas vrai? Qu'importe le caractère?[6] le cœur est tout... (*La reine lui tend la main que la duchesse porte à ses lèvres.*) Votre Majesté me promet qu'il ne sera plus ques-

tion de cette affaire... elle a pensé[1] me faire perdre vos bonnes grâces... elle m'a rendu si malheureuse...

LA REINE. Et moi aussi!

LA DUCHESSE. Le souvenir en serait trop pénible. Qu'elle soit à jamais oubliée.

LA REINE. Je vous le promets.

LA DUCHESSE. Ainsi c'est convenu... vous ne reverrez plus cette petite Abigaïl?...

LA REINE. Certainement.

Scène III.

LES MÊMES, THOMPSON, ABIGAIL.

THOMPSON. Miss Abigaïl Churchill!

LA DUCHESSE, *à part, et s'éloignant.* O ciel!

LA REINE, *avec embarras.* Au moment même où nous en parlions... c'est un singulier hasard.

ABIGAIL. Votre Majesté m'a ordonné de me rendre auprès d'elle.[2]

LA REINE. C'est-à-dire... ordonné... j'ai dit que je désirais... J'ai dit: Voyons si cette jeune personne...

LA DUCHESSE. C'est juste... il faut bien que Votre Majesté la voie, pour lui annoncer que sa demande ne peut être admise.

ABIGAIL. Ma demande... je n'aurais jamais osé... c'est Sa Majesté qui d'elle-même... et dans sa bonté... a daigné me proposer...

LA REINE. C'est vrai!... mais des raisons majeures... des considérations politiques...

ABIGAIL, *souriant.* Pour moi!...

LA REINE. M'obligent à regret... à renoncer à un rêve que j'aurais été heureuse... de réaliser... Ce n'est plus moi... c'est madame la duchesse

votre parente... qui désormais se charge de votre sort[1]... Elle m'a promis pour vous... loin de Londres... une position honorable... (*avec dignité, passant près de la duchesse et prenant le milieu du théâtre*)...et j'y compte...

ABIGAIL, *à part.* O ciel!

LA DUCHESSE. Je m'en occuperai, dès aujourd'hui... (*A Abigaïl.*) Attendez-moi, je vous parlerai en sortant de chez la reine... à qui mon devoir est d'obéir en tout.

LA REINE, *à demi-voix, à Abigaïl.* Remerciez-la donc!... (*Abigaïl reste immobile ; mais pendant que la duchesse remonte le théâtre, elle baise vivement la main de la reine.*)

ABIGAIL, *à part.* Pauvre femme!

La reine s'éloigne[2] avec la duchesse par la porte à droite.

Scène IV.

ABIGAIL, *seule, et regardant sortir la reine.*

Ah! que je la plains!... Monsieur de Saint-Jean avait raison... il les connaît bien... ce n'est pas celle-là qui est reine... c'est l'autre!... et je me laisserais protéger, c'est-à-dire tyranniser par elle! ... plutôt mourir!... Je refuserai... Et cependant maintenant plus que jamais nous aurions besoin d'amis et de protecteurs... car depuis hier... depuis le départ d'Arthur... je n'ai pas vu monsieur de Saint-Jean... Je ne sais ce qu'il devient... de sorte que j'ai peur toute seule... (*Avec effroi.*) C'est ici, dans le palais de la reine, dans les jardins de Saint-James... avec un grand seigneur, sans doute, qu'il s'est battu... Il n'y a pas de grâce[3] à espérer... et s'il n'a pas déjà gagné le continent...

c'en est fait de ses jours.[1] Ah ! je ne demande plus rien pour moi, mon Dieu !... et j'avais tort de me plaindre... L'abandon, la misère, j'accepte tout sans murmurer. Qu'il soit sauvé, qu'il vive ! et je renonce au bonheur... je renonce à mon mariage.

Scène V.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

Bolingbroke, *qui est entré avant la fin de la scène précédente.* Eh ! pourquoi donc, palsambleu[2] ! moi, je ne renonce à rien.

Abigail. Ah ! monsieur Henri, vous voilà... venez... venez... je suis bien malheureuse, tout est contre moi... tout m'abandonne.

Bolingbroke, *gaîment.* C'est dans ces moments-là que mes amis me voient arriver. Voyons, ma petite Abigaïl, qu'y a-t-il ?[3]

Abigail. Il y a que cette fortune que vous nous aviez promise...

Bolingbroke. Elle a tenu parole... elle est venue exacte au rendez-vous.[4]

Abigal, *étonnée.* Comment cela ?

Bolingbroke. Ne vous ai-je pas parlé de lord Richard Bolingbroke, mon cousin ?

Abigail. Non vraiment.

Bolingbroke. Le plus impitoyable de mes créanciers, quoiqu'il fût comme moi de l'opposition ! C'est lui qui avait vendu mes dettes à la duchesse de Marlborough. Du reste, l'être le plus nul, le plus incapable.

Abigail. Je ne croirai jamais qu'il fût de la famille.

Bolingbroke. Il en était le chef. A lui tous

les biens[1]... à lui l'immense fortune de Bolingbroke.

ABIGAIL. Eh bien ! ce cousin...

BOLINGBROKE, *riant.* Regardez-moi bien. N'ai-je pas l'air d'un héritier ?

ABIGAIL. Vous, monsieur de Saint-Jean ?...

BOLINGBROKE. Moi-même... maintenant lord Henri de Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke, seul et dernier membre de cette illustre famille et possesseur d'un superbe héritage, pour lequel je viens demander justice à la reine.

ABIGAIL. Comment cela ?

BOLINGBROKE, *lui montrant la porte du fond qui s'ouvre.* Avec mes honorables collègues que voici ![2]... les principaux membres de l'opposition.

ABIGAIL. Et pourquoi donc ?

BOLINGBROKE, *à demi-voix.* Outre l'héritage, mon cousin laisse encore des espérances... celles d'une émeute dont sa mort sera peut-être la cause : c'est le premier service qu'il rend à notre parti... et jamais, à coup sûr,[3] il n'aura fait autant de bruit de son vivant[4]. Silence !... c'est la reine.

Scène VI.

ABIGAIL, *à droite du spectateur, plusieurs* SEIGNEURS *et* DAMES DE LA COUR *viennent se placer près d'elle.* SIR HARLEY *et les* MEMBRES DE L'OPPOSITION, *à gauche, se groupant autour de Bolingbroke.* LA REINE, LA DUCHESSE DE MARLBOROUH *et plusieurs* DAMES D'HONNEUR *sortant des appartements à droite et se plaçant au milieu du théâtre.*

BOLINGBROKE, *cherchant ses expressions*[5] *et s'efforçant de s'échauffer.* Madame, c'est un sincère ami de son pays, et de plus[6] un parent désolé,[7] qui

accourt au nom de la patrie en pleurs, demander justice et vengeance. Le défenseur de nos libertés, lord Richard, vicomte de Bolingbroke, mon noble cousin... hier, dans votre palais... et dans les jardins de Saint-James...

Abigail, *à part.* O ciel !...

Bolingbroke. A été frappé en duel... si l'on peut appeler duel... un combat sans témoins, où son adversaire, protégé dans sa fuite, a été soustrait à l'action des lois.[1]

La Duchesse. Permettez...

Bolingbroke. Et comment ne pas croire alors que ceux qui l'ont fait évader sont ceux qui avaient armé son bras ?... comment ne pas croire le ministère ?... (*A la duchesse et aux seigneurs qui témoignent leur impatience et haussent les épaules.*[2]) Oui, madame, je l'accuse, et les cris du peuple irrité parlent encore plus haut que moi... j'accuse les ministres... j'accuse leurs partisans... leurs amis... je ne nomme personne, mais j'accuse tout le monde... d'avoir voulu se défaire,[3] par trahison, d'un adversaire aussi redoutable que lord Richard Bolingbroke, et je viens déclarer à Sa Majesté, que si des troubles sérieux éclatent[4] aujourd'hui dans sa capitale, ce n'est pas à nous, ses fidèles sujets, qu'elle doit s'en prendre[5]... mais à ceux qui l'entourent et dont l'opinion publique réclame depuis longtemps le renvoi !

La Duchesse, *froidement.* Avez-vous terminé ?

Bolingbroke. Oui, madame.

La Duchesse. Maintenant voici la vérité... prouvée par les rapports authentiques que j'ai reçus ce matin.

Abigail, *à part.* Je meurs d'effroi.

La Duchesse. Il est malheureusement trop

vrai... qu'hier dans une allée du parc de Saint-James... lord Richard s'est battu en duel...

Bolingbroke. Avec qui !

La Duchesse. Avec un cavalier, dont il ignorait lui-même le nom... et la demeure...

Bolingbroke. Je demande à Votre Majesté si cela est vraisemblable...

La Duchesse. Cela est[1] cependant... ce sont les dernières paroles de lord Richard entendues par le peu de personnes qui étaient là... des employés du palais... que vous pouvez voir et interroger.

Bolingbroke. Je ne doute point de leur réponse !... les places honorables qu'ils occupent en sont un sûr garant. Mais enfin... si, comme madame la duchesse le prétend, le véritable coupable est échappé, sans qu'on l'aperçût, ce qui supposerait une grande connaisance des appartements et détours du palais, comment se fait-il[2] qu'on n'ait pris aucune mesure pour le découvrir ?

Abigail, *à part.* C'est fait de nous.[3]

Bolingbroke. Comment se fait-il que nous soyons obligés de stimuler le zèle, d'ordinaire si actif, de madame la surintendante, qui, par sa charge, a l'entière surveillance et la haute main[4] dans la maison de la reine... comment les ordres les plus sévères ne sont-ils pas déjà donnés ?...

La Duchesse. Ils le sont !

Abigail, *à part.* O ciel !

La Duchesse. Sa Majesté vient de prescrire les mesures les plus rigoureuses dans cette ordonnance...

La Reine. Dont nous confions l'exécution à madame la duchesse (*la remettant*[5] *à Bolingbroke*), et à vous, monsieur de Saint-Jean... je veux dire

mylord Bolingbroke, à qui ce titre, et les liens du sang[1] qui vous unissaient au défunt, imposent plus qu'à tout autre le devoir de poursuivre et de punir le coupable.

La Duchesse. On ne dira plus, je l'espère, que nous le protégeons et que nous voulons le soustraire à votre vengeance.

La Reine. Milord et messieurs, êtes-vous satisfaits ?

Bolingbroke. Toujours, quand on a vu Votre Majesté et qu'on a pu s'en faire entendre.

La reine salue de la main Bolingbroke et ses collègues qui s'inclinent profondément, et rentre avec la duchesse et ses femmes dans ses appartements à droite. Le reste de la foule s'écoule[2] par les portes du fond.

Scène VII.

ABIGAIL, *suit un instant les membres de l'opposition qui se retirent par la porte du fond, puis elle redescend le théâtre à gauche.* Bolingbroke.

Bolingbroke. A merveille !... mais ils croient que c'est fini... ils se trompent bien... grâce à cette ordonnance, j'arrêterai plutôt toute l'Angleterre... (*Se retournant vers Abigaïl qui, se soutenant à peine,*[3] *s'appuie sur le fauteuil à gauche.*) Ah ! mon Dieu !... qu'avez-vous donc ?

Abigail. Ce que j'ai !... vous venez de nous perdre.

Bolingbroke. Comment cela ?

Abigail. Ce coupable que vous avez dénoncé à la vengeance du peuple et de la cour... celui que vous êtes chargé de poursuivre... d'arrêter... de faire condamner...

BOLINGBROKE. Eh bien !...

ABIGAIL. Eh bien... c'est Arthur.

BOLINGBROKE. Quoi ? ce duel ?... cette rencontre ?...

ABIGAIL. C'était avec lord Bolingbroke votre cousin, qu'il ne connaissait pas... mais qui depuis longtemps l'avait insulté.

BOLINGBROKE, *poussant un cri.* J'y suis ![1]... l'homme à la chiquenaude... Oui, ma chère, une véritable chiquenaude... c'est elle qui a été la cause[2] de tout, d'un duel, d'une émeute... du superbe discours que je viens de prononcer... et plus encore d'une ordonnance royale.

ABIGAIL. Qui vous prescrit de l'arrêter.

BOLINGBROKE, *vivement.* L'arrêter !... Allons donc ![3] Celui à qui je dois tout, un rang, un titre et des millions ! non... non... je ne suis pas assez ingrat, assez grand seigneur pour cela. (*Prenant l'ordonnance qu'il veut déchirer.*) Et plutôt morbleu !... (*S'arrêtant.*) O ciel !... et tout un parti qui compte sur moi... et l'opposition entière que j'ai déchaînée contre ce malheureux duel... et puis enfin aux yeux de tous... c'est mon parent... c'est mon cousin...

ABIGAIL. Que faire, mon Dieu !...

BOLINGBROKE, *gaîment.* Parbleu !... je ne ferai rien... que du bruit... des articles et des discours, jusqu'à ce que vous ayez la certitude qu'il est en sûreté, et qu'il a quitté l'Angleterre... Je me montre alors, et je le fais poursuivre dans tout le royaume avec une rage qui met à l'abri[4] mes sentiments et ma responsabilité de cousin !

ABIGAIL. Ah ! que vous êtes bon... que vous êtes aimable !... C'est bien, c'est à merveille... Et comme depuis hier qu'il nous a quittés, il doit

être loin maintenant... (*Poussant un cri en apercevant Masham.*) Ah !

Scène VIII.

LES MÊMES, MASHAM.

Bolingbroke, *l'apercevant.* C'est fait de nous !... Malheureux ![1] qui vous ramène ? pourquoi revenir sur vos pas ?

Masham, *tranquillement.* Je ne suis jamais parti.

Abigail. Hier, cependant, vous m'avez fait vos adieux.

Masham. Je n'étais pas sorti de Londres, j'ai entendu galoper sur mes traces... c'était un officier qui me poursuivait, et qui, mieux monté que moi, m'eut bientôt rattrappé. J'eus un instant l'idée de me défendre... mais déjà je venais de blesser un homme... et en tuer un second qui ne m'avait rien fait... vous comprenez. Je m'arrêtai et lui dis : (*portant la main à son épée.*) Mon officier, je suis à vos ordres. — Mes ordres, me dit-il, les voici : et il me remit un paquet que j'ouvris en tremblant.

Abigail. Eh bien !

Masham. Eh bien ! c'est à confondre !...[2] c'était ma nomination d'officier dans les gardes.

Bolingbroke. Est-il possible ?

Abigail. Une pareille récompense !...

Masham. Après ce que je venais de faire !... Demain matin, continue mon jeune officier, vous remercierez la reine ; mais aujourd'hui nous avons un repas de corps...[3] tous vos camarades du régiment ; je me charge de vous présenter... venez... je vous emmène !... Que répondre ?... Je

ne pouvais pas prendre la fuite... c'était donner des soupçons, me trahir... m'avouer coupable...

Abigail. Et vous l'avez suivi ?...

Masham. A ce repas, qui a duré une partie de la nuit.

Abigail. Malheureux !...

Masham. Et pourquoi cela ?

Bolingbroke. Nous n'avons pas le temps de vous l'expliquer. Qu'il vous suffise de savoir...[1] que l'homme qui vous avait raillé et insulté était Richard Bolingbroke, mon parent.

Masham. Que dites-vous ?

Bolingbroke. Que votre premier coup d'épée m'a valu soixante mille livres sterling de revenu ;[2] je désire que le second vous en rapporte autant... Mais en attendant, c'est moi que l'on a chargé de vous arrêter.

Masham, *lui présentant son épée.* Je suis à vos ordres.

Bolingbroke. Eh ! non... je n'ai pas de brevet d'officier à vous offrir... ni de repas de corps...

Abigail. Heureusement... car il vous suivrait.

Bolingbroke. Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas vous trahir vous-même... Moi d'abord,[3] je vous chercherai très-peu, et si je vous trouve, ce sera votre faute et non la mienne.

Abigail. Jusqu'ici,[4] grâce au ciel, on n'a encore aucun soupçon, aucun indice.

Bolingbroke. Évitez d'en faire naître :[5] restez tranquille, restez chez vous, ne vous montrez pas.

Masham. Ce matin il faut que j'aille chez la reine.

Bolingbroke. Tant pis !...[6]

Masham. De plus... voici une lettre qui m'or-

donne justement tout le contraire de ce que vous me recommandez.

Abigaïl. Une lettre de qui ?

Masham. De mon protecteur inconnu ! celui sans doute à qui je dois mon nouveau grade... On vient de remettre chez moi ce billet et cette boîte...

L'Huissier, *paraissant à la porte des appartements de la reine.* Monsieur le capitaine Masham !

Masham. La reine qui m'attend... (*Remettant à Abigaïl la lettre et à Bolingbroke la boîte.*) Tenez... et voyez... *Il sort.*

Scène IX.

ABIGAIL, BOLINGBROKE.

Abigaïl. Qu'est-ce que cela signifie ?

Bolingbroke. Lisons !

Abigaïl, *lisant la lettre.* "Vous êtes officier ! j'ai tenu ma parole... tenez la vôtre en continuant à m'obéir ; tous les matins montrez-vous à la chapelle, et tous les soirs au jeu de la reine. Bientôt viendra le moment où je me ferai connaître... D'ici là,[1] silence et obéissance à mes ordres, sinon, malheur à vous !..."

Abigaïl. Et quels ordres, je vous le demande !

Bolingbroke. Celui de ne pas se marier.

Abigaïl. Une protection à ce prix-là, c'est terrible !

Bolingbroke. Plus que vous ne croyez, peut-être.

Abigaïl. Et pourquoi ?

Bolingbroke, *souriant.* C'est que ce protecteur mystérieux...

Abigaïl. Un ami de son père !... un lord !

Bolingbroke, *de même.* Je parierais plutôt pour une lady.[1]

Abigail. Allons donc ! lui ! Arthur ! un jeune homme si rangé,[2] et surtout si fidèle !

Bolingbroke. Ce n'est pas sa faute, si on le protége malgré lui et incognito.

Abigail. Ah ! ce n'est pas possible, et ce post-scriptum nous dira peut-être...

Bolingbroke, *gaîment.* Ah ! il y a un post-scriptum !

Abigail, *lisant avec émotion.* "J'envoie à monsieur le capitaine Masham les insignes de son nouveau grade."

Bolingbroke, *ouvrant la boîte qu'il tient.* Des ferrets en diamants d'une magnificence... c'est bien cela.[3]

Abigail, *les regardant.* O ciel !... je sais qui ! Ces diamants ! je les reconnais ! Ils ont été achetés dans les magasins de maître Tomwood et vendus par moi, la semaine dernière...

Bolingbroke. A qui ?... parlez !

Abigail. Oh ! je ne puis ! je n'ose... A une bien grande dame, et je suis perdue si Arthur en est aimé.

Bolingbroke. Que vous importe ! s'il ne l'aime point, s'il ne s'en doute même pas ?[4]

Abigail. Il le saura... je vais tout lui dire...

Bolingbroke, *la tenant par la main.* Non... si vous m'en croyez... il l'ignorera toujours !

Abigail. Pourquoi donc ?

Bolingbroke. Ma pauvre enfant !... vous ne connaissez pas les hommes ! Le plus modeste et le moins fat[5] a tant de vanité ! Il est si flatteur de se savoir aimé d'une grande dame !... Et s'il est vrai que celle-là soit si redoutable !...

ABIGAIL. Plus que je ne peux vous le dire.

BOLINGBROKE. Et quelle est-elle donc ?

ABIGAIL, *montrant la duchesse qui entre par la galerie à droite.* La voici !

BOLINGBROKE, *vivement et lui prenant la lettre qu'elle tient.* La duchesse !... (*A Abigaïl qu'il renvoie.*) Laissez-nous... laissez-nous.

ABIGAIL. Elle m'avait dit de l'attendre.

BOLINGBROKE, *la poussant par la porte à gauche.* Eh bien ! c'est moi qu'elle trouvera ! (*A part.*) O fortune, tu me devais cette revanche...

Scène X.

BOLINGBROKE, LA DUCHESSE. *Elle entre rêveuse. Bolingbroke s'approche et la salue respectueusement.*

LA DUCHESSE. Ah ! c'est vous, milord... je cherchais cette jeune fille...

BOLINGBROKE. Oserais-je[1] vous demander un moment d'audience ?

LA DUCHESSE. Parlez... auriez-vous quelque indice, quelque renseignement sur le coupable que nous sommes chargés de poursuivre ?

BOLINGBROKE. Aucun encore !...[2] et vous, madame ?

LA DUCHESSE. Pas davantage !...[3]

BOLINGBROKE, *à part.* Tant mieux.

LA DUCHESSE. Alors, que voulez-vous ?

BOLINGBROKE. D'abord m'acquitter de tout ce que je vous dois ! la reconnaissance m'en faisait un devoir ! Et devenu riche, par hasard, mon premier soin a été de faire remettre chez votre banquier un million de France,[4] pour payer les deux cent mille livres,[5] auxquelles vous aviez eu la confiance d'estimer mes dettes.

La Duchesse. Monsieur...

Bolingbroke. C'était beaucoup !... je n'en aurais pas donné cela, et pour bonnes raisons !... Par l'événement, et malgré vous, il se trouve que[1] vous y aurez gagné trois cents pour cent... j'en suis ravi... vous voyez, comme vous me faisiez l'honneur de me le dire, que l'affaire n'est pas si désastreuse...

La Duchesse, *souriant.* Mais si, vraiment...[2] pour vous !

Bolingbroke. Non, madame ; vous m'avez appris que pour parvenir, la première qualité de l'homme d'Etat était l'ordre qui mène à la fortune, laquelle conduit à la liberté et au pouvoir, car grâce à elle[3] on n'a plus besoin de se vendre, et souvent on achète les autres...

Cette leçon vaut bien un million sans doute ![4]

Je ne le regrette pas et je mettrai désormais vos enseignements à profit.

La Duchesse. Je comprends ! n'ayant plus à craindre pour votre liberté... vous allez me faire une guerre plus violente encore.

Bolingbroke. Au contraire...je viens vous proposer la paix.

La Duchesse. La paix entre nous !... c'est difficile.

Bolingbroke. Eh bien ! une trêve... une trêve de vingt-quatre heures !

La Duchesse. A quoi bon ?... Vous pouvez quand vous voudrez commencer l'attaque dont vous m'avez menacée ; j'ai dit moi-même à la reine et à toute la cour qu'Abigaïl était ma parente ; mes bienfaits ont devancé[5] vos calomnies, et je venais annoncer à cette jeune fille que je la plaçais à trente lieues de Londres, dans une mai-

son royale, faveur recherchée [1] par les plus nobles familles du royaume!

Bolingbroke. C'est fort généreux; mais je doute qu'elle accepte!

La Duchesse. Pour quelle raison, s'il vous plaît?

Bolingbroke. Elle tient à [2] rester à Londres.

La Duchesse, *avec ironie.* A cause de vous peut-être?

Bolingbroke, *avec fatuité.*[3] C'est possible!

La Duchesse, *gaîment.* Eh! mais... je commence à le croire!... l'intérêt que vous lui portez... l'insistance, la chaleur que vous mettez à la défendre... (*Souriant.*) Là, vraiment, milord, est-ce que vous aimeriez cette petite?

Bolingbroke. Quand ce serait?...[4]

La Duchesse, *gaîment.* Je le voudrais.

Bolingbroke. Et pourquoi?

La Duchesse, *de même.* Un homme d'État amoureux, il est perdu!... il n'est plus à craindre!...

Bolingbroke. Je ne vois pas cela!... Je connais de hautes capacités politiques qui mènent de front [5] les amours et les affaires... qui se délassent des préoccupations sérieuses par de plus douces pensées et sortent parfois des détours [6] de la diplomatie pour entrer dans de piquantes et mystérieuses intrigues. — Je connais entr'autres une grande dame, que vous connaissez aussi, qui, charmée de la jeunesse et de la naïveté d'un petit gentilhomme de province, a trouvé bizarre et amusant (je ne lui suppose pas d'autre intention) de devenir sa protectrice invisible... sa providence terrestre, et sans jamais se nommer, sans apparaître à ses yeux, elle s'est chargée de son avancement et de sa fortune... (*Geste de la duchesse.*) C'est intéressant, n'est-ce pas, madame?... Eh bien!

ce n'est rien encore ! — Dernièrement, et par son mari qui est un grand général, elle a fait nommer son protégé officier dans les gardes, et, ce matin même, l'a prévenu mystérieusement de son nouveau grade, en lui en envoyant les insignes... des ferrets en diamants que l'on dit magnifiques...

La Duchesse, *avec embarras.* Ce n'est guère vraisemblable[1]... et à moins que vous ne soyez bien sûr...

Bolingbroke. Les voici... ainsi que la lettre qui les accompagnait. (*A demi-voix.*) Vous comprenez qu'à nous deux[2]... car nous deux seulement connaissons ce secret, nous pourrions perdre cette grande dame !... Des places ainsi données sont sujettes aux contrôles des chambres[3] et de l'opposition... Vous me direz qu'il faut des preuves... mais ce riche présent acheté par elle... cette lettre, l'écriture qui, quoique déguisée, pourrait aisément être reconnue, tout cela donnerait lieu à une effroyable publicité que cette grande dame pourrait peut-être braver : mais elle a un mari... ce général dont je parlais... un caractère violent et emporté,[4] dont un pareil scandale exciterait la fureur... car un grand homme, un héros tel que lui, devait penser que les lauriers préservaient de la foudre...

La Duchesse, *avec colère.* Monsieur !...

Bolingbroke, *changeant de ton.* Madame la duchesse... parlons sans métaphore.—Vous comprenez que ces preuves ne peuvent rester entre mes mains, et que mon intention est de les rendre à qui elles appartiennent...

La Duchesse. Ah ! s'il était vrai !...

Bolingbroke. Entre nous, point de promesses,[5]

ni de protestations.—Des faits!—Abigaïl sera admise aujourd'hui par vous dans la maison de la reine... et tout ceci vous sera remis.

La Duchesse. A l'instant...

Bolingbroke. Non... dès son entrée en fonctions[1]... et il dépend de vous que ce soit dès demain... dès ce soir.

La Duchesse. Ah! vous vous méfiez de moi et de ma parole?

Bolingbroke. Ai-je tort?

La Duchesse. La haine vous aveugle.

Bolingbroke, *galamment*. Non... car je vous trouve charmante! et si au lieu d'être dans des camps opposés, le ciel nous eût réunis, nous aurions gouverné le monde!

La Duchesse. Vous croyez...

Bolingbroke. Rien de plus vrai! Livré à moi-même,[2] je suis toujours la franchise personnifiée!

La Duchesse. Eh bien! donnez-m'en une preuve... une seule, et je consens.

Bolingbroke. Laquelle?

La Duchesse. Comment avez-vous découvert ce secret?

Bolingbroke. Je ne puis l'avouer sans compromettre une personne.

La Duchesse. Que je devine!... Vous êtes riche maintenant, et comme vous me le disiez tout à l'heure... vous avez acheté à prix d'or[3]... convenez-en, les aveux du vieux William, mon confident.

Bolingbroke, *souriant*. C'est possible.

La Duchesse. Le seul de mes serviteurs en qui j'eusse confiance!

Bolingbroke. Mais, silence avec lui.

La Duchesse. Avec tous !

Bolingbroke. Ce soir la nomination d'Abigaïl...

La Duchesse. Ce soir, cette lettre...

Bolingbroke. Je le promets,—trève loyale et franche pour aujourd'hui !...

La Duchesse. Soit ! (*Elle lui tend la main que Bolingbroke porte à ses lèvres. A part.*) Et demain la guerre... (*Elle sort par la porte à droite et Bolingbroke par la porte à gauche.*)

ACTE TROISIÈME.

Scène I.

ABIGAIL, *tenant un livre*, LA REINE, *tenant à la main un ouvrage de tapisserie, entrant par la porte à droite.—Abigaïl se tient debout près de la reine, qui va s'asseoir à droite du spectateur, près du guéridon.*

Abigail. Je ne puis revenir de mon bonheur[1] et quoique depuis deux jours je ne quitte plus Votre Majesté, je ne puis croire encore qu'il me soit permis, à moi, la pauvre Abigaïl, de vous consacrer ma vie.

La Reine. Ah ! ce n'est pas sans peine !... Tu as dû penser, lorsque je t'ai si froidement accueillie, que tout était perdu. Mais, vois-tu bien, ma fille,[2] on ne me connaît pas... J'ai l'air de céder[3]... je cède même pendant quelque temps ; mais je ne perds pas de vue mes projets, et, à la première occasion qui se présente de montrer du caractère[4]... C'est ce qui est arrivé ![5]

Abigail. Vous avez parlé à la duchesse en reine ! [1]

La Reine, *naïvement.* Non, je ne lui ai rien dit; mais elle a bien vu à ma froideur que je n'étais pas satisfaite... et d'elle même, quelques heures après, elle est venue d'un air embarrassé m'avouer, qu'après tout, et quels que fussent les obstacles qui s'opposaient à ta nomination, elle devait faire céder les convenances [2] à ma volonté... et après, pour la punir... j'ai encore hésité quelques instants... et puis j'ai dit que décidément... je voulais ! [3]

Abigail. Que de bontés ! [4] (*Montrant le livre qu'elle tient à la main.*) Votre Majesté veut-elle ?... (*La reine lui fait signe qu'elle est prête à l'entendre.—Abigaïl va chercher un tabouret, se place près de la reine, ouvre le livre et lit.*) Histoire du parlement !...

La Reine, *avec un geste d'ennui et posant la main sur le livre.* Sais-tu que j'avais bien raison de te désirer... car depuis que tu es avec moi, ma vie n'est plus la même ! Je ne m'ennuie plus, je pense tout haut... je suis libre... je ne suis plus reine.

Abigail, *toujours le livre à la main.* [5] Les reines s'ennuient donc ?

La Reine, *lui prenant des mains le livre qu'elle jette sur le guéridon qui est près d'elle.* A périr !... Moi surtout... S'occuper toute la journée de choses qui ne disent rien au cœur, ni à l'imagination. N'avoir affaire qu'à des gens si positifs, [6] si égoïstes, si arides. [7] Avec eux j'écoute... avec toi je cause : tu as des idées si jeunes et si riantes !

Abigail. Pas toujours !... je suis si triste parfois !

La Reine. Ah ! il y a une tristesse qui ne me déplaît pas... comme hier, par exemple, quand nous parlions de mon pauvre frère, qu'ils ont exilé... et que je ne puis revoir ni embrasser, moi, la reine... que par un bill du parlement que je n'obtiendrai peut-être pas !

Abigail. Ah ! c'est affreux.

La Reine. N'est-ce pas ?... Et pendant que je parlais, je t'ai vu pleurer, et, depuis ce moment-là, toi, qui as su me comprendre, je t'aime comme une compagne, comme une amie.

Abigail. Ah ! qu'ils ont raison [1] de vous appeler la bonne reine Anne.

La Reine. Oui, je suis bonne. Ils le savent, et ils en abusent... Ils me tourmentent, ils m'accablent d'embarras, d'affaires et de demandes ; il leur faut des places :[2] ils en veulent tous ! et tous la même... tous la plus belle !

Abigail. Eh bien ! donnez-leur des honneurs et du pouvoir... moi, je ne veux que vos chagrins.

La Reine, *se levant et jetant son ouvrage sur le guéridon.* Ah ! c'est ma vie entière que tu me demandes, et que je te donnerai. Tu me tiendras lieu de ceux que je regrette, car nous sommes tous exilés... eux en France et moi sur ce trône.

Abigail. Et pourquoi rester isolée et sans famille, vous qui êtes jeune... qui êtes libre ?

La Reine. Tais-toi[3]... tais-toi !... C'est ce qu'ils disent tous, et, à les en croire,[4] il faudrait se donner à un époux que je n'aurais pas choisi ; n'écouter que la raison d'État, accepter un mariage imposé par le parlement et la nation... Non, non... j'ai préféré ma liberté... j'ai préféré à l'esclavage la solitude et l'abandon.

Abigail. Je comprends... quand on est princesse,

on ne peut donc pas choisir soi-même... ni aimer personne ?

LA REINE. Non vraiment !

ABIGAIL. Comment !... en idée, en rêve,[1] il n'est pas permis de penser à quelqu'un ?

LA REINE, *souriant.* Le parlement le défend.

ABIGAIL. Et vous n'oseriez le braver ? Vous n'auriez pas ce courage... vous, la reine ?

LA REINE. Qui sait ? je suis peut-être plus brave que tu ne crois !

ABIGAIL, *vivement.* A la bonne heure ![2]

LA REINE. Je plaisante !... C'est, comme tu le disais... un rêve ! une idée... un avenir mystérieux,[3] des projets chimériques où l'imagination se complaît et s'arrête ![4] des songes que l'on fait, éveillée, et qu'on ne voudrait peut-être pas réaliser... même quand ce serait possible. En un mot, un roman à moi seule que je compose... et qui ne sera jamais lu.

ABIGAIL. Et pourquoi donc pas ? une lecture à nous deux... à voix basse... que j'en connaisse[5] seulement le héros.

LA REINE, *souriant.* Plus tard... je ne dis pas.[6]

ABIGAIL. C'est quelque beau seigneur, j'en suis sûre.

LA REINE. Peut-être ! Tout ce que je sais, c'est que depuis deux ou trois mois, à peine lui ai-je adressé la parole... et lui, jamais !... C'est tout simple... à la reine...

ABIGAIL. C'est vrai... c'est gênant d'être reine ! Mais, avec moi, vous m'avez promis de ne pas l'être !... Alors, entre nous, à vos moments perdus,[7] nous pourrons parler de l'inconnu... sans craindre le parlement.

LA REINE. Tu as raison !... ici il n'y a pas de

dangers ! et ce qu'il y a de charmant, Abigaïl, ce que j'aime en toi, c'est que tu n'es pas comme eux tous, qui me parlent toujours d'affaires d'État !... toi, jamais !

ABIGAIL. Ah ! mon Dieu !...

LA REINE. Qu'as-tu donc ?

ABIGAIL. C'est que justement j'ai[1] une demande à vous adresser, une demande très-importante de la part...

LA REINE. De qui ?...

ABIGAIL. De lord Bolingbroke... Ah ! que c'est mal ![2]... ses intérêts que j'oubliais !... et qu'il venait de nous confier, à moi... et à monsieur Masham...

LA REINE, *avec émotion.* Masham !...

ABIGAIL. L'officier qui est aujourd'hui de service[3] au palais... — Imaginez-vous, madame, qu'autrefois Bolingbroke avait rencontré, dans son voyage en France, un digne gentilhomme... un ami... qui lui avait rendu les plus grands services, et il voudrait, à son tour, obtenir pour cet ami...

LA REINE. Une place ?... un titre ?...

ABIGAIL. Non... une audience de Votre Majesté, ou du moins une invitation pour ce soir au cercle de la cour.

LA REINE. C'est la duchesse qui, en qualité de surintendante, est chargée des invitations, je vais donner son nom. (*Passant près de la table à gauche et s'asseyant pour écrire.*) Quel est-il ?

ABIGAIL. Le marquis de Torcy.

LA REINE, *vivement.* Tais-toi.

ABIGAIL. Et pourquoi donc ?

LA REINE, *toujours assise.* Un seigneur que j'estime, que j'honore !... mais un envoyé de

Louis XIV ; et si l'on savait même que tu as parlé pour lui…

ABIGAIL. Eh bien ?

LA REINE. Eh bien !… il n'en faudrait pas davantage[1] pour exciter des soupçons, des jalousies, des exigences… c'est l'amitié la plus fatigante !… et si je voyais le marquis…

ABIGAIL. Mais lord Bolingbroke y compte… il y attache une importance… il prétend que tout est perdu, si vous refusez de le recevoir.

LA REINE. En vérité !

ABIGAIL. Et vous, qui êtes la maîtresse, qui êtes la reine… vous le voudrez, n'est-ce pas ?

LA REINE, *avec embarras.* Certainement… je le voudrais.

ABIGAIL, *vivement.* Vous promettez ?

LA REINE. Mais c'est que[2]… silence !

Scène II.

LA DUCHESSE, LA REINE, ABIGAIL.

LA DUCHESSE, *entrant par la porte du fond.* Voici, madame, des dépêches du maréchal… et puis, malgré l'effet qu'a produit le discours de Bolingbroke… (*Elle s'arrête en apercevant Abigaïl.*)

LA REINE. Eh bien !… achevez.

LA DUCHESSE, *montrant Abigaïl.* J'attends que mademoiselle soit sortie.

ABIGAIL, *s'adressant à la reine.* Votre Majesté m'ordonne-t-elle de m'éloigner ? [3]

LA REINE, *avec embarras.* Non… car j'ai tout à l'heure[4] des ordres à vous donner… (*Avec une sécheresse affectée.*) Prenez un livre. (*A la duchesse d'un air gracieux.*) Eh bien ! duchesse ?…

La Duchesse, *avec humeur.*[1] Eh bien ! malgré le discours de Bolingbroke, les subsides seront votés, et la majorité, jusqu'ici douteuse, se dessine pour nous,[2] à la condition que la question sera nettement tranchée,[3] et qu'on renoncera à toute négociation avec Louis XIV.

La Reine. Certainement.

La Duchesse. Voilà pourquoi l'arrivée à Londres et la présence du marquis de Torcy produisaient un si mauvais effet ; et j'ai eu grandement raison,[4] comme nous en étions convenues, de promettre en votre nom que vous ne le verriez pas, et qu'aujourd'hui même il recevrait ses passeports.

Abigail, *près du guéridon à droite où elle est assise et laissant tomber son livre.* O ciel !

La Duchesse. Qu'avez-vous !

Abigail, *regardant la reine d'un air suppliant.* Ce livre... que j'ai laissé tomber !

La Reine, *à la duchesse.* Il me semble, cependant... que sans rien préjuger,[5] on pourrait peut-être entendre le marquis...

La Duchesse. L'entendre... le recevoir... pour que la majorité incertaine et flottante[6] se tourne contre nous et donne gain de cause à Bolingbroke ![7]

La Reine. Vous croyez !...

La Duchesse. Mieux vaudrait cent fois retirer le bill, ne pas le présenter ; et si Votre Majesté veut en prendre sur elle les conséquences, et s'exposer au bouleversement général qui en sera la suite...

La Reine, *effrayée et avec humeur.* Eh ! non, mon Dieu ! qu'on ne m'en parle plus... c'en est trop déjà !

Elle va s'asseoir près de la table à gauche.

La Duchesse. A la bonne heure![1] Je vais annoncer au maréchal ce qui se passe, et en même temps écrire, pour le marquis de Torcy, cette lettre que je soumettrai à l'approbation et à la signature de Votre Majesté...

La Reine. C'est bien!

La Duchesse. Ici... à trois heures, en venant la prendre pour aller à la chapelle!

La Reine. A merveille[2]... je vous remercie!...

La Duchesse, *à part.* Enfin! (*Elle sort.*)

Abigail, *qui pendant ce temps est toujours restée assise près du guéridon.* Pauvre marquis de Torcy ... nous voilà bien![3]

Elle se lève et va replacer près de la porte du fond le tabouret qu'elle y avait pris.

La Reine, *à gauche et prenant les dépêches que la duchesse lui a remises.* Ah! quel ennui! Entendrai-je donc toujours parler de bill, de parlement, de discussions politiques?...et ces dépêches du maréchal... qu'il me faut lire, comme si je comprenais quelque chose à ces termes de guerre! (*Elle parcourt le rapport.*)

Scène III.

la reine, abigail, masham, *paraissant à la porte du fond, près d'Abigaïl.*

Abigail. Eh! mon Dieu, que voulez-vous?

Masham, *à voix basse.* Une lettre de notre ami!

Abigail. De Bolingbroke!... (*Lisant vivement.*) "Ma chère enfant... Puisque la fortune vous sourit, je conseille à vous et à Masham de parler au plus tôt[4] de votre mariage à la reine. Mais pendant que vous êtes en faveur... moi, je suis

perdu !...—Venez à mon aide ! Je suis là... je vous attends !... il y va de notre salut à tous.[1]" Ah ! j'y cours.

Elle sort par la porte du fond et Masham la suit.

Scène IV.

LA REINE, MASHAM.

LA REINE, *toujours assise, se retournant au bruit de ses pas.* Qu'est-ce ? (*Masham s'arrête.*) Ah ! c'est l'officier de service.[2] C'est vous, monsieur Masham.

MASHAM. Oui, madame. (*A part.*) Si j'osais, comme Bolingbroke nous le conseille, lui parler de notre mariage...

LA REINE. Que voulez-vous ?

MASHAM. Une grâce de Votre Majesté.

LA REINE. A la bonne heure ![3]... vous qui ne parlez jamais... qui ne demandez jamais rien !...

MASHAM. C'est vrai, madame, je n'osais pas... mais aujourd'hui...

LA REINE. Qui vous rend plus hardi ?

MASHAM. La position où je me trouve... et si Votre Majesté daigne m'accorder quelques instants d'audience...

LA REINE. Dans ce moment c'est difficile... des dépêches de la plus haute importance...

MASHAM, *respectueusement.* Je me retire !...

LA REINE. Non !... je dois avant tout justice à mes sujets ; je dois accueillir leurs réclamations et leurs demandes... et la vôtre a rapport[4] sans doute à votre grade ?

MASHAM. Non, madame !

LA REINE. A votre avancement ?...

MASHAM. Oh! non, madame, je n'y pense pas!

LA REINE, *souriant.* Ah!... et à quoi pensez-vous donc?

MASHAM. Pardon... madame!... je crains que ce ne soit manquer de respect[1] à la reine que d'oser ainsi lui parler de mes secrets.

LA REINE, *gaîment.* Pourquoi donc? j'aime beaucoup les secrets! Continuez, je vous prie! (*lui tendant la main*), et comptez d'avance sur notre royale protection.

MASHAM, *portant la main à ses lèvres.* Ah! madame!

LA REINE, *retirant sa main, avec émotion.* Eh bien!

MASHAM. Eh bien! madame... j'avais déjà et sans m'en douter[2] un protecteur puissant.

LA REINE, *faisant un geste de surprise.* Ah! bah!

MASHAM. Cela vous étonne?...

LA REINE, *le regardant avec bienveillance.* Non!... cela ne m'étonne pas...

MASHAM. Ce protecteur... qui jamais ne s'est fait connaître... me défend[3]... sous peine de sa colère...

LA REINE. Eh bien!... vous défend...

MASHAM. De jamais me marier!

LA REINE, *riant.* Vous!... vous avez raison!... c'est une aventure!... et des plus intéressantes... (*Avec curiosité.*) Achevez, achevez... (*Se retournant avec humeur[4] vers Abigaïl qui rentre.*) Qu'est-ce donc?... qui se permet d'entrer ainsi?

Scène V.

LES MÊMES, ABIGAIL.

LA REINE. Ah! c'est toi, Abigaïl!... plus tard[5] je te parlerai.

Abigail. Eh ! non, madame, c'est sur-le-champ ![1] Un ami qui vous est dévoué... et qui me demande avec instance[2] de le faire arriver jusqu'à Votre Majesté !

La Reine, *avec humeur.* Toujours interrompue et dérangée... pas un instant pour s'occuper d'affaires sérieuses !... Que me veut-on ?[3]... quelle est cette personne ?

Abigail. Lord Bolingbroke.

La Reine, *avec effroi et se levant.* Bolingbroke !

Abigail. Il s'agit,[4] dit-il, de la question la plus grave, la plus importante !

La Reine, *à part, avec impatience.* Encore des réclamations, des plaintes, des discussions... (*Haut.*) C'est impossible... la duchesse va venir.

Abigail. Eh bien ! avant qu'elle revienne !

La Reine. Je t'ai dit que je ne voulais plus être tourmentée, ni entendre parler d'affaires d'État... D'ailleurs maintenant cette entrevue ne servirait à rien !

Abigail. Alors, voyez-le toujours,[5] ne fût-ce que pour le congédier... car j'ai dit qu'on le laissât monter.

La Reine. Et la duchesse que j'attends et qui va se rencontrer avec lui ?... Qu'avez-vous fait ?

Abigail. Punissez-moi, madame, car le voici !

La Reine, *avec colère en traversant le théâtre.* Laissez-nous !

Abigail, *à Bolingbroke qu'elle rencontre au fond du théâtre et à voix basse.* Elle est mal disposée !

Masham, *de même.* Et vous n'y pourrez rien ![6]

Bolingbroke. Qui sait ?... le talent... ou le hasard !... celui-là surtout !...

Abigaïl et Masham sortent.

Scène VI.

BOLINGBROKE, LA REINE, *qui a été s'asseoir sur le fauteuil, à droite, près du guéridon.*

La Reine, *à Bolingbroke qui s'approche d'elle et la salue respectueusement.* Dans tout autre moment, Bolingbroke, je vous recevrais avec plaisir, car, vous le savez, j'en ai toujours à vous voir... mais aujourd'hui et pour la première fois...

Bolingbroke. Je viens pourtant[1] vous parler des plus chers intérêts de l'Angleterre... et le départ du marquis de Torcy...

La Reine, *se levant.* Ah! je m'en doutais![2]... et c'est justement là ce que je craignais. Je sais, Bolingbroke, tout ce que vous allez me dire.. j'apprécie vos motifs et vous en remercie... Mais, voyez-vous, ce serait inutile; les passeports du marquis vont être signés...

Bolingbroke. Ils ne le sont pas encore! et s'il part, c'est la guerre plus terrible que jamais, c'est une lutte qui n'aura pas de terme[3]... et si vous daigniez seulement m'écouter...

La Reine. Tout est arrangé et convenu... j'ai donné ma parole... s'il faut même vous le dire... j'attends la duchesse pour cette signature... elle va venir à trois heures et si elle vous trouvait ici...

Bolingbroke. Je comprends...

La Reine. Ce seraient de nouvelles scènes!... de nouvelles discussions... que je ne serais pas en état de supporter... Et vous, Bolingbroke, dont je connais le dévoûment... vous qui êtes, pour moi, un ami véritable...

Bolingbroke. Vous m'éloignez... vous me congédiez pour accueillir une ennemie... Pardon,

madame! je vais céder la place à la duchesse... mais l'heure où elle doit venir n'a pas encore sonné; accorderez-vous au moins à mon zèle et à ma franchise le peu de minutes qui nous restent?... Je ne vous imposerai pas la fatigue de me répondre... vous n'aurez que celle de m'écouter. (*La reine, qui était près de son fauteuil, s'y laisse tomber et s'assied. — Regardant la pendule.*) Un quart d'heure, madame, un quart d'heure!... c'est tout ce qui m'est laissé pour vous peindre la misère de ce pays. Son commerce anéanti, ses finances détruites, sa dette augmentant chaque jour, le présent dévorant l'avenir... Et tous ces maux provenant de la guerre... d'une guerre inutile à notre honneur et à nos intérêts. Ruiner l'Angleterre pour agrandir l'Autriche... payer des impôts pour que l'Empereur soit puissant et le prince Eugène glorieux... continuer une alliance dont ils profitent seuls... Oui, madame... si vous ne croyez pas à mes paroles, s'il vous faut des faits positifs, savez-vous que la prise de Bouchain,[1] dont les alliés ont eu tout l'honneur, a coûté sept millions de livres sterling à l'Angleterre?

La Reine. Permettez, milord!...

Bolingbroke, *continuant.* Savez-vous qu'à Malplaquet[2] nous avons perdu trente mille combattants, et que dans leur glorieuse défaite les vaincus n'en ont perdu que huit mille. Et si Louis XIV eût résisté à l'influence de madame de Maintenon,[3] qui est sa duchesse de Marlborough à lui; si, au lieu de demander aux salons de Versailles un duc de Villeroi[4] pour commander ses armées... Louis XIV eût interrogé les champs de bataille et choisi Vendôme[5] ou Catinat[6]... savez-vous ce qui serait arrivé à nous et à nos alliés?...

Seule contre tous, la France en armes tient tête à l'Europe, et bien commandée elle lui commande. Nous l'avons vu et peut-être le verrions-nous encore : ne l'y contraignons pas !

La Reine. Oui, Bolingbroke, oui, vous qui voulez la paix... vous avez peut-être raison... Mais je ne suis qu'une faible femme, et pour arriver à [1] ce que vous me proposez... il faut un courage que je n'ai pas... Il faut se décider entre vous et des personnes qui, elles aussi, me sont dévouées...

Bolingbroke, *s'animant.* Qui vous trompent... je vous le jure... je vous le prouverai.

La Reine. Non... non... laissez-moi l'ignorer !... Il faudrait encore s'irriter... en vouloir [2] à quelqu'un... je ne le puis.

Bolingbroke, *à part.* Oh ! qu'attendre d'une reine qui ne sait pas même se mettre en colère ? [3] (*Haut.*) Quoi ! madame, s'il vous était démontré d'une manière évidente, irrécusable, qu'une partie de nos subsides entre dans les coffres du duc de Marlborough, et que c'est là le motif qui lui fait continuer la guerre...

La Reine, *écoutant et croyant entendre la duchesse.* Silence... j'ai cru entendre... Partez, Bolingbroke... on vient...

Bolingbroke. Non, madame... (*Continuant avec chaleur.*) Si j'ajoutais qu'un intérêt non moins vif et plus tendre fait redouter à la duchesse une paix fatale et gênante, qui ramènerait le duc à Londres et à la cour...

La Reine. Voilà ce que je ne croirai jamais...

Bolingbroke. Voilà cependant la vérité !... Et ce jeune officier qui tout à l'heure était ici...

Arthur Masham peut-être... pourrait vous donner de plus exacts renseignements...

La Reine, *avec émotion.* Masham... que dites-vous ?

Bolingbroke. Qu'il est aimé de la duchesse...

La Reine, *tremblante.* Lui !...Masham !...

Bolingbroke, *prêt à sortir.* Lui... ou tout autre, qu'importe ?

La Reine, *avec colère.* Ce qu'il m'importe, dites-vous ?... (*Se levant vivement.*) Si l'on m'abuse, si l'on me trompe !... si l'on met en avant[1] les intérêts de l'État, quand il s'agit de[2] caprices, d'intrigues, ou d'intérêts particuliers... Non... non... il faut que tout s'explique ! Restez, milord, restez ! moi, la reine, je veux... je dois tout savoir !

(*Elle va regarder du côté de la galerie à droite et revient.*)

Bolingbroke, *à part pendant ce temps.* Est-ce que par hasard... le petit Masham ?... O destins de l'Angleterre, à quoi tenez-vous ? [3]

La Reine, *avec émotion.* Eh bien ! Bolingbroke, vous disiez donc que la duchesse...

Bolingbroke, *observant la reine.* Désire la continuation de la guerre...

La Reine, *de même.* Pour tenir son mari éloigné de Londres...

Bolingbroke, *de même.* Oui, madame...

La Reine. Et par affection pour Masham...

Bolingbroke. J'ai quelques raisons de le croire.

La Reine. Lesquelles ?

Bolingbroke, *vivement.* D'abord c'est la duchesse qui l'a fait entrer à la cour dans la maison de Sa Majesté.

LA REINE. C'est vrai !

BOLINGBROKE, *de même.* C'est par elle qu'il a obtenu le brevet d'enseigne.

LA REINE. C'est vrai !

BOLINGBROKE. Par elle enfin que, depuis quelques jours, il a été nommé officier dans les gardes.

LA REINE. Oui, oui, vous avez raison, sous prétexte que moi-même, je le voulais... je le désirais... (*Vivement.*) Et j'y pense maintenant, ce protecteur inconnu... dont Masham me parlait...

BOLINGBROKE. Ou plutôt cette protectrice...

LA REINE. Qui lui défendait de se marier...

BOLINGBROKE, *près de la reine et presque à son oreille.* C'était elle... Aventure romanesque, qui souriait à [1] sa vive imagination ! C'est pour se livrer sans contrainte à de si doux loisirs, que la noble duchesse retient son mari à la tête des armées et fait voter des subsides pour continuer la guerre !... (*Avec intention.*) La guerre qui fait sa gloire, sa fortune... et son bonheur... bonheur d'autant plus grand qu'il est ignoré ! et que, par un piquant hasard, dont elle rit au fond du cœur, les augustes personnes qui croient servir son ambition... servent en même temps ses amours !... (*Voyant le geste de colère de la reine*) Oui, madame...

LA REINE. Silence !... c'est elle !...

Scène VII.

BOLINGBROKE, LA REINE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *sortant de la porte à droite, s'avance fièrement. Elle aperçoit Bolingbroke près de la reine et reste stupéfaite.* Bolingbroke... (*Bolingbroke s'incline et salue.*)

La Reine, *qui pendant cette scène cherche toujours à cacher sa colère, s'adressant froidement à la duchesse.* Qu'est-ce, milady ?... Que voulez-vous ?

La Duchesse, *lui tendant les papiers qu'elle tient à la main.* Les passe-ports du marquis de Torcy... et la lettre qui les accompagne !

La Reine, *sèchement.* C'est bien !... (*Elle jette les papiers sur la table.*)

La Duchesse. Je l'apporte à signer à Votre Majesté.

La Reine, *de même et allant s'asseoir à la table à gauche.* Très-bien... Je lirai... j'examinerai.

La Duchesse, *à part.* O ciel !... (*Haut.*) Votre Majesté avait cependant décidé que ce serait aujourd'hui même... et ce matin...

La Reine. Oui, sans doute... mais d'autres considérations m'obligent à différer...

La Duchesse, *avec colère et regardant Bolingbroke.* Ah ! je devine sans peine ! et il m'est aisé de voir à quelle influence Votre Majesté cède en ce moment !

La Reine, *cherchant à se contenir.* Que voulez-vous dire ?... et quelle influence ? Je n'en connais aucune... je ne cède qu'à la voix de la raison, de la justice et du bien public...

Bolingbroke, *debout près de la table et à droite de la reine.* Nous le savons tous !...

La Reine. On peut empêcher la vérité d'arriver jusqu'à moi... mais dès qu'elle m'est connue... dès qu'il s'agit des intérêts de l'État... je n'hésite plus !

Bolingbroke. C'est parler en reine...

La Reine, *s'animant.* Il est évident que la prise de Bouchain coûte sept millions de livres sterling à l'Angleterre...

LA DUCHESSE. Madame !...

LA REINE, *s'animant de plus en plus.* Tout calculé... il est évident qu'à la bataille de Hochstett,[1] ou de Malplaquet, nous avons perdu trente mille combattants.

LA DUCHESSE. Mais permettez...

LA REINE, *se levant.* Et vous voulez que je signe une lettre pareille, que je prenne une mesure aussi importante, aussi grave... avant de connaître au juste... et de savoir par moi-même ?... Non, madame la duchesse... je ne veux pas servir des desseins ambitieux... ou d'autres ! et je ne leur sacrifierai pas les intérêts de l'État.

LA DUCHESSE. Un mot seulement...

LA REINE. Je ne puis... Voici l'heure de nous rendre à la chapelle... (*A Abigaïl qui vient de sortir par la porte à droite.*) Viens, partons !

ABIGAIL. Comme Votre Majesté est émue !

LA REINE, *à demi-voix et l'amenant sur le bord du théâtre.*[2] Ce n'est pas sans raison !... Il est un mystère[3] que je veux pénétrer... et cette personne, dont nous parlions tantôt, il faut absolument la voir, l'interroger...

ABIGAIL, *gaîment.* Qui ?... l'inconnu ?

LA REINE. Oui... tu me l'amèneras, cela te regarde ![4]

ABIGAIL, *de même.* Pour cela, il faut le connaître !

LA REINE, *se retournant et apercevant Masham qui vient d'entrer par la porte du fond et lui présente ses gants et sa Bible, dit tout bas*[5] *à Abigaïl.* Tiens, le voici !

ABIGAIL, *immobile de surprise.* O ciel !

BOLINGBROKE, *qui est passé près d'elle.* La partie est superbe ![6]

ABIGAIL. Elle est perdue !...

BOLINGBROKE. Elle est gagnée !

(*La reine, qui a pris des mains de Masham les gants et la Bible, fait signe à Abigaïl de la suivre.— Toutes deux s'éloignent.—La duchesse reprend avec colère les papiers qui sont sur la table, et sort; Bolingbroke la regarde d'un air de triomphe.*)

ACTE QUATRIÈME.

Scène I.

LA DUCHESSE.

C'est inouï ! [1]... Pour la première fois de sa vie elle avait une volonté... une volonté réelle ! Faut-il l'attribuer aux talents de Bolingbroke ?... Ou serait-ce déjà l'ascendant de cette petite fille ?... (*D'un air de mépris.*) Allons donc ! [2] (*Après un instant de silence.*) Je le saurai !... En attendant [3] et tout à l'heure, en sortant de la chapelle où toutes deux, je crois, nous avons prié avec le même recueillement... elle était seule... Bolingbroke et Abigaïl n'étaient plus là... et elle a résisté encore ! et il a fallu employer les grands moyens... Ce bill pour le rappel des Stuarts... J'ai promis qu'il passerait aujourd'hui même à la Chambre... si le marquis partait... et j'ai ses passe-ports... je les ai... pour demain seulement... Vingt-quatre heures de plus, peu importe ! Mais tout en signant, la reine qui ne tient à rien...[4] pas même à sa mauvaise humeur... a conservé avec moi un ton d'aigreur et de sécheresse qui ne lui est pas ordi-

naire... Il y avait de l'ironie, du dépit... une colère secrète et concentrée qu'elle n'osait laisser éclater [1]... (*En riant.*) Décidément, elle déteste sa favorite !... je le sais, et c'est ce qui fait ma force !... La faveur basée sur l'amour s'éteint bien vite !...[2] mais quand elle l'est sur la haine... cela ne fait qu'augmenter [3]... et voilà le secret de mon crédit... Qui vient là ?... Ah ! notre jeune officier.

Scène II.

MASHAM, LA DUCHESSE.

MASHAM. C'est la redoutable duchesse, dont Abigaïl m'a tant recommandé de me défier... J'ignore pourquoi ?... N'importe... ayons-en toujours peur... de confiance ! [4] (*Il la salue respectueusement.*)

LA DUCHESSE. N'est-ce pas monsieur Masham, le dernier officier aux gardes nommé par le duc de Malborough ?

MASHAM. Oui, Milady. (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! elle va me faire destituer.[5]

LA DUCHESSE. Quels titres [6] aviez-vous à cette nomination ?

MASHAM. Fort peu, si l'on considère mon mérite ; autant que qui que ce soit, si l'on compte le zèle et le courage.

LA DUCHESSE. C'est bien !... j'aime cette réponse, et je vois que Milord a eu raison de vous nommer...

MASHAM. Je voudrais seulement qu'à cette faveur il en ajoutât une autre !

LA DUCHESSE. Il vous l'accordera ; parlez.

MASHAM. Est-il possible ?

LA DUCHESSE. Quelle est cette faveur ?

MASHAM. C'est de m'offrir l'occasion de justifier son choix en m'appelant près de lui sous nos drapeaux.

LA DUCHESSE. Il le fera... croyez-en[1] ma parole...

MASHAM. Ah ! Madame... tant de bontés !... vous qu'on m'avait représentée... comme une ennemie...

LA DUCHESSE. Eh ! qui donc ?

MASHAM. Des personnes qui ne vous connaissaient pas, et qui, désormais, partageront pour vous mon dévoûment...

LA DUCHESSE. Ce dévoûment, puis-je y compter... puis-je le réclamer ?

MASHAM. Daignez-me donner vos ordres.

LA DUCHESSE, *le regardant avec bienveillance.* C'est bien ! Masham, je suis contente de vous. (*Lui faisant signe d'avancer.*) Approchez.

MASHAM, *à part.* Quels regards pleins de bonté ! je n'en reviens pas.[2]

LA DUCHESSE. Vous m'écoutez, n'est-ce pas ?

MASHAM. Oui, milady. (*A part.*) Que peut-elle me vouloir ?

LA DUCHESSE. Il s'agit d'une mission importante dont la reine m'a chargée, et pour laquelle j'ai jeté les yeux sur vous. Vous viendrez me rendre compte[3] chaque jour du résultat de vos démarches, vous entendre[4] avec moi et prendre mes ordres pour arriver à la découverte du coupable.

MASHAM. Un coupable ?

LA DUCHESSE. Oui, un crime audacieux et qui ne mérite point de grâce, a été commis dans le

palais même de Saint-James. Un membre de l'opposition, que du reste j'estimais fort peu, Richard Bolingbroke...

MASHAM, *à part.* O ciel !

LA DUCHESSE. A été assassiné !

MASHAM, *avec indignation.* Non, madame, il a été tué loyalement et l'épée à la main, par un gentilhomme, insulté dans son honneur !

LA DUCHESSE. Eh bien ! si vous connaissez son meurtrier... il faut nous le livrer, vous me l'avez promis et nous avons juré de le poursuivre.

MASHAM. Ne poursuivez personne, madame, car c'est moi !

LA DUCHESSE. Vous, Masham !

MASHAM. Moi-même.

LA DUCHESSE, *vivement, et lui mettant la main sur la bouche.* Taisez-vous !... taisez-vous !... que tout le monde l'ignore ! Quelles clameurs ne s'élèveraient pas contre vous, attaché à la cour et à la maison de la reine !... (*Vivement.*) Il n'y a rien à vous reprocher... rien, j'en suis sûre... Tout s'est passé loyalement... vous me l'avez dit ; et qui vous voit, Masham, ne peut en douter [1]... Mais la haine de nos ennemis et votre nomination d'officier aux gardes le jour même de ce combat... dont elle semble la réponse...

MASHAM. C'est vrai !

LA DUCHESSE. Nous ne pourrions plus vous défendre.

MASHAM. Est-il possible !... un pareil intérêt !...

LA DUCHESSE. Il n'y a qu'un moyen de vous sauver... Ce que vous désiriez tout à l'heure si ardemment : il faut partir pour l'armée...

MASHAM. Ah ! que je vous remercie !

LA DUCHESSE, *avec émotion.* Pour peu de jours,

Masham... le temps que cette affaire s'appaise et s'oublie... Vous partirez dès demain, et je vous donnerai pour le maréchal des dépêches que vous viendrez prendre chez moi.

MASHAM. A quelle heure ?

LA DUCHESSE. Après le cercle de la reine... ce soir !... Et de peur qu'on ne soupçonne votre départ, prenez garde que personne ne vous voie !

MASHAM. Je vous le jure ! Mais je ne puis en revenir encore[1]... vous que je craignais... vous que je redoutais... Ah ! dans ma reconnaissance... je dois vous ouvrir mon âme tout entière...

LA DUCHESSE. Ce soir vous me direz cela... Du silence ! on vient.

Scène III.

LES MÊMES, ABIGAIL, *entrant tout émue par la porte à droite.*

ABIGAIL. Seul avec elle... un tête-à-tête !...

LA DUCHESSE, *à part.* Encore cette Abigaïl, que je rencontrerai sans cesse ? (*Haut.*) Qui vous amène ?... que voulez-vous... que demandez-vous ?

ABIGAIL, *troublée et les regardant tous deux.* Rien... je ne sais pas... je craignais... (*Se rappelant ses idées.*[2]) Ah !... si, vraiment...[3] je me rappelle... la reine veut vous parler, madame...

LA DUCHESSE. C'est bien... je m'y rendrai plus tard...[4]

ABIGAIL. A l'instant même, madame, car la reine vous attend !

LA DUCHESSE, *avec colère.* Eh bien ! dites à votre maîtresse...

Abigail, *avec dignité.* Je n'ai rien à dire à personne... qu'à vous, madame la duchesse, à qui j'ai transmis les ordres de ma maîtresse et de la vôtre.

(*La duchesse fait un geste de colère, puis elle se reprend,*[1] *se contient et sort.*)

Scène IV.

MASHAM, ABIGAIL.

Masham. Y pensez-vous,[2] Abigaïl ? lui parler ainsi ?

Abigail. Pourquoi pas ?... j'en ai le droit. Et vous, monsieur, qui vous a donné celui de prendre sa défense ?

Masham. Tout ce qu'elle a fait pour nous... Vous qui me l'aviez représentée si terrible...

Abigail. Si méchante !... je l'ai dit, et je le dis encore.

Masham. Eh bien ! vous êtes dans l'erreur... Vous ne savez pas tout ce que je dois à ses bontés ...à sa protection.

Abigail. Sa protection !... Comment ! qui vous a dit ?...

Masham. Personne... c'est moi, au contraire, qui viens de lui avouer mon duel avec Richard Bolingbroke, et dans sa générosité elle a promis de me défendre... de me protéger.

Abigail, *sèchement.* A quoi bon ?... Monsieur de Saint-Jean n'est-il pas là... Je ne vois pas alors qu'il y ait besoin de tant d'autres protections.

Masham, *étonné.* Abigaïl... je ne vous reconnais pas... d'où vient ce trouble [3]... cette émotion ?...

Abigail. Je n'en ai pas... je suis venue... j'ai

couru… tant j'étais pressée[1] d'obéir à la reine… Il ne s'agit pas de moi… mais de la duchesse… Que vous a-t-elle dit ?

MASHAM. Elle veut, pour me soustraire au danger, que je parte demain pour l'armée…

ABIGAIL, *poussant un cri.* Vous faire tuer ! pour vous soustraire au danger… Et vous croyez que cette femme-là vous aime… (*se reprenant*) non… je veux dire… vous porte intérêt… vous protége ?

MASHAM. Oui, sans doute… je lui ai dit que j'irai prendre ses dépêches pour le maréchal… ce soir, chez elle.

ABIGAIL. Vous avez dit cela, malheureux !…

MASHAM. Où est le mal ?

ABIGAIL. Et vous irez ?

MASHAM. Oui, vraiment… Et elle était pour moi si affable, si gracieuse, que lorsque vous êtes venue j'allais lui parler de nos projets et de notre mariage…

ABIGAIL, *avec joie.* En vérité !… (*A part.*) Et moi qui le soupçonnais… (*Haut et avec émotion.*) Pardon, Arthur… ce que vous me dites là est bien…

MASHAM. N'est-ce pas ?… et ce soir chez elle… bien certainement je lui en parlerai.

ABIGAIL. Non… non, je vous en conjure… ne vous rendez pas à ses ordres[2]… trouvez un prétexte.

MASHAM. Y pensez-vous ? c'est l'offenser… c'est nous perdre !

ABIGAIL. N'importe !… cela vaut mieux[3]…

MASHAM. Et pour quelle raison ?…

ABIGAIL, *avec embarras.* C'est que… ce soir et à peu près à la même heure… la reine m'a chargée de vous dire qu'elle voulait vous voir, vous parler,

et qu'elle vous attendrait[1] peut-être !... ce n'est pas sûr !

MASHAM. Je comprends !... et alors j'irai chez la reine.

ABIGAIL. Non, vous n'irez pas non plus ! [2]

MASHAM. Et pourquoi donc ?

ABIGAIL. Je ne puis vous l'apprendre [3]... Prenez pitié de moi ! car je suis bien tourmentée... bien malheureuse...

MASHAM. Qu'est-ce que cela veut dire ? [4]

ABIGAIL. Écoutez-moi, Arthur... m'aimez-vous, comme je vous aime ?

MASHAM. Plus que ma vie...

ABIGAIL. C'est ce que je voulais dire !... Eh bien ! quand même [5] j'aurais l'air de nuire à votre avancement, ou à votre fortune, et quelque absurdes [6] que vous semblent mes avis ou mes ordres, donnez-moi votre parole de les suivre sans m'en demander la raison.

MASHAM. Je vous le jure !

ABIGAIL. Pour commencer, ne parlez jamais de notre mariage à la duchesse.

MASHAM. Vous avez raison, il vaut mieux en parler à la reine.

ABIGAIL, *vivement*. Encore moins !...

MASHAM. C'est pour cela, cependant, que ce matin je lui ai demandé une audience... et je suis sûr qu'elle nous protégerait... car elle m'a accueilli avec un air si aimable et si bienveillant.

ABIGAIL, *à part*. Il appelle cela de la bienveillance.

MASHAM. Et elle m'a tendu gracieusement sa belle main... que j'ai baisée. (*A Abigaïl.*) Qu'avez-vous, la vôtre est glacée ?

ABIGAIL. Non... (*A part.*) Elle ne m'avait pas

dit cela ! (*Haut.*) Et moi aussi, Masham, je suis déjà en grande faveur auprès de la reine[1]... je suis comblée de ses bontés, de son amitié, et cependant, pour notre bonheur à tous deux, mieux eût valu rester pauvres et misérables et ne jamais venir ici à la cour ; au milieu de tout ce beau monde, où tant de dangers, tant de séductions nous environnent.

MASHAM, *avec colère.* Ah ! je comprends... quelques-uns de ces grands seigneurs... On veut nous séparer, nous désunir... vous ravir à mon amour...

ABIGAIL. Oui, c'est à peu près cela.[2] Silence, on frappe : c'est Bolingbroke, à qui j'ai écrit de venir ! Lui seul peut me donner avis et conseil.

MASHAM. Vous croyez ?

ABIGAIL. Mais pour cela, il faut que vous nous laissiez !

MASHAM, *étonné.* Moi !...

ABIGAIL. Ah ! vous m'avez promis obéissance...

MASHAM. Et je tiendrai tous mes serments.

(*Il lui baise la main et sort par la porte du fond.*)

Scène V.

ABIGAIL, *pendant qu'il s'éloigne, le regardant avec amour.*

Ah ! Arthur !... plus qu'autrefois... plus que jamais ! peut-être aussi parce qu'elles veulent toutes me l'enlever... Oh ! non, je l'aimerais sans cela ! (*On frappe encore à la porte à gauche.*) Et milord que j'oubliais... je perds la tête...

(*Elle va ouvrir la porte à gauche à Bolingbroke.*)

Scène VI.

BOLINGBROKE, ABIGAIL.

Bolingbroke, *entrant gaîment.* J'accours[1] aux ordres de la nouvelle favorite, car vous le serez... je vous l'ai dit, et l'on en parle déjà...[2]

Abigail, *sans l'écouter.* Oui... oui, la reine m'adore et ne peut plus se passer de moi ![3] Mais venez, ou tout est perdu !

Bolingbroke. O ciel ! est-ce que le marquis de Torcy ?

Abigail, *se frappant la tête.* Ah ! c'est vrai !... je n'y pensais plus[4] !... la duchesse est venue dans le cabinet de la reine... et celle-ci a signé !...

Bolingbroke, *avec effroi.* Le départ de l'ambassadeur !...

Abigail. Oh ! ce n'est rien encore !...imaginez-vous que Masham...

Bolingbroke. Le marquis s'éloigne de Londres...

Abigail, *sans l'écouter.* Dans vingt-quatre heures ! (*Avec force.*) Mais si vous saviez...

Bolingbroke, *avec colère.* Et la duchesse...

Abigail, *vivement.* La duchesse n'est pas la plus à craindre ![5]... un autre obstacle plus redoutable encore...

Bolingbroke. Pour qui ?

Abigail. Pour Masham !

Bolingbroke, *avec impatience.* Traitez donc[6] d'affaires d'État avec des amoureux... Je vous parle de la paix, de la guerre, de tous les intérêts de l'Europe...

Abigail. Et moi, je vous parle des miens !

l'Europe peut aller toute seule, et moi, si vous m'abandonnez, je n'ai plus qu'à mourir !

BOLINGBROKE. Pardon, mon enfant, pardon... vous d'abord. C'est que,[1] voyez-vous, l'ambition est égoïste et commence toujours par elle !

ABIGAIL. Comme l'amour !

BOLINGBROKE. Eh bien ! voyons. Vous dites donc que la reine a signé ?

ABIGAIL, *avec impatience.* Oui, à cause d'un bill qu'on doit présenter.

BOLINGBROKE. Je sais !... Et la voilà au mieux[2] avec la duchesse !

ABIGAIL, *de même.* Non... elle la déteste... elle lui en veut[3]... j'ignore pourquoi... et elle n'ose rompre...

BOLINGBROKE, *vivement.* Une explosion qui n'attend plus que l'étincelle... d'ici[4] à vingt-quatre heures, c'est possible !... Et vous ne lui avez pas représenté que le marquis s'éloignant demain, on ne s'engagerait à rien en[5] le recevant aujourd'hui ! que par égard[6] pour un grand roi, et en bonne politique... la politique de l'avenir, il fallait accueillir avec faveur son envoyé... Lui avez-vous dit cela ?

ABIGAIL, *d'un air distrait.*[7] Je crois que oui... je n'en suis pas sûre !... un autre sujet m'occupait.

BOLINGBROKE. C'est juste... voyons cet autre sujet.

ABIGAIL. Ce matin, vous m'avez vue effrayée, désespérée, en apprenant que la duchesse avait des idées... de... protection sur Arthur... Eh bien ! ce n'était rien !... une autre encore... une autre grande dame... (*avec embarras*) dont je ne puis dire le nom.

BOLINGBROKE, *à part.* Pauvre enfant !... elle croit me l'apprendre.[1] (*Haut.*) Comment le savez-vous ?

ABIGAIL. C'est un secret que je ne puis trahir... ne me le demandez plus !

BOLINGBROKE, *avec intention.* J'approuve votre discrétion, et ne chercherai même pas à deviner... Et cette personne... duchesse ou marquise, aime aussi Masham !

ABIGAIL. C'est bien mal n'est-ce pas ? c'est bien injuste ! Elles ont toutes des princes, des ducs, des grands seigneurs qui les aiment... moi je n'avais que celui-là... Et comment le défendre, moi, pauvre fille ! comment le disputer à deux grandes dames ?

BOLINGBROKE. Tant mieux ![2]... c'est moins redoutable qu'une seule...

ABIGAIL, *étonnée.* Si vous pouvez me prouver cela ?

BOLINGBROKE. Très-facilement... Qu'un grand royaume veuille conquérir une petite province, il n'y a pas d'obstacles, elle est perdue ! Mais qu'un autre grand empire ait aussi le même projet, c'est une chance de salut ; les deux hautes puissances s'observent, se déjouent,[3] se neutralisent, et la province menacée échappe au danger grâce au nombre de ses ennemis... Comprenez-vous ?

ABIGAIL. A peu près[4]... mais le danger, le voici ! la duchesse a donné rendez-vous à Masham, ce soir, chez elle, après le cercle de la reine...

BOLINGBROKE. Très-bien...

ABIGAIL, *avec impatience.* Eh ! non, monsieur, c'est très-mal !...

BOLINGBROKE. C'est ce que je voulais dire !

ABIGAIL. Et en même temps, l'autre per-

sonne... l'autre grande dame, veut également le recevoir chez elle, à la même heure...

BOLINGBROKE. Que vous disais-je?[1] Elles se nuisent réciproquement... Il ne peut pas aller aux deux rendez-vous!

ABIGAIL. A aucun, je l'espère! Heureusement, cette grande dame ne sait pas encore, et ne saura que ce soir au moment même... si elle sera libre, car elle ne l'est pas toujours... pour des raisons que je ne puis expliquer...

BOLINGBROKE, *froidement*. Son mari?

ABIGAIL, *vivement*. C'est cela même[2]... et si elle peut réussir à lever tous ces obstacles...

BOLINGBROKE. Elle y réussira, j'en suis sûr.

ABIGAIL. Dans ce cas-là, pour prévenir moi et Arthur, elle doit, ce soir, et devant tout le monde, se plaindre de la chaleur et demander négligemment un verre d'eau.

BOLINGBROKE. Ce qui voudra dire: Je vous attends, venez?

ABIGAIL. Mot pour mot.

BOLINGBROKE. C'est facile à comprendre.

ABIGAIL. Que trop![3]... Je n'ai rien dit de tout cela à Arthur... c'est inutile, n'est-ce pas?... Car je ne veux point qu'il aille à ce rendez-vous... ni à l'autre! plutôt mourir! plutôt me perdre![4]

BOLINGBROKE. Y pensez-vous?

ABIGAIL. Oh, pour moi, peu m'importe!... mais pour lui!... plus j'y réfléchis![5]... Ai-je le droit de détruire son avenir,[6] de l'exposer à des vengeances redoutables, à des haines puissantes, dans ce moment surtout, où à cause de ce duel... il peut être découvert et arrêté... Conseillez-moi... Je ne sais que devenir et je n'ai d'espoir qu'en vous!

BOLINGBROKE, *qui pendant ce temps a réfléchi, lui prend vivement la main.* Et vous avez raison ! oui, mon enfant... oui, ma petite Abigaïl, rassurez-vous !... Le marquis de Torcy aura ce soir son invitation, il parlera à la reine !

ABIGAIL, *avec impatience.* Eh ! monsieur...

BOLINGBROKE, *vivement.* Nous sommes sauvés ! Masham, aussi... et sans le compromettre, sans vous perdre, j'empêcherai ces deux rendez-vous.

ABIGAIL. Ah ! Bolingbroke !... si vous dites vrai... à vous mon dévoûment, mon amitié, ma vie entière !... On ouvre chez la reine [1]... partez ! si l'on vous voyait !...

BOLINGBROKE, *froidement, apercevant la duchesse.* Je peux rester, on m'a vu.

Scène VII.

LES MÊMES, LA DUCHESSE, *sortant de l'appartement à droite. — La duchesse apercevant Bolingbroke et Abigaïl, fait à celle-ci une révérence ironique.— Abigaïl la lui rend et sort. Bolingbroke est resté placé entre les deux dames.*

BOLINGBROKE, *avec ironie.* Grâce au ciel ! la voix du sang agit enfin ! [2] et vous voilà à merveille avec [3] votre parente !... cela me donne de l'espoir pour moi !

LA DUCHESSE, *de même.* En effet, vous m'avez prédit qu'un jour nous finirions par nous aimer...

BOLINGBROKE, *galamment.* J'ai déjà commencé ! et vous, madame ?

LA DUCHESSE. Je n'en suis encore qu'à l'admiration [4] pour votre adresse et vos talents.

BOLINGBROKE. Vous pourriez ajouter pour ma

loyauté... j'ai tenu fidèlement toutes mes promesses de l'autre jour !

La Duchesse. Et moi, les miennes ! j'ai nommé la personne avec qui vous étiez tout à l'heure en tête-à-tête, et la voilà placée, par vous, près de la reine, pour épier mes desseins et servir les vôtres.

Bolingbroke. Comment vous rien cacher ? vous avez tant d'esprit ! [1]

La Duchesse. J'ai eu au moins celui de déjouer vos tentatives,[2] et miss Abigaïl, qui, d'après vos ordres, a voulu faire inviter ce soir le marquis de Torcy...

Bolingbroke. J'ai eu tort... ce n'était pas à elle... c'est à vous, madame, que je devais m'adresser... et je le fais... (*S'approchant de la table et y prenant une lettre imprimée.*) Voici des lettres d'invitation, que vous, surintendante de la maison royale, avez seule le droit d'envoyer... et je suis persuadé que vous me rendrez ce service...

La Duchesse, *riant.* Vraiment, milord !... un service... à vous ?

Bolingbroke. Bien entendu [3] qu'en échange je vous en rendrai un autre plus grand encore... c'est notre seule manière de traiter ensemble ! Tout l'avantage pour vous... deux cents pour cent de bénéfice... comme pour mes dettes.

La Duchesse. Milord aurait-il [4] encore intercepté ou acheté, quelque billet?... Je le préviens que j'ai pris des mesures générales et définitives contre le retour d'un pareil moyen. J'ai plusieurs lettres charmantes de milady vicomtesse de Bolingbroke votre femme... (*à demi-voix et en confidence*) je les ai obtenues de lord Evandale...

Bolingbroke, *de même et souriant.* Au prix coûtant,[5] sans doute ?

La Duchesse, *avec colère.* Monsieur !

Bolingbroke. N'importe le moyen !... vous les avez... et je ne prétends pas vous les ravir... ni vous menacer en aucune sorte !... au contraire, quoique la trêve soit expirée... je veux agir comme si elle durait encore, et vous donner, dans votre intérêt, un avis...

La Duchesse, *avec ironie.* Qui me sera agréable ?

Bolingbroke, *souriant.* Je ne le pense pas ! et c'est peut-être pour cela que je vous le donne. (*A demi-voix*). Vous avez une rivale !

La Duchesse, *vivement.* Que voulez-vous dire ?

Bolingbroke. Il y a une lady à la cour, une noble dame qui a des vues[1] sur le petit Masham. Les preuves, je les ai. Je sais l'heure, le moment, le signal du rendez-vous.

La Duchesse, *tremblante de colère.* Vous me trompez...

Bolingbroke, *froidement.* Je dis vrai... aussi vrai que vous-même l'attendez ce soir chez vous après le cercle de la reine...

La Duchesse. O ciel !

Bolingbroke. C'est là, sans doute, ce que l'on veut empêcher... car on tient à vous le disputer... à l'emporter sur vous... Adieu, madame. (*Il veut sortir par la porte à gauche*).

La Duchesse, *avec colère et le suivant jusque près de la table qui est à gauche.* Ce que vous disiez tout à l'heure... le lieu... du rendez-vous ?... le signal ?... parlez !...

Bolingbroke, *lui présentant la plume qu'il prend sur la table.* Dès que vous aurez écrit cette invitation au marquis de Torcy. (*La duchesse se met vivement à la table*). Invitation de forme et de convenance ...[2] qui, en accordant au marquis les

égards[1] et les honneurs qui lui sont dûs, vous permet de rejeter ses propositions et de continuer la guerre avec lui... comme avec moi... (*Voyant que la lettre est cachetée, il sonne. — Un valet de pied paraît. Il lui donne la lettre*). Ce billet au marquis de Torcy... hôtel de l'Ambassade... vis-à-vis le palais... (*Le valet de pied sort*). Il l'aura dans cinq minutes.

LA DUCHESSE. Eh bien! milord... cette personne...

BOLINGBROKE. Elle doit être ici[2] ce soir, au cercle de la reine.

LA DUCHESSE. Lady Albemarle, ou lady Elworth... j'en suis sûre.

BOLINGBROKE, *avec intention.* J'ignore son nom; mais bientôt nous pourrons la connaître... car si elle peut échapper à ses surveillants,[3] si elle est libre, si le rendez-vous avec Masham doit avoir lieu ce soir... voici le signal convenu entre eux...

LA DUCHESSE, *avec impatience.* Achevez... achevez, de grâce! [4]

BOLINGBROKE. Cette personne demandera tout haut à Masham un verre d'eau.

LA DUCHESSE. Ici même... ce soir...

BOLINGBROKE. Oui, vraiment... et vous pourrez voir par vous-même si mes renseignements sont exacts.

LA DUCHESSE, *avec colère.* Ah! malheur à eux...[5] je ne ménagerai rien...

BOLINGBROKE, *à part.* J'y compte bien![6]

LA DUCHESSE. Et quand, devant toute la cour, je devrais les démasquer.

BOLINGBROKE. Modérez-vous... voici la reine et ses dames...

Scène VIII.

LA REINE *et* LES DAMES DE LA SUITE[1] *entrant par la porte à droite;* SEIGNEURS DE LA COUR *et* MEMBRES DU PARLEMENT *entrant par le fond.* —*Les dames titrées vont se ranger en cercle, et s'asseoir à droite;* ABIGAIL *et* QUELQUES DEMOISELLES D'HONNEUR *se tiennent derrière elles.* — *A gauche et sur le devant du théâtre* BOLINGBROKE *et* QUELQUES MEMBRES DU PARLEMENT. — *A droite,* LA DUCHESSE *observe toutes les dames.*—*Du même côté,* MASHAM *et* QUELQUES OFFICIERS.

LA DUCHESSE, *à part, et regardant toutes les dames.* Laquelle ?... Je ne puis deviner... (*A la reine qui s'approche*). Je vais faire préparer le jeu de la reine...

LA REINE, *cherchant des yeux*[2] *Masham.* A merveille... (*A part*). Je ne le vois pas.

LA DUCHESSE, *à voix haute.* Le tri[3] de la reine! (*S'approchant de la reine, et à voix basse*). Les réclamations devenaient si fortes, qu'il a fallu, pour la forme seulement, envoyer une invitation au marquis de Torcy.

LA REINE, *sans l'écouter, et cherchant toujours.* Très-bien!... (*Apercevant Masham*). C'est lui!...

LA DUCHESSE. Cela contentera l'opposition.

LA REINE, *regardant Masham.* Oui... et cela fera plaisir à Abigaïl...

LA DUCHESSE, *avec ironie.* Vraiment?...

(*La duchesse donne des ordres pour le jeu de la reine.* —*Pendant ce temps, un membre du parlement s'est approché, à gauche, du groupe où se tient Bolingbroke.*)

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Oui, messieurs,

je sais de bonne part[1] que toutes les négociations sont rompues.

BOLINGBROKE. Vous croyez ?

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Le crédit de la duchesse est tel, que l'ambassadeur n'a pas été admis.

BOLINGBROKE. C'est inouï !...

LE MEMBRE DU PARLEMENT. Et il part demain, sans avoir même pu voir la reine.

UN MAITRE DES CÉRÉMONIES, *annonçant.* Monsieur l'ambassadeur marquis de Torcy !

(*Étonnement général; tout le monde se lève et le salue. — Bolingbroke va au devant de lui, le prend par la main, et le présente à la reine.*)

LA REINE, *d'un air gracieux.* Monsieur l'ambassadeur, soyez le bienvenu, nous avons grand plaisir à vous recevoir.

LA DUCHESSE, *bas à la reine.* Rien de plus... de grâce,[2] prenez garde !

LA REINE, *se tournant vers Bolingbroke qui est de l'autre côté, lui dit à demi-voix.* Je savais que cette invitation vous serait agréable, et vous voyez que quand je le peux...

BOLINGBROKE, *s'inclinant avec respect.* Ah ! madame... que de bontés !...

LE MARQUIS, *bas à Bolingbroke.* Je reçois à l'instant une lettre à mon hôtel.

BOLINGBROKE, *de même.* Je le sais...

LE MARQUIS, *de même.* Cela va donc bien ?

BOLINGBROKE, *de même.* Cela va mieux... mais bientôt, je l'espère...

LE MARQUIS, *de même.* Quelque grand changement survenu[3] dans la politique de la reine ?...

BOLINGBROKE, *de même.* Cela dépendra pour nous...

LE MARQUIS, *de même.* Du parlement ou des ministres ?

BOLINGBROKE, *de même.* Non, d'un allié bien léger... et bien fragile.

(*On vient d'apporter au milieu du théâtre une table de tri et l'on a disposé un fauteuil et deux chaises.*)

LA DUCHESSE, *de l'autre côté, et s'adressant à la reine.* Quelles sont les personnes que Sa Majesté veut bien[1] désigner pour ses partners ?

LA REINE. Qui vous voudrez... choisissez vous-même.

LA DUCHESSE. Lady Abercrombie ?

LA REINE. Non... (*Montrant une dame qui est près d'elle.*) Lady Albemarle.

LADY ALBEMARLE. Je remercie Votre Majesté !...

LA DUCHESSE, *à part.* Et moi aussi. (*Regardant lady Albemarle.*) Par ce moyen elle ne lui parlera pas. (*Haut.*) Et pour la troisième personne ?

LA REINE. La troisième ?... Eh ! mais... (*Apercevant le marquis de Torcy qui s'approche d'elle.*) Monsieur l'ambassadeur...

(*Mouvement général d'étonnement et joie de Bolingbroke.*)

LA DUCHESSE, *bas à la reine, avec reproche.* Un pareil choix... une pareille préférence...

LA REINE, *de même.* Qu'importe !

LA DUCHESSE, *de même.* Voyez l'effet que cela produit.

LA REINE, *de même.* Il fallait choisir vous-même.[2]

LA DUCHESSE, *de même.* On va penser... on va croire...

LA REINE, *de même.* Tout ce qu'on voudra !

(*Le marquis de Torcy, qui a remis son chapeau à un des gens de sa suite, présente sa main à la reine*

qu'il conduit à la table du tri et s'assied entre elle et lady Albemarle.—La duchesse, toujours observant, s'éloigne de la table avec humeur et passe du côté gauche.)

BOLINGBROKE, *près d'elle et à voix basse.* C'est trop généreux, duchesse... Vous faites trop bien les choses... le marquis admis au jeu de la reine, le marquis faisant la partie de[1] Sa Majesté c'est plus que je ne demandais...

LA DUCHESSE, *avec dépit.* Et plus que je n'aurais voulu...

BOLINGBROKE. Ce qui ne m'empêche pas de vous en savoir le même gré ![2] d'autant[3] qu'il est homme à profiter de cette faveur... il a de l'esprit... Et tenez, il a l'air de causer d'une manière fort aimable... avec Sa Majesté.

LA DUCHESSE. En effet. (*Elle veut faire un pas.*)

BOLINGBROKE, *la retenant.* Mais au lieu de les interrompre, nous ferons mieux d'observer et d'écouter... car voici, je crois, le moment.

LA DUCHESSE. Oui... mais aucune de ces dames...

LA REINE, *jouant toujours et ayant l'air de répondre au marquis.* Vous avez raison, monsieur le marquis, il fait dans ce salon... une chaleur étouffante... (*Avec émotion et s'adressant à Masham.*) Monsieur Masham ! (*Masham s'incline*) je vous demanderai un verre d'eau !

LA DUCHESSE, *poussant un cri et faisant un pas vers la reine.* O ciel !

LA REINE. Qu'avez-vous donc, duchesse ?

LA DUCHESSE, *furieuse et cherchant à se contenir.* Ce que j'ai... ce que j'ai... quoi ! Votre Majesté... il serait possible...

LA REINE, *toujours assise et se retournant.* Que voulez-vous dire, et d'où vient cet emportement ?[1]

LA DUCHESSE. Il serait possible que Votre Majesté... oubliât à ce point...

BOLINGBROKE ET LE MARQUIS, *voulant la calmer.* Madame la duchesse !...

LADY ALBEMARLE. C'est manquer de respect à la reine.

LA REINE, *avec dignité.* Quoi donc !... qu'ai-je oublié ?

LA DUCHESSE, *troublée et cherchant à se remettre.* Les droits... l'étiquette... les prérogatives des différentes charges du palais... C'est à une de vos femmes qu'appartient le droit de présenter à Votre Majesté...

LA REINE, *étonnée.* Tant de bruit pour cela !.. (*Se retournant vers la table de jeu.*) Eh bien ! duchesse, donnez-le-moi vous-même...

LA DUCHESSE, *stupéfaite.* Moi !

BOLINGBROKE, *à la duchesse à qui Masham présente en ce moment le plateau.* Je conviens,[2] duchesse, qu'être obligée de présenter vous-même... là, devant eux... c'est encore plus piquant...

LA DUCHESSE, *se contenant à peine, et prenant le plateau que Masham lui présente.* Ah !...

LA REINE, *avec impatience.* Eh bien, madame... m'avez-vous entendue ? et ce droit réclamé avec tant d'instance...

(*La duchesse, d'une main tremblante de colère, lui présente le verre d'eau qui glisse sur le plateau et tombe sur la robe de la reine.*)

LA REINE, *se levant avec vivacité.* Ah ! vous êtes d'une maladresse[3]...

(*Tout le monde se lève, et Abigaïl descend à droite près de la reine.*)

LA DUCHESSE. C'est la première fois que Sa Majesté me parle ainsi.

LA REINE, *avec aigreur.* Cela prouve mon indulgence !

LA DUCHESSE, *de même.* Après les services que je lui ai rendus.

LA REINE, *de même.* Et que je suis lasse de m'entendre reprocher.

LA DUCHESSE. Je ne les impose point à Votre Majesté, et s'ils lui sont importuns... je lui offre ma démission.

LA REINE. Je l'accepte !

LA DUCHESSE, *à part.* O ciel !...

LA REINE. Je ne vous retiens plus[1]... milords et mesdames, vous pouvez vous retirer...

BOLINGBROKE, *bas à la duchesse.* Duchesse, il faut céder...

LA DUCHESSE, *à part, avec colère.* Jamais !... Et Masham... et ce rendez-vous... non, il n'aura pas lieu ! (*Haut à la reine.*) Encore un mot, madame !... En remettant à Votre Majesté ma place de surintendante... je lui dois compte des derniers ordres dont elle m'avait chargée.

BOLINGBROKE, *à part.* Que veut-elle faire ?

LA DUCHESSE, *montrant Bolingbroke.* Sur la plainte de milord et de ses collègues de l'opposition, vous m'avez ordonné de découvrir l'adversaire de Richard Bolingbroke...

BOLINGBROKE, *à part.* O ciel !

LA DUCHESSE, *à Bolingbroke.* C'est vous maintenant qui en répondez, car je vous le livre. Arrêtez donc et sur-le-champ monsieur Masham, que voici ![2]

LA REINE, *avec douleur.* Masham !... il serait vrai !...

MASHAM, *baissant la tête.* Oui, madame !...

LA DUCHESSE, *contemplant la douleur de la reine, et bas à Bolingbroke.* Je suis vengée !...

BOLINGBROKE, *de même et avec joie.* Mais nous l'emportons ! [1]

LA DUCHESSE, *fièrement.* Pas encore, messieurs ! (*Sur un geste de la reine, Bolingbroke reçoit l'épée que Masham lui présente. — La reine, appuyée sur Abigaïl, rentre dans ses appartements, et la duchesse sort par le fond. — La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le boudoir de la reine. — Deux portes au fond. — A gauche, une fenêtre avec un balcon. — A droite, la porte d'un cabinet conduisant aux petits appartements de la reine. — A gauche une table et un canapé.

Scène I.

BOLINGBROKE, *entrant par la porte du fond à gauche.*

" Après la séance du parlement, dans le boudoir de la reine," m'a écrit Abigaïl ! M'y voici ! toutes les portes se sont ouvertes devant moi !... Est-ce Sa Majesté elle-même... est-ce ma gentille alliée qui désire me parler ?... Peu importe... La duchesse et la reine sont furieuses l'une contre l'autre, l'explosion habilement préparée a enfin eu lieu... ce devait être.[2] Ces deux augustes amies qui depuis si longtemps se détestaient, n'attendaient qu'une occasion pour se le dire... Et connaissant le caractère orgueilleux et emporté de la duchesse... je me doutais bien [3] que dans son premier mouvement... Mais j'attendais mieux ! je

croyais qu'aux yeux de[1] toute la cour, elle allait reprocher à la reine, et cette intrigue secrète... et ce rendez-vous... Elle m'a trompé[2]... elle s'est arrêtée à temps !... elle s'est modérée... mais les premiers coups sont portés... La duchesse en disgrâce, les whigs furieux, le bill rejeté ; bouleversement[3] général. Je disais bien que[4] de ce verre d'eau dépendait le destin de l'État... (*Réfléchissant.*) Alors... et dès que je serai ministre...

Scène II.

BOLINGBROKE, ABIGAIL, *sortant par la porte du fond à droite.*

ABIGAIL. Ah ! milord ! vous voilà !

BOLINGBROKE. Oui... je m'occupais du ministère...

ABIGAIL. Lequel ?

BOLINGBROKE. Le mien... quand j'y serai... ce qui ne tardera pas.

ABIGAIL. Au contraire !... nous en sommes plus loin que jamais !

BOLINGBROKE. Que me dites vous ?

ABIGAIL. Laissez-moi me rappeler... D'abord, pendant que j'étais dans le boudoir de la reine... à travailler avec elle et à parler de Masham... (*vivement*) qui ne risque rien[5]... n'est-ce pas ?

BOLINGBROKE. Prisonnier sur parole, chez moi, dans le plus bel appartement de l'hôtel.

ABIGAIL. Et pour la suite[6]...

BOLINGBROKE. Rien à craindre, si nous l'emportons...

ABIGAIL, *naïvement.* Ah ! vous me faites trembler !

BOLINGBROKE, *vivement*. Et moi aussi!... Achevez donc !

ABIGAIL. Eh bien, sont arrivés chez la reine...[1] milady... milady, une grande dame qui est dévote...

BOLINGBROKE. Lady Abercrombie ?

ABIGAIL. C'est cela... avec lord Devonshire et Walpole.

BOLINGBROKE. Des amis de la duchesse...

ABIGAIL. Qui venaient d'eux-mêmes...

BOLINGBROKE. C'est-à-dire envoyés par elle.

ABIGAIL. Annoncer à la reine que la disgrâce de la surintendante produirait les plus fâcheux[2] effets... que le parti whig était furieux... et qu'à la séance de ce soir le bill pour les Stuarts serait rejeté.

BOLINGBROKE. Et la reine, qu'a-t-elle répondu ?

ABIGAIL. Elle ne répondait rien... incertaine[3]... indécise... cherchant autour d'elle un avis, et de temps en temps me regardant comme pour savoir le mien.

BOLINGBROKE. Qu'il fallait donner.

ABIGAIL. Est-ce que je m'y connais ?[4]

BOLINGBROKE. Qu'importe ?... demandez à la moitié des conseillers de la couronne!... Enfin, qu'est-il arrivé ?

ABIGAIL. La reine hésitait encore, lorsque lady Abercrombie lui a parlé à voix basse...

BOLINGBROKE. Qu'a-t-elle pu lui dire ?

ABIGAIL. Je l'ignore!... J'étais bien près cependant... et je n'ai rien entendu qu'un nom... celui de lord Evandale... et celui de Masham!... (*Vivement.*) Oh! celui-là, j'en suis sûre... Et la reine jusque-là froide et sévère, a dit, d'un air de bonté: N'en parlons plus, qu'elle vienne! je la reverrai.

BOLINGBROKE, *avec colère.* La duchesse ! rentrer dans ce palais dont je la croyais pour jamais bannie...

ABIGAIL. Et dans mon trouble, tout ce qui m'est venu à l'idée a été de vous écrire sur-le-champ : Venez ! pour vous apprendre ce qui se passait et ce qui a été convenu.

BOLINGBROKE. Avec qui ?

ABIGAIL. Entre la reine et ces messieurs, au sujet de cette réconciliation.

BOLINGBROKE, *avec impatience.* Eh bien !

ABIGAIL. Eh bien... il a été convenu que la duchesse, qui a donné hier sa démission de surintendante, viendra aujourd'hui remettre à la reine sa clef des petits appartements. (*Montrant la porte à droite.*) Cette clef qui lui permettait d'entrer chez la reine à toute heure, et sans être vue !...

BOLINGBROKE, *avec impatience.* Je le sais !

ABIGAIL. La reine refusera de la reprendre : la duchesse alors voudra tomber aux pieds de Sa Majesté, qui la relèvera... et elles s'embrasseront, et le bill passera, et le marquis de Torcy, aujourd'hui même...

BOLINGBROKE. O faiblesse de femme et de reine !... et au moment où nous tenions la victoire.

ABIGAIL. Y renoncer à jamais !

BOLINGBROKE. Non... non, la fortune et moi nous nous connaissons trop bien pour nous quitter ainsi !... je l'ai narguée [1] si souvent qu'elle me le rend parfois... mais elle me revient toujours !... Cette réconciliation... entrevue... à quel moment ?

ABIGAIL. Dans une demi-heure !

BOLINGBROKE. Il faut que je parle à la reine !...

ABIGAIL. Elle est renfermée [2] avec les ministres qui viennent d'arriver... C'est pour cela qu'on m'a renvoyée.

BOLINGBROKE, *se frappant la tête.* Mon Dieu !... mon Dieu ! que faire ?... Il faut pourtant que je sache comment s'est tout à coup éteinte cette haine attisée [1] par moi, et qu'à tout prix je rallumerai ! Mais pour tout cela une demi-heure !...

ABIGAIL, *lui montrant la porte du fond, à gauche, qui s'ouvre.* Quel bonheur !...[2] c'est la reine !

BOLINGBROKE, *respirant.* Je savais bien qu'entre la fortune et moi le dernier mot n'était pas... Laissez-nous, Abigaïl, laissez-nous... Veillez à l'arrivée [3] de la duchesse, et quand elle paraîtra, venez nous avertir !

ABIGAIL. Oui milord !... Que Dieu le protége !... (*Abigaïl sort par la porte du fond à droite.*)

Scène III.

LA REINE, BOLINGBROKE.

LA REINE, *à part.* Oui, pourvu qu'à ce prix j'achète le repos, j'y suis décidée !... (*Levant les yeux, et gaîment.*) Ah ! c'est vous, Bolingbroke, je suis heureuse de vous voir ! je viens de passer la journée la plus ennuyeuse...

BOLINGBROKE, *souriant, avec ironie.* J'apprends le nouveau trait de clémence de Votre Majesté !... c'est magnanime à elle [4] d'oublier ainsi le scandale d'hier.

LA REINE. L'oublier, dites-vous !... Mais le moyen !...[5] Il n'est question que de cela,[6] et si vous saviez depuis ce matin... depuis hier... tout ce qui s'est passé au sujet de ce malheureux verre d'eau, tout ce qu'il m'a fallu entendre... J'en ai mal aux nerfs... aussi je ne veux plus qu'on m'en parle.

BOLINGBROKE. Et l'on vous réconcilie ?...

LA REINE. Bien malgré moi... mais il a fallu en finir...[1] Vous qui êtes pour la paix... vous ne vous étonnerez pas des sacrifices que j'ai faits pour l'obtenir... Et puis cette pauvre duchesse... (*Geste d'étonnement de Bolingbroke.*) Mon Dieu... je ne la défends pas... m'en préserve le ciel ! mais on l'accuse parfois si injustement... vous tout le premier ! (*Étourdiment.*) Je ne parle pas des derniers subsides et de la prise de Bouchain... je n'ai pas eu le temps de vérifier... (*Gravement.*) Mais le petit Masham... ce que vous m'en aviez dit !...

BOLINGBROKE. Eh bien !

LA REINE, *souriant avec contentement.* Erreur complète !

BOLINGBROKE, *à part.* C'est donc cela ! [2]

LA REINE. Elle n'y pense seulement pas, au contraire.

BOLINGBROKE. Vous croyez ?

LA REINE, *souriant.* J'ai pour cela d'excellentes raisons, des preuves évidentes qu'on m'a données, et dont il ne faut pas parler !... c'est qu'elle est au mieux avec lord Evandale.

BOLINGBROKE, *souriant.* Votre Majesté appelle cela une raison !

LA REINE, *d'un ton sévère.* Certainement. (*Riant.*) Et puis, réfléchissez...[3] raisonnez, Bolingbroke, car cette pauvre duchesse que j'ai accusée aussi... je ne sais pas comment cela ne m'était pas venu à la pensée... si elle avait aimé Masham, est-ce qu'hier elle l'aurait ainsi dénoncé devant toute la cour et fait arrêter par vous ?

BOLINGBROKE, *à demi-voix.* Et si elle n'avait cédé alors qu'à un mouvement de colère et de jalousie... dont elle se repent maintenant ?

LA REINE. Que voulez-vous dire ?

BOLINGBROKE, *riant et toujours à demi-voix.* La duchesse avait soupçonné... ou cru deviner...[1] qu'hier au soir, Masham devait avoir une entrevue mystérieuse...

LA REINE, *à part.* O ciel !

BOLINGBROKE. Avec qui ?... on l'ignore !... Il est même douteux que ce soit vrai... mais, si Votre Majesté le désire... je saurai... je découvrirai...

LA REINE, *vivement.* Non... non, c'est inutile...

BOLINGBROKE. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier au soir, à la même heure, après le cercle de Votre Majesté, la duchesse devait avoir chez elle un rendez-vous avec Masham.

LA REINE. Un rendez-vous !

BOLINGBROKE, *vivement.* Oui, madame !

LA REINE, *avec colère.* Hier !... avec lui !... ils s'entendaient...[2] ils étaient donc d'intelligence ?

BOLINGBROKE, *vivement et avec chaleur.* Et, jugez aujourd'hui de son désespoir et de son regret, d'avoir, dans son dépit, renoncé à sa place de surintendante ! Privée de son pouvoir et de son crédit, elle ne peut plus défendre Masham, qui est mon prisonnier ; privée de ses entrées au palais et des moyens d'y pénétrer à toute heure, elle ne peut plus comme autrefois, le voir ici sous vos yeux, sans danger et sans soupçons... voilà pourquoi elle tenait à cette réconciliation qu'elle vous a fait demander ; voilà pourquoi une fois rentrée ici... à la cour...

LA REINE, *à part.* Jamais !

Scène IV.

LES MÊMES, ABIGAIL, *accourant par la porte du fond à droite.*

ABIGAIL, *tout émue, accourant près de Bolingbroke.* Milord... milord...

LA REINE, *avec colère.* Qu'y a-t-il ?

ABIGAIL. Je venais annoncer que j'avais vu entrer dans la cour du palais la voiture de madame la duchesse !

LA REINE. La duchesse ! (*Passant au milieu du théâtre.*) Eh ! qui lui a donné l'audace de se présenter devant moi ?

ABIGAIL. Elle venait... offrir à Sa Majesté, au sujet de l'événement d'hier, des excuses...

LA REINE. Que je n'admets pas... Je peux pardonner les injures qui me sont personnelles, jamais celles dirigées contre la dignité de ma couronne... et hier, à dessein,[1] et non par hasard, la duchesse a eu, dans son orgueil, l'intention de manquer à[2] sa souveraine et de l'outrager.

BOLINGBROKE. Intention manifeste !

THOMPSON, *se présentant à la porte du fond.* Milady duchesse de Marlborough attend dans la salle de réception les ordres de Sa Majesté.

LA REINE. Abigaïl, allez les lui porter. Dites-lui que nous ne pouvons la recevoir ; que nous avons disposé de la place qu'elle occupait auprès de nous !... qu'elle ait dès demain à[3] nous renvoyer son brevet de surintendante, et surtout les clefs de nos appartements, qui désormais lui sont interdits,[4] ainsi que notre présence... Allez...

ABIGAIL, *stupéfaite.* Quoi, il serait possible...

BOLINGBROKE, *froidement.* Allez donc, miss Abigaïl, obéissez à la reine.

ABIGAIL. Oui, milord. (*A part.*) Ah ! ce Bolingbroke est un démon ! (*Abigaïl sort par la porte du fond à gauche.*)

Scène V.

BOLINGBROKE, LA REINE.

BOLINGBROKE, *s'approchant de la reine qui vient de se jeter dans son fauteuil à droite du spectateur.* Bien, ma souveraine, très-bien.

LA REINE, *avec exaltation, et comme fière de son courage.* N'est-ce pas ! Ils m'ont crue faible, et je ne le suis pas.

BOLINGBROKE. Nous le voyons bien !

LA REINE, *avec colère.* C'est aussi [1] trop abuser de ma patience !

BOLINGBROKE. C'est un état de choses intolérable...

LA REINE. Et qui ne peut durer.

BOLINGBROKE, *vivement.* C'est ce que nous disons depuis longtemps !... Parlez !... mes amis et moi, nous sommes prêts à exécuter vos ordres !

LA REINE, *se levant.* Mes ordres... certainement !... je vous les donnerai ! et c'est à vous que je me confie... Mais, dites-moi... et Masham ?...

BOLINGBROKE. Est toujours mon prisonnier, et nous nous occuperons de cette affaire dès que le nouveau ministère sera formé, la chambre dissoute, et le duc de Marlborough rappelé !

LA REINE, *avec agitation.* C'est bien !... je vais donner l'ordre de le mettre en jugement.[2]

BOLINGBROKE, *vivement.* Le maréchal ?

La Reine. Eh ! non... Masham !...

Bolingbroke, *à part.* Toujours, Masham !...

La Reine, *de même.* Et sa punition... car je veux qu'il soit puni... condamné... je le veux !

Abigail, *à part.* O ciel !

La Reine. Il vous a privé d'un parent que vous aimiez... et puis la duchesse sera furieuse !

Bolingbroke, *vivement.* Au contraire... elle sera enchantée !... Ils se sont brouillés...[1] une guerre à mort.[2]

La Reine, *dont la colère tombe tout à coup.* Ah !... (*D'un ton radouci.*) Vous ne me disiez pas cela !

Bolingbroke, *à demi-voix, riant.* Elle a découvert, à n'en pouvoir douter,[3] que Masham ne l'aimait pas, qu'il ne l'avait jamais aimée... qu'il en aimait une autre !

La Reine, *vivement.* En êtes-vous sûr !... qui vous l'a dit ?

Bolingbroke, *de même.* Mon jeune prisonnier !... qui me l'a avoué à moi ! un amour mystérieux... une personne de la cour qu'il adore en secret, et sans le lui dire... je n'ai pu en savoir davantage.

La Reine, *avec contentement.* Voilà qui est bien différent... (*Se reprenant.*[4]) Je veux dire bien singulier... (*en riant*) et il faudra que nous causions de tout cela.

Bolingbroke. Oui, madame !... (*Vivement.*) Dès ce soir Votre Majesté aura la liste de mes nouveaux collègues, avec lesquels, dès longtemps, je me suis entendu !... l'ordonnance de dissolution...[5]

La Reine. C'est bien !

Bolingbroke, *de même.* Les préliminaires pour les conférences à ouvrir avec le marquis de Torcy.

La Reine, *de même.* A merveille.

Bolingbroke. Et dès que Votre Majesté aura donné sa signature...

La Reine. Certainement !... mais ne fût-ce que pour connaître et déjouer les projets de la duchesse, ne serait-il pas prudent d'interroger Masham ?

Bolingbroke. Oui, vraiment... pourvu que ce soit en secret et sans que l'on puisse s'en douter ![1]

La Reine. Et pourquoi ?

Bolingbroke. Parce que je réponds de lui... parce que je ne dois le laisser communiquer avec qui que ce soit,[2] et surtout avec des personnes de la cour... mais ce soir... quand tout le monde sera retiré... quand il n'y aura plus de danger d'être vu...

La Reine. Je comprends !

Bolingbroke, *remontant le théâtre, et s'approchant de la porte du fond.* Je délivrerai mon prisonnier que nous interrogerons... ou plutôt que Votre Majesté voudra bien interroger, car je n'en aurai pas le loisir...

La Reine, *avec joie.* C'est bien !... c'est bien !

(*En ce moment la duchesse entr'ouvre un instant la porte à droite.*)

La Duchesse, *apercevant Bolingbroke.* Dieu ! Bolingbroke ! (*Elle referme vivement la porte.*)

La Reine, *s'arrêtant à ce bruit.* Silence !

Bolingbroke. Qu'est-ce donc ?

La Reine, *montrant le cabinet à droite.* Rien... j'avais cru entendre de ce côté... (*Revenant à lui gaîment.*) Non... A ce soir !...[3] à bientôt !

Bolingbroke, *s'éloignant.* Masham sera ici... avant onze heures. (*Bolingbroke est sorti par la porte du fond à gauche.*)

Scène VI.

LA REINE, *qui vient de le reconduire,*[1] *aperçoit, en redescendant le théâtre,* ABIGAIL, *qui entre par la porte du fond à droite.*

LA REINE, *allant s'asseoir sur le canapé à gauche.* Ah ! te voilà, petite ![2] eh bien !... et la duchesse ?

ABIGAIL. Ah ! si vous saviez !

LA REINE, *s'asseyant.* Viens ici près de moi !... (*A Abigaïl qui hésite à s'asseoir près de la reine.*) Viens donc ! Qu'a-t-elle dit ?

ABIGAIL. Rien !... mais la colère et l'orgueil contractaient tous ses traits !

LA REINE, *souriant.* Je le crois sans peine ![3] car le message, dont je t'ai chargée près d'elle lui désignait d'avance celle qui désormais allait la remplacer.

ABIGAIL, *étonnée.* Que dites-vous ?

LA REINE. Oui, Abigaïl, oui, tu seras tout pour moi... ma confidente, mon amie. Oh ! ce sera ainsi ! car d'aujourd'hui je commande, je règne !... Achève ton récit...[4] Tu crois donc que la duchesse est furieuse ?

ABIGAIL. J'en suis sûre ! car en descendant le grand escalier elle a dit à la duchesse de Norfolk qui lui donnait le bras... (C'est miss Price qui l'a entendu, et miss Price est une personne en qui l'on peut avoir confiance.) Elle a dit : " Quand je devrais[5] me perdre, je déshonorerai la reine ! "...

LA REINE. O ciel !

ABIGAIL. Et puis elle a ajouté : " Il vient de m'arriver[6] d'importantes nouvelles, dont je profiterai..." Mais elles se sont éloignées, et miss Price n'a pu en entendre davantage !

LA REINE. De quelles nouvelles voulait-elle parler ?

ABIGAIL. De nouvelles importantes !

LA REINE. Qu'elle vient d'apprendre !...

ABIGAIL. Peut-être de nouvelles politiques...

LA REINE. Ou plutôt cette entrevue que nous avions projetée pour hier au soir ?

ABIGAIL. Où est le mal ?

LA REINE. A coup sûr !...[1] car hier si je désirais, et devant toi, interroger Masham... c'était pour une affaire grave et importante... pour savoir jusqu'à quel point on m'abusait... pour connaître enfin la vérité !

ABIGAIL. Ce qui est bien permis ! surtout à une reine !

LA REINE. Tu crois ?

ABIGAIL. C'est un devoir ! (*Vivement.*) Et puis enfin qu'aurait-elle à dire ?... Vous ne l'avez pas vu (*à part*), grâce au ciel ! (*Avec satisfaction.*) Et maintenant qu'il est prisonnier... c'est impossible !

LA REINE, *avec embarras.* Et si cela ne l'était pas ?

ABIGAIL, *effrayée.* Que voulez-vous dire ?

LA REINE, *avec joie.* Tu ne sais pas, Abigaïl, il va venir, je l'attends !

ABIGAIL, *vivement.* Vous, madame ?

LA REINE, *lui prenant la main.* Qu'as-tu donc ?

ABIGAIL, *avec émotion.* Je tremble !... j'ai peur.

LA REINE, *avec reconnaissance et se levant.* Pour moi !... Rassure-toi !... aucun danger...

ABIGAIL. Et si la duchesse le savait dans le palais... dans votre appartement !... à une pareille heure !... Mais non, Votre Majesté l'espère en vain... Masham est confié à la garde de Bolingbroke, qui ne peut, sans s'exposer lui-même, lui rendre la liberté... et c'est impossible...

La Reine, *lui montrant la porte du fond à gauche qui vient de s'ouvrir.* Tais-toi !... le voici !

Abigaïl, *voulant courir à Masham.* O ciel !

La Reine, *la retenant.* Ne me quitte pas !

Abigaïl, *avec jalousie.* Oh ! non madame, non certainement !

Scène VII.

LES MÊMES, MASHAM.

(*Masham s'avance lentement, salue respectueusement la reine qui, avec émotion et sans lui parler, lui fait signe de la main*[1] *d'avancer*).

La Reine, *bas à Abigaïl.* Ferme ces portes... et reviens ! (*Abigaïl ferme la porte du cabinet à droite et celles du fond et revient vivement*[2] *se placer près de la reine*),

Masham. Lord Bolingbroke m'envoie présenter à Votre Majesté ces papiers qu'il ne pouvait, dit-il, confier qu'à moi, et qui sont de la dernière[3] importance !

La Reine, *avec bonté et prenant les papiers.* C'est bien, je vous remercie.

Masham. Je dois[4] les lui reporter avec la signature de Votre Majesté.

La Reine. C'est vrai !... je l'oubliais !... (*Elle passe près de la table à gauche et s'assied.—Regardant les papiers*). Ah ! mon Dieu ! comme en voilà !...[5]

(*Elle ôte ses gants, prend une plume et signe vivement et sans les lire les diverses ordonnances. — Pendant ce temps Masham s'est approché d'Abigaïl qui est de l'autre côté à l'extrémité à droite*).

MASHAM. Eh ! mon Dieu ! miss Abigaïl, comme vous voilà pâle !

ABIGAIL, *à demi-voix, avec émotion.* Écoutez-moi, Arthur... j'ai le crédit... le pouvoir de la duchesse !

MASHAM, *avec joie.* Est-il possible ?

ABIGAIL, *de même.* La faveur de la reine ! Et je suis décidée à repousser tous ces biens...[1] à y renoncer...

MASHAM, *étonné.* Eh ! pourquoi ?...

ABIGAIL. Pour vous !... Quelque fortune[2] qui vous puisse arriver, en feriez-vous autant ?

MASHAM, *vivement.* Pouvez-vous le demander ?

ABIGAIL, *tremblant.* Eh bien ! Arthur, vous êtes aimé d'une grande dame... la première de ce royaume...

MASHAM. Que dites-vous ?

ABIGAIL. Silence !... (*Lui montrant la reine qui a achevé de signer et qui s'avance vers lui*). La reine vous parle.

LA REINE. Voici les ordonnances que Bolingbroke vous avait chargé d'apporter à notre signature...

MASHAM. Je remercie Votre Majesté, et vais annoncer à milord qu'il est ministre !

LA REINE. C'est généreux à vous, car le premier usage qu'il fera du pouvoir sera sans doute de poursuivre[3] l'adversaire de Richard Bolingbroke, son cousin.

MASHAM. Je ne crains rien !... il sait comment ce duel s'est passé !

LA REINE. Et puis, vous avez pour vous de hautes protections... la nôtre d'abord, et bien mieux encore, celle de la duchesse ! (*Elle va s'asseoir sur le canapé à gauche du spectateur. — Masham est debout devant elle, et Abigaïl debout derrière le*

canapé sur lequel elle s'appuie en regardant Masham.) On m'a assuré, Masham, mais vous n'en conviendrez pas,[1] car vous êtes discret, on m'a assuré que vous l'aimiez...

Masham. Moi, madame ?... jamais !

La Reine. Et pourquoi donc vous en défendre ? [2] la duchesse est fort belle, fort aimable, et le rang qu'elle occupe...

Masham. Ah ! qu'importe le rang et la puissance... on y songe peu quand on aime. (*Regardant Abigaïl qui est debout derrière la reine.*) Et j'aime ailleurs !... (*Abigaïl fait un geste d'effroi.*)

La Reine, *baissant les yeux.* Ah ! c'est différent... Et celle que vous aimez est donc bien belle !

Masham, *avec amour et regardant Abigaïl.* Plus que je ne peux vous dire... (*Se reprenant.*[3]) Je veux dire que je l'aime... que je suis heureux et fier de cet amour, et punissez-moi, madame, si même ici, devant vous et à vos pieds, j'ose l'avouer...

La Reine, *se levant brusquement.* Taisez-vous !... N'entendez-vous pas ?

Abigail, *montrant la porte du cabinet à droite.* On frappe à cette porte !

Masham, *montrant les portes du fond.* Ainsi qu'à celles-ci !

Abigail. Et ce bruit au dehors !... les appartements se remplissent de monde.

La Reine. Comment fuir maintenant ?... (*A part avec effroi.*) Et cette phrase de la duchesse ! (*Haut.*) Et si on le voit ici...

Abigail. Là, sur ce balcon...

(*Masham s'élance sur le balcon à gauche, Abigaïl referme la fenêtre.*)

La Reine. C'est bien... va leur ouvrir.

ABIGAIL. Oui, madame... mais du calme...[1] du sang-froid.

LA REINE. Oh ! j'en mourrai ! [2]

Scène VIII.

LES MÊMES, *Abigaïl va ouvrir les portes du fond. — Paraissent* LA DUCHESSE DE MARLBOROUGH *et plusieurs* SEIGNEURS DE LA COUR ; BOLINGBROKE *entre après eux. — Abigaïl va également ouvrir la porte à droite, d'où sortent plusieurs demoiselles d'honneur.*

LA REINE. Qui ose ainsi, à cette heure... dans mes appartements... Ciel ! la duchesse... Une pareille audace !...

LA DUCHESSE, *regardant autour d'elle dans l'appartement.* Me sera pardonnée par Votre Majesté, car il s'agit d'importantes nouvelles... d'où dépend le salut de l'État !

LA REINE, *avec impatience.* Lesquelles ?

LA DUCHESSE, *examinant toujours l'appartement.* Des nouvelles qui mettent en rumeur... et agitent toute la ville... (*A part, regardant le balcon.*) Il ne peut être que là. (*Haut.*) Lord Marlborough m'apprend que l'armée française vient d'attaquer à Denain[3] les lignes du prince Eugène, et a remporté une victoire complète.

BOLINGBROKE, *froidement.* C'est vrai !

LA DUCHESSE, *courant à la fenêtre. Abigaïl fait quelques pas pour la retenir et se trouve ainsi placée entre la duchesse et la reine.* Tenez... entendez-vous les cris furieux de ce peuple !...

BOLINGBROKE. Qui demande la paix !...

LA DUCHESSE, *qui vient d'ouvrir la fenêtre, et poussant un cri.* Ah ! monsieur Masham... dans l'appartement de la reine !...

La Reine, *à part, et voyant paraître Masham.* C'est fait de moi ! [1]

Abigail, *bas à la reine.* Non... je l'espère !... (*Tombant à ses genoux.*) Grâce, madame !... grâce !... c'est moi qui à votre insu...[2] l'avais reçu cette nuit...

La Duchesse, *avec colère.* Quelle audace !... Vous osez soutenir...

Abigail, *baissant les yeux.* La vérité !

Masham, *s'inclinant.* Que sa Majesté nous punisse tous deux !

La Reine, *bas à Bolingbroke.* Bolingbroke, sauvez-nous !

Bolingbroke, *s'avançant vers les seigneurs de la cour qui sont dans le fond et prenant le milieu du théâtre.* Permettez !... J'ai à vous dire...

La Duchesse, *s'adressant à Bolingbroke.* Et moi... Je demanderai à milord, comment un prisonnier confié à sa garde est libre en ce moment, et par quel motif ?

Bolingbroke, *se tournant vers l'assemblée.* Un motif auquel vous auriez tous cédé comme moi, milords ! monsieur Masham m'a demandé, sur sa parole et sur son honneur de gentilhomme, la permission, de faire ses adieux à Abigaïl Churchill, sa femme !

La Reine et La Duchesse, *poussant un cri.* O ciel !...

La Reine, *avec agitation.* Messieurs... (*Leur faisant signe de s'éloigner.*) Un instant... je vous prie !...

(*Ils s'éloignent tous de quelques pas ; la reine reste seule sur le devant du théâtre avec Bolingbroke.*)

La Reine, *à demi-voix.* Ah, qu'avez-vous fait ?...

Bolingbroke, *de même.* Vous m'avez dit de vous

sauver... (*A la reine qui ne peut cacher son émotion.*) Allons, ma souveraine... et puis, fallait-il laisser déshonorer[1] cette jeune fille qui venait de se dévouer pour Votre Majesté ?

La Reine, *avec courage et comme ayant pris sa résolution.* Non... (*à demi-voix*) dites-leur d'approcher.

(*Bolingbroke fait un signe ; Abigaïl et Masham, qui s'étaient tenus à l'écart,*[2] *s'avancent timidement.*)

La Reine, *avec émotion et à voix basse à Abigaïl.* Abigaïl... ce que vous venez d'entendre... il faut que cela soit... ne le démentez pas... Encore cette preuve de dévoûment... et ma reconnaissance... mon amitié vous sont à jamais acquises...

Abigail, *à la reine, avec épanchement.*[3] Ah ! madame... si vous saviez...

Bolingbroke, *lui coupant la parole.*[4] Silence !...

(*Il fait un signe à Masham qui à son tour s'avance près de la reine.*)

La Reine. Quant à vous, Masham...

Bolingbroke, *bas à Masham.* Refusez !

La Reine. Je sais que d'autres idées, peut-être... mais, par le dévoûment[5] que vous lui portez... votre reine vous le demande...

Masham. Moi, madame...

La Reine. Elle vous l'ordonne.

(*Tous deux s'inclinent et passent à droite du théâtre.*)

La Reine, *s'adressant aux personnes de la cour et prenant le milieu du théâtre.* Milords et messieurs, les graves événements que madame la duchesse vient de nous apprendre vont hâter des mesures que nous méditions depuis longtemps. Sir Harley,[6] comte d'Oxford, et lord Bolingbroke, mes nouveaux ministres, vous expliqueront demain nos intentions. Nous rappelons milord duc de Marlborough dont

le talent et les services deviennent désormais inutiles, et, décidée à une paix honorable, nous entendons que,[1] dans le plus bref délai, les conférences s'ouvrent à Utrecht,[2] entre nos plénipotentiaires et ceux de la France.

BOLINGBROKE, *qui est placé à droite entre Masham et Abigaïl, bas à Abigaïl.* Eh bien, Abigaïl... mon système n'a-t-il pas raison ? Lord Marlborough renversé... l'Europe pacifiée...

MASHAM, *lui remettant les papiers que la reine a signés.* Bolingbroke, ministre !

BOLINGBROKE. Et tout cela, grâce à un verre d'eau !

FIN.

NOTES.

ACTE PREMIER.

Scène I.

Page Note

2, 1 *Je vous le jure*, I promise you faithfully.
2 *Je le veux bien*, I have no objection.

Scène II.

3, 1 *S'il s'agissait*, if it were.
2 *Il en mourra*, it will break his heart.
3 *Mécompte*, disappointment, hope deceived.
4 *En pays de connaissance*, with an old acquaintance.
4, 1 *Non pas !* no, indeed, I am not !
2 *Il fallait bien s'occuper*, one must have something to do.
3 *Tout était fini*, the end was come.
4 *J'y gagne encore*, I still get the best of the bargain.
5 *Je devais être tory*, I could not help being a tory.
6 *Je tiens à rester*, I particularly wish to live on.
7 *Désolé de partir*, extremely sorry to die.
5, 1 *Le Prince Eugène.* François-Eugène de Savoie-Carignan, the son of Eugène Maurice (comte de Soissons), and of Olympe Mancini, a niece of Mazarin. He was born in Paris in 1663, went to Germany, became generalissimo of the imperial armies, and gained (1704), in company with Marlborough, the victory at Hochstett, over the French and Bavarians. He also routed the French at Oudenarde (1708), and conquered them at Malplaquet (1709); died at Vienna, in 1736.

Page Note

5, 2 *Swift.* Born in Ireland, 1667, died in London, 1755. *Prior* (1664–1721). *Atterbury*, bishop of Rochester, born in England, 1662, died in Paris, 1732, celebrated authors.

3 *A qui la victoire ?* who will gain the victory ?

4 *Voilà ce qu'il s'agit de...* this is what we must...

5 *Étourdissent tellement le vulgaire*, so much amaze the common herd.

6, 1 *Au parlement*, in the House of Commons.

2 *Vous êtes dans l'erreur*, you are quite mistaken.

3 *Il est* (for *il y a*), there is.

4 *Heurté par moi*, against whom I had run (with whom I came into collision).

5 *Chiquenaude*, a fillip.

7, 1 *Pas possible !* you don't say so !

2 *Paré de mon mieux*, in my best attire.

3 *Pourpoint*, a doublet.

4 *L'homme à la chiquenaude*, the man who had given me the fillip.

5 *Vous n'avez aucun soupçon sur...* you have no idea who... may be.

8, 1 *Gênant*, inconvenient.

2 *Ah ! bah !* no ! really.

3 *Vous porte intérêt*, takes an interest in you.

4 *Une indignité*, a shame.

9, 1 *Laissez-vous faire*, let them do it for you (don't you mind !).

2 *Si vraiment*, I beg your pardon, it is.

3 *J'y suis*, I see it, now !

4 *Parbleu*, of course, I do (I should think so !).

10, 1 *Est-ce que vous en auriez été amoureux ?* you do not mean to say you were in love with her ?

2 *Qui n'a pas envie*, who has no wish.

Scène III.

11, 1 *Vous voilà donc décidée*, you have then made up your mind.

2 *Dans son intérieur*, in her private life (in her home).

12, 1 *Si on peut dire cela*, how can one say such a thing.

Page Note

12, 2 *De service*, on duty.
3 *Presque rien*, a trifle.
4 *Était bien mal dans ses affaires*, was in very bad circumstances.
5 *J'avais tant de peine*, it was so difficult for me.

13, 1 *Elle tenait à...*, she was anxious to...
2 *Rien qu'à sa bonté*, from her kindness alone.

14, 1 *Par caractère*, constitutionally.
2 *Il s'est trouvé*, there happened to be.
3 *Le lui rend bien*, pays her back in the same coin.

15, 1 *S'il en est ainsi*, if such is the case.
2 *Un peu sa parente*, slightly related to her.

16, 1 *Que de bontés !* how very kind of you !
2 *Qui n'y crois guère*, who have not much faith in it.
3 *Qui me tient au cœur*, which I have much at heart.

17, 1 *Raout*, a party (a select assembly), from the English *rout*.
2 *Vertugadin*, a fardingal (a kind of round pad which ladies used to wear below the bodies of their dresses).
3 *Falbala*, a furbelow (a plaited trimming at the bottom of the skirt).

Scène IV.

4 *La triple alliance*, an allusion to the treaty of alliance signed at the Hague in 1717, between the States-General, Georges I., king of England, and the regent, Philippe of Orleans.

18, 1 *Trianon* (*le Grand-Trianon* and *le Petit-Trianon*), two smaller palaces built in the park of the large and magnificent palace of Versailles.
2 *Louvois* (*François-Michel Letellier*, marquis *de Louvois*, 1641-1691), a celebrated minister of Louis XIV.
3 *Un élégant*, a fashionable gentleman.
4 *Sarabande*, a Spanish dance (*zarabanda*).
5 *Sans me laisser abattre*, undaunted.

19, 1 *Aller sur les brisées*, to compete with (to interfere with).

Scène V.

Page Note

19, 2 *Ferrets*, tags.

20, 1 *C'est du devoir de ma charge*, it is one of the duties of my office.

2 *Vous voilà averti*, take it as a warning.

21, 1 *Elle n'est vraiment pas mal*, she is not at all bad looking.

2 *C'est par là qu'elle brille*, that is her shining point.

3 *C'est ce qu'il faudra voir*, that remains to be seen.

22, 1 *Passé de mode*, out of fashion.

2 *Beau jeu*, a fine opportunity.

23, 1 *Emporter la contrainte par corps*, to carry with them the right of arrest for debt.

Scène VI.

2 *De bonne guerre*, fair play.

3 *Une femme de tête et surtout d'exécution*, a strong-minded, and above all resolute, woman.

24, 1 *Du cœur*, take heart.

2 *Voici l'heure de la Chambre*, it is time to go to the House (of Commons).

3 *Je ne peux y manquer*, I must be there.

Scène VII.

25, 1 *Si on veut*, if they like, as they please.

ACTE SECOND.

Scène I.

26, 1 *Cela la regarde*, that is her business.

27, 1 *Tant pis*, that is a pity.

2 *Au pouvoir*, in office.

3 *Cela se rencontrait...* they came so opportunely.

4 *Un fait exprès*, it seemed as if it were done on purpose.

5 *C'est d'une maladresse!* it is so awkward!

6 *Sans famille*, she has no family connections.

28, 1 *C'est à n'y pas tenir*, it is unbearable.

Scène II.

Page Note

29, 1 *Demander des nouvelles*, to inquire about the health.

2 *Sa Majesté aurait eu quelques contrariétés?* has Her Majesty been annoyed?

3 *Ce qui se passe*, what is going on.

4 *Promenade sur la Tamise*, a boating-party on the Thames.

5 *Nous avons fait arriver à Windsor*, we ordered to Windsor.

6 *Je viens de m'entendre avec*, I have just concerted measures with.

30, 1 *Ne m'en veuillez pas*, forgive me.

2 *Agacement*, irritation.

3 *Il s'agit tout uniment*, it is only about.

4 *Serrant*, putting away.

31, 1 *L'emportent*, carry it over us.

2 *Aujourd'hui même*, this very day.

3 *Soulève la répugnance*, rouses the indignation.

4 *En voilà pour*, it will last.

5 *Par égard*, out of regard.

6 *N'est-ce que cela?* is that all?

32, 1 *Si* (for *oui* after a negative interrogation), she is.

2 *Pour cela même*, for this very reason.

3 *Gens à ma dévotion*, people devoted to me.

4 *A la bonne heure*, that is right.

5 *Avait eu l'air de...* looked as if she wished to...

33, 1 *Le faire passer*, have him appointed.

2 *Se doutait*, suspected (was aware of).

3 *Ça le regarde*, he will have to answer for it.

4 *Les heurter, de les contrarier*, to wound, to cross them.

5 *Que voulez-vous*, I cannot help it.

6 *Qu'importe le caractère?* What signifies the temper?

34, 1 *Elle a pensé*, it was near.

Scène III.

2 *Me rendre auprès d'elle*, to wait upon her.

Page Note

35, 1 *Se charge de votre sort*, takes upon herself to procure you a comfortable position.

2 *S'éloigne*, exit.

Scène IV.

3 *Grâce*, pardon.

36, 1 *C'en est fait de ses jours*, they will take his life.

Scène V.

2 *Palsambleu (par le sang de Dieu)*! By Jove! (zounds)!

3 *Qu'y a-t-il?* What is the matter?

4 *Exacte au rendez-vous*, just in the right time.

37, 1 *A lui tous les biens*, the estate was all his.

2 *Avec mes honorables collègues que voici!* With these my honourable colleagues.

3 *A coup sûr*, most certainly.

4 *De son vivant*, when living (in his lifetime).

Scène VI.

5 *Cherchant ses expressions*, looking for his words.

6 *De plus*, besides (moreover).

7 *Parent désolé*, disconsolate kinsman.

38, 1 *A été soustrait à l'action des lois*, was helped to abscond.

2 *Haussent les épaules*, shrug their shoulders.

3 *Se défaire*, to make away with.

4 *Des troubles sérieux éclatent*, serious disturbances break off.

5 *S'en prendre*, to lay the blame on.

39, 1 *Cela est*, it is so.

2 *Comment se fait-il?* How is it?

3 *C'est fait de nous*, it is all over with us.

4 *La haute main*, full authority (most authority).

5 *La remettant*, handing the ordinance.

40, 1 *Les liens du sang*, the bonds of relationship.

2 *S'écoule*, disperse.

Scène VII.

Page Note

—— 3 *Se soutenant à peine*, scarcely able to stand.

41, 1 *J'y suis*, I know now (I have it).

2 *C'est elle qui a été la cause...*, that was the cause.

3 *Allons donc !* Nonsense ! (Never !)

4 *Met à l'abri*, saves from all suspicion.

Scène VIII.

42, 1 *Malheureux !* Wretched man !

2 *C'est à confondre*, a most amazing thing.

3 *Repas de corps*, a mess feast, a great mess dinner.

43, 1 *Qu'il vous suffise de savoir*, it will be enough for you to know, suffice it to say.

2 *Revenu*, income.

3 *D'abord*, first of all.

4 *Jusqu'ici*, till now (up to the present time.)

5 *D'en faire naître*, to give rise to any.

6 *Tant pis !* I am sorry !

Scène IX.

44, 1 *D'ici là*, till then.

45, 1 *Je parierais plutôt pour une lady*, I would sooner bet it was a lady.

2 *Si rangé*, so steady.

3 *Des ferrets en diamants...*, diamond tags of such magnificence... I was quite right.

4 *S'il ne s'en doute même pas*, if he has not the least idea about it.

5 *Le moins fat*, the least conceited.

Scène X.

46, 1 *Oserais-je ?* May I dare ?

2 *Aucun encore*, not any yet.

3 *Pas davantage*, no more than you have.

4 *Un million de France*, one million francs.

Page Note

5 *Livres*, these were *livres de France*, worth abou a shilling, and not the *livre sterling* of the value of 25 francs.

47, 1 *Il se trouve que*, it so happens that.

2 *Mais si, vraiment*, yes, indeed it is.

3 *Grâce à elle*, thanks to it (fortune).

4 A parody of a line in La Fontaine's fable *Le Corbeau et le Renard*:—

"Cette leçon vaut bien un fromage sans doute."

5 *Devancé*, anticipated.

48, 1 *Recherchée*, coveted, sought after.

2 *Elle tient à*, she is desirous to, she wishes particularly.

3 *Avec fatuité*, with feigned conceit.

4 *Quand ce serait ?* Supposing I did ?

5 *Mènent de front*, carry on at the same time love affairs and state business.

6 *Détours*, meanders.

49, 1 *Ce n'est guère vraisemblable*, it is not very likely.

2 *A nous deux*, between us.

3 *Sujettes aux contrôles des chambres*, amenable to the control of both Houses of Parliament.

4 *Un caractère violent et emporté*, a violent and hasty-tempered man.

5 *Point de promesses*, no promises.

50, 1 *Dès son entrée en fonctions*, as soon as she enters on her functions.

2 *Livré à moi-même*, when left to myself.

3 *A prix d'or*, for gold, by dint of money.

ACTE TROISIÈME.

Scène I.

51, 1 *Je ne puis revenir de mon bonheur*, I still wonder at my happiness.

2 *Ma fille*, my dear girl.

3 *J'ai l'air de céder*, I appear to give way.

4 *Montrer du caractère*, to show firmness and resolution.

5 *C'est ce qui est arrivé*, such was the case.

Page Note

52, 1 *En reine*, like a queen.
2 *Convenances*, propriety.
3 *Je voulais*, it was my will.
4 *Que de bontés*, how very kind.
5 *Toujours le livre à la main*, still with the book in her hand.
6 *Positifs*, matter-of-fact.
7 *Arides*, dry.
53, 1 *Qu'ils ont raison*, how right they are.
2 *Il leur faut des places*, they must have offices.
3 *Tais-toi !* Hush !
4 *A les en croire*, if I were to believe them, I should take a husband.
54, 1 *En idée, en rêve*, in imagination, in dream.
2 *A la bonne heure*, I am glad to hear it.
3 *Un avenir mystérieux*, mysterious prospects.
4 *Se complaît et s'arrête*, likes to dwell.
5 *Que j'en connaisse*, so that I may know.
6 *Plus tard... je ne dis pas*, perhaps, at some future time.
7 *A vos moments perdus*, at your leisure moments.
55, 1 *C'est que justement j'ai...*, it so happens that I have at this very moment.
2 *Que c'est mal !* How wrong it is !
3 *De service*, in waiting, on duty.
56, 1 *Il n'en faudrait pas davantage*, it would be quite enough.
2 *C'est que...* the thing is that...

Scène II.

3 *De m'éloigner*, to go away.
4 *Tout à l'heure*, presently.
57, 1 *Avec humeur*, testily.
2 *Se dessine pour nous*, is forming in our favour.
3 *Nettement tranchée*, clearly decided.
4 *J'ai eu grandement raison*, I was perfectly right.
5 *Sans rien préjuger*, without any presumptions.
6 *Flottante*, wavering.
7 *Donne gain de cause à B...*, allows B... to carry his point.

Page Note

58, 1 *A la bonne heure!* I am glad of your determination.

2 *A merveille*, very well.

3 *Nous voilà bien*, there we are in a fine predicament.

Scène III.

4 *Au plus tôt*, as soon as possible.

59, 1 *Il y va de notre salut à tous*, the safety of us all is at stake (we are all of us in peril).

Scène IV.

2 *L'officier de service*, the officer in waiting.

3 *A la bonne heure !* indeed !

4 *A rapport*, has reference.

60, 1 *Manquer de respect*, a want of respect.

2 *Sans m'en douter*, without suspecting it.

3 *Me défend*, forbids me.

4 *Avec humeur*, angrily.

Scène V.

5 *Plus tard*, by and bye.

61, 1 *Sur-le-champ*, at once.

2 *Me demande avec instance*, entreats me to bring him into the presence of Your Majesty.

3 *Que me veut-on ?* what do they want of me?

4 *Il s'agit*, it is about.

5 *Voyons-le toujours*, let us see him all the same, were it only to dismiss him.

6 *Vous n'y pourrez rien*, you will be of no avail.

Scène VI.

62, 1 *Je viens pourtant*, and yet I come.

2 *Je m'en doutais*, I thought so.

3 *Qui n'aura pas de terme*, endless.

Page Note

63, 1 *Bouchain*, a small but strongly fortified town in the north of France, lies on the Scheldt, about 12 miles from Valenciennes. It was built in the eighth century by Pépin, and taken from the Comtes de Hainaut by the French in 1676.

2 *Malplaquet*, a village in the north of France. In order to protect Mons threatened by the allies, Marshal Villars entrenched himself at Malplaquet, 3 miles from the town. From this post he was driven by the allies commanded by Marlborough, after a most sanguinary conflict, in which the latter lost about 20,000 men, whilst the loss of the French did not exceed 8,000. The surrender of Mons, October 20, 1709, finished the campaign in Flandres.

3 *Madame de Maintenon* (Françoise d'Aubigné), was born in 1635, married the poet Scarron in 1652. Her house was for some time the *rendez-vous* of the greatest wits in Paris. She became a widow in 1660, and gradually gained a great influence over Louis XIV., who, after the death of the queen (1683), secretly married Mme. de Maintenon. She founded, in 1685, at St. Cyr, near Paris, a religious establishment for the education of young girls, poor but of noble birth. *Esther* and *Athalie*, these master-pieces of Racine, were composed for the pupils at St. Cyr, at the request of Mme. de Maintenon. She died in 1719.

4 *Le Duc de Villeroi* (Fr. de Neuville), 1643–1730. He was brought up with Louis XIV., who entertained a great friendship for him, and made him a duke in 1663. He was suddenly made a marshal and given a chief command, when his incapacity proved most fatal to France.

5 *Vendôme* (*Louis-Joseph, duc de*), a celebrated general, born in 1654; he was known by the name of Duc de Penthièvre until his father's death. He lost the battle of Oudenarde (1708)

Page Note

against Marlborough and Eugène. Died in 1712.

63, 6 *Catinat (Nicolas)*, a marshal of France. 1637–1712.

64, 1 *Arriver à*, to succeed in, to come to.

2 *En vouloir*, to be angry with, to owe ill-will.

3 *Se mettre en colère*, to put oneself in a passion.

65, 1 *Si l'on met en avant*, if they bring forward (as a pretext).

2 *Il s'agit* (*caprices*, etc.), are concerned.

3 *A quoi tenez-vous ?* On what do you hang?

66, 1 *Souriait à*, pleased.

Scène VII.

68, 1 *Hochstett* or *Hochstadt*, a town in Bavaria (upper Danube). The English have given to the battle Marlborough and the allies gained over the French the name of Blenheim, a village which lies on the Danube. The loss of the allies amounted to about 14,000 killed and wounded. It is easy to understand why Bolingbroke and the queen exaggerate the loss of the English in men and money.

2 *Sur le bord du théâtre*, in front of the stage.

3 *Il est un mystère*, there is a mystery.

4 *Cela te regarde*, you will have to do that.

5 *Dit tout bas*, whispers.

6 *La partie est superbe*, we have a splendid game.

ACTE QUATRIÈME.

Scène I.

69, 1 *C'est inouï !* It is wonderful ! (unheard of.)

2 *Allons donc !* It cannot be.

3 *En attendant*, meanwhile.

4 *Qui ne tient à rien...*, who has no perseverance in anything... not even in her ill-humour.

70, 1 *Elle n'osait laisser éclater*, she dared not give vent to.

Page Note

70, 2 *S'éteint bien vite*, dies away very fast.

3 *Cela ne fait qu'augmenter*, it only goes on increasing.

Scène II.

4 *Ayons-en toujours peur... de confiance*, I shall be afraid of her just the same... trusting on what I was told.

5 *Elle va me faire destituer*, she will order my dismissal.

6 *Titres*, claims.

71, 1 *Croyez-en*, trust to.

2 *Je n'en reviens pas*, I cannot understand it, I cannot recover from my astonishment.

3 *Me rendre compte*, report to me.

4 *Vous entendre avec moi*, concert with me.

72, 1 *Ne peut en douter*, cannot doubt it.

73, 1 *Je ne puis en revenir encore*, fam., I cannot make it out.

Scène III.

2 *Se rappelant ses idées*, recovering her mind.

3 *Si, vraiment... je me rappelle*, yes, now, I remember.

4 *Je m'y rendrai plus tard*, I shall wait upon her presently.

74, 1 *Elle se reprend*, she checks herself.

Scène IV.

2 *Y pensez-vous ?* Are you thinking of what you are doing ?

3 *Ce trouble*, this agitation.

75, 1 *J'étais pressée*, I was anxious.

2 *Ne vous rendez pas à ses ordres*, do not go to her assignation.

3 *Cela vaut mieux*, it is better.

76, 1 *Vous attendrait*, would expect you.

2 *Vous n'irez pas non plus*, you will not go there either.

Page Note

76, 3 *Apprendre*, tell, apprize.

4 *Qu'est-ce que cela veut dire ?* What is the meaning of all this?

5 *Quand même*, even though.

6 *Quelque absurdes*, however absurd.

77, 1 *Auprès de la reine*, with the queen.

2 *C'est à peu près celà*, something very much like it.

Scène VI.

78, 1 *J'accours*, I come in great haste.

2 *On en parle déjà*, it is already talked about.

3 *Se passer de moi*, do without me.

4 *Je n'y pensais plus*, I forgot all about it.

5 *N'est pas la plus à craindre*, is not the one to be most feared.

6 *Traitez donc*, much good it is talking about.

79, 1 *C'est que, voyez-vous, l'ambition*, I'll tell you why; ambition, you see.

2 *Au mieux*, on the best terms.

3 *Elle lui en veut*, she has a grudge against her.

4 *D'ici*, from this time.

5 *On ne s'engagerait à rien en*, one would be bound to anything for.

6 *Par égard*, out of regard.

7 *D'un air distrait*, looking absent.

80, 1 *Elle croit me l'apprendre*, she thinks I did not know.

2 *Tant mieux*, so much the better.

3 *Se déjouent*, baffle each other.

4 *A peu près*, nearly.

81, 1 *Que vous disais-je ?* Did I not tell you so?

2 *C'est cela même*, just so.

3 *Que trop*, only too much so.

4 *Plutôt me perdre*, I would sooner ruin myself.

5 *Plus j'y réfléchis*, the more I think about it (the less I feel determined).

6 *Détruire son avenir*, to ruin his prospects.

82, 1 *On ouvre chez la reine*, the door leading to the queen's apartments is being opened.

Scène VII.

Page Note
82, 2 *Agit enfin*, speaks at last.
3 *Vous voilà à merveille avec*, I see you are on the most friendly terms with.
4 *Je n'en suis encore qu'à l'admiration*, I have as yet only felt admiration.
83, 1 *Vous avez tant d'esprit*, you are so clever.
2 *Déjouer vos tentatives*, I was at least clever enough to foil your designs.
3 *Bien entendu que*, it being well understood that.
4 *Milord aurait-il*, has my lord perchance.
5 *Au prix coûtant*, at cost price.
84, 1 *Qui a des vues sur*, who cast her eyes on.
2 *De forme et de convenance*, for the sake of form and propriety.
85, 1 *Les égards*, the regard, attentions.
2 *Elle doit être ici*, she is to be here.
3 *Surveillants*, guardians.
4 *De grâce*, I pray you, I beg of you.
5 *Malheur à eux*, woe to them.
6 *J'y compte bien*, I hope so.

Scène VIII.

86, 1 *Les dames de la suite*, the ladies in waiting.
2 *Cherchant des yeux*, looking round for.
3 *Le tri*, a kind of game played by three persons (very much like ombre).
87, 1 *De bonne part*, from good authority.
2 *De grâce*, I beseech you.
3 *Survenu*, which occurred unexpectedly.
88, 1 *Veut bien*, whom it is your Majesty's pleasure to...
2 *Il fallait choisir vous-même*, you should have chosen yourself.
89, 1 *Faisant la partie de*, playing cards with (*une partie*, a game).
2 *De vous en savoir le même gré*, to be equally grateful to you for it.
3 *D'autant que*, so much the more that.
90, 1 *D'où vient cet emportement?* What is the reason for this fit of passion?

Page Note
90, 2 *Je conviens*, I must say.
3 *D'une maladresse*, so very awkward.
91, 1 *Je ne vous retiens plus*, I will not detain you any longer.
2 *Que voici*, whom you see here.
92, 1 *Nous l'emportons*, we conquer.

ACTE CINQUIÈME.

Scène I.

2 *Ce devait être*, it was to be so, it could not be otherwise.
3 *Je me doutais bien*, I was pretty sure.
93, 1 *Aux yeux de*, in the presence of.
2 *Elle m'a trompé*, she disappointed me.
3 *Bouleversement*, confusion.
4 *Je disais bien que*, I was right when I said that (I knew very well that).

Scène II.

5 *Qui ne risque rien*, who is in no danger, is he?
6 *Et pour la suite*, and afterwards.
94, 1 *Sont arrivés chez la reine*, there came to the queen.
2 *Les plus fâcheux*, the most grievous.
3 *Incertaine*, wavering.
4 *Est-ce que je m'y connais?* Dô you think I understand anything about it?
95, 1 *Je l'ai narguée*, I set it at defiance.
2 *Elle est renfermée*, she is closeted.
96, 1 *Attisée*, stirred up.
2 *Quel bonheur!* How fortunate!
3 *Veillez à l'arrivée*, watch for the coming.

Scène III.

4 *A elle*, of her.
5 *Mais le moyen*, but how could I.

Page Note

96, 6 *Il n'est question que de cela*, they talk of nothing else.

97, 1 *Il a fallu en finir*, I was obliged to put an end to it.

2 *C'est donc cela*, that is it, I see.

3 *Et puis réfléchissez*, and then just think..., consider.

98, 1 *Ou cru deviner*, or thought she had found out.

2 *Ils s'entendaient*, etc., they acted in concert... there was a secret understanding between them.

Scène IV.

99, 1 *A dessein*, designedly.

2 *Manquer à*, to be wanting in respect towards.

3 *Qu'elle ait dès demain à*, that she must not be later than to-morrow.

4 *Lui sont interdits*, are forbidden her.

Scène V.

100, 1 *Aussi*, indeed.

2 *De le mettre en jugement*, to put him on his trial.

101, 1 *Ils se sont brouillés*, they have quarrelled.

2 *Une guerre à mort*, a war to the knife (of extermination).

3 *A n'en pouvoir douter*, for a certainty, so as to leave no doubt about it.

4 *Se reprenant*, correcting herself.

5 *L'ordonnance de dissolution*, the bill for the dissolution of Parliament.

102, 1 *Sans que l'on puisse sans douter*, without raising the least suspicion.

2 *Qui que ce soit*, no one (whoever it may be).

3 *A ce soir*, good-bye till this evening; *à bientôt*, we shall soon meet again.

Scène VI.

Page	Note	
103,	1	*Le reconduire*, to accompany him to the door, to show him out.
	2	*Petite*, little one.
	3	*Sans peine*, quite (easily).
	4	*Achève ton récit*, go on with what you were saying.
	5	*Quand je devrais*, were I to.
	6	*Il vient de m'arriver*, I have just received.
104,	1	*A coup sûr*, I cannot see (nowhere I am sure).

Scène VII.

105,	1	*Lui fait signe de la main*, beckon him.
	2	*Vivement*, quickly.
	3	*Dernière*, utmost.
	4	*Je dois*, I am to.
	5	*Comme en voilà !* What a quantity!
106,	1	*Repousser tous ces biens*, reject all these advantages.
	2	*Fortune*, good fortune.
	3	*Poursuivre*, prosecute.
107,	1	*Vous n'en conviendrez pas*, you will not own it.
	2	*Vous en défendre*, excuse yourself from it.
	3	*Se reprenant*, checking himself.
108,	1	*Du calme*, be calm, be composed.
	2	*J'en mourrai*, it will kill me.

Scène VIII.

	3	*Denain*, a village in the north of France, a few miles from Bouchain. Prince Eugène was defeated by Marshal Villars at Denain in 1712.
109,	1	*C'est fait de moi*, it is all over with me.
	2	*A votre insu*, without your knowledge, unknown to you.
110,	1	*Laisser déshonorer*, suffer dishonour to fall on.
	2	*Tenus à l'écart*, kept at a distance.
	3	*Avec épanchement*, with effusion.

Page Note

110, 4 *Lui coupant la parole*, interrupting her, cutting her short.

5 *Par le devoûment que vous lui portez*, out of devotion to her.

6 *Sir Harley*, Robert Harley, 1661–1724. Queen Anne created him Earl of Oxford and Mortimer, and shortly after she bestowed upon him the white staff of Lord High Treasurer. His son, Edward Harley, the second Earl of Oxford, was the collector of the celebrated Harleian M.S.S. now in the British Museum. The title became extinct in 1853.

111, 1 *Nous entendons*, it is our pleasure.

2 *Utrecht* (*Ultrajectum* in modern Latin), a principal town in Holland; lies on the Rhine about 40 miles from the Hague. Negotiations between France and England were proceeding in this town, and a peace, known as the Peace of Utrecht, was signed on March 31st, 1713.

J. S. Levin, Printer, 59a, Gt. Tower St., & Mark La. Sq., London, E.C.

FRENCH CLASSICS.

EDITED BY SOME OF THE MOST EMINENT FRENCH MASTERS IN ENGLAND.

Series I.

Price per Volume, 6*d.*; *in cloth*, 1*s.*

BRUEYS.—L'Avocat Patelin.

CORNEILLE.—Le Cid, Cinna, Horace, Polyeucte.

MOLIÈRE.—L'Avare, le Bourgeois Gentilhomme, les Femmes Savantes, les Fourberies de Scapin, le Malade Imaginaire, le Médicin malgré lui, le Misanthrope, les Précieuses Ridicules, Tartuffe.

MUSSET, ALFRED DE.—On ne saurait penser à tout. Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

RACINE.—Andromaque, Athalie, Britannicus, Esther, Iphigénie, Phèdre, les Plaideurs.

VOLTAIRE.—Mérope, Zaïre.

Series II.

LA FONTAINE.—Fables. Notes by F. Tarver, M.A. 450 pages. Cloth, 2s.

PIRON.—La Métromanie. Notes by F. Tarver, M.A. Cloth, 1s. 6d.

PONSARD.—Le Lion Amoureux. Notes by H. J. V. De Candole, M.A., Ph.D. 2s.

VOLTAIRE.—Charles XII. Notes by G. Masson, B.A. 2s.

LE THÉATRE FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE,

publié par une société d'éminents professeurs de la littérature française en Angleterre.

Price per Volume, 9d.; in Cloth, 1s.; or each Series bound in One Volume, 3s. 6d.

This collection will comprise the *chefs-d'œuvre* of Augier, Bouilly, Delavigne, Dumas, Victor Hugo, Lebrun, Ponsard, Sand, Sandeau, Sardou, Scribe, and De Vigny, carefully edited, and correctly and elegantly printed.

In no form can the French language as now spoken, its spirit and idioms, be studied to greater advantage than in the masterpieces of the contemporary French Drama.

Such a publication has not yet been attempted in this country. We will, therefore, briefly state the object the editors have in view :—

Corneille, Racine, Molière, Voltaire are acknowledged classics, and their works absolutely require to be fully illustrated with notes, historical and philological, taken from the best authorities.

The case is different when we consider the productions of the contemporary French Drama. In editing the works of modern dramatic authors, the principal thing required in the way of elucidation is a good translation of the idiomatic passages which might puzzle the reader, and prevent him from enjoying their wit, humour, and pathos.

Each play is preceded by a short critical notice, and accompanied by such notes as are indispensable, and a careful rendering of the most difficult expressions.

Professors and Teachers may add such explanations as they consider desirable.

LE THÉATRE FRANÇAIS DU XIXe SIÈCLE.

NOW READY.

SÉRIE I.

1.—**Hugo**, *Hernani*, by GUSTAVE MASSON, B.A., Harrow School, Examiner in the University of London.

2.—**Scribe**, *Le Verre d'Eau*, by JULES BUÉ, M.A., Taylorian Teacher of French, Oxford.

3.—**Delavigne**, *Les Enfants d'Edouard*, by FRANCIS TARVER, M.A., Eton College.

4.—**Bouilly**, *l'Abbé De l'Epée*, by V. KASTNER, M.A., Queen's College, Charterhouse School.

SÉRIE II.

5.—**Melesville et Duveyrier**, *Michel Perrin*, by GUSTAVE MASSON, B.A., Harrow School.

6.—**Sandeau**, *Mademoiselle De La Seiglière*, by H. J. V. DE CANDOLE, M.A., Ph.D., French Lecturer, University College, Bristol, and of Clifton College.

7.—**Scribe**, *Le Diplomate*, by A. RAGON, City of London College.

8.—**Dumas**, *Les Demoiselles de Saint-Cyr*, by FRANCIS TARVER, M.A., Eton College.

SÉRIE III.

9.—**Lebrun**, *Marie Stuart*, by H. LALLEMAND, B.-ès-Sc., French Lecturer, Owen's College, Manchester.

10.—**Delavigne**, *Louis XI.*, by the Rev. P. H. E. BRETTE, B.D., Head-Master of the French School, Christ's Hospital, Examiner in the University of London.

11.—**Scribe**, *Bertrand et Raton*, by JULES BUÉ, M.A., Oxford, Taylorian Teacher of French.

12.—**De Vigny**, *La Maréchale d'Ancre*, by A. ROULIER, B.A., Bedford College and Charterhouse School.

OTHER VOLUMES IN PREPARATION.

J. S. LEVIN, Printer, 59A Great Tower Street, London, E.C.

LE THÉATRE FRANÇAIS DU XIXE SIÈCLE.

— No. 3. —

LES ENFANTS D'ÉDOUARD.

PAR

CASIMIR DELAVIGNE.

WITH EXPLANATORY NOTES

BY

FRANCIS TARVER, M.A. OXON.,

FRENCH MASTER AT ETON COLLEGE.

LONDON:

DULAU & CO., 37, SOHO SQUARE, W.

HACHETTE & CO., 18, KING WILLIAM STREET, CHARING CROSS.

CASIMIR DELAVIGNE.

CASIMIR DELAVIGNE, born at Havre in 1794, composed whilst still at the Lycée Napoléon, and in his fourteenth year, a dithyrambic ode on the birth of the King of Rome (son of Napoleon I.) in 1811, in which he first showed his talent for versification. This was succeeded in 1818 by a far greater work, "Les Messéniennes," in which the poet sings of the miseries of invasion, the recollections of Greece free, and the hopes of Greece resuscitated. This poem gained him great popularity. His song, "La Parisienne," written on the occasion of the revolution of 1830, for a time rivalled the famous "Marseillaise." Of his dramatic productions we need only mention a few of the most remarkable :—"Les Vêpres Siciliennes" (1819); "L'École des Vieillards" (1823), which procured him admission to the French Academy; "Louis XI." (1832), in our opinion his masterpiece; and "Les Enfants d'Édouard" (1833). Worn out by his literary labours, C. Delavigne was seeking a warmer climate, when he died, before reaching it, at Lyons, about the end of 1843, at the comparatively early age of forty-nine.

"LES ENFANTS D'ÉDOUARD."

The title of this play does not at first sight represent any remarkable episode of our history to an English reader. The "enfants" here mentioned are the young King Edward V. of England, and his brother Richard, Duke of York, and the play might have, perhaps, been more appropriately entitled "The Murder of the Young Princes in the Tower."

A brief sketch of the events immediately preceding this bloody page of English history may not be out of place here. Richard, Duke of York, had in 1459 claimed to be King of England, as being descended from Lionel, the *third* son of Edward III., whereas Henry VI., the reigning king, was descended from John of Gaunt, the *fourth* son. Hence the bloody Wars of the Roses, between the great houses of York and Lancaster. In 1461 Henry VI. was deposed, and Edward IV. (son of the afore-mentioned Duke of York) was crowned king at Westminster. He married Elizabeth, daughter of Sir Richard Woodville, and widow of Sir John Gray, a Lancastrian, killed at the battle of St. Alban's. Their eldest son (afterwards Edward V.) was born in 1470 in the Sanctuary of Westminster, whither Elizabeth had fled for safety from the great Earl of Warwick, who had restored King Henry VI. The battles of Barnet and Tewkesbury, in 1471, had, however, effectually put an end to the hopes of the Lancastrian party, and the young Prince Edward (son of Henry VI.) had been foully murdered soon after the battle in the presence of George, Duke of Clarence, and Richard, Duke of Gloucester, brothers of King Edward IV. Shortly after this Henry VI. died very suddenly (probably assassinated) in the Tower of London. His death was followed at no very long interval by that of the Duke of Clarence, drowned, as the popular story tells, in a butt of Malmsey wine; and on the 9th April, 1483, the king, Edward IV., died at the early age of forty-two.

His son, Edward V., naturally succeeded him, and, when twelve years old, made his public entry into London on the 4th of May. His uncle, Richard, Duke of Gloucester, was appointed Protector of England.

As the play itself contains the account of the persecution by Richard, and subsequent execution of the young king's supporters, Lord Rivers, Lord Hastings, &c., of the Queen's taking refuge in the Sanctuary at Westminster with her younger son, Richard, and of the subsequent murder of the young princes,* it will be unnecessary to extend our brief sketch of the history of this eventful period any further.

* As the fact of the murder of the two young princes by order of their uncle has been frequently called in question, it would be as well to mention here a circumstance that seems to place it almost beyond a doubt, namely, the discovery, in 1674, of some bones, the proportions of which were answerable to the ages of the royal youths, and which Charles II. caused to be removed to Henry VII.'s Chapel at Westminster, with a Latin inscription to the effect that these were indeed the remains of Edward V. and his brother the Duke of York.

In the First Act, Scene III., there is an allusion to the reputed illegitimacy of Queen Elizabeth's children. Shortly before the murder of the princes their uncle, Richard, Duke of Gloucester, did actually claim the crown on the plea that Edward IV. had been married to Eleanor Butler, daughter to the Earl of Shrewsbury, previously to his mariage with Elizabeth Woodville.

LES
ENFANTS D'ÉDOUARD.

PERSONNAGES.

ÉDOUARD V., roi d'Angleterre.
RICHARD, duc d'York, son frère.
RICHARD, duc de Glocester, oncle des princes, régent du royaume.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
SIR JAMES TYRREL.
LA REINE ÉLISABETH, veuve de lord Gray, puis d'Édouard IV., mère des deux princes.
LUCI, première femme de la reine.
EMMA, femme de la reine.
FANNY, Idem.
WILLIAM, serviteur de la reine.
LE CARDINAL BOURCHIER.
L'ARCHEVÊQUE D'YORK.
DIGHTON.
FORREST.
Lords, Seigneurs de la cour, Gardes, etc.

ACTE PREMIER.

Un salon chez la reine Élisabeth. — D'un côté, la Reine occupée à broder ; de l'autre, quelques métiers de tapisseries abandonnés par ses femmes, qui entourent le jeune duc d'York.

SCÈNE I.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, LUCI, EMMA, FANNY.

ÉLISABETH (*au duc d'York, sans lever les yeux*).
Regarderai-je ?

LE DUC D'YORK (*dont on achève la toilette*).
Oh ! non.

ÉLISABETH.

Enfant !

LE DUC D'YORK.

Non, pas encor.

(A Luci.)

Bonne mère, attendez.—Donne le collier d'or.

LUCI.

Plus tard.

LE DUC D'YORK (*courant vers une table*).

Tiens ! Je le prends.

LUCI.

Reine, veuillez,[1] de grâce,
Forcer le duc d'York à demeurer en place.
Il est comme un oiseau.

LE DUC D'YORK.

Qu'au piége on aurait pris.
Je ne fais pas un bond sans qu'on pousse des cris.
Allons, vieille Luci, viens, cours !

LUCI (*à la reine*).

Il me désole.[2]

LE DUC D'YORK (*courant autour de la table*).

Rattrape en chancelant ton oiseau qui s'envole.

LUCI.

Essayer un habit pour le couronnement,

(S'élançant pour le saisir.)

C'est grave. — On vous tient !

LE DUC D'YORK (*s' échappant*).

Bon !...

ÉLISABETH.

Très-grave, assurément.

LUCI.

Lord Glocester, votre oncle, aujourd'hui vient vous prendre,
Pour recevoir le roi.

ÉLISABETH.

Vous le ferez attendre.

(Le regardant de côté.)

Richard, je vais gronder. — Cher trésor, qu'il est bien ![3]

LUCI (*au duc d' York*).

Votre frère est un ange, et vous ne valez rien.

LE DUC D'YORK.

Voyez-vous l'hypocrite ! il est roi d'Angleterre,
Et je ne le suis pas ; voilà tout le mystère.

LUCI.

Dans le pays de Galle, où chacun l'admirait,
Le jour de son départ il a fait un beau trait.

LE DUC D'YORK (*se rapprochant*).

Lequel?

LUCI.

On nous l'écrit.

LE DUC D'YORK.

Lequel? je veux l'apprendre:
L'éloge d'Édouard, j'aime tant à l'entendre!

LUCI (*le saisissant*).

On vous tient, déserteur!

LE DUC D'YORK.

C'est une trahison:
Mais je me vengerai.

ÉLISABETH.

Demande-lui raison.[1]
(A Luci.)
Abuser de l'amour qu'il montre pour son frère,
Ah! fi! c'est mal.

LUCI.

Amour que je ne comprends guère;
Ils sont si différents: l'un gai, bouillant, fougueux;
L'autre grave et sensible.

ÉLISABETH.

Aimables tous les deux.

LE DUC D'YORK (*à Luci*).

Si tu pouvais finir! pour cette jarretière
Faut-il donc à genoux rester une heure entière?

LUCI.

Encor faut-il le temps.[2] Je suis vieille, et mes doigts
N'ont plus l'agilité qu'ils avaient autrefois,
Mon cher petit Richard.

LE DUC D'YORK.

Petit! quelle injustice!
On est jusqu'à vingt ans petit pour sa nourrice.

LUCI.

Un moment, et j'achève.

LE DUC D'YORK (*avec impatience*).

Est-ce fait?

LUCI.

Liberté ?

Beau captif.

LE DUC D'YORK (*se plaçant devant la reine*).

Regardez.

ÉLISABETH.

Charmant, en vérité !

EMMA.

On n'est pas plus joli.[1]

ÉLISABETH.

Venez, vous qu'on adore,
Qu'on vous baise cent fois, et puis cent fois encore !
Sous l'appareil du sacre[2] et l'auguste bandeau,
Luci, crois-tu toujours qu'Édouard soit plus beau ?
Vous charmerez tous deux ce peuple qui vous aime.

(A Luci.)

Levez vos grands yeux noirs ! — C'est son père lui-même.

LUCI (*appuyée sur le dos du fauteuil de la reine*).

Il a de son regard.

ÉLISABETH.

Mais beaucoup ; mais, Luci,
C'est sa vivante image : il souriait ainsi ;
Cette grâce, il l'avait, quand sa main souveraine
Releva lady Gray pour en faire une reine.

LE DUC D'YORK.

Lady Gray c'était vous.

ÉLISABETH.

Qui, pauvre et sans appui,
Redemandais mes biens en pleurant devant lui.
Dieu ! comme je tremblais ! Luci se le rappelle.

(A Luci.

Il fut bien généreux ; — mais moi j'étais bien belle,
N'est-ce pas ?

LE DUC D'YORK.

Je le crois ; belle comme à présent.

ÉLISABETH (*qui l'embrasse*).

Je vous punis, flatteur !

LUCI.

Sans doute ; en le baisant,
Voilà vos châtiments : caresses sur caresses ;
Et votre fils aîné n'a rien de vos tendresses.

LE DUC D'YORK (*à la reine*).

Je lui rendrai sa part en l'embrassant pour vous.

ÉLISABETH.

Savez-vous qu'à Radmor[1] il souffrait loin de nous?

LUCI.

Quoi ! toujours?

ÉLISABETH.

Pauvre fleur, le chagrin l'a fanée.
Que de pleurs[2] nous coûta cette triste journée,
Où le noble Édouard de ses bras défaillants,
De ses yeux affaiblis vous cherchait, mes enfants,
Rapprochait, unissait vos deux têtes charmantes
Sous les derniers baisers de ses lèvres mourantes !
Aimez-vous, a-t-il dit, et regardant les cieux,
Pour ne les plus rouvrir, il a fermé les yeux.

LE DUC D'YORK (*d'une voix altérée*).

Un beau soir, à Windsor, nous irons, ô ma mère,
Lui demandant tous trois la santé de mon frère,
Déposer sur le marbre, où souvent nous pleurons,
Deux couronnes de fleurs que nous enlacerons ;
Et puis vous lui direz : A ton désir fidèles,
Tes fils jusqu'au tombeau seront unis comme elles.
Le voulez-vous?

ÉLISABETH (*essuyant les yeux du duc d'York*).

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès qu'il nous reverra,
Au bonheur, à la vie Édouard renaîtra.
De lui donner des soins qu'on me laisse le maître,
Mon remède est si bon!

ÉLISABETH.

Pourrait-on le connaître?

LUCI.

C'est le jeu.

LE DUC D'YORK.

Trouve mieux pour guérir ses douleurs.

ÉLISABETH (*à part*).

Comme chez les enfants le rire est près des pleurs!

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers avec lui reviendra-t-il à Londres?

ÉLISABETH.

Sans doute.

LUCI.

Noble cœur, et dont je puis répondre !
Parent [1] loyal et sûr ; ami vrai, celui-là,
Votre oncle maternel.

ÉLISABETH.

Qu'entendez-vous par-là ?

LUCI.

Rien : je dis seulement que c'est leur second père,
Et qu'ils n'en ont pas d'autre.

LE DUC D'YORK.

Il est parfois sévère ;
Mon oncle Glocester est bien plus indulgent,
Et je l'aime bien moins.

ÉLISABETH.

Parlez mieux du régent.
Quoi qu'en dise Luci, dont le discours me blesse,
Vous pouvez, chers enfants, compter sur sa tendresse.
Il a de votre père et le zèle et les soins ;
Il lui ressemble en tout.

LE DUC D'YORK.

Pas de figure au moins.

ÉLISABETH.

Richard, vous me fâchez.

LE DUC D'YORK.

Eh bien ! je me ravise,[2]
Et dirai, si l'on veut, que sa taille est bien prise.

ÉLISABETH.

Quand vous aurez son âge, ayez sa dignité :
Vous serez bien, milord.

LE DUC D'YORK.

Oui, très-bien d'un côté ;
(Montrant son épaule.)
Mais de l'autre !

ÉLISABETH (*sévèrement*).

Richard !

LUCI.

Que milady pardonne.

ÉLISABETH (*au duc d'York*).

C'est un méchant esprit que celui qu'on vous donne.
Vous m'entendez, Luci !

LUCI.

Mais, madame...

ÉLISABETH.

En effet,
Le régent est coupable ; et de quoi ? Qu'a-t-il fait ?
Depuis qu'à sa tutelle on remit leur enfance,
A-t-il un seul instant trompé ma confiance ?

LUCI.

Non, jusqu'à présent ; mais...

ÉLISABETH.

Mais il vous est suspect,
C'est fâcheux ; cependant il a droit au respect,
Au vôtre, au sien surtout.

(Au duc d'York.)

Les vertus, le courage,
Valent mieux que la grâce et qu'un joli visage.
Il est mal et très-mal de prendre un ton moqueur ;
Je ne vous aime plus ; vous avez mauvais cœur.

LUCI.

Le voilà tout confus.

LE DUC D'YORK.

Pardon !

ÉLISABETH.

Je suis trop bonne.

LUCI.

Paix ! quelqu'un vient : c'est lui.

ÉLISABETH.

Le régent ?

LE DUC D'YORK.

En personne.

(Imitant la démarche de son oncle.)

Le reconnaissez-vous ?

ÉLISABETH (*au duc d'York*).

Je vois qu'il faut sévir.[1]

Bas à Luci.)

Vous m'y forcez ; c'est bien. — Il l'imite à ravir.

FANNY.

Sortirons-nous ?

ÉLISABETH.

Pourquoi ? Reprenez votre ouvrage.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GLOCESTER.

(Les femmes de la reine vont s'asseoir près des métiers à tapisserie. Le duc d'York est devant Luci, qui dévide un écheveau de soie 1 sur ses bras.)

ÉLISABETH (*à Glocester*).

Vous avez de mon fils reçu quelque message,
Milord, il vous écrit ? Pour moi, j'en fais l'aveu,
Ainsi que lord Rivers, il me néglige un peu :
Me laisser deux longs jours sans lettres, sans nouvelles,
C'est comprendre bien mal mes craintes maternelles.

GLOCESTER.

Oui, voilà les enfants : pour nous il ne font rien,
Et les ingrats sont sûrs qu'on les recevra bien.

LE DUC D'YORK (*d'un air boudeur, à Luci, qui lui fait signe de se taire*).

Les ingrats !

ÉLISABETH (*à Glocester*).

Votre grâce en dit plus que moi-même.
Eh ! n'est-ce pas pour eux, pour eux seuls qu'on les aime !
Pauvre ange ! qu'il m'oublie et qu'il ne souffre pas ;
Il n'aura point de tort.

GLOCESTER.

Il vient, et sur ses pas
Semant tous les chemins de fleurs, de verts feuillages.
Nos Anglais, m'écrit-on, l'environnent d'hommages.
C'est porté dans leurs bras qu'il arrive aujourd'hui ;
Sa marche est un triomphe, et jamais, avant lui,
Le noble sang d'York, jamais la rose blanche,
N'ont ému tant de cœurs d'une joie aussi franche.

ÉLISABETH.

Vous m'enchantez, milord.

GLOCESTER.

Moi, son humble sujet,
Heureux de ces transports dont je chéris l'objet,
J'arrive, et des douleurs je trouve ici l'image :
Tant d'attraits sont voilés des ombres du veuvage.
Que ce front, pour un jour, affranchi de son deuil,
Rayonne, heureuse mère, et d'ivresse et d'orgueil.

ÉLISABETH.

Hélas ! ne dois-je rien à qui m'a couronnée ?
Je suis heureuse mère et femme infortunée ;

Et cet autre Édouard qui va m'être rendu
Rappelle à mes regrets celui que j'ai perdu.

LE DUC D'YORK (*à la plus jeune femme de la reine qui joue avec lui*).

Tu m'oses défier : eh bien ! voilà mon gage !
(Il l'embrasse.)
Rends-le-moi si tu veux.

LUCI (*le suivant*).

Milord, soyez donc sage !
Ces fils de soie et d'or vont tomber de vos bras :
Bien : les voilà mêlés.

LE DUC D'YORK.

Tu les démêleras.

LUCI (*lui montrant l'écheveau qu'elle a ramassé*).

Des nœuds ?

LE DUC D'YORK.

En les coupant.

GLOCESTER (*à la reine, en souriant*).

C'est un autre Alexandre.

ÉLISABETH.

Quand on ne le voit pas on est sûr de l'entendre.

GLOCESTER (*au duc d'York*).

A la bonne heure au moins ! beau neveu, les rubis,
L'or et les diamants brillent sur vos habits.

LE DUC D'YORK.

Je vous fais grâce [1] encor du grand manteau d'hermine.
Au sacre je l'aurai.

GLOCESTER.

C'est vrai : plus j'examine,
Et plus je reconnais le vêtement pompeux
Qui doit à Westminster parer mes chers neveux.

LE DUC D'YORK.

Est-ce demain ?

GLOCESTER.

Bientôt.

LE DUC D'YORK.

Non, fixez la journée.
Bientôt, c'est quand on veut, c'est un mois, une année.

GLOCESTER.

Un siècle.

LE DUC D'YORK.

En attendant, milord, on peut mourir.

ÉLISABETH (*vivement*).

Le ciel nous en préserve !

GLOCESTER (*au duc d'York*).

Attendre, c'est souffrir ;
N'est-ce pas ?

LE DUC D'YORK.

Eh bien, quand ?

GLOCESTER.

De ses vœux l'enfant presse [1]
Ce temps, dont l'âge mûr accuse la vitesse.

LE DUC D'YORK.

Enfin, quand donc ?

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Milord, asseyons-nous.

LE DUC D'YORK.

Ma mère à son travail, et moi sur vos genoux.

ÉLISABETH.

Vous abusez,[2] Richard !

GLOCESTER (*au duc d'York, qui veut descendre*).

Restez !

LE DUC D'YORK.

Oh ! non j'abuse.

ÉLISABETH.

Ne faites pas le fier : [3] on vous souffre.

GLOCESTER (*à la reine*).

Il m'amuse.

ÉLISABETH (*à Glocester*).

Le roi vous marque-t-il l'heure de son retour ?

GLOCESTER.

Mais nous devons ce soir l'embrasser à la Tour.

LE DUC D'YORK.

A la Tour ! et pourquoi ?

GLOCESTER.

Je m'en vais vous le dire :
Si mon neveu lisait tout ce qu'il devrait lire,
Instruit d'un vieil usage, il saurait que toujours
Les rois avant leur sacre y passent quelques jours.

LE DUC D'YORK.

Mais c'est une prison.

GLOCESTER.

Qui n'attriste personne,
Quand on en doit sortir pour ceindre [1] une couronne.

LE DUC D'YORK.

Mon frère, en la quittant, va donc gouverner ?

GLOCESTER.

Non.

ÉLISABETH.

Tant qu'on n'est pas majeur on n'est roi que de nom.

LE DUC D'YORK.

J'en voudrais le pouvoir, si j'en avais le titre.

GLOCESTER.

A treize ans, de l'état milord serait l'arbitre ? [2]

LE DUC D'YORK.

Oui, milord.

GLOCESTER.

Des enfants qui courent sur le port
Nous ferions pour la guerre une armée à milord.

LE DUC D'YORK.

Il n'en est pas besoin : milord [3] pourrait, j'espère,
Compter sur les soldats commandés par son père.

GLOCESTER.

Ils sont vieux pour milord.

LE DUC D'YORK.

Milord se ferait vieux.

GLOCESTER.

Et comment, s'il vous plaît ?

LE DUC D'YORK.

En combattant comme eux.

GLOCESTER.

Voilà des sentiments dignes d'un diadème !

LE DUC D'YORK.

Mais celui qui le tient le défendra lui-même.

LUCI (*à part*).

Bien dit !

ÉLISABETH.

Et de son front qui voudrait l'enlever ?
Lord Glocester est là pour le lui conserver.

GLOCESTER.

Que vous me jugez bien ! Au péril de ma vie,
Vous le prouver, ma sœur, est un sort que j'envie.

LE DUC D'YORK.

Votre beau cheval blanc, que souvent j'admirai
Vous me l'avez promis ; donnez : je vous croirai.

ÉLISABETH.

Vous demandez toujours.

GLOCESTER (*au duc d'York*).

Il est à votre grâce ;
Mais saurez-vous au moins le conduire à ma place ?

LE DUC D'YORK.

Tout jeune que je suis, mieux qu'un autre à vingt ans.

GLOCESTER.

Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps,[1]
Le proverbe dit vrai.

LE DUC D'YORK.

Voilà pourquoi, je gage,
A quelqu'un que je sais l'esprit vint avant l'âge.

ÉLISABETH (*à Glocester*).

Parlons du roi, milord.

GLOCESTER (*au duc d'York*).

A qui donc ?

LE DUC D'YORK.

A quelqu'un.

GLOCESTER.

Mais enfin ?...

ÉLISABETH.

Certain duc va se rendre importun,
Et je le renverrai.

GLOCESTER.

Non pas : laissez-le dire ;
Sa malice m'enchante et me fait beaucoup rire.

ÉLISABETH.

Vous le rendez, milord, trop libre en le gâtant.

(Bas.

Il est un peu malin ; mais il vous aime tant !

GLOCESTER.

Et moi donc !... cher enfant. Il faut que je l'embrasse.
Si jamais celui-là ment à sa noble race !...

ÉLIZABETH.

Et son frère!

GLOCESTER.

Son frère est aussi mon espoir.
Qu'ils prospèrent tous deux, et que je puisse voir
Ces rejetons chéris d'une tige si belle,
Ces deux roses d'York fleurir sous ma tutelle!

ÉLISABETH.

Eh bien! protégez-les; qu'ils vous soient toujours chers.
Eux, comme tous les miens; la main de lord Rivers [1]
Sur le lit d'Édouard serra deux fois la vôtre;
En veillant sur mes fils, aimez-vous l'un et l'autre!

(Ici on entend quelque rumeur sous les fenêtres.)

UN CRIEUR PUBLIC (*en dehors*).

"Jugement et condamnation de lord Hastings,[2] pair du royaume, atteint et convaincu du crime de haute trahison."

LE DUC D'YORK.

Hastings!... grâce, mon oncle!

ÉLISABETH.

Il aimait cet enfant.

GLOCESTER.

Le lâche avait trahi celle qui le défend.
Forcé de le punir, j'eus peine à m'y résoudre.
Mais je vous aimais trop, milady, pour l'absoudre.

LE CRIEUR PUBLIC.

"Arrestation de lord Rivers, conduit de Northampton à la forteresse de Pomfret,[3] par ordre du duc de Glocester, régent du royaume."

ÉLISABETH.

Qu'entends-je?

LE DUC D'YORK.

Lord Rivers!

GLOCESTER (*en riant*).

Oh! lui, c'est différent.

ÉLISABETH.

Qu'a t-il fait?

GLOCESTER (*de même*).

Rien.

ÉLISABETH.

Encore?...

GLOCESTER.

Il est votre parent ;
Voilà son crime.

ÉLISABETH.

Eh quoi ! vous faisait-il ombrage ? [1]

GLOCESTER.

A moi ?... lui ?... Sans témoins j'en dirais davantage.
En l'embrassant bientôt vous me remercîrez ;
Il le fera lui-même.

LE DUC D'YORK.

Ah ! vous nous rassurez.

ÉLISABETH.

(A son fils.) (A ses femmes.)
Va jouer. Laissez-nous.

LE DUC D'YORK (*à Glocester*).

Tenez votre promesse,
Et vous rirez de moi, si je manque d'adresse.

GLOCESTER.

Le petit écuyer pourra tomber de haut.

LE DUC D'YORK.

Petit ! et vous aussi, vous raillez ce défaut !
Allez, d'autres que moi pécheraient par la taille, [2]
Si l'on mesurait l'homme au cheval de bataille.

GLOCESTER.

Vraiment !

LE DUC D'YORK.

Adieu, bel oncle !

GLOCESTER.

A revoir, bon neveu !
(A part.)
Quand ils ont tant d'esprit, les enfants vivent peu.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, GLOCESTER.

ÉLISABETH.

Parlez ! de lord Rivers avez-vous à vous plaindre ?
De quoi l'accuse-t-on ? pour lui que dois-je craindre ?

GLOCESTER.

(Se penchant sur le métier de la reine.)
Mais rien, croyez-moi donc. — Quel travail délicat !
Cet ouvrage de femme est d'un goût, d'un éclat ! [3]

ÉLISABETH.

Il est vrai ; je suis femme, et comprends vos paroles :
Je dois me renfermer dans ces travaux frivoles.

GLOCESTER.

Vous ai-je dit cela ?

ÉLISABETH.

Je me le dis pour vous.
Mon Dieu ! de ses secrets que l'état soit jaloux ;
J'y consens : gardez-les ; restez-en seul le maître ;
Je les ai trop connus pour vouloir les connaître.
Mais je suis sœur, milord : je suis mère, et je crains.
Est-ce un tort ? que l'excuse en soit dans mes chagrins.[1]
Le malheur rend timide ; à force de souffrance,
J'ai contre l'avenir perdu toute assurance.
Quittez ce ton léger que dément votre cœur,
Milord, et parlez-moi comme un frère à sa sœur.

GLOCESTER.

Eh bien ! à votre gré gouvernez votre esclave,
Et parlons gravement de ce qui n'est pas grave !
Lord Rivers arrêté ! quel forfait[2] est le sien ?
Que lui reproche-t-on !... rien, absolument rien.
Mais à notre Édouard plus je le crois utile,
Moins je vois ses dangers avec un œil tranquille.

ÉLISABETH.

Quels dangers ?

GLOCESTER.

Vous savez que vos augustes nœuds[3]
Ont dans ses intérêts, dans son orgueil haineux,
Ulcéré jusqu'au cœur cette vieille noblesse
Que rien ne satisfait et qui d'un rien se blesse.
Quand on vit vos parents des emplois revêtus,
On chercha leurs aïeux ; je comptais leurs vertus.
Rivers, qu'avaient poussé[4] mes amis et les vôtres,
Vint sur les bancs des pairs s'asseoir parmi nous autres,
Dont les noms se perdaient dans la nuit du passé ;
Le mot de parvenu fut alors prononcé !
Mot banal, et des cours injure[5] favorite,
Lorsqu'auprès des grands noms s'élève un grand mérite.
Sa fortune croissant avec ses ennemis,
L'héritier du royaume à ses soins fut remis.
On murmura plus haut ; mais on craignit les armes,
Que vous teniez du roi subjugué par vos charmes.

ÉLISABETH.

Milord !...

GLOCESTER.

Qui n'eût fléchi[1] sous un tel ascendant ?
J'y cède, comme lui, reine, en vous regardant.
Mais enfin ce dépit, que retenait la crainte,
Depuis votre veuvage éclate sans contrainte ;
"Votre frère, dit-on, maître du jeune roi,"
C'est ce parti haineux qui parle et non pas moi,
"Gouverne son esprit ainsi que sa personne,
Et mettrait volontiers les mains sur la couronne."

ÉLISABETH.

Qui, lui ! mon noble frère !...

GLOCESTER.

Eh, non, mille fois non !
Ce sont vos deux enfants qu'on poursuit sous son nom ;
On voulait, prévenant le sacre qui s'apprête,
Pour aller jusqu'au roi, faire tomber sa tête.

ÉLISABETH.

Mais c'est affreux ! milord.

GLOCESTER.

Sans doute, c'est affreux.
Et de tous ces complots l'artisan ténébreux,
Quel est-il ? Lord Hastings.

ÉLISABETH.

J'en frémis ; à l'entendre,
Il avait pour mes fils un dévoûment si tendre !
A qui donc se fier ?

GLOCESTER.

A moi, qui l'ai puni.
Gardez-vous cependant de croire tout fini :
Leur parti n'est pas mort avec ce chef habile.
Il fallait à Rivers assurer un asile ;
Il fallait plus encor, que le bruit des verrous
Par un acte apparent satisfît leur courroux.
Voilà le double but où je voulais atteindre,
Et, le complot détruit, tout calmé, pourquoi feindre ?
Rendant pleine justice à Rivers méconnu,[2]
Je l'embrasse, et lui dis : Soyez le bienvenu.
De tout ce que j'ai fait tel est l'aveu sincère :
Eh bien ! ai-je à ma sœur répondu comme un frère ?

ÉLISABETH.

Sous cet amas d'horreurs mon cœur reste abattu ;
Peut-on se faire un jeu de noircir la vertu !

GLOCESTER.

Eh ! que diriez-vous donc, si dans leur folle haine
Ils osaient insulter jusqu'à leur souveraine ? [1]

ÉLISABETH.

Moi ?

GLOCESTER.

Vous : de votre hymen la légitimité
Par de sourdes rumeurs est un point contesté :
Et, comme leur fureur ne peut être assouvie
Qu'en frappant mes neveux dans leurs droits ou leur vie,
Ils vont plus loin.

ÉLISABETH.

Comment ?

GLOCESTER.

Et cette indignité
Réussit en raison de son absurdité !
Plus une calomnie est difficile à croire,
Plus pour la retenir les sots ont de mémoire.

ÉLISABETH.

De grâce, expliquez-vous.

GLOCESTER.

Je comprends ces discours ;
Quand une Jeanne Shore est du mépris des cours
Retombée à sa place, et meurt en criminelle,
Dans la fange où déjà son nom traîne avant elle,
Fussent-ils, ses enfants, issus du sang des rois,
Le dernier des Anglais peut contester leurs droits.
Ils étaient nés flétris,[2] ces fruits de l'adultère ;
Mais vos fils !...

ÉLISABETH.

Ose-t-on déshonorer leur mère ?
Répondez-moi, milord : l'ose-t-on ?

GLOCESTER.

Bruits menteurs,
Dont je voudrais connaître et punir les auteurs.

ÉLISABETH.

On l'ose !

GLOCESTER.

Ah ! milady, que du faîte [3] où nous sommes
Le spectacle qu'on a vous dégoûte des hommes !

ÉLISABETH.

Mon frére, moi, mes fils, tous frapper à la fois !
Je reste de surprise immobile et sans voix.

GLOCESTER.

Enfin dans leur démence ils vont jusqu'à prétendre
Que d'un remords secret ne pouvant vous défendre,
Tout entière à vos fils, vous les aimez assez
Pour vous sacrifier à leurs jours menacés,
Et... puis-je d'un tel bruit me rendre l'interprète ?
Signer l'aveu public des erreurs qu'on vous prête.

ÉLISABETH.

Le signer !

GLOCESTER.

Par tendresse : en préférant pour eux
Une vie assurée à des droits dangereux.

ÉLISABETH.

Le signer ! qu'à ce point la terreur m'avilisse ;
Que de mon lâche cœur cette main soit complice !
Pour flétrir mes enfants, pour les déshériter,
Pour abdiquer ces droits qu'on leur vient disputer ;
Droits augustes, milord, certains, incontestables,
Et dont j'écraserai tous ces bruits misérables !
Le signer ! je suis faible, et cependant j'irais,
Reine et mère à la fois, dans mes yeux, sur mes traits
Portant le démenti d'une telle infamie,
Aborder le front haut cette ligue ennemie.
J'irais, je traînerais mes deux fils sur mes pas ;
Je prendrais d'Édouard l'héritier dans mes bras :
Oui, j'en aurais la force, et courant leur répondre,
Au peuple rassemblé dans les places de Londre,
Je dirais, je crierais... Que sais-je ? Ah ! si les mots
Me manquent, au besoin, mes regards, mes sanglots
Répandront au dehors ma douleur maternelle ;
Si ma voix me trahit, mes pleurs crieront pour elle :
" Peuple, sauve ton roi, c'est Édouard, c'est lui,
Édouard orphelin qui te demande appui.
Abandonné de tous, c'est en toi qu'il espère :
Adopte mes enfants qu'on prive de leur père."
Mes enfants ! mes enfants !.. Ah ! qu'ils viennent, vos lords ;
Qu'ils m'insultent en face ; ils me verront alors,
Entre mes deux enfants, faire tête à l'outrage.
La lionne qu'on blesse aurait moins de courage,

Moins de fureur que moi, si jamais je défends
Les jours, les droits sacrés, l'honneur de mes enfants.

GLOCESTER.

Vertu, que c'est bien là ton sublime langage !
Mais croyez qu'avant vous, si la lutte s'engage,
J'irai leur faire affront[1] de leurs propres noirceurs,
Reine, et vous m'oubliez parmi vos défenseurs.

ÉLISABETH.

Vous, jamais ! Après Dieu, soyez ma providence :
De vos soins pour Rivers, j'admire la prudence ;
Je vous en remercie. Ah ! qu'un plus noble effort
(A William qui rentre.)
Couronnant vos projets... Que nous veut-on ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES. WILLIAM.

Milord !
Le duc de Buckingham [2] est porteur d'un message ;
Peut-il voir votre grâce ?

GLOCESTER.

Encor ! quel esclavage !
(Faisant un pas pour sortir.)
Pardon, je vais l'entendre.

ÉLISABETH (*l'arrêtant*).

Ici, milord, ici.
(A William qui sort. A Glocester.)
Qu'il vienne. Excusez-moi de vous quitter ainsi :
Impuissante à cacher la douleur qui m'oppresse,
J'ai besoin d'y céder pour m'en rendre maîtresse,
Calme devant mon fils, qui doit tout ignorer,
Je voudrais, s'il se peut, l'embrasser sans pleurer.
Je vous attends, milord.

SCÈNE V.

GLOCESTER, la regardant sortir.

Sous le deuil que de charmes !
J'aime une reine en deuil. Mon Dieu, les belles larmes!
Qu'elles jaillissaient bien d'un cœur au désespoir !
On les ferait couler seulement pour les voir.

SCÈNE VI.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

BUCKINGHAM.

Salut au protecteur !

GLOCESTER.

C'est donc fait ?

BUCKINGHAM.

Et mon zèle
N'a pas permis qu'un autre apportât la nouvelle.
Au palais d'où je viens, je n'ai pas attendu :
Vous étiez chez la reine, et je m'y suis rendu.

GLOCESTER.

Gloire à toi, Buckingham ! te me combles de joie ;
Cousin, pour réussir, il suffit qu'on t'emploie.
On t'a bien accueilli ?

BUCKINGHAM.

Mieux que je ne pensais.
Tout ce qui n'est pas nous me dégoûte à l'excès.
Mon horreur pour le peuple est chose assez notoire :
Et vous voyez d'ici mon illustre auditoire :
Le lord-maire d'abord, enflé d'un tel orgueil
Qu'à peine s'il tenait dans son large fauteuil :
Des graves aldermen la majesté robuste,
Et ce que la cité contient de plus auguste
En figure de banque, avec leur front plissé,
Où l'on voit que la veille un total a passé ; [1]
Leur bouche, où vient errer, dans sa béatitude,
Ce sourire engageant dont ils ont l'habitude.
Aussi, j'ai laissé là l'urbanité des cours ;
Une odeur de comptoir parfumait mon discours.
Le sentiment banal qui boursoufflait mes phrases [2]
Jetait ces braves gens dans de telles extases,
Qu'en douleur de boutique [3] on n'a jamais vu mieux
Que les gros pleurs bourgeois qui tombaient de leurs yeux.
Enfin je me suis fait plus marchand, plus vulgaire
Que tous les aldermen, la cité, le lord-maire,
Et j'ai tant descendu dans le cours des débats,
Qu'il fallait bien, milord, nous rencontrer en bas :
Tout le monde était peuple. Ils ont signé ce titre
Qui vous rend de l'état le souverain arbitre ;
Vous êtes protecteur du royaume et du roi.
Ils ont crié pour vous ; ils ont crié pour moi ;

Je ne sais plus pour qui leur poitrine s'exerce ;
Mais je suis confondu des poumons du commerce.

GLOCESTER.

Ce pas peut mener loin.

BUCKINGHAM.

De ce que j'entrepris
Le comté d'Hereford devait être le prix.
Milord s'en souvient-il ?

GLOCESTER.

D'accord : si ma puissance
Est quelque jour égale à ma reconnaissance,
Je ferai plus pour toi. Que dit-on de Rivers ?

BUCKINGHAM.

Cet acte est le sujet de mille bruits divers :
Mais vous ne craignez pas du moins qu'on le délivre ?

GLOCESTER (*lui montrant l'appartement de la reine*).

Sois prudent ; cette nuit il a cessé de vivre.

BUCKINGHAM.

Ainsi le commandaient vos ordres absolus.

GLOCESTER.

Dors en paix, bon Rivers ; nous ne t'en voulons plus.
N'est-ce pas, Buckingham ?

BUCKINGHAM.

Pour lui j'étais sans haine.
Gentillâtre [1] adoré sur son petit domaine,
Que ne se livrait-il au bonheur campagnard
D'essouffler ses limiers,[2] de traquer un renard,
De trancher du seigneur dans sa fauconnerie, [3]
Sans faire avec son nom tache sur la pairie ?
Je respecte sa sœur ; elle est mère du roi,
Et ce titre toujours sera sacré pour moi ;
Mais ces Gray, ces Rivers, son éternel cortége
De parents, de cousins, petits-cousins... que sais-je ?
Je ne suis pas forcé d'honorer tout cela.
La cour est une auberge où passent ces gens-là :
Fussent-ils de l'hermine affublés au passage,[4]
Ils viennent, on s'en moque ; ils partent, bon voyage !
L'infortune d'Hastings doit seule m'affliger ;
C'était, quoi qu'il eût fait, du sang à ménager,
Du sang comme le nôtre.

GLOCESTER.

Il avait des scrupules
Dont sa fin guérira quelques esprits crédules,

Le jour, où quand je marche on me laisse en chemin,
Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain.
Quant à l'autre, en tout temps il fut mon adversaire,
L'ordre de l'arrêter devenant nécessaire,
Je l'ai rendu public, on l'a crié partout :
Le peuple doit savoir, cousin, que j'ose tout.
Mais sa mort, cachons-la ; lady Gray,[1] que j'emmène,
Ferait en l'apprenant de la vertu romaine,[2]
Voudrait garder ses fils, et, pour répondre d'eux,
Il est bon qu'à la Tour je les tienne tous deux.
Alors...

BUCKINGHAM.

Que ferez-vous ?

GLOCESTER.

Ami, l'homme propose,...
Tu sais le vieil adage ?

BUCKINGHAM.

Enfin ?

GLOCESTER.

Et Dieu dispose.
Mais dans ce long discours, où tu t'es surpassé,
Du bruit qui se répand tu n'as donc rien glissé ?

BUCKINGHAM.

Quel bruit ?

GLOCESTER.

Sur les enfants, sur leurs droits, leur naissance.

BUCKINGHAM.

A quoi bon démentir un bruit sans consistance ?

GLOCESTER.

On le répète au moins, puisqu'elle a tout appris.

BUCKINGHAM.

La reine ?

GLOCESTER.

Lady Gray ; d'abord c'étaient des cris ;
Et puis, par un retour[3] qui m'étonna moi-même,
Ce fut, pour s'excuser, un embarras extrême,
Oui da,[4] comme un remords, enfin, je ne sais quoi
De quelqu'un qui se trouble et n'est pas sûr de soi.

BUCKINGHAM.

De sa confusion n'abusez pas contre elle :
La reine est des vertus le plus parfait modèle.

GLOCESTER.

Je puis avoir mal vu ; mais toi qui vois si bien,
Tu crois que le conseil ne t'a déguisé rien ?

BUCKINGHAM.

Ils portent, ces bourgeois, leur cœur sur leur visage.[1]

GLOCESTER.

Ils m'ont fait protecteur ; s'ils voulaient davantage ?...

BUCKINGHAM.

Quoi donc !

GLOCESTER.

M'avoir...

BUCKINGHAM.

Parlez.

GLOCESTER.

Tu dois m'entendre.

BUCKINGHAM.

Non.

GLOCESTER.

Toujours pour protecteur, mais sous un autre nom.

BUCKINGHAM.

Celui de roi ?

GLOCESTER.

Je crains qu'ils n'en aient la pensée.

BUCKINGHAM.

Ils ne l'ont pas.

GLOCESTER.

Alors j'aurais la main forcée.

BUCKINGHAM.

Erreur !

GLOCESTER.

Si le conseil abuse de ses droits,
Que faire, Buckingham ?

BUCKINGHAM.

Refuser.

GLOCESTER.

Ah ! tu crois ?

BUCKINGHAM.

Oui, refuser, milord.

GLOCESTER.

Parle plus bas.

BUCKINGHAM.

De grâce!
Quand vous accepteriez, comment vous faire place?
Sur les fils d'Édouard un faux bruit débité[1]
Ne saurait prévaloir[2] contre la vérité.
Il faudra donc s'armer d'un bien triste courage,
Et frapper des deux mains pour s'ouvrir un passage.
J'accepte : ce seul mot renferme leur trépas ;
Et ce mot plein de sang, vous ne le direz pas.

GLOCESTER.

Tu fus moins scrupuleux dans plus d'une entreprise.

BUCKINGHAM.

J'en conviens ; que m'importe à moi qui les méprise,
Si tous ces noms chétifs, si ces races d'un jour,
Qu'un rayon du pouvoir fait éclore à la cour,
Rentrent dans le néant, quand le soleil se couche,
Sous le bras qui les fauche ou le pied qui les touche?
Se baisse qui voudra pour en prendre souci.
Mais quant au sang royal il n'en est pas ainsi :
Ses droits sont les garants des droits de la noblesse.
Les deux princes, c'est nous : qui les touche nous blesse,
Le peuple, sans raison, deviendra leur soutien.
Je sais que tout ceci ne le[3] regarde en rien !
Pour avoir un avis il n'est baron ni comte,
Mais c'est un spectateur dont il faut tenir compte.[4]
Acteur, il est terrible ; et que d'orgueils jaloux
Irriteront sa rage en le lâchant sur vous !
Il vous faudra braver, appuyé d'un vain titre,
Et l'église et l'armée, et le casque et la mitre ;
Et pour vous harceler[5] sans être jamais las,
On peut s'en rapporter à l'esprit des prélats.[6]
Vos plus proches cousins, si vous n'y prenez garde,
Pourront à l'échafaud vous servir d'avant-garde ;
Quand les glaives bénits sont sortis du fourreau,
De droit, tous les vaincus reviennent au bourreau.
Etouffez les conseils du démon qui vous pousse.
Édouard sera faible ; eh bien ! roi sans secousse,[7]
Prenez-lui son pouvoir et laissez-lui ses jours.
En régnant sous son nom, vous régnerez toujours.
Mais le trône tient mal et tremble par la base,
Quand il y faut monter sur deux corps qu'on écrase :
Le pied vous manquerait ; ces degrés palpitants,
Pour qu'on n'y glisse pas, saigneront trop longtemps.

GLOCESTER.

La morale, cousin, n'est guère à ton usage ;
Mais je dois convenir que ton conseil est sage.
Je t'en sais bien bon gré.[1]

BUCKINGHAM.

Je pourrai donc, milord,
Prendre possession du comté d'Hereford ?

GLOCESTER.

L'heure avance, je crois.

BUCKINGHAM.

Mais...

GLOCESTER.

Le devoir m'appelle ;
Je vais chercher la reine et son fils avec elle.

BUCKINGHAM.

Mais vous m'avez promis ?...

GLOCESTER.

Ah ! c'est m'importuner :
Je ne suis pas, mon cher, en humeur de donner.
Tout en réfléchissant sur ta rare sagesse,
Je prétends réfléchir aussi sur ma promesse.

(Il entre chez la reine.)

SCÈNE VII.

BUCKINGHAM.

" Le jour, où quand je marche on me laisse en chemin,
Ce jour pour mon ami n'a pas de lendemain."
Il l'a dit. Me punir d'avoir été sincère ?
Jamais ! moi, son parent !... Clarence était son frère.
Il me tûra.[2] Pourquoi ? S'il est fort, je le suis.
Dans le parti du roi sait-on ce que je puis ?
Courons à sa rencontre... Un éclat ! c'est ma perte ;
C'est avec le régent me mettre en guerre ouverte ;
Et les coups que je porte, il faut les lui cacher :
Car un bon repentir pourrait nous rapprocher.
Sans m'engager trop loin, avertissons la reine ;
Mais il est avec elle. Ecrivons ; lettre vaine !
Elle viendra trop tard. Mais s'il les tient tous deux,
Ils tombent l'un sur l'autre et je tombe après eux.
Dieu ! sauvez d'Édouard la race encore vivante !
Oui, Dieu : quand nos cheveux se dressent d'épouvante,

Ce mot nous vient toujours.
(Apercevant Richard.)
Oh bonheur il m'entend :
Le duc d'York !

SCÈNE VIII.

BUCKINGHAM, LE DUC D'YORK.

BUCKINGHAM (*au duc d'York qui traverse la scène*).
Milord !

LE DUC D'YORK.
Je n'ai pas un instant.

BUCKINGHAM.
De grâce ! écoutez-moi.

LE DUC D'YORK.
La reine me demande ;
Et vous ne voulez pas, cher cousin, qu'elle attende.

BUCKINGHAM.
Prince, deux mots !

LE DUC D'YORK.
Pas un.

BUCKINGHAM.
Vous n'irez pas.

LE DUC D'YORK.
J'y cours.

BUCKINGHAM (*se jetant au-devant de lui*).
Arrêtez !

LE DUC D'YORK.
Avec moi vous qui jouez toujours,
Qu'avez-vous donc ?

BUCKINGHAM.
Silence, au nom de votre vie !

LE DUC D'YORK.
Vous riez.

BUCKINGHAM.
Par le ciel ! je n'en ai pas envie.

LE DUC D'YORK.
Moi, j'ai ri, j'ai chanté, j'ai sauté tout le jour :
Il arrive, Édouard ; l'embrasser à la Tour,
Quel plaisir !

BUCKINGHAM.
Gardez-vous d'y suivre votre mère !

LE DUC D'YORK.

Je n'irai pas, milord, au-devant de mon frère ?

BUCKINGHAM.

Non.

LE DUC D'YORK.

Je veux dans ses bras m'élancer le premier.

BUCKINGHAM.

C'est vous perdre.

LE DUC D'YORK.

Comment ?

BUCKINGHAM.

Il faut vous défier...

LE DUC D'YORK.

De qui ?

BUCKINGHAM (*à part*).

Que dire ?

LE DUC D'YORK.

Eh bien ?

BUCKINGHAM.

Je voudrais voir la reine.

LE DUC D'YORK.

Venez donc.

BUCKINGHAM.

Sans témoin.

LE DUC D'YORK.

Vous aurez quelque peine :

Le régent est près d'elle.

BUCKINGHAM.

Il le faut.

LE DUC D'YORK.

Mais on part.

BUCKINGHAM.

Si je ne la vois pas, il meurt, votre Édouard.

LE DUC D'YORK.

Édouard !

BUCKINGHAM.

Pensez-y.

LE DUC D'YORK.

Mon frère !

BUCKINGHAM.

Le temps presse.

LE DUC D'YORK.

J'y rêve.[1]

BUCKINGHAM.

Si du roi le sort vous intéresse,
N'allez pas à la Tour.

LE DUC D'YORK.

Non. Je vous le promets.

BUCKINGHAM.

C'est sûr ?

LE DUC D'YORK.

Quand j'ai dit non, je ne cède jamais.

BUCKINGHAM.

Foi d'Anglais ?[2]

LE DUC D'YORK.

Foi de prince !

BUCKINGHAM.

On vient.

LE DUC D'YORK.

Laissez-moi faire.

BUCKINGHAM.

Mais comment aux regards pourrai-je me soustraire ?

LE DUC D'YORK.

Suivez-moi vite.

BUCKINGHAM.

Où donc ?

LE DUC D'YORK (*soulevant une portière qui fait face à l'appartement de la reine*).

Ici, milord, ici.
Hier, en m'y cachant, j'ai fait peur à Luci.

BUCKINGHAM.

Cher enfant, soyez ferme.

LE DUC D'YORK.

A peine je respire ;
Mais je pense à mon frère, et son danger m'inspire.

(Il revient rapidement sur le devant de la scène et le coude appuyé sur le dos d'un fauteuil, il reste dans l'attitude de la réflexion.)

SCÈNE IX.

LE DUC D'YORK, ÉLISABETH, GLOCESTER, BUCKINGHAM (caché), UN OFFICIER DE LA COUR.

GLOCESTER (*à l'officier qui sort*).

Je vous suis au conseil.

ÉLISABETH (*montrant le duc d'York*).

Le front dans ses deux mains,
Il semble méditer sur le sort des humains.
On le cherche ; il est là, rêveur et solitaire.
Richard ?

LE DUC D'YORK (*avec gravité*).

Je réfléchis.

ÉLISABETH.

Vraiment ?

GLOCESTER.

Pauvre Angleterre !
Pour elle un tel travail sera sans résultat :
On a troublé Sa Grâce.

ÉLISABETH.

Allons, homme d'état,
D'un rendez-vous qu'on prend pensez qu'on est esclave,
Au lieu de réfléchir sur quelque rien.[1]

LE DUC D'YORK.

Très-grave ;
Sur cette question que je roule à part moi :[2]
Est-il jamais permis de manquer à sa foi ?

ÉLISABETH.

Est-ce une question ? Suivez-nous, tête folle.

GLOCESTER.

L'honneur fait un devoir de tenir sa parole ;
J'ai la vôtre ; partons.

LE DUC D'YORK.

Mais j'ai la vôtre aussi :
Vous la tiendrez, milord ; ou bien je reste ici.

GLOCESTER.

Comment ?

LE DUC D'YORK.

Sur mon coursier je veux traverser Londre ;
Vous niez mon adresse, et je vais vous confondre.
Est-il en bas ?

GLOCESTER.

Plus tard vous aurez ce bonheur.

LE DUC D'YORK.

De vos bontés trop tôt peut-on se faire honneur ?

GLOCESTER.

Demain.

LE DUC D'YORK.

Dès à présent.

GLOCESTER.

Ce soir, je vous l'atteste.

LE DUC D'YORK.

S'il arrive, je pars ; s'il ne vient pas, je reste.

ÉLISABETH (*au duc d'York, en lui parlant à l'oreille*).

Il s'assied.—Allons donc ! je vous le dis tout bas !
Mais je rougis pour vous ; mais vous n'y pensez pas.
Vous viendrez, Richard.

LE DUC D'YORK.

Non.

GLOCESTER.

Résister à sa mère,
Ah ! mon neveu, c'est mal.

LE DUC D'YORK.

La vôtre vous est chère,
Et je la vis deux fois vous quitter en pleurant :
C'était donc bien plus mal ; car vous êtes plus grand.

ÉLISABETH (*d'une voix altérée*).[1]

Vous m'affligez, mon fils.

LE DUC D'YORK (*avec émotion en se levant*).

Moi ?

ÉLISABETH.

Beauc[illegible]
Mais beaucoup.

LE DUC D'YORK (*s'élançan[illegible]e qui fait face à [illegible]*).

Ah ! ma mère !

ÉLISABETH (*à Gloc[illegible]*).

Il vient, j'en étais s[illegible]

LE DUC D'YORK (*avec résolution[illegible]*

Non !

GLOCESTER (*impatiente[illegible]*

Par force à la Tour il le faut emme[illegible]

LE DUC D'YORK.

Par force ! osez-le donc, qui voudra m'y traîner ?
Qui donnera cet ordre ? est-ce vous ou la reine ?
Moi, frère et fils de roi, commandez qu'on m'y traîne !

GLOCESTER (*qui s'avance vers lui*).

Apprenez qu'à votre âge on ne fait pas la loi ;
Je vais vous le prouver.

LE DUC D'YORK.

Porter la main sur moi,

(Tirant à demi le poignard qui est à sa ceinture.)

Prenez garde, milord !

ÉLISABETH.

Ah ! c'est impardonnable !
Votre oncle !... Où vous cacher après un trait semblable ?
Evitez les regards, n'allez pas avec nous,
Restez, nous recevrons votre frère sans vous ;
Et je veux à la Tour l'embrasser la première ;
Et vous n'y viendrez pas de la journée entière,
Ni demain, ni plus tard, ni pendant tout un mois :
J'en prends l'engagement. Vous verrez cette fois
Si l'on tient avec vous sa parole royale.

(A Glocester.)

Partons, milord.

GLOCESTER.

Non pas : quel éclat ! quel scandale !
Il sent trop son erreur pour y persévérer.
Au reste, j'ai moi-même un tort à réparer.
Je me rends à la Tour où le conseil m'appelle.

(A Richard.)

Toutefois, ce présent qui fait notre querelle,
Je vais vous l'envoyer, oui, j'y cours de ce pas ;
[illegible] lord, vous ne l'attendrez pas.
L'honneur fait un dev[illegible]

ÉLISABETH.

J'ai la vôtre ; partons[illegible] fin je me lasse ;
[illegible] 'il reste.

GLOCESTER.

Vous l[illegible] drez mi[illegible]

Ah ! j'ai le droit de grâce,
[illegible] ai pour lui ; laissez-moi pardonner :
Comment ? [illegible] là, ma sœur, qui voudrait gouverner ?
[illegible] ourne sans répondre.)
Nous [illegible] Sur mo[illegible] amis ?
(Bas à la reine [illegible] riant.)

Il est bien volontaire ;
Mais cet excès vaut mieux que le défaut contraire.
Vous me l'amènerez.

ÉLISABETH.

Je sens que j'aurai tort.

GLOCESTER.

Bientôt.

ÉLISABETH.

Vous le voulez.

GLOCESTER (*lui baisant la main*).

A revoir donc !

LE DUC D'YORK (*qui le suit des yeux*).

Il sort.

SCÈNE X.

ÉLISABETH, LE DUC D'YORK, puis BUCKINGHAM.

ÉLISABETH (*au duc d'York*).

N'êtes-vous pas honteux ?...

LE DUC D'YORK (*après s'être assuré que Glocester est parti*).

Victoire ! il se retire !
Le champ d'honneur me reste.

ÉLISABETH.

Êtes-vous en délire ?

LE DUC D'YORK (*s'élançant dans ses bras*).

Victoire ! embrassez-moi : votre Édouard vivra.

ÉLISABETH.

Menaçait-on ses jours !

LE DUC D'YORK (*courant chercher Buckingham*).

Milord vous l'apprendra.
Accourez, cher cousin. Ai-je du caractère ?
Répondez.

BUCKINGHAM.

Noble enfant !

ÉLISABETH.

Quel est donc ce mystère ?
Le duc de Buckingham !

LE DUC D'YORK.

Qui vient vous découvrir
Qu'à la Tour... il l'a dit, mon frère allait périr...
Nous périssions [1] tous deux ; mais comment, je l'ignore.
Et moi... Pauvre Edouard ! M'en voulez-vous encore ? [2]
Pardon !... pour le sauver, je n'avais qu'un moyen :
Il vit... Mais je me trouble et ne vous apprends rien.
Parlez, parlez, milord !

ÉLISABETH.

De grâce ! car je tremble.

BUCKINGHAM.

Si vos fils à la Tour passent une heure ensemble,
Ils sont perdus !

ÉLISABETH.

Pourquoi ?

BUCKINGHAM.

Ne m'interrogez pas !
Fuyez.

ÉLISABETH.

Moi !

BUCKINGHAM.

Loin d'ici précipitez vos pas,
Vous et le duc d'York...

ÉLISABETH.

Chez moi que peut-il craindre ?

BUCKINGHAM.

A le livrer vous-même on pourrait vous contraindre.

ÉLISABETH.

A le livrer, milord ! qui le viendra chercher ?
Lui ! mon fils ! de mes bras qui pourra l'arracher ?
Qui donc ? Mais, par pitié, qui donc ?

BUCKINGHAM.

La force ouverte,
Les complots, un parti qui conspire leur perte.

ÉLISABETH.

Glocester le connaît ce parti dangereux !
Ce qu'il fit pour Rivers, il le fera pour eux.

BUCKINGHAM.

Pour Rivers !

ÉLISABETH.

Ah ! milord, vous pâlissez !

BUCKINGHAM.

Non, reine ;
Non... ou plutôt je cède au zèle qui m'entraîne ;
Je pâlis, mais pour vous, je pâlis d'un danger,
Que le régent...

ÉLISABETH.

Eh bien ! il va les protéger.

LE DUC D'YORK.

Ma mère, il vous trahit.

ÉLISABETH.

Lui !

BUCKINGHAM (*vivement*).

Ce doute l'offense :
Croyez qu'il s'armera pour prendre leur défense ;
Il le doit.

ÉLISABETH.

Le veut-il ?

BUCKINGHAM.

Reine... c'est son devoir.
Mais fuyez, hâtez-vous, et je cours le revoir.
Gagnez de Westminster l'asile inviolable : [1]
Jamais aucun parti, dans sa haine implacable,
Jamais, dans son orgueil, aucun pouvoir humain
Jusqu'au fond de ses murs n'osa porter la main.

ÉLISABETH.

Ils sont accoutumés à voir couler mes larmes :

(Au duc d'York.)

Loin de mon noble époux qu'avaient trahi ses armes
Ton frère, à la lueur de leurs pâles flambeaux,
Poussa ses premiers cris au milieu des tombeaux.
Que les mânes des rois, témoins de sa naissance,
Après l'avoir sauvé, recueillent ton enfance !
Courons : pour te frapper sur mon sein maternel,
On n'insultera pas nos prêtres, l'Eternel,
Les ombres des héros que pleure l'Angleterre,
La majesté des cieux et celle de la terre.
Viens...

(Se retournant tout à coup vers Buckingham, et fondant en larmes.)

Mais mon Édouard, je l'abandonne, lui !
Qui le protégera ?

BUCKINGHAM.

Comptez sur mon appui.
Que tout reste secret ; gardez qu'une imprudence [2]
N'informe Glocester de cette confidence.
Si contre vos enfants il n'a rien médité,
(Et de son dévoûment vous seule avez douté),
En courant vous chercher, je reviens vous l'apprendre ;
Mais s'il vous a trahi, reine, il faut nous défendre,
Unir nos partisans, et de sa trahison,
Les armes à la main, lui demander raison.

LE DUC D'YORK.

Appelez-moi, milord ! faut-il marcher ? je l'ose ;
Mon sang pour Édouard, et Dieu pour notre cause.

ÉLISABETH.

Toi combattre ! qui, toi, que dans mes bras je tiens !
Si jeune, toi, mourir ? non, viens, cher enfant, viens...

(Elle fait un pas pour sortir, s'arrête, et s'adressant à Buckingham avec désespoir.)

Plaignez-moi : j'ai deux fils, deux fils que j'idolâtre ;
Je suis mère pour l'un et pour l'autre marâtre.
Je sauve et livre un d'eux ; ils ont les mêmes droits.
Rester ! partir ! le puis-je ? et comment faire un choix ?

(S'élançant vers Richard qu'elle entoure de ses bras.)

Ah ! que dis-je ? il est là : je le vois : il l'emporte.[1]
Je vous réponds de lui ; s'il meurt, je serai morte.
Pour le fouler aux pieds, ils marcheront sur moi ;
Mais le roi : devant Dieu répondez-vous du roi ?

BUCKINGHAM.

Sur l'honneur.

ÉLISABETH.

Devant Dieu !

BUCKINGHAM.

Je le jure à sa mère.

ÉLISABETH.

Vous défendrez mon fils !

LE DUC D'YORK (*se jetant au cou du duc de Buckingham*).

Vous me rendrez mon frère !

ACTE SECOND.

Une salle de la Tour.—Sur le devant, une table couverte de papiers ; deux portes latérales, une porte au fond ; une fenêtre qui donne sur la place.

SCÈNE I.

GLOCESTER seul, le coude appuyé sur la table.

Quoi ! de nos courtisans je fais ce que je veux ;
Nos vieux lords, dont l'intrigue a blanchi les cheveux,
Nos légistes profonds, à mon gré je les joue,[2]
Et c'est contre un enfant que ma prudence échoue ![3]
Ils sont à Westminster !... mon pouvoir souverain
S'arrête intimidé devant ce mur d'airain.

Ont-ils par Buckingham pris de moi quelque ombrage ?[1]
Le traître !... Cependant il raisonnait en sage ;
Pourvu qu'il reste enfant, ce roi faible et borné,[2]
Je suis plus roi que lui, sans l'avoir détrôné.
Je lirai dans son cœur s'il doit mourir ou vivre ;
Mais réduit à frapper, d'un seul je me délivre ;
Ils sont deux, et lui mort, vive Richard !... lequel ?

(Se levant.)

Je suis Richard aussi.—Sans respect pour l'autel,
Courons chercher ma proie au fond du sanctuaire ;
Osons l'en arracher ; Dieu me laissera faire.

(Retombant assis.)

Mais ses prêtres !... Cédons à la nécessité !
Flattons en l'implorant leur sainte humilité.
Pour monter jusqu'au faîte il faut savoir descendre,
Et mendier bien bas ce qu'on n'ose pas prendre.

(Il se lève de nouveau.)

Quant à vous, Buckingham, mon bon, mon noble ami,
Vous avez reculé ; c'est trahir à demi.
Vous êtes grand railleur, milord ; mais je parie
Que vous ne rirez pas de ma plaisanterie.

(Appelant.) (A un officier de la Tour.)

Quelqu'un ! Ce prisonnier délivré par mes soins,

(L'officier sort.)

Qu'il vienne. Sur son bras puis-je compter au moins ?
Je l'espère ; et malheur au scrupuleux complice,
Qui me donne un conseil quand je veux un service !
C'est sa faute, après tout. Plus infirme d'esprit,
Plus bourgeois par le cœur que les sots dont il rit,
A frapper terre à terre aisément on l'amène,[3]
Mais il en reste là.[4] Pauvre nature humaine !
Pas un homme complet, pas un seul !... c'est pitié :
En vertu comme en vice ils font tout à moitié.

(Voyant entrer Tyrrel.)

Jugeons de celui-ci.

SCÈNE II.

GLOCESTER, TYRREL, UN OFFICIER DE LA TOUR.

GLOCESTER (*examinant Tyrrel qui reste au fond*).

Son ancienne opulence
A laissé sur son front un reste d'insolence,

Un air de cour... bon signe ! on sera son appui,
S'il est à la hauteur du mal qu'on dit de lui.[1]
(Il s'assied. A Tyrrel.)—(A l'officier.)
Approchez.—Laissez-nous.

SCÈNE III.

GLOCESTER, TYRREL.

GLOCESTER.

C'est Tyrrel qu'on vous nomme ?

TYRREL.

James Tyrrel, milord.

GLOCESTER.

Vous êtes gentilhomme ? [2]

TYRREL.

D'assez bonne maison : c'est là mon beau côté :
Car des biens paternels mon nom seul m'est resté.

GLOCESTER.

Vous avez dévoré plus d'un riche héritage ?

TYRREL.

Quatre.

GLOCESTER.

Vous en auriez dissipé davantage ?

TYRREL.

Je le présume aussi ; mais, pour m'en assurer,
Je n'ai plus, par malheur, de parents à pleurer.

GLOCESTER.

Vous auriez mis, dit-on, seigneur de haut lignage,
Pour cent livres sterling tous vos aïeux en gage ?

TYRREL.

C'est une calomnie, et milord le sent bien ;
Vu [3] que sur des aïeux un juif ne prête rien.

GLOCESTER.

Voilà votre raison ?

TYRREL.

Elle est bonne.

GLOCESTER.

Vous êtes
Décrié pour vos mœurs, écrasé sous vos dettes,
Sans principes, sans frein...

TYRREL.

Ajoutez sans crédit,
Et, cela fait, milord, vous n'aurez pas tout dit.

GLOCESTER.

Joueur !

TYRREL.

Qui ne l'est pas ?

GLOCESTER.

Joueur déraisonnable !

TYRREL.

Si j'avais ma raison, je serais plus coupable.

GLOCESTER.

Le vin, en vous l'ôtant, vous rendit querelleur [1]...

TYRREL.

Il eut [2] donc tous les torts ; je n'eus que du malheur.

GLOCESTER.

Furieux.

TYRREL.

C'est sa faute.

GLOCESTER.

Et meurtrier par suite.

TYRREL (*froidement*).

C'est pourtant là, milord, que mène l'inconduite.

GLOCESTER.

A Tyburn.

TYRREL.

Où j'attends qu'un bond précipité
Me lance dans l'espace et dans l'éternité.

GLOCESTER.

Ce terme du voyage est fort triste.

TYRREL.

Sans doute ;
Mais je me suis du moins amusé sur la route.

GLOCESTER.

Je vois que les cachots ne vous ont pas changé.

TYRREL.

Tant que je n'aurai rien, je serai corrigé.

GLOCESTER.

Mais si l'on vous pardonne ?

TYRREL.

On perdra sa clémence.

GLOCESTER.

Et si l'on vous rend tout, Tyrrel?

TYRREL.

Je recommence.
A l'âge respectable où je suis parvenu,
Hors la vertu, milord, rien ne m'est inconnu ;
Mais à mourir demain je me soumets d'avance,
S'il faut pour me sauver faire sa connaissance.
Moi, comme un apostat, renier mes beaux jours !
Jamais. Grands airs,[1] grand train,[2] duels, folles amours ;
J'avais tous les défauts qu'un gentilhomme affiche ;[3]
Et des amis !... jugez : je fus quatre fois riche.
Nous étions beaux à voir autour d'un bol en feu,[4]
Buvant sa flamme, en proie aux bourrasques [5] du jeu.
Quand il faisait rouler sous nos mains forcenées
Le flux et le reflux des piles de guinées.
Quelles nuits ! beau joueur et plus heureux amant.
J'eus un fils, bien à moi :[6] je ne sais pas comment ;
Mais je l'idolâtrais. Il était adorable,
Lorsqu'au milieu des dés, qui parcouraient la table,
Il trépignait sur l'or par ses pieds dispersé !
Je le prêchais d'exemple ;[7] il m'aurait surpassé,
Et déjà son enfance, en malices féconde,
Promettait le démon le plus charmant du monde...
Ce n'est qu'un ange, hélas ! Dieu me l'a retiré.
Je l'ai pleuré, ce fils ; ah ! je l'ai bien pleuré,
J'étais mort à la joie, et j'ai voulu renaître
Jetant trésors, contrats, regrets par la fenêtre,
J'y jetai ma raison : il fallait oublier.
Du désordre opulent qui m'était familier,
Je descendis plus bas ; je bus jusqu'à la lie
De la taverne enfin la grossière folie,
Et d'excès en excès je tombai, je roulai
Jusqu'au fond de l'abîme où, de plaisirs brûlé,
Mais trop pauvre d'argent pour mourir dans l'ivresse,
En m'éveillant à jeun,[8] je connus ma détresse.
Vous parlez de Tyburn ; me voilà : je suis prêt.
N'ayant plus un schelling, je n'ai pas un regret.
Que le néant, le ciel ou l'enfer me réclame,
Mon corps est arrivé, bon voyage à mon âme !

GLOCESTER.

Convenez-en Tyrrel, vous seriez homme encor,
A la vendre au démon, s'il vous offrait de l'or.

TYRREL.

Je ne marchande pas, quelque prix qu'il y mette :
Mais il l'aura pour rien, je doute qu'il l'achète.

GLOCESTER.

Et s'il fait le marché ?

TYRREL.

C'est une dupe.

GLOCESTER.

Eh bien !
Veux-tu la vendre ?

TYRREL.

A qui ?

GLOCESTER.

Je l'achète.

TYRREL.

Combien ?

GLOCESTER.

Je te rends tout.

TYRREL.

Voyons !

GLOCESTER.

D'abord ton innocence.

TYRREL.

Après !

GLOCESTER.

Ta liberté.

TYRREL.

C'est mieux.

GLOCESTER.

Ton opulence.

TYRREL (*vivement*).

C'est assez.

GLOCESTER.

Pour Tyrrel ; mais stipulons pour moi.

TYRREL.

Que vous faut-il, milord ?

GLOCESTER.

Un plein pouvoir sur toi.

TYRREL.

Vous l'aurez.

GLOCESTER.

Aujourd'hui ?

TYRREL.

Sur l'heure.

GLOCESTER.

Au premier signe,
Comprends-moi.

TYRREL.

J'ai des yeux.

GLOCESTER.

Frappe qui je désigne.

TYRREL.

Mon bras n'est que trop sûr.

GLOCESTER.

Sans consulter le rang.

TYRREL.

Hors le prix convenu, tout m'est indifférent.

GLOCESTER.

Mon ami, si je veux?

TYRREL.

Et le mien s'il vous gêne.

GLOCESTER.

A l'œuvre!

TYRREL.

Commandez, milord, je suis en veine.[1]

GLOCESTER.

Du comte d'Hereford délivre-moi ce soir.

TYRREL.

Je ne le connais pas.

GLOCESTER.

Bientôt tu vas le voir.

TYRREL.

Où l'attendre?

GLOCESTER.

A Whitehall.

TYRREL.

Il est mort s'il y passe.

GLOCESTER.

Je l'y ferai passer.

TYRREL.

Bien.

GLOCESTER.

Un point m'embarrasse.

TYRREL.

Lequel?

GLOCESTER.

Peut-on encor te connaître à la cour?

TYRREL.

J'y parus à vingt ans et n'y restai qu'un jour.

GLOCESTER.

Pourquoi!

TYRREL.

Je m'ennuyai, milord, de l'étiquette.

GLOCESTER.

Que sir James Tyrrel aujourd'hui s'y soumette.

TYRREL (*avec importance*).

Il le fera pour vous.

GLOCESTER.

C'est bien! levez les yeux:
Sur votre front hautain portez tous vos aïeux.
Allons, mon gentilhomme, une superbe audace!
Un train de roi! cet air qui dit: Faites-moi place!
Des vices de bon goût! de splendides repas!
Vos salons, dès demain, ne désempliront[1] pas;
Et nul n'ira chercher, s'il s'amuse à vos fêtes,
Qui vous étiez, sir James, en voyant qui vous êtes.
Tout vous convient-il?

TYRREL.

Tout.

GLOCESTER.

C'est donc fait?

TYRREL.

Je conclus.

GLOCESTER.

Moi, je paie; à présent tu ne t'appartiens plus.

TYRREL.

Jamais on n'eut sur moi de droit si légitime:
Vous m'avez acheté plus que je ne m'estime.

GLOCESTER (*en lui montrant une des portes latérales*).

(Pendant qu'il s'éloigne)

On vient; sors. — Par Saint-George! on ne l'a pas flatté.
Il me réconcilie avec l'humanité.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, BUCKINGHAM.

GLOCESTER (*à Buckingham qui entre*).

De grâce, arrivez donc, cousin ; on vous désire.

BUCKINGHAM.

Très-noble protecteur, souffrez que je respire.
Je voulais des premiers saluer à la Tour
Le roi, qu'auprès de vous je croyais de retour ;
Mais je suis peu surpris qu'il traverse avec peine
L'océan plébéien dont chaque rue est pleine.

(Allant à la fenêtre qu'il ouvre.)

Avant de m'accuser, milord, regardez-les :
Quelle foule ! on s'écrase ; et de Douvre à Calais
La mer, par un gros temps, a plus de courtoisie
Que ce peuple agité jusqu'à la frénésie.
Il ne veut que son roi ; froissé dans ses ébats,[1]
Meurtri de ses transports, je me disais tout bas,
Qu'on serait mal venu,[2] par force ou par adresse,
A lui ravir l'objet d'une si folle ivresse.
Quand je vous parle ainsi je ne suis pas suspect :
Ils ont, parbleu, pour moi montré peu de respect ;
Et mon cheval pourtant est de plus noble race
Que ce troupeau d'Anglais entassé sur la place.

GLOCESTER.

Parlait-on de la reine ?

BUCKINGHAM.

Avec un dévoûment !...

GLOCESTER.

Elle est à Westminster.

BUCKINGHAM.

Elle !

GLOCESTER.

Et son fils.

BUCKINGHAM.

Vraiment ?

GLOCESTER.

C'est très-vrai.

BUCKINGHAM.

Dans quel but ?

GLOCESTER.

Si tu peux le comprendre,
Tu me feras plaisir, cousin, de me l'apprendre.

BUCKINGHAM.

Peut-être un mot de vous a causé son effroi.

GLOCESTER.

Oui, j'aurai trop parlé : tout le mal vient de moi ;
Il m'a fallu souvent descendre à l'imposture ;
Mais j'y suis maladroit : c'est contre ma nature.

BUCKINGHAM.

Quelle faute !

GLOCESTER.

J'ai peine à me la pardonner,
J'aurais dû par toi seul me laisser deviner ;
J'étais sûr de ta foi.

BUCKINGHAM.

Certes.

GLOCESTER (*en souriant*).

La reine est belle ;
Et je vous crois, cher duc, assez bien avec elle.

BUCKINGHAM.

Moi !... sa grave beauté serait fort de mon goût ;
Ma gaîté, par malheur, ne lui va pas du tout.

GLOCESTER.

J'avais compté sur vous pour certaine entreprise !

BUCKINGHAM.

Contre l'autel, milord ! qui s'y heurte, s'y brise.[1]
Je vous l'ai toujours dit : respectez le saint lieu ;
La haine tient longtemps dans les hommes de Dieu.
Orgueil épiscopal, rancune monastique,
Remuer tout cela n'est jamais politique.

GLOCESTER.

Ta raison, Buckingham, quelquefois me confond.

BUCKINGHAM (*en riant*).

Pas plus que moi, milord.

GLOCESTER.

Ton esprit est profond.

BUCKINGHAM.

Les fous sont étonnants dans leurs moments lucides.

GLOCESTER.

De tous mes intérêts il faut que tu décides.

BUCKINGHAM (*à part*).

Me revient-il ?

GLOCESTER (*avec bonhomie*).
Pourtant tes conseils m'ont déplu ;
Mon pauvre Buckingham, oui, je t'en ai voulu,[1]
J'en conviens, j'étais fou, j'avais une pensée,
Une pensée horrible, et je l'ai repoussée,
Elle m'aurait perdu ; l'abîme était voisin :
J'y tombais.

BUCKINGHAM.
Je le crois.

GLOCESTER.
Embrasse-moi, cousin :
Tu m'as sauvé...

BUCKINGHAM.
Milord !

GLOCESTER.
D'une chute certaine.

BUCKINGHAM (*à part*).
Me suis-je trop pressé de parler à la reine ?

GLOCESTER.
J'avais vu le lord-maire ; il voulait tout oser.
Tu passeras chez lui.

BUCKINGHAM.
Qui, moi ?

GLOCESTER.
Pour refuser.

BUCKINGHAM.
Quoi ! positivement ?

GLOCESTER.
Même avec cet air digne,
Ce dédain vertueux de l'honneur qui s'indigne.

BUCKINGHAM.
Je ne remettrai pas l'ambassade à demain.

GLOCESTER (*à part*).
Non ; mais l'ambassadeur peut rester en chemin.
(On entend du dehors la rumeur de la foule et les cris de Vive le roi
Vive Édouard !)
(A Buckingham.)
Quels cris !

BUCKINGHAM.
Le roi s'approche.

GLOCESTER.
Exploitons sa faiblesse ;[2]
Gouvernons, à nous deux, sa précoce vieillesse.

Le flatteur qui nous perd est mieux venu[1] souvent
Que l'ami qui nous sauve en nous désapprouvant :
Mais détrompé plus tard, c'est à l'ami qu'on pense,
Et tu sauras bientôt comment je récompense.
Ta main, oublions tout.

BUCKINGHAM.

Et de grand cœur, milord.

GLOCESTER.

Cousin, c'est entre nous à la vie, à la mort.

BUCKINGHAM (*à part*).

J'en crois son intérêt qui dicte sa conduite.

GLOCESTER (*à part*).

Qu'il répare sa faute et qu'il la paie ensuite.
(A Buckingham.)
Viens au-devant du roi ; courons. Mais le voici.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉDOUARD, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHÊVEQUE D'YORK, la Cour.

GLOCESTER (*à Édouard*).

Ah ! pardon ; moi, milord, vous recevoir ici !
C'est au seuil de la Tour, c'est aux portes de Londre
Que parmi vos sujets je devais me confondre,
(Mettant un genou à terre.)
Et le front découvert, — vous offrir à genoux
Les vœux du plus zélé, du plus humble de tous.

ÉDOUARD (*le relevant*).

Mon oncle, dans mes bras !... que leur foule attendrie
Doit mêler de regrets à son idolâtrie !
Ah ! ce n'est pas à moi de connaître l'orgueil :
Je n'ai rien fait pour eux. Digne objet de leur deuil,
Que mon père au tombeau soit fier de son ouvrage ;
C'est lui qui m'a laissé leurs cœurs en héritage.
Mais un autre oncle encor devait m'ouvrir ses bras.

GLOCESTER.

Lord Rivers.

ÉDOUARD.

Je le cherche, et je ne le vois pas.
Depuis que par vos soins tant d'éclat m'environne,
Qu'une garde d'honneur entoure ma personne,

Sans m'en donner avis il a quitté la cour,
Et près de vous, dit-on, m'a devancé d'un jour.[1]

GLOCESTER.

J'ai moi-même à la reine expliqué son absence.

ÉDOUARD.

Ma mère !... Ah ! pardonnez à mon impatience.
Et Richard ! Où sont-ils?

GLOCESTER.

Que mon noble neveu
D'un tort dont je gémis reçoive ici l'aveu :
Un parti s'agitait, j'en informe la reine ;
Elle en prend quelque ombrage, et je la quitte à peine
Qu'aux murs de l'abbaye[2] elle va s'enfermer.
C'est ma faute : pour vous trop prompt à m'alarmer,
Je n'ai pas ménagé[3] sa terreur maternelle,
Et je suis, par tendresse, aussi coupable qu'elle.
Excusez-nous tous deux.

ÉDOUARD.

Ah ! courons la chercher.

GLOCESTER.

C'est donner de l'éclat à ce qu'il faut cacher.
De votre main royale un avis doit suffire.
Un mot qui la rassure, un seul !

ÉDOUARD (*courant s'asseoir près de la table*).

Je vais l'écrire.

GLOCESTER (*s'approchant des prélats*).

Mes vénérables lords, à vos soins j'ai recours :
Appuyez cet écrit de vos pieux discours ;
L'éloquence du cœur coule de votre bouche,
Je me joindrais à vous ; mais sur ce qui vous touche
Dût mon respect profond paraître timoré,[4]
Le seuil de Westminster pour mes pas est sacré.

ÉDOUARD (*tandis que Glocester continue de s'entretenir avec les évêques*).

Ah ! bonjour, Buckingham !

BUCKINGHAM.

La santé de Sa Grâce[5]
A souffert du voyage?

ÉDOUARD (*qui se remet à écrire*).

Un peu.

BUCKINGHAM.

Ce bruit vous lasse,
Mais cet excellent peuple est toujours furieux,
Et tûrait[1] ses amis pour les accueillir mieux.

ÉDOUARD.

Je l'aime : ses transports passent mon espérance,
Et j'en parle à la reine avec reconnaissance.

GLOCESTER (*remerciant les évêques*).

En toute occasion disposez du pouvoir ;
(A Tyrrel qui entre et s'incline devant lui.)
Je le mets à vos pieds.—Enchanté de vous voir,
Bon sir James !

ÉDOUARD (*en se levant, à Glocester qui se trouve entre lui et Buckingham*).

Voici la lettre pour ma mère.

GLOCESTER (*après l'avoir prise*).

Permettez que j'honore un dévoûment sincère,
Celui dont Buckingham a fait preuve pour vous.
Le comté d'Hereford lui fut promis par nous :
Confirmez-en le don : cette faveur légère,
S'il la tient de vos mains, lui deviendra plus chère.

ÉDOUARD (*à Glocester*).

Vous me rendez heureux. C'était me réserver
Le plaisir le plus doux qu'un roi puisse éprouver.

BUCKINGHAM (*à Edouard*).
(Serrant la main de Glocester.)

Votre Grâce me comble.—Ah ! milord !...

GLOCESTER (*à Buckingham*).

Je suis juste.
(Remettant la lettre aux évêques.)
En vous voyant chargés de ce message auguste ;
Quel doute peut encor retenir notre sœur ?
Promettez, accordez ; satisfaites son cœur ;
Je vous laisse de tout les suprêmes arbitres.
(A Buckingham.)
Ah ! cher duc !... ou cher comte, on se perd[2] dans vos titres,
De vous joindre aux prélats n'êtes-vous point jaloux ?[3]

BUCKINGHAM.

Je m'en ferais honneur.

GLOCESTER.

La reine croit en vous ;
Parlez-lui, dissipez sa crainte imaginaire.

BUCKINGHAM.

J'y cours.

GLOCESTER.

Veuillez après passer chez le lord-maire ;
(En échangeant un regard avec Tyrrel.)
Je le crois à Whitehall.

BUCKINGHAM.

Il m'y verra, milord.

GLOCESTER (*qui lui frappe sur l'épaule, en jetant un coup d'œil à Tyrrel*).

Succès et bon retour au comte d'Hereford !

(Buckingham sort avec les évêques. Tyrrel les suit, la cour se retire congédiée par Glocester.)

SCÈNE VI.

ÉDOUARD assis, GLOCESTER.

GLOCESTER (*à part en revenant sur le devant de la scène*).

Sera-t-il, cet enfant, mon esclave ou mon maître ?
Pour le laisser régner, c'est ce qu'il faut connaître.

(Il s'appuie sur le fauteuil d'Édouard.)

Des hommages de cour milord est délivré ;
J'ai pris sur moi ce soin.

ÉDOUARD.

Et je vous en sais gré :[1]
De ces émotions l'ivresse est accablante ;
J'ai peine à soulever ma paupière brûlante ;
Ma force est épuisée.

GLOCESTER.

Hélas ! que de dégoûts[2]
Attachés à ce rang qui fait tant de jaloux !
Beau neveu, je vous plains.

ÉDOUARD.

Un regard de ma mère
Emportera bientôt ma douleur passagère.
Parlez-moi de Richard : m'a-t-il bien regretté ?
Du voyageur, milord, s'est-il inquiété ?

GLOCESTER.

Mais...

ÉDOUARD.

Oui, j'en crois mon cœur, le sien, sa douce image
Dont les traits m'ont souri pendant tout le voyage.
Il s'occupait de moi, qui, palpitant d'espoir,
Le cherchais, l'appelais, croyais déjà le voir
Se jeter à mon cou, dans sa joie enfantine,
Les bras unis aux miens, pleurer sur ma poitrine ;
Qui l'entendais, milord, comme s'il était là,
Me dire en sanglotant : Édouard, te voilà !

GLOCESTER.

Je veux l'entretenir, cette amitié si sainte :
Je prendrai du pouvoir les travaux, la contrainte.
Pour moi tous ses chagrins, pour vous la liberté,
L'amour, les jeux d'un frère et leur folle gaîté !

ÉDOUARD.

Son enjouement naïf au plaisir vous[1] invite ;
Il rit de si bon cœur que bientôt on l'imite.

GLOCESTER.

Heureux auprès de lui, vous n'aurez qu'à choisir
Entre les passe-temps qui charment le loisir.

ÉDOUARD.

Je les verrai peut-être avec un œil d'envie ;
Mais d'autres soins, milord, doivent remplir ma vie.

GLOCESTER.

Et quels soins ?

ÉDOUARD.

Je suis roi.

GLOCESTER.

Mon Dieu, vous le serez ;
Mais ne vous troublez point d'ennuis prématurés.
N'accablez point vos jours d'un poids qu'on vous allége ;
Vous n'aurez que trop tôt ce triste privilége.

ÉDOUARD.

Dussé-je[2] avant le temps rejoindre mes aïeux,
Lord Rivers me l'a dit, il faut voir par mes yeux.
Si mon père abusé, si ce roi qu'on révère,
N'eût pas fermé les siens dans un jour de colère,
Clarence, qu'il aimait et qu'il a tant pleuré !...

GLOCESTER.

Clarence !

ÉDOUARD.

Dans la Tour n'aurait pas expiré.

GLOCESTER (*à part*).
Il a trop de mémoire.

ÉDOUARD.
Ah ! quelle différence !
Où j'arrive avec joie il vint sans espérance !
C'est ici, dans ces murs... leur aspect m'a fait mal ;
Ils ont vu si souvent couler le sang royal !

GLOCESTER.
Mais l'arrêt cette fois punissait un coupable.

ÉDOUARD.
L'arrêt qui tue un frère est toujours révocable.[1]

GLOCESTER (*à part*).
Me soupçonnerait-il ?

ÉDOUARD.
Un frère !... ah ! ce doux nom
Sur les lèvres des rois fait venir le pardon ;
Édouard l'accorda.

GLOCESTER.
Trop tard.

ÉDOUARD.
Non, mais un crime
Jusque sous son pardon vint frapper la victime.

GLOCESTER.
Chassez de votre esprit ce triste souvenir.

ÉDOUARD.
Ah ! quand je le voudrais,[2] pourrais-je l'en bannir ?
J'entends sortir du cœur de mon malheureux père
Ce cri : " Mon frère est mort ! j'ai fait mourir mon frère ! "
Je jouais, j'étais là, riant sur ses genoux,
Quand d'horreur, à ce cri, vous avez pâli tous.
Puis avec quels sanglots il reprit à voix basse :
" Eh quoi ! pas un de vous n'a demandé sa grâce !
Qui l'a fait ? qui de vous à mes pieds se jetant,
M'a rappelé ces jours où nous nous aimions tant ?
Nos durs travaux, ces nuits où brisés par la guerre,
Dans le même manteau nous couchions sur la terre ;
Où l'écartant de lui pour en couvrir son roi,
Sous la froide rosée il tremblait près de moi ?
Et je l'ai condamné sans qu'une bouche amie
S'ouvrît pour me crier : Il vous sauva la vie !
Pauvre infortuné frère !... Ah ! que jamais ton sang
Ne retombe sur lui ! dit-il en m'embrassant,

Sur mes fils !..." et sa voix s'éteignit dans les larmes.
Mais la bonté du ciel a trompé ses alarmes !
Aimés, bénis de tous, ses deux fils sont heureux ;
Il peut dormir en paix, car vous veillez sur eux.

GLOCESTER.

(A part.) (A Édouard.)
Je respire. Ecartez ces images funèbres.

ÉDOUARD.

Oui, quand j'aurai puni.

GLOCESTER.

Qui donc ?

ÉDOUARD.

Dans les ténèbres
L'assassin de Clarence en vain croit se cacher.

GLOCESTER.

Eh ! que prétendez-vous ?

ÉDOUARD.

Mon bras l'ira chercher.

GLOCESTER.

Craignez, en l'essayant, d'éveiller bien des haines.

ÉDOUARD.

La justice des rois n'a point ces craintes vaines.

GLOCESTER.

Un enfant fera-t-il, à son avénement,[1]
Ce qu'Édouard lui-même évita prudemment ?

ÉDOUARD (*se levant*).

Le jour où, jeune encore, on revêt [2] la puissance,
On grandit sous son poids ; pour secouer [3] l'enfance,
Sur les degrés du trône il suffit d'un instant,
Et l'enfant couronné devient homme en montant.
Je suis plein d'avenir : Dieu dans ce corps débile
Avec un cœur de feu mit une âme virile.
Vous serez fier de moi, j'en ai le ferme espoir ;
Mais punir l'assassin est mon premier devoir.
Je vous le jure ici par les pleurs de mon père,
Plus il sera puissant, plus je serai sévère.
Rien ne peut, moi régnant, le soustraire au trépas ;[4]
Rien, je le jure encor.

GLOCESTER (*à part*).

Tu ne régneras pas.

ÉDOUARD (*qui est retombé sur son fauteuil*).

Mais vous avez raison, ce souvenir me tue.

Je cède à la fatigue, et ma tête abattue,
Malgré moi, je le sens, retombe sur ma main.

GLOCESTER (*avec intérêt*).

Qu'avais-je dit ?

ÉDOUARD.

Croyez que plus tard, que demain,
Quand le sommeil... Une heure ! oh ! seulement une heure !

GLOCESTER.

Pour goûter ce repos, venez.

ÉDOUARD.

Non : je demeure.
La reine maintenant ne peut tarder, je crois :
Je l'attends. Oh ! parlez : j'écoute... je vous vois...
Mais comme dans un rêve... et cependant je veille.
Richard !... toujours joyeux... O mon frère !...

GLOCESTER.

Il sommeille.

SCÈNE VII.

GLOCESTER, ÉDOUARD endormi.

GLOCESTER.

C'est lui, c'est cet enfant qui parle de punir,
Quand ce moment, peut-être, est tout son avenir.[1]
Non : sans cette autre vie attachée à la sienne
Je ne puis rien.

ÉDOUARD (*rêvant*).

Richard !

GLOCESTER.

Il l'appelle ! ah ! qu'il vienne :
Qu'il dorme à ses côtés, et je suis Richard Trois ;
Je suis roi d'Angleterre en étouffant deux rois.
Nos lords, nos fiers prélats pâlissant d'épouvante,
Voudront, le crime fait, baiser ma main sanglante,
Et, si je leur partage[2] un lambeau du pouvoir,
Pour ne rien refuser, n'oseront rien savoir.

(Marchant avec agitation.)

Qu'il vienne !... et s'il dit : Non... — Mot fatal ! c'est la guerre :
Drapeau contre drapeau, nous jouerons l'Angleterre.

(Il s'élance à la fenêtre et se penche en dehors.)

A qui la chance alors ? Mais qu'entends-je ? Aucun bruit !

Mon œil au pied des murs plonge en vain dans la nuit.
Quelle angoisse ! Attendons.

(Il revient sur le devant de la scène et regardant Édouard.)

La frêle créature !
Belle pourtant, bien belle. O marâtre nature !
En comblant tous les miens,[1] tu fis de leur beauté
Un sarcasme vivant pour ma difformité.
Eh bien ! marâtre, eh bien ! j'ai détruit ton ouvrage,
Demande-les aux vers qui rongent leur visage :[2]
La mort, la pâle mort décomposa ces traits
Où d'un œil complaisant jadis tu t'admirais.
Qui doit survivre à tous ? Moi, l'œuvre de ta haine,
Moi, modèle achevé de la laideur humaine.
Encor deux fronts charmants à couvrir d'un linceul,
Et tu ne pourras plus t'admirer qu'en moi seul.

(Il court de nouveau à la fenêtre.)

(Prêtant l'oreille.)

Ecoutons : ce sont eux !—Cette rumeur lointaine,
Ce concours, ces flambeaux, tout le dit : c'est la reine.
C'est elle ; je la vois. Qu'ils marchent lentement !
D'où vient qu'elle s'arrête ? est-ce un pressentiment ?
Non, non : elle reçoit les suppliques d'usage.
Encore une ! et toujours ! Faites-lui donc passage !
Avec mes yeux vers moi je voudrais l'attirer.
Ah ! l'excellente mère ! elle vient les livrer.
Elle avance, elle approche à ma voix qui l'appelle.
La voilà sur le pont !... Son fils n'est pas près d'elle.

(Avec fureur.)

Elle vient sans son fils ! Tu mentais ! tu mentais,
Faux espoir, soit maudit ; et vous que je sentais
Vous dresser pour le meurtre en frissonnant de joie,
A bas ! ongles du tigre : on m'a ravi ma proie.

LE DUC D'YORK (*en dehors*).

Édouard !

GLOCESTER.

Est-ce un rêve ?

LE DUC D'YORK (*de même*).

Édouard !

GLOCESTER.

Je l'entends:
Il la devançait donc ! voilà de ces instants,
Où l'émotion tue, où la joie assassine.

(Riant malgré lui.)

Folle,[1] tu me trahis ; rentre dans ma poitrine !
Rentre, obéis, meurs là ! je règne ; ils sont à moi.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

(S'élançant vers le roi.)

Mon frère ! où le trouver ?... Mon Édouard !

ÉDOUARD (*en l'embrassant*).

C'est toi,
Toi, Richard !

LE DUC D'YORK.

Le premier. Vois, je suis hors d'haleine.

(A Glocester.)

Je venais t'embrasser.—Mon oncle, c'est bien lui ;
C'est lui, je le revois. De retour aujourd'hui,
Tu ne t'en iras plus ? non, jamais ?

ÉDOUARD.

Je l'espère.

RICHARD (*lui tendant les bras*).

Jamais ! Ah ! que je t'aime. Encor, encor !

ÉDOUARD.

Mon frère !

(Ils s'embrassent de nouveau.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ÉLISABETH, LE CARDINAL BOURCHIER, L'ARCHEVÊQUE D'YORK, LA COUR, puis TYRREL.

GLOCESTER (*prenant la reine par la main et lui montrant les princes*).

Regardez, milady ; quels transports que les leurs !
Ce spectacle touchant m'attendrit jusqu'aux pleurs.

ÉDOUARD.

Ma mère, enfin, c'est vous !

ÉLISABETH.

Oui, mon fils, oui, ta mère ;
Celle qui te chérit, dont la douleur amère
De son pauvre exilé rêvait, parlait toujours ;
Qui souffrait de tes maux, qui consumait ses jours

A trembler pour les tiens, à pleurer, à se plaindre ;
Qui pleure, mais de joie, et n'a plus rien à craindre.

LE DUC D'YORK.

C'est votre favori.

ÉLISABETH (*souriant*).

Jaloux !

LE DUC D'YORK.

Non pas jaloux ;
Bien heureux !

ÉLISABETH.

Ah ! tenez, tenez ! partagez-vous[1]
Tous ces gages d'amour passant de l'un à l'autre,
Mes transports, mon bonheur qui s'accroît par le vôtre.
Je veux de mes baisers vous couvrir à la fois.

(A Glocester.)

Tenez !... Pardon, milord, il fut absent deux mois.

GLOCESTER.

On vous pardonne tout, hors la crainte insensée
Qui de fuir votre fils vous donna la pensée.

ÉLISABETH (*à Édouard*).

Te fuir !... Quoi ! je l'ai fait. Ah ! j'en ai bien souffert.
Aussi, quand Buckingham à nos yeux s'est offert,
Quand j'ai lu cette lettre et si bonne et si tendre...

ÉDOUARD.

Ma lettre?

ÉLISABETH.

Elle est charmante. Alors sans rien entendre,
Je voulais devancer nos pontifes[2] sacrés.

(Se tournant vers les évêques)

Que leur zèle pieux les a bien inspirés ![3]

(A Glocester.)

Que[4] de remercîments je vous dois à vous-même,

(Aux seigneurs de la cour.)

A vous, milords, au peuple ! Édouard, comme il t'aime !
Tous bénissaient ton nom, leur supplique à la main ;
Tous de leurs vœux pour toi m'assiégeaient en chemin.

(Montrant les placets[5] qu'un des lords a placés sur la table.)

Vois ce que je t'apporte.

GLOCESTER.

Encor du bien à faire,
Du mal à réparer !

ÉDOUARD.

Voyons !

LE DUC D'YORK.

C'est mon affaire.

ÉLISABETH.

C'est celle du régent.

GLOCESTER.

Richard a plein pouvoir.

LE DUC D'YORK.

Bon ! le trésor public y passera [1] ce soir.

GLOCESTER.

Faites beaucoup d'heureux, pourtant pas d'imprudences.

LE DUC D'YORK (*assis près de la table, et distribuant les pétitions aux seigneurs et aux prélats qui l'entourent*).

Pour vous, milord, pour vous, et pour leurs éminences !
Tout ce qui reste à moi !

ÉLISABETH (*à Édouard*).

Mes ennuis, mon chagrin,
Les as-tu partagés ?

LE DUC D'YORK (*à Glocester*).

Ah ! mon oncle, un marin
Pauvre, manquant de tout...

GLOCESTER.

J'accorde cent guinées.

LE DUC D'YORK.

Deux cents.

GLOCESTER.

Mais prenez garde !

LE DUC D'YORK.

Oh ! je les ai données :
Il s'appelle Édouard !

GLOCESTER.

C'est un titre [2] pour moi.

LE DUC D'YORK.

Vous m'approuvez aussi, vous, mon seigneur et roi ?

ÉDOUARD.

De grand cœur, milord duc.

ÉLISABETH (*se défendant doucement contre Édouard qui lui baise les mains*).

Mais laissez : qu'on vous voie ;
Que de vous regarder on ait au moins la joie.

Cher enfant, sur ce front que je trouve embelli,
De la santé pourtant les couleurs ont pâli.

ÉDOUARD.

Ce n'est rien.

GLOCESTER.

De ses traits la grâce est plus touchante.

ÉLISABETH.

Trop pour sa mère.

LE DUC D'YORK (*se levant un papier à la main*).

O ciel!

ÉLISABETH.

D'où vient votre épouvante?

LE DUC D'YORK.

Au milieu des placets dans vos mains déposés,
Cet écrit...

ÉLISABETH.

Comme il tremble!

LE DUC D'YORK.

Ah! ma mère, lisez.

GLOCESTER.

Donnez, donnez-le-moi, cet écrit si terrible.

LE DUC D'YORK.

(A Glocester.) (A la reine.)
Non, vous ne l'aurez pas.—Lisez.

ÉLISABETH (*après avoir parcouru le papier*).

Est-il possible?
Rivers!...

ÉDOUARD (*à la reine*).

Vous frémissez!

ÉLISABETH ((*à Glocester*).

Rivers! quel est son sort?

GLOCESTER.

Reine, je vous l'ai dit.

ÉLISABETH.

Il est mort! il est mort!

ÉDOUARD.

Lui, grand Dieu!

ÉLISABETH.

Cette nuit.

GLOCESTER.

Mensonge invraisemblable!
De cet acte inhumain qui donc serait coupable?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez !

GLOCESTER.

Mais sans doute.

ÉLISABETH.

C'est lui
Qui ne veut pas, milord, me laisser un appui.
Hastings qu'il a frappé, Rivers qu'il assassine,
N'ont point lassé son bras armé pour ma ruine !
Un noble ami, comme eux, s'est déclaré pour nous ;
J'apprends que par miracle échappant à ses coups
Cet ami, Buckingham...

GLOCESTER.

Eh bien !

ÉLISABETH.

D'un nouveau crime
Faillit,[1] en me quittant, devenir la victime.

ÉDOUARD

Quel est son assassin ?

GLOCESTER.

Quel est-il ? Répondez :
Encore un coup, son nom ?

ÉLISABETH.

Vous me le demandez !

GLOCESTER.

Je ne demande plus ce que je dois prescrire.[2]
Parlez, je le veux.

ÉLISABETH.

C'est... Je n'ose pas le dire !
Non, je ne l'ose pas.

GLOCESTER.

Qui vous retient ? Pourquoi
Ne pas couronner l'œuvre en disant que c'est moi?
J'aurai[3] sacrifié Rivers à ma vengeance,
Moi, dont il tient son rang, son titre, sa puissance ;
Rivers, qui sans penser qu'on l'immole en chemin,
Arrive, et dans ses bras va me presser demain.
Plus coupable, j'ai pris Buckingham pour victime,
Moi qui l'admis quinze ans dans mon commerce intime,
Moi qui, ce soir encor, par mon cœur entraîné,
Ici, dans le lieu même où je suis soupçonné,
A Sa Grâce, à vous tous, l'offrais comme un modèle,

Et par les mains du roi récompensais son zèle.
(A la reine en voulant saisir le papier.)
De qui vient cet écrit où je suis désigné ?

ÉLISABETH.
Ah ! d'un ami sans doute.

GLOCESTER.
Il n'est donc pas signé !
(Se couvrant.)[1]
Mensonge et trahison ! Le régent du royaume,
Bravé, calomnié, n'est-il plus qu'un fantôme ?
Qu'une ombre ? Mon pouvoir, immense, illimité,
Pour borne cependant n'a que ma volonté.

ÉLISABETH (*avec terreur*).
Il est trop vrai.

GLOCESTER (*promenant ses regards sur l'assemblée*).
Celui qui, dans le fond de l'âme,
Tiendrait pour vérité cette imposture infâme,
Sentirait mon courroux l'écraser de son poids,
Si des yeux seulement il me disait : J'y crois.

ÉLISABETH.
Ils se taisent.

GLOCESTER.
Veut-on ramener la noblesse
Aux jours où, de l'état souveraine maîtresse,
Une femme régnait, qui nous opprimait tous,
Qui semait à plaisir la discorde entre nous,
Et faisant condamner le frère par le frère,
Sur Clarence...

ÉLISABETH (*indignée*).
Ah ! milord !

ÉDOUARD (*s'élançant vers Glocester*).
Vous insultez ma mère !

GLOCESTER.
La veuve de lord Gray ne nous gouverne pas.

ÉDOUARD (*à Glocester*).
La veuve d'Édouard ! la reine ! chapeau bas,
(Joignant le geste à la parole.)
Chapeau bas devant elle !

ÉLISABETH.
Ah ! qu'as-tu fait ?

LE DUC D'YORK.

Courage !
Bien, mon frère ; c'est bien !

ÉLISABETH.

(Au roi.) (A Glocester)
Édouard !... A son âge,
(Revenant au roi.)
On s'emporte aisément. O mon fils, contiens-toi !
(A Glocester.)
Pardon ! j'ai tous les torts ! dans un moment d'effroi...
Une mère... Ah ! pardon !

GLOCESTER.

Voilà comme on me traite !
Et l'on vient s'excuser lorsque l'insulte est faite !
Jugez de l'avenir qui s'annonce pour vous !
On prétend gouverner le fils comme l'époux.
Si je n'ai pu dompter ma trop juste colère,
De mon royal neveu la leçon fut sévère,
Et vous apprend, milords, que muets sous l'affront,
Vous devez le subir sans relever le front.
Je saurai toutefois combattre une influence
Qui peut des nobles pairs alarmer la prudence.
Je le veux : et la Tour est l'asile assuré
Où nous veillerons tous sur un dépôt sacré.

ÉLISABETH.

Nous séparez-vous ?

GLOCESTER.

Non : vous le verrez sans cesse,
Et par raison, j'espère autant que par tendresse,
Vous lui répèterez que je tiens d'Édouard
Un pouvoir dont son rang l'affranchira plus tard ;
Mais qu'aujourd'hui le roi, soumis à ma puissance,
Si je lui dois respect, me doit obéissance.

ÉDOUARD.

Je suis loin d'attenter[1] à ces droits souverains
Que mon père en mourant déposa dans vos mains ;
Mais respectez sa veuve à l'égal de lui-même,
Ou je n'attendrai pas, portant son diadème,
Que son ombre me dise une seconde fois :
Mon fils, venger sa mère est le plus saint des droits.
(A Élisabeth.
Sortons : de ces débats prolonger le scandale,

C'est abaisser par trop la majesté royale.
Venez, reine.

GLOCESTER (*aux seigneurs de la cour*).

Milords, je ne vous retiens pas.

(A Édouard, en prenant un flambeau.)

Votre premier sujet va précéder vos pas.

ÉDOUARD.

Épargnez-vous ce soin.

GLOCESTER (*marchant devant lui*).

Un tel devoir m'honore.

LE DUC D'YORK (*à Édouard*).

Tu viens d'agir en roi : je t'aime plus encore.

ÉLISABETH (*arrêtant Glocester*).

Ah ! par pitié, mon frère, un mot !

GLOCESTER (*donnant le flambeau à Tyrrel, qui est entré vers la fin de la scène*).

Remplacez-nous,
Gouverneur de la Tour.

(Tout le monde sort, excepté Glocester et la reine.)

SCÈNE X

GLOCESTER, ÉLISABETH.

GLOCESTER.

Parlez, que voulez-vous?
J'écoute, milady. Parlez, je vous écoute.

ÉLISABETH.

Sur ce qui m'alarmait je n'ai plus aucun doute,
Aucun ; soyez-en sûr.

GLOCESTER.

Doutez, ne doutez point ;
Que m'importe ?

ÉLISABETH.

Avant peu si Rivers vous rejoint,
Comme vous l'affirmez...

GLOCESTER.

La reine en sa présence
Voudra bien par bonté croire à mon innocence.
Confiance admirable !

ÉLISABETH.

Ah ! j'y crois maintenant,
Je connais mon erreur : j'y crois.

GLOCESTER.

En frissonnant.

ÉLISABETH.

Lui, condamné par vous ! il ne pouvait pas l'être ;
L'effroi me rendait folle ; il respire.

GLOCESTER.

Peut-être.

ÉLISABETH.

Aux jours de Buckingham on n'a pas attenté.

GLOCESTER.

Pourquoi pas ?

ÉLISABETH.

J'étais folle, oui folle, en vérité.
Me voilà de sang-froid ; voyez, je suis tranquille.
Mes enfants, grâce à vous, ont la Tour pour asile.

GLOCESTER.

Je leur veux tant de mal !

ÉLISABETH.

Ils seraient bien ingrats,
S'ils pouvaient le penser.

GLOCESTER.

Pas du tout.

ÉLISABETH.

Dans vos bras,
Sous vos yeux, il n'est rien que pour eux je redoute...
Pourtant dans cet écrit...

GLOCESTER.

Encor...

ÉLISABETH.

C'est qu'on ajoute...
Pardon !

GLOCESTER.

Quoi ?

ÉLISABETH.

Qu'à la Tour... Mais c'est faux ; je le sais.

GLOCESTER.

Achevez : qu'à la Tour ?...

ÉLISABETH.

Leurs jours sont menacés.
(Timidement.)
Mais je ne le croyais ; non, je vous le proteste.

GLOCESTER.

Pourquoi donc ? milady, c'est vrai comme le reste.

ÉLISABETH.

D'un soupçon outrageant, pardon ! cent fois pardon !
Ah ! je vous le demande avec tout l'abandon,
L'amour, le désespoir d'une mère éperdue :
Que leur vie en danger soit par vous défendue.

GLOCESTER (*avec douceur*).

Calmez-vous donc ; quel bras peut les atteindre ici ?

ÉLISABETH.

O mon Dieu ! de Rivers vous me parliez ainsi.

GLOCESTER (*en souriant*).

Sans doute.

ÉLISABETH.

C'est ainsi que je vous vis sourire.

GLOCESTER.

Eh bien ?

ÉLISABETH (*avec explosion*).

Rivers est mort !

GLOCESTER.

Vous osez le redire ?

ÉLISABETH.

Oui, contre l'évidence en vain je me défends,
Oui, mort ; et vous voulez tuer mes deux enfants !

GLOCESTER.

Moi !

ÉLISABETH.

Vous, leur protecteur, leur père ! c'est horrible,
Et c'est vrai cependant, c'est vrai, mais impossible.
Vous ne le pourrez pas : je serai là, debout,
Sur le seuil de leur porte, à leur chevet, partout,
Et le jour, et la nuit, sans sommeil, sans relâche,
L'œil ouvert, la main prête à repousser un lâche,
Un monstre...

GLOCESTER.

Milady !

ÉLISABETH (*qui le regarde en face*).

Je n'ai pas peur de vous.
Buckingham vit ; il s'arme, il soulève pour nous
Ses partisans, les miens, le peuple, Londre entière.
Il viendra, nous viendrons, lui, tous, moi la première,
Les sauver, vous punir.

GLOCESTER.

Mère imprudente, assez !
Savez-vous qui je suis et qui vous menacez ?

ÉLISABETH.

Je ne menace pas ; j'implore, je conjure,
Par mes pleurs, par leur sang, au nom de la nature,
Au nom de leur danger... Il m'inspire ; écoutez :
Vous le disiez tantôt,[1] leurs droits sont contestés.
Pourquoi donc les tuer ces deux tendres victimes?
S'ils sont de mes amours les fruits illégitimes,
Leurs droits n'existent plus ; ils vivent, vous régnez.

GLOCESTER.

Qu'entends-je ?

ÉLISABETH.

C'est en vain que vous vous indignez.
Crime ou non, j'y consens : leurs droits, je vous les donne ;
En les déshéritant ma bonté vous couronne.
S'il faut, pour le sauver, que le fils d'Édouard
Soit... ah ! l'horrible mot ! un bâtard, un bâtard !
Eh bien ! il le sera ! je signe tout.

GLOCESTER.

Vous, reine !
Vous me feriez penser qu'on a dit vrai.

ÉLISABETH.

La haine
Le croira, le dira ; que m'importe ? ils vivront.
Pour prix du déshonneur imprimé sur mon front,
Pour prix du crime enfin dont je me rends coupable,
Car c'en est un, milord, affreux, abominable,
Rendez, rendez-les-moi ces enfants adorés !
Rendez-moi mes deux fils ! Ah ! vous me les rendrez !
Pitié ! C'est à genoux, mains jointes, que leur mère
Vous demande pitié...

GLOCESTER.

C'en est trop.

ÉLISABETH.

Ah ! mon frère !
Mon roi !...

GLOCESTER.

De vos affronts ce titre est le plus grand.
M'immoler vos deux fils en les déshonorant !

ÉLISABETH (*s'attachant à ses vêtements*).

Pitié!

GLOCESTER (*qui la repousse*).

Pour m'épargner l'horreur de vous entendre,
Je sors.

SCÈNE XI.

ÉLISABETH, se relevant.

C'est donc à toi, mon Dieu, de me les rendre,
Cherche-leur des vengeurs, tu leur en trouveras.
Où courir?... je l'ignore, où tu me conduiras.
Mais le soin de leurs jours dans ces murs te regarde.
Que ton œil soit sur eux, que ton bras me les garde.
Tu m'en réponds, grand Dieu! moi, prête à tout braver,
Je veux bien mourir, moi; mais je veux les sauver.

ACTE TROISIÈME.

Une chambre à la Tour de Londres; une fenêtre dont les rideaux sont fermés; une porte latérale, et une autre dans le fond, au dessus de laquelle est une ouverture garnie de barreaux; un lit où couchent les deux princes.

SCÈNE I.

ÉDOUARD, assis sur le lit; LE DUC D'YORK, sur un siége près de lui, tenant un livre.

LE DUC D'YORK.

De m'écouter, milord, vous me ferez la grâce,
Ou je ne lirai plus.

ÉDOUARD.

La lecture me lasse.

LE DUC D'YORK.

Voyez sur ce fond d'or la Madeleine en pleurs.
(Tournant la page.)
Du dragon de saint George admirez les couleurs.

ÉDOUARD.

Je l'ai tant vu, Richard!

LE DUC D'YORK.

Eh bien, mon cher malade
Veut-il que je lui chante une vieille ballade?

ÉDOUARD.

Non.

LE DUC D'YORK.

Irai-je danser pour l'égayer un peu ?

ÉDOUARD.

Reste.

LE DUC D'YORK.

Veut-il jouer ?

ÉDOUARD.

Je n'ai pas cœur au jeu.

LE DUC D'YORK (*se levant*).

Je me dépite[1] enfin.

ÉDOUARD.

Tu me laisses ?

LE DUC D'YORK.

Que faire ?
On vous propose tout, rien ne peut vous distraire.

ÉDOUARD.

C'est que je souffre.

LE DUC D'YORK (*revenant*).

Ami, conte-moi tes tourments.
Aussi, pourquoi nourrir ces noirs pressentiments ?
Quand, sans bruit, ce matin j'ai quitté notre couche,
Tu dormais, des sanglots s'échappaient de ta bouche.

ÉDOUARD.

Verrai-je donc toujours ces roses de Windsor ?

LE DUC D'YORK.

Un rêve t'agitait ; il te poursuit encor :
Dis-le-moi.

ÉDOUARD.

Tu rirais.

LE DUC D'YORK.

Pourquoi ? s'il est terrible,
Je promets d'avoir peur ; parle.

ÉDOUARD.

C'est impossible :
Il était si confus, si vague !

LE DUC D'YORK.

Je le veux.

ÉDOUARD.

Pour le couronnement on nous cherchait tous deux.
Je t'ai dit : "Viens, Richard, ma mère nous appelle ;"

Et, te prenant la main, je voulais fuir, près d'elle,
Un tigre dont les yeux semblaient nous menacer.
Mes pieds marchaient, couraient sans pouvoir avancer ;
Et toujours, mais en vain.

LE DUC D'YORK.

Oh ! c'est vrai : dans un rêve
On s'élance, on veut fuir ; on ne peut pas. Achève.

ÉDOUARD.

Tout à coup, à Windsor je me crus transporté.
Le feuillage tremblait par les vents agité ;
Leur souffle tiède et lourd annonçait un orage
Pour deux pâles boutons, qui, presque du même âge,
Sur un même rameau confondant leur parfum,
L'un à l'autre enlacés, semblaient n'en former qu'un.
Unis comme eux, Richard, nous admirions leurs charmes.
En voyant l'eau du ciel qui les couvrait de larmes,
Je les pris en pitié sans deviner pourquoi ;
Et tu me dis alors : "Mon frère, un d'eux, c'est toi :
L'autre, c'est moi." Soudain le fer brille. O prodige !
Le sang par jets vermeils s'échappe de leur tige.
Comme si c'était moi qui le perdais, ce sang,
Mon cœur vint à [1] faillir ; ma main en se baissant,
Pour chercher dans la nuit leurs feuilles dispersées,
Toucha de deux enfants les dépouilles glacées.
Puis je ne sentis plus ; mais j'entendis des voix
Qui disaient : Portez-les au tombeau de nos rois.

LE DUC D'YORK.

J'en suis encore ému... Cette fois je me fâche ;
C'est ta faute, Édouard : tu sembles prendre à tâche [2]
D'offrir à ton esprit mille objets attristants,
Et puis tu dis après : Je souffre... il est bien temps !
Au lieu de te livrer à la mélancolie,
Lève-toi ; viens, courons, faisons quelque folie.
Aussi gai qu'un beau jour, j'étends, à mon réveil,
Comme les papillons, mes ailes au soleil,
Et me voilà parti, sautant, volant...

ÉDOUARD.

L'espace ?
Il te manque, Richard.

LE DUC D'YORK.

D'accord, mais je m'en passe,
Ou, pour donner le change à ma captivité, [3]

Je maudis mon cher oncle en toute liberté.
Suis mon exemple ; allons ! la colère soulage.

ÉDOUARD.

Devais-je m'emporter jusqu'à lui faire outrage ?
On le calomniait, il s'en est indigné ;
A souffrir cet affront qui se fût résigné ?
Quand un roi sent ses torts, il faut qu'il les répare.

LE DUC D'YORK.

Ne t'en avise, pas,[1] ou, je te le déclare,
Je te fuis.

ÉDOUARD (*en souriant*).

Si tu peux.

LE DUC D'YORK.

Alors, j'ai donc raison,
Puisque tu reconnais qu'il nous tient en prison.

ÉDOUARD.

Lui ?

LE DUC D'YORK.

Depuis trois grands jours.

ÉDOUARD.

Non, ta haine exagère.

LE DUC D'YORK.

Si nous n'étions captifs, nous aurions vu ma mère.

ÉDOUARD.

C'est trop vrai.

LE DUC D'YORK.

De la Tour le nouveau gouverneur...

ÉDOUARD.

Sir Tyrrel ?[2]

LE DUC D'YORK.

J'en conviens, c'est un homme d'honneur,
Qui, se prenant pour moi d'une folle tendresse,
Se plaît à me conter les tours de sa jeunesse.
Eh bien, tout bon qu'il est, au fond c'est un geôlier.

ÉDOUARD.

Je te trouve avec lui beaucoup trop familier.

LE DUC D'YORK.

Sois digne : tu le dois. Mais moi, je le ménage ;[4]
J'ai découvert son faible, et j'en prends avantage.
S'il nous vient du dehors quelques jeux ou des fruits,
Quelque livre attachant qui trompe nos ennuis,
C'est lui qui le veut bien.

ÉDOUARD.

Il fait plus, il nous laisse
Sur le balcon voisin sortir quand le jour baisse.

LE DUC D'YORK.

Là, je rêve à mon tour, mais plus gaîment que toi,
Je fends l'azur du ciel qui s'ouvre devant moi ;
Libre, je rends visite à la terre, aux étoiles :
Sur la Tamise en feu je suis ces blanches voiles,
Ces barques dont la lune enflamme les sillons,
Et je me laisse à bord glisser dans ses rayons.

ÉDOUARD.

Que ne pouvais-je hier voler avec la brise
Vers cette femme en deuil sur une pierre assise !
C'était ma mère.

LE DUC D'YORK.

Hélas !

ÉDOUARD.

Je la vis le premier.

LE DUC D'YORK.

Non, c'est moi.

ÉDOUARD.

C'est bien moi. Je n'osais pas crier ;
Les bras tendus, l'œil fixe et l'oreille attentive,
J'écoutais les sanglots de cette ombre plaintive.
Que de fois dans les airs mon mouchoir a flotté !

LE DUC D'YORK.

Quel bonheur quand le sien vers nous s'est agité !
Mais tous nos signes vains, mais nos baisers sans nombre
Se sont perdus bientôt dans les vents et dans l'ombre.

ÉDOUARD.

Nous ne la verrons plus.

LE DUC D'YORK.

Conserve donc l'espoir !
Nous la verrons, te dis-je, aujourd'hui, dès ce soir ;
Ami, c'est sans raison qu'aux terreurs tu te livres.
Chut ! j'entends sir Tyrrel.

SCÈNE II.

LES MÊMES, TYRREL.

TYRREL.

Milords, voici des livres.

(Il les dépose sur la table.)

L'archevêque d'York, en vous les adressant,
Vous offre ses respects.

ÉDOUARD.

Je suis reconnaissant.

LE DUC D'YORK.

Bon archevêque ! il pense à nos longues soirées ;
Aussi les deux captifs baisent ses mains sacrées.

TYRREL.

Vous, captifs !

ÉDOUARD.

Je le crois.

TYRREL.

Peut-être pour un jour
Un vieil usage encore vous confine à la Tour ;
Triste noviciat [1] d'une grandeur prochaine ;
De l'ennui l'étiquette est cousine germaine ;
Mais vous croire captifs !

LE DUC D'YORK.

De notre liberté
Sir Tyrrel à vingt ans se fût-il contenté ?

TYRREL.

Moi qui n'ai pas, milords, votre aimable innocence,
En fait de liberté j'aime un peu la licence ;
Mais j'ai tort : ainsi donc ne me consultez pas.

LE DUC D'YORK.

Moins on goûte ce bien, et plus il a d'appas.
Celui qui me rendrait ma liberté ravie,
Serait récompensé par-delà son envie.

TYRREL.

Le régent ne veut pas prolonger vos regrets,
Et du couronnement il presse les apprêts.

ÉDOUARD.

C'est sûr ?

TYRREL.

Vous ne pouvez manquer à cette fête.

LE DUC D'YORK.

Ni vous non plus, sir James, et je vous tiendrai tête
Nous porterons tous deux sa royale santé.[2]

TYRREL.

Tant que milord voudra.

LE DUC D'YORK.

Quelle docilité !

Et comme on vous connaît certaine fantaisie,
On vous fera raison avec du malvoisie.[1]

TYRREL.

C'est un ancien ami fêté dans mes beaux jours.
Il m'a trahi, l'ingrat ; mais je l'aime toujours.

ÉDOUARD.

Comment ?

TYRREL.

Je ris,[2] milord.

LE DUC D'YORK (*en montrant Tyrrel*).

Oh ! j'en sais sur son compte,
Bien qu'il m'en cache encor plus qu'il ne m'en raconte.

TYRREL (*à Richard*).

C'est vrai.

(A part avec attendrissement.)

Comme il ressemble à mon pauvre Tomi !
Je crois le voir.

ÉDOUARD.

Sir James, êtes-vous notre ami ?

TYRREL.

N'en doutez point.

ÉDOUARD.

D'un fils accueillez la demande.

LE DUC D'YORK (*prenant la main de Tyrrel et le caressant*).

Il m'aime tant ! pour moi sa complaisance est grande,
Il ferait tout pour moi, n'est-ce pas ?

ÉDOUARD (*lui prenant la main de l'autre côté*).

Voulez-vous
Que ma mère à la Tour passe une heure avec nous ?

TYRREL (*embarrassé*).

Jusqu'ici sans obstacle elle fût[3] parvenue,
Si...

LE DUC D'YORK.

Pourquoi nous tromper ? je sais qu'elle est venue.

TYRREL.

Vous, milord !

LE DUC D'YORK.

C'est mon cœur qui me le révéla ;
Ses battements tantôt m'ont dit qu'elle était là.

ÉDOUARD (*à Tyrrel*).

Promettez.

TYRREL.

Je ne puis.

LE DUC D'YORK (*montrant à Tyrrel sa main pleine de guinées*).

Eh bien, j'en cours la chance ;
Toutes ces pièces d'or contre un mot d'espérance !
Promettez, si je gagne.

TYRREL.

Ah ! milord !...

LE DUC D'YORK.

Pair ou non ?[1]

ÉDOUARD.

Richard !

LE DUC D'YORK.

Allons ! Tyrrel.

TYRREL (*enchanté*).

Charmant petit démon !
Pair.

LE DUC D'YORK.

(Avec tristesse.)

Comptons.—J'ai perdu.

TYRREL.

Sa douleur me fait peine.
(Ramassant les guinées sur la table.)
C'est mon bien, je le prends... Mais vous verrez la reine,
Vous la verrez.

ÉDOUARD.

Vraiment ?

TYRREL.

Oui, j'en donne ma foi.

LE DUC D'YORK (*l'embrassant*).

Je t'ai dupé, Tyrrel ; je gagne plus que toi.

TYRREL.

(A part.) (Haut.)
Son baiser m'a fait mal.—La soirée est si belle !
Sur le balcon, milords, sa fraîcheur vous appelle :
Voulez-vous en jouir ?

LE DUC D'YORK.

De grand cœur.

ÉDOUARD (*à Tyrrel qui est allé ouvrir la porte*).
A revoir !
(Revenant.)
Sir James est trop loyal pour tromper notre espoir ?

TYRREL.

Milord, comptez sur moi.

LE DUC D'YORK.

J'y compte et je te quitte.
(Revenant.)
D'une dette d'honneur dans le jour on s'acquitte.[1]

TYRREL.

A qui le dites-vous ? [2]

LE DUC D'YORK.

Adieu !
(Il sort en sautant.)

SCÈNE III.

TYRREL, seul.

L'aimable enfant !
Sans regretter son or, il s'en va triomphant !
(Après une pause.)
Il sera beau joueur.[3] Même beauté ! même âge !
J'ai cru sentir encor passer sur mon visage
Ces lèvres qui jadis... Non, froides pour jamais,
Plus jamais de baiser des lèvres que j'aimais ! -
Mortes, mortes !... Pourquoi cette retraite austère ?
Le sacre dans deux jours va les rendre à leur mère ;
Qu'ils l'embrassent plus tôt, le mal n'est pas si grand.
La reine est là, chez moi, priant tout bas, pleurant,
Toujours là comme un marbre, immobile à sa place.
Nous autres [4] vieux pécheurs, dont le cœur est de glace
Contre des pleurs de femme, un enfant nous émeut.
Ce petit vaurien-là fait de moi ce qu'il veut.
Ah ! c'est qu'il lui ressemble !... On s'approche, silence !
La lueur des flambeaux m'annonce sa présence :
C'est le régent. Sans doute il vient leur déclarer
Qu'on a fixé le jour qui doit les délivrer.

SCÈNE IV.

GLOCESTER, TYRREL.

(Un officier de la Tour, qui précède le régent, pose un flambeau sur la table et se retire.)

GLOCESTER.

Où sont-ils?

TYRREL (*montrant la porte latérale*).

Là, milord.

GLOCESTER.

Va fermer cette porte.

TYRREL.

Si c'est la liberté que Votre Grâce apporte,
Je vais les appeler.

GLOCESTER.

N'as-tu pas entendu?

(A Tyrrel qui revient après avoir obéi.)

Buckingham vit, Tyrrel.

TYRREL.

Il s'est bien défendu.

GLOCESTER.

Tu l'as mal attaqué.

TYRREL.

J'affirme le contraire;
Mais après tout, milord, coup nul:[1] c'est à refaire.

GLOCESTER.

J'attendais mieux de toi.

TYRREL.

Si le temps m'eût permis
De prendre pour seconds deux de mes bons amis...

GLOCESTER.

Qui se nomment?

TYRREL.

Dighton et Forrest; je vous jure
Qu'en dépit du hasard la partie était sûre.[2]

GLOCESTER.

Jusqu'à moi ces noms-là ne sont point parvenus.

TYRREL.

Leur grand défaut pourtant n'est pas d'être inconnus.

GLOCESTER.

Ces gens sont sous ta main?

TYRREL.

Et dès lors sous la vôtre.

GLOCESTER.

Ils pourront avant peu me servir l'un et l'autre.

TYRREL.

Parlez, ils frapperont.

GLOCESTER.

Toi présent ?

TYRREL.

Me voici.

GLOCESTER.

Sous mes yeux ?

TYRREL.

Quand, milord ?

GLOCESTER.

Ce soir.

TYRREL.

Où donc ?

GLOCESTER (*indiquant le lit du doigt*).

Ici.

TYRREL (*avec horreur*).

Quoi ! le régent voudrait...

GLOCESTER.

C'est le roi d'Angleterre
Qui te parle et qui veut.

TYRREL.

Le roi !

GLOCESTER.

Pourquoi le taire ?
Nos prélats et nos lords m'ont proclamé.

TYRREL.

Vous.

GLOCESTER.

Moi.

TYRREL.

Mais le peuple...

GLOCESTER.

Le peuple a dit : Vive le roi !
Que voulais-tu qu'il dît ?... Qu'importe la personne ?
Vive le roi, pour lui c'est vive la couronne.
Le sacre dès demain la mettra sur mon front.
Buckingham et les siens contre moi s'armeront ;

Ils veulent m'arracher mes captifs par la force,
Et, pour jeter au peuple une trompeuse amorce,
Répandent qu'Édouard m'apparaîtra[1] demain.
Libre dans Westminster et le sceptre à la main,
Comme il suffit,[2] Tyrrel, d'un roi dans un royaume,
Je veux, s'il m'apparaît, qu'il ne soit qu'un fantôme.

TYRREL.

Ah ! celui-là, milord,[3] troublera mon sommeil,
Si vous les aviez vus, hier, à leur réveil,
Les yeux encore fermés, le plus jeune des frères
Tenant encor entre eux ce livre de prières !
Leurs bras nus se cherchaient l'un vers l'autre étendus ;
Sur ce lit leurs cheveux retombaient confondus ;
Leurs bouches qui s'ouvraient, comme pour se sourire,
Semblaient avoir en songe un mot tendre à se dire.
Si vous les aviez vus, vous-même épouvanté
Devant tant d'abandon, de grâce et de beauté,
Vous auriez dit, milord : il faut trop de courage
Pour détruire du ciel le plus charmant ouvrage !

GLOCESTER.

Pourtant tu m'appartiens.

TYRREL.

Oui, je me suis donné ;
Oui, vendu pour de l'or, vendu comme un damné,
Je l'ai reçu cet or, et, s'il fallait le rendre,
Il est déjà trop loin pour savoir où le prendre.
Désignez donc un homme et son sang vous est dû,
Un homme et j'obéis : car je me suis vendu !
Mais deux enfants si beaux, deux faibles créatures,
M'appelant, murmurant mon nom dans leurs tortures,
Les étouffer !

GLOCESTER.

(Le contenant.)

Tyrrel !

TYRREL.

Pourquoi ? sous les verrous
Qu'ils vivent pour moi seul, et qu'ils soient morts pour tous.
Mort comme eux, je veux bien garder leur sépulture ;
Je m'y plonge. Ou plûtot qu'Édouard sous la bure,
Par les ciseaux d'un moine à l'autel couronné,
Ait pour royaume un cloître où je l'aurai traîné.
Je l'y traîne, et le laisse au fond de sa retraite
Car je suis, j'en conviens, mauvais anachorète.

Mais l'autre, je l'emmène en France, à l'étranger,
Loin, si loin que sa vie est pour vous sans danger ;
Je lui donne les mœurs, les goûts que j'ai moi-même ;
Mes vices, s'il le faut... Que voulez-vous ? je l'aime.
J'aime en lui le seul bien qui m'ait coûté des pleurs :
Mon Tomi, mon trésor de joie et de douleurs,
L'astre qui rayonnait sur mes nuits enivrantes,
L'enfant qui m'a baisé de ses lèvres mourantes.
Traitez-moi de rêveur, de fou, si vous voulez ;
Mais quand je vois ses yeux, ses longs cheveux bouclés,
Je me sens tressaillir jusqu'au fond des entrailles ;
Lorsque leurs cris aigus frapperaient ces murailles,
C'est de mon fils, milord, que j'entendrais les cris :
Je ne peux pas pour vous assassiner mon fils.

GLOCESTER.

(A part.) (A Tyrrel.)
Je l'avais dit, pas un ! — Allons, calme ta tête.
A ton projet, Tyrrel ! il se peut qu'on s'arrête :
C'est accorder leur vie avec ma sûreté.[1]
Nous y réfléchirons ; mais reprends ta gaîté ;
Quelques joyeux amis, que le plaisir amène,
Viennent fêter ici ma royauté prochaine.

TYRREL.

Cette nuit ?

GLOCESTER.

A demain les travaux importants !
Pour cette nuit encor revenons à vingt ans ;
Sois l'homme d'autrefois. Je veux que cette orgie
Surpasse en beau désordre, en brûlante énergie,
En joie, en mets exquis, comme en vins généreux,
Tous tes vieux souvenirs retrempés[2] dans ses feux.

TYRREL.

Non, milord.

GLOCESTER.

Refuser, qui ? toi ? C'est impossible.
Pourquoi ?

TYRREL.

Non, par pitié ; mon ivresse est terrible.

GLOCESTER.

Aussi je compte bien que sir James aujourd'hui
Saura devant son roi rester maître de lui.
Craint-il de n'avoir pas une tête assez forte
Pour calculer les points que le dé nous apporte ?

TYRREL (*vivement*).

On jouera ?

GLOCESTER.

Des trésors : tes yeux vont s'enflammer,
Lorsque sur le tapis tu verras s'abimer,
S'engloutir en un coup[1] plus d'or, plus de richesse,
Que n'en ont dévoré vingt nuits de ta jeunesse.

TYRREL (*à part*).

Oh ! le démon me tente.

GLOCESTER.

Oui, trésor sur trésor,
Risqués par nous, perdus, gagnés, perdus encor,
Tandis que dans sa course un bol intarissable,
Dont les flots à plein bord circulent sur la table,
Dont la vapeur s'exhale en parfumant les airs,
Aux reflets des enjeux[2] vient mêler ses éclairs,
Ils sont aux mains ;[3] l'or brille et le punch étincelle ;
Veux-tu laisser languir la veine[4] qui t'appelle ?
Veux-tu laisser mourir la fortune en espoir ?
Le veux-tu ?... libre à toi !

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER (*avec indifférence*).

Si le devoir,
Le scrupule est plus fort.

TYRREL.

J'irai.

GLOCESTER (*de même*).

Suis ton envie.

TYRREL.

Je ne puis reculer sans mentir à ma vie.[5]

GLOCESTER.

Sans te perdre d'honneur.

TYRREL.

Longs jours à Richard Trois
Et bonheur à Tyrrel !

ÉDOUARD (*en dehors*).

Sir James !

TYRREL.

C'est sa voix ;
C'est Édouard.

GLOCESTER (*froidement*).
Eh bien ! qu'as-tu donc ?

TYRREL.
Rien.

GLOCESTER.
Qu'il vienne.

(A part, tandis que Tyrrel va ouvrir la porte.)
Quand j'achète ton bras c'est pour qu'il m'appartienne.
Pitoyable rêveur !

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉDOUARD.

ÉDOUARD (*à Tyrrel*).
Entendez-vous ces cris ?
A ces joyeux transports nous sommes-nous mépris ?
Annoncent-ils le jour de notre délivrance ?...
(Apercevant Glocester.)
Ah ! milord, confirmez cette douce espérance :
Venez-vous nous chercher ?

GLOCESTER (*qui fait un pas pour se retirer*).
Pas encor.

ÉDOUARD.
Vous sortez ?

GLOCESTER.
Réclamés par l'État, mes instants sont comptés ;
Je les dois au travail.

ÉDOUARD.
Est-ce pour hâter l'heure
Où nous devons quitter cette triste demeure ?
Que j'en serais touché ! [1]

GLOCESTER.
D'ailleurs je dois penser
Que ma vue importune ici pourrait lasser. [2]

ÉDOUARD.
Ah ! vous me jugez mal, et j'ai l'âme assez haute
Pour savoir, au besoin, reconnaître une faute.
Je n'ai pu maîtriser mon premier mouvement ;
Mais je le crois injuste, et mon cœur le dément
Séparons-nous tous deux sans haine et sans colère.
Avec tendresse.)

Un fils trouve toujours grâce devant son père ;
Pardonnez-moi, milord.

GLOCESTER.

Ah ! croyez.

ÉDOUARD.

Votre main.

(En souriant après l'avoir baisée.)

Quand le sacre ?

GLOCESTER (*le baisant sur le front*).

Le roi sera sacré demain.

(A Tyrrel.)

Nous attendons.

SCÈNE VI.

ÉDOUARD, TYRREL.

ÉDOUARD.

Demain ! comprenez-vous ma joie ?
Demain !

TYRREL (*à part*).

Quoi qu'il arrive, il faut qu'il la revoie.

(A Édouard.)

Appelez votre frère.

ÉDOUARD.

Eh ! pourquoi ?

TYRREL.

J'ai promis ;
Je tiendrai mon serment.

ÉDOUARD.

Je n'ai que des amis,
Que du bonheur ce soir.

TYRREL.

Elle est chez moi..

ÉDOUARD.

La reine ?

TYRREL.

Cachée à tous les yeux : je cours et je l'amène.

ÉDOUARD (*appelant son frère*).

Richard !... Pour mieux jouir de son étonnement,
Ne disons rien d'abord.

SCÈNE VII.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK.

LE DUC D'YORK.

Je cherchais vainement ;
Sur la pierre déserte elle n'est pas venue.

ÉDOUARD.

C'est triste.

LE DUC D'YORK.

Sans effort je l'aurais reconnue ;
L'astre que j'admirais jette un éclat si pur,
Si vif, qu'en la voyant j'aurais pu, j'en suis sûr,
Distinguer aujourd'hui ses pleurs ou son sourire.

ÉDOUARD.

Tu crois ?

LE DUC D'YORK.

Que dans ses yeux les miens auraient pu lire.

ÉDOUARD.

Tu vas la voir bien mieux.

LE DUC D'YORK.

Ici ?

ÉDOUARD.

Dans un moment ;
Et c'est demain le jour de mon couronnement.
Le régent me l'a dit.

LE DUC D'YORK.

Salut, roi d'Angleterre !
A milord protecteur nous ferons bonne guerre.[1]

ÉDOUARD.

Plus de vengeance, ami ! soyons tout à l'espoir.

LE DUC D'YORK.

La liberté demain !

ÉDOUARD.

Et ma mère ce soir !

LE DUC D'YORK.

Ma mère entre nous deux ! Édouard, quelle ivresse !
La voici !...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ÉLISABETH, TYRREL.

TYRREL.

Milady m'en a fait la promesse ?

ÉLISABETH.
Dès que vous paraîtrez, je sortirai d'ici.
TYRREL (*à part*).
Ils sont tous trois heureux : tâchons de l'être aussi.

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, ÉLISABETH.

(La reine tombe sur un siége, et se met à fondre en larmes sans parler.)

LE DUC D'YORK (*à son frère*).
Elle pleure, Édouard.
ÉDOUARD.
Sa douleur me déchire.
LE DUC D'YORK.
Ma mère, à vos enfants n'avez-vous rien à dire ?
ÉLISABETH.
Malheureuse !
ÉDOUARD.
Ah ! parlez.
LE DUC D'YORK.
L'un d'eux n'est-il pas roi ?
ÉLISABETH (*lui mettant la main sur la bouche*).
Ce titre, c'est la mort : tais-toi ! Richard, tais-toi !
ÉDOUARD.
Qu'entends-je !
LE DUC D'YORK.
L'Angleterre a-t-elle un nouveau maître ?
ÉLISABETH.
Qu'on proclame aujourd'hui, qu'on vient de reconnaître ;
(A Édouard.)
Et c'est sous le bandeau [1] pour ton front préparé
Qu'à la face du ciel il doit être sacré.
ÉDOUARD.
Quel est-il donc ?
ÉLISABETH.
Celui qu'à son heure suprême
Votre père choisit comme un autre lui-même,
Qu'il pressa dans ses bras, qu'il entoura des miens,
En disant : Glocester, que mes fils soient les tiens !
ÉDOUARD.
Glocester !

LE DUC D'YORK.

Lui, régner !

ÉDOUARD.

Et du fond de sa tombe,
Édouard ne peut rien pour sa race qui tombe,
Rien pour ses deux enfants !

LE DUC D'YORK.

N'avons-nous plus d'amis ?

ÉLISABETH.

Parlons bas ; un espoir nous est encor permis.

(Avec un peu d'égarement).

L'archevêque d'York... ce protecteur vous reste ;
Mais que peut un vieillard qui pour vos droits proteste ?
Il est vrai qu'à sa voix nos pontifes divins...
Sans doute ils l'oseront... mais leur projets sont vains,
Si Buckingham... mais lui... quel chaos dans ma tête !
Pour chercher ma pensée, il faut que je m'arrête.

LE DUC D'YORK (*après une pause*).

Achevez.

ÉLISABETH.

Je disais... quoi ? qu'ai-je dit, Richard ?

(Vivement.)

Qu'ils forceront la Tour.

LE DUC D'YORK.

Vous l'espérez !

ÉLISABETH.

Trop tard ;
Me comprends-tu ? trop tard. Attendre, encore attendre !
Tout un jour, chez Tyrrel, languir sans rien apprendre !
Vous-même n'avez-vous aucun avis secret ?

ÉDOUARD.

Aucun.

ÉLISABETH.

Que font-ils donc ? quoi, rien ! pas un billet !
Visitez avec soin tout ce qu'on vous adresse.
Grand Dieu ! si jusqu'à vous par force ou par adresse,
Au moment où je parle, ils s'ouvraient des chemins ;
Si... que dis-je ? à toute heure, à chaque instant, ses mains,
Ses deux mains pour frapper sur vous peuvent s'étendre.

(Les saisissant avec transport dans ses bras.)

Écoutez !

LE DUC D'YORK.

Qu'avez-vous ?

ÉLISABETH.

Hélas ! j'ai cru l'entendre ;
J'ai cru vous embrasser pour la dernière fois :
Et j'en bénissais Dieu ; nous serions morts tous trois.

ÉDOUARD.

Non pas vous !

ÉLISABETH.

Il faudra que je vous abandonne ;
Mon devoir m'y contraint. Votre danger m'ordonne
De revoir vos amis, d'attendrir, de pousser,
D'enflammer ces cœurs froids que la peur vient glacer.
Oui, je le dois. D'ailleurs, pour peu que je balance,[1]
Tyrrel aura recours même à la violence ;
Et que deviendrez-vous si j'ose l'irriter ?

(Prenant le duc d'York à part.)

Richard, que je te parle avant de te quitter !

(A voix basse.)

Tu ne veux pas, mon fils, que ton frère périsse :
Dis-lui donc, toi qu'il aime, oh ! dis-lui qu'il fléchisse...

LE DUC D'YORK.

Quoi ! devant Glocester !

ÉDOUARD (*qui a prêté l'oreille*).

Moi, fléchir ! moi, céder !

ÉLISABETH.

Mais, malheureux enfant, s'il veut te poignarder,
Il le peut.

ÉDOUARD.

Je l'attends.

LE DUC D'YORK.

Qu'il ose l'entreprendre ;
J'ai du cœur, de la force, et j'irai te défendre,
Te couvrir de mon corps...

ÉDOUARD.

Richard !

LE DUC D'YORK.

Mourir pour toi.

ÉLISABETH.

Mais vous mourrez tous deux.

LE DUC D'YORK.

Eh bien ! tous deux !

ÉLISABETH (*avec désespoir en tombant assise*).

Et moi !...

(Les deux princes s'élancent vers elle ; Édouard à ses genoux, et Richard sur son sein.)

Moi, je resterai donc seule dans la nature,
Ignorant jusqu'au lieu de votre sépulture ;
Sans que même à voix basse on ose le nommer ;
Sans avoir, après vous rien que je puisse aimer ;
Non, rien, pas un tombeau, pas une froide pierre,
Où portant chaque soir mon deuil et ma prière,
Fidèle au rendez-vous, je dise : les voilà !
Quand Dieu voudra de moi, je les rejoindrai là.

ÉDOUARD.

Mourir et vous quitter !... hélas ! j'aimais la vie.
Avec quel dévoûment je vous aurais servie !
Sans rougir, dans l'exil, j'aurais de mes sueurs
Gagné pour vous nourrir un pain mouillé de pleurs :
Mais fléchir Glocester par une ignominie,
Faire avec lui marché des droits que je renie,
Devenir son sujet, et le plus vil de tous...

(En se relevant.)

Veuve et mère de rois, me le conseillez-vous ?

ÉLISABETH.

Jamais ce sang d'York n'a pu demander grâce !
Restez, nobles enfants, dignes de votre race ;
Gardez cette vertu que je dois admirer ;

(En entendant la porte s'ouvrir.)

Je pleure et j'en suis fière !... — On vient nous séparer ;
C'est Tyrrel !

SCÈNE X.

LES MÊMES, TYRREL.

(On doit sentir qu'il sort d'une orgie, le désordre se laisse apercevoi. dans sa figure et dans sa démarche ; mais il sait se contraindre et conserver de la dignité.)

TYRREL (*à part en entrant*).

Envers moi ta rigueur est étrange,
Sort maudit ! sur quelqu'un il faut que je me venge.

(A Élisabeth avec dureté.)

Reine, vous ne pouvez demeurer plus longtemps,
Retirez-vous.

ÉLISABETH.

Sitôt !

ÉDOUARD.

Encor quelques instants !

TYRREL (*de même*).

Pas un.

ÉLISABETH.

Quel changement ! ce langage m'étonne.
(Le montrant aux princes avec terreur)
Ses traits sont égarés ! ses yeux... Ah ! je frissonne.

TYRREL.

Vous restez devant moi muette de stupeur ;
Qu'avez-vous ?

ÉLISABETH.

Vos regards...

TYRREL.

Eh bien !

ÉLISABETH.

Ils me font peur.

TYRREL.

Pour qui !

ÉLISABETH.

Pour eux, Tyrrel. Sans doute c'est faiblesse ;
Mais pensez au trésor qu'en partant je vous laisse.

TYRREL (*s'animant par degrés*).

Quoi ! me soupçonnez-vous de quelque trahison ?

ÉLISABETH.

Vous !

TYRREL.

Pour veiller sur eux j'ai toute ma raison.

ÉLISABETH.

Ne vous offensez pas.

TYRREL.

Tout mon sang-froid, j'espère.

LE DUC D'YORK (*bas, à la reine*).

Parlez-lui de son fils.

ÉLISABETH.

Tyrrel, vous êtes père...

TYRREL.

Pourquoi renouveler ce souvenir affreux ?
Je n'en ai plus de fils, et vous en avez deux.

ÉLISABETH.

(Les poussant dans les bras de Tyrrel.)

Que j'aime, que j'adore... — Et que je vous confie.

TYRREL.

A moi !... cette terreur, rien ne la justifie.
J'ai reçu votre foi, vous devez la tenir,
Mais s'il faut vous contraindre à vous en souvenir.
Qu'un autre à vos enfants prête son assistance,
(Avec violence.)
Pour moi, j'en fais serment...

ÉLISABETH (*effrayée*).

Je pars sans résistance.

TYRREL.

N'hésitez plus.

ÉLISABETH.

J'ignore où je dois les revoir :
Laissez-moi les bénir ; c'est mon dernier devoir.

(Étendant les mains sur la tête de ses fils, qui sont tombés à genoux devant elle.)

Les voilà prosternés sous mes mains, sous mes larmes.
Ils peuvent devant toi paraître sans alarmes :
Dieu, quel mal ont-ils fait ? Ils iront, si tu veux,
Ces deux êtres si purs, si bons, si malheureux,
Du respect filial ces deux parfaits modèles,
Réunir dans ton sein leurs âmes fraternelles ;
Mais, pour qu'on les chérît, toi qui les as formés,
Ne me les ôte pas, ces anges bien-aimés.
(Jetant un regard sur Tyrrel.)
Qu'un ami généreux protége leur enfance :
Qu'ils restent sur la terre ; et que je les devance,
Quand ils prendront leur vol vers l'asile de paix,
Où la mère et les fils ne se quittent jamais.
(En les embrassant.)
Adieu.

ÉDOUARD.

C'en est donc fait ![1]

ÉLISABETH (*bas, à Édouard*).

Veille bien sur ton frère.
(Bas, au duc d'York.)

Veille sur Édouard.

(En se retournant vers Tyrrel et lui montrant les princes.)

Ah ! redevenez père,

Tyrrel !

TYRREL !

Assez, assez.

ÉLISABETH (*à ses enfants*).

Je vous laisse avec Dieu.

(Serrant son fils aîné dans ses bras.)

Édouard...

LE DUC D'YORK.

Et moi donc !

TYRREL.

Triste spectacle !

ÉLISABETH (*après les avoir embrassés tous deux à plusieurs reprises*).

Adieu !

SCÈNE XI.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, TYRREL.

ÉDOUARD (*tombant sur le lit*).

Peut-être pour toujours.

TYRREL (*à Édouard, tandis que Richard, comme frappé d'une idée, s'approche de la table où sont les livres.*)

Milord, la nuit s'avance ;
Demandez au sommeil l'oubli de la souffrance.
A votre âge il vient vite, et vous le combattez,
Par des nuits sans repos vos maux sont irrités.

ÉDOUARD.

Je succombe, il est vrai, sous leur poids qui m'accable ;
Mais ils viennent du cœur.

TYRREL.

Je me croirais coupable,
Si je ne vous forçais à suivre mon conseil.

ÉDOUARD.

Que j'aurai de plaisir à revoir le soleil !

LE DUC D'YORK (*qui, en levant le fermoir*[1] *d'une bible, en a fait tomber une lettre, et met le pied dessus*).

Grand Dieu !

TYRREL (*se tournant vers lui*).
Vous m'entendez, il est trop tard pour lire
Prince.

LE DUC D'YORK (*le livre à la main*).
Quel ton sévère ! on regarde, on admire,
On ne lit pas, Tyrrel.

TYRREL.
J'y veillerai de près.
Car le régent le veut, et j'en ai l'ordre exprès.

ÉDOUARD.
Devez-vous à la Tour entretenir la reine ?

TYRREL (*à Édouard*).
Je le crois.

ÉDOUARD.
Son amour unit dans cette chaîne
Nos cheveux et les siens.

LE DUC D'YORK (*à part*).
Pourquoi le retenir ?

ÉDOUARD.
Portez-lui de ses fils ce tendre souvenir.

TYRREL.
Je le promets.

ÉDOUARD (*s'apercevant des signes que lui fait son frère, à Tyrrel*).
Allez.

TYRREL (*à part*).
C'est un supplice horrible !

LE DUC D'YORK.
Bonsoir, Tyrrel !

TYRREL (*à Richard*).
Milord, n'ouvrez pas cette bible,
Ou les livres par moi vous seront refusés.
Je reviendrai bientôt voir si vous reposez.

SCÈNE XII.

LE DUC D'YORK, ÉDOUARD.

LE DUC D'YORK.
Une lettre ! une lettre !

ÉDOUARD.
O bonheur !

LE DUC D'YORK.

Viens l'entendre !

ÉDOUARD.

De qui ?

LE DUC D'YORK (*regardant la signature*).

De Buckingham.

ÉDOUARD.

Que peut-il nous apprendre ?

LE DUC D'YORK.

Tu vas le savoir.

ÉDOUARD.

Lis.

LE DUC D'YORK.

" Chers princes,

" Vous avez encore dans votre ville de Londres des cœurs dévoués à votre cause : l'archevêque d'York, qui doit vous faire passer ce billet, quelques anciens serviteurs de votre père, et moi, le plus zélé de tous. Le peuple est pour vous ; j'ai des intelligences [1] à la Tour, et j'espère vous délivrer à force ouverte. Ne quittez point vos vêtements, pour être toujours prêts au premier signal. Profitez de l'avis que je vais vous donner ; car de votre fidélité à le suivre dépendent peut-être et votre vie et le succès de l'entreprise : au moment... "

ÉDOUARD.

On vient.

(Richard cache la lettre dans son sein.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, TYRREL.

TYRREL (*à part*).

Si je les vois,

(Aux princes.)

Je ne pourrai jamais.—Quoi ! debout ?... Cette fois
Je me lasse, milords.

ÉDOUARD.

Que voulez-vous donc faire !

TYRREL.

User d'une rigueur qui devient nécessaire.

ÉDOUARD.

Laissez-nous ce flambeau.

TYRREL.

Non.

ÉDOUARD.

Un seul moment !

TYRREL.

Non :

Qu'en avez-vous besoin pour dormir ?

LE DUC D'YORK (*passant ses bras autour du cou de Tyrrel*).

Ah ! sois bon,

Pense que c'est Tomi qui t'implore.

TYRREL (*près de s'attendrir*).

Il m'en coûte ;[1]

Mais...

ÉDOUARD (*impatienté*).

Tyrrel, je le veux.

TYRREL.

Vous le voulez !

ÉDOUARD.

Sans doute.

TYRREL.

Le régent donne seul des ordres absolus.

(Emportant la lumière.)

Je ne fus que trop faible et je ne le suis plus.

LE DUC D'YORK.

Méchant.

TYRREL (*à part*).

Sa volonté m'a rendu mon audace.

LE DUC D'YORK.

Ne me demande pas qu'au réveil je t'embrasse.

TYRREL.

Au réveil!... Ah! sortons. Dormez, milords, dormez.

SCÈNE XIV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, dans les ténèbres.

ÉDOUARD.

Cœur sans pitié ! par lui nous n'étions pas aimés.

LE DUC D'YORK.

Je le déteste aussi.

ÉDOUARD.

D'une joie imprévue

Passer au désespoir !

LE DUC D'YORK.

Billet cruel ! ma vue
S'y reporte dans l'ombre, et l'interroge en vain.

ÉDOUARD.

Quoi ! tenir son salut, le sentir dans sa main...

LE DUC D'YORK.

Et mourir !

ÉDOUARD.

Et penser qu'elle viendra peut-être,
En murmurant deux noms, s'asseoir sous la fenêtre !
Ils n'y répondront plus, ceux qui les ont portés ;
Ils ne la verront plus, même aux pâles clartés
De l'astre qui ce soir...

LE DUC D'YORK.

Attends ! le ciel m'inspire ;
J'y songe !...

(Il court vers une des croisées, en tire les rideaux qui laissent tout à coup pénétrer les rayons de la lune dans l'appartement.)

ÉDOUARD.

Que fais-tu ?

LE DUC D'YORK.

Dieu ! si je pouvais lire!

ÉDOUARD.

Eh bien!

LE DUC D'YORK.

Tout est confus.

ÉDOUARD.

Donne, donne.

LE DUC D'YORK.

Un instant!

ÉDOUARD (*prenant la lettre*).

Mais je le pourrai, moi ; je le désire tant !
Richard, écoute :

"... dépendent peut-être et votre vie et le succès de l'entreprise ..."

LE DUC D'YORK.

Après ?

ÉDOUARD.

" Au moment de l'attaque, montrez-vous aux fenêtres de la Tour ; tendez les bras vers le peuple pour exciter son enthousiasme ..."

LE DUC D'YORK.

Bien !

ÉDOUARD.

"Et pour qu'on n'ose rien tenter contre vous sous ses yeux pendant la lutte qui doit s'engager..."

LE DUC D'YORK.

Mais le jour? mais l'heure?

ÉDOUARD.

Laisse-moi donc finir.

"Nos mesures sont prises pour demain ou pour le jour suivant; c'est encore incertain. Au reste, la veille dans la soirée, vous entendrez sous vos fenêtres le vieil air national des Anglais, qui sera le signal de votre délivrance prochaine. Espérez, chers princes, et Dieu sauve le roi!

"Buckingham."

LE DUC D'YORK (*se jetant dans les bras d'Édouard*).

Dieu ne veut pas qu'il meure:
Il te protégera.

ÉDOUARD.

Le signal convenu,
Qu'il tarde![1]

LE DUC D'YORK.

Jusqu'à nous aucun bruit n'est venu.

ÉDOUARD.

Hélas, non! l'entreprise est peut-être ajournée.

LE DUC D'YORK (*gaiement*).

A la Tour, s'il le faut, encore une journée!
Nous la supporterons. Mais, plus calme à présent,
Goûte enfin les douceurs d'un sommeil bienfaisant.

ÉDOUARD.

(Après s'être étendu sur le lit.)

J'en ai besoin. — Et toi?

LE DUC D'YORK.

Tu veux donc que je vienne?

ÉDOUARD.

Si je ne sens ta main reposer dans la mienne,
Je craindrai pour ta vie.

LE DUC D'YORK.

En vain j'attends.

ÉDOUARD (*qui s'assoupit*).

Eh bien?

LE DUC D'YORK.

C'est retardé d'un jour; non, rien, je n'entends rien;

Mais, quand je [1] devrais prendre une peine inutile,
(S'approchant du lit.)
Veillons jusqu'au matin.—Me voici : sois tranquille.
Point de réponse ? il a tant souffert aujourd'hui !
Doucement, doucement plaçons-nous près de lui ;
Un baiser sur son front ! mais sans qu'il se réveille.
Dors : je suis sûr de moi : je prêterai l'oreille ;
J'aurai les yeux ouverts... Réunis tous les trois,
Chaque jour nouveaux jeux ! nous n'aurons que le choix.

(On aperçoit la lueur d'une torche à travers l'ouverture grillée de la porte du fond.)

Windsor nous reverra, courant sur sa prairie.
Ma première caresse à toi, mère chérie !

(Dans ce moment l'air du "God save the King !" * se fait entendre sous la fenêtre.)

LE DUC D'YORK (*qui s'est élancé de sa place pour écouter, revient, en criant avec un transport de joie*).

C'est le signal, mon frère, et nous sommes sauvés !
Sauvés, mon Édouard !

ÉDOUARD (*se levant*).

Ah ! mère !

(La porte s'ouvre tout à coup pendant qu'ils se tiennent embrassés.)

SCÈNE XV.

ÉDOUARD, LE DUC D'YORK, GLOCESTER, TYRREL, DIGHTON, FORREST.

GLOCESTER (*malgré les gestes suppliants de Tyrrel, faisant signe à Dighton et à Forrest*).

Achevez.

(Les deux assassins courent vers les enfants qui se renversent sur le lit en poussant un cri horrible. La toile tombe.)

* L'air du "God save the King !" est de beaucoup postérieur à cette époque ; mais il est tellement de situation qu'on nous pardonnera sans doute cet anachronisme musical.

—(NOTE DE L'AUTEUR.)

FIN DES ENFANTS D'ÉDOUARD.

NOTES.

ACTE I.

Scène I.

Page Note

2, 1. *Veuillez*, be good enough.
2. *Il me désole*, he drives me wild (*i.e.*, with running after him).
3. *Qu'il est bien !* how beautiful he is !

3, 1. *Demande-lui raison* (this is said to the young prince), call her to account !
2. *Encor faut-il le temps*, it requires some little time (do not be impatient !).

4, 1. *On n'est pas plus joli*, I never saw any one so pretty.
2. *Sous l'appareil du sacre*, in his coronation robes.

5, 1. *A Radnor*, a town in Wales.
2. *Que de pleurs...*, how many tears that sad day cost us !

6, 1. *Parent*, a relation.
2. *Je me ravise*, I will correct myself (if you wish it).

7, 1. *Il faut sévir*, I must (appear to) be angry ; scold him.

Scène II.

8, 1. *Dévider un écheveau de soie*, to unwind a skein of silk.

9, 1. *Je vous fais grâce encor...*, not to mention ; *lit.* I will spare you the description of.

10, 1. *De ses vœux l'enfant presse ce temps...*, the *child* wishes to accelerate...
2. *Vous abusez*, you are troublesome.
3. *Ne faites pas le fier*, don't be proud !

11, 1. *Ceindre une couronne*, to assume a crown.
2. *A treize ans de l'état, milord, serait l'arbitre ?* would your highness wish to be ruler of the State at thirteen years old ? Observe the use of the word *milord* here and in the following lines. It would not now be applicable to a royal prince.

H

Page Note

11, 3. *Milord pourrait...*, "my highness," *i.e.*, *I* might...

12, 1. *Mauvaise herbe est précoce et croît avant le temps.* *Cf.* the English proverb, "Ill weeds grow apace!"

13, 1. *Lord Rivers*, Earl Rivers, Queen Elizabeth's accomplished brother; the patron of Caxton, the early English printer.

2. *Lord Hastings* had been the attached friend of Edward the Fourth. He was one of the young king's protectors, and was afterwards, when Lord Chamberlain, executed by command of the wicked Duke of Gloucester.

3. *Pomfret*, the official residence of the Duke of Gloucester.

14, 1. *Vous faisait-il ombrage?* had he offended you in any way?

2. *D'autres que moi pécheraient par la taille*, one might find fault with some other persons' figures besides mine (alluding to his uncle's deformity).

Scène III.

3. *D'un goût, d'un éclat!* shows such taste! such brilliancy!

15, 1. *Que l'excuse en soit dans mes chagrins*, let my woes be my excuse.

2. *Forfait*, crime.

3. *Vos augustes nœuds*, your royal marriage (with the late king).

4. *Rivers, qu'avaient poussé mes amis et les vôtres*, Rivers, whom my friends and yours had advanced to high honours.

5. *Injure*, insult (not injury).

16, 1. *Qui n'eût fléchi*, who would not have succumbed.

2. *Méconnu*, misunderstood.

17, 1. *See* Preface, page 4.

2. *Ils étaient nés flétris*, they were disgraced from their very birth.

3. *Du faîte*, from the lofty eminence on which we stand.

19, 1. *J'irai leur faire affront de leurs propres noirceurs*, I will go and throw their own black calumnies in their teeth.

Scène IV.

Page Note

19, 2. *Buckingham*, the Duke of Buckingham, who subsequently, in a harangue to the citizens of London at Guildhall, proposed Richard as King. He was afterwards beheaded at Salisbury (on the 2nd November, 1483), by order of Richard (then Richard III.).

Scène VI.

20, 1. *Où l'on voit que la veille un total a passé*, (their brows) on which one sees that the day before they have summed up (balanced) their accounts.

2. *Le sentiment banal qui boursoufflait mes phrases*, the common-place sentiments with which I swelled out my speech.

3. *En douleur de boutique*, in their (petty) commercial grievances.

21, 1. *Gentillâtre*, a small proprietor. *Cf.* modern familiar "squireen." The affix *âtre* gives an idea of diminution : *noir*, black ; *noirâtre*, blackish, etc.

2. *D'essouffler ses limiers*, to hunt his hounds to exhaustion.

3. *De trancher du seigneur dans sa fauconnerie*, to play the "lord" in his hawking establishment.

4. *Fussent-ils de l'hermine affublés au passage*, even supposing they were bedecked with ermine on their passage.

22, 1. *Lady Gray*=the Queen Elizabeth, sometimes so called because of her previous marriage to Sir John Gray.

2. *Ferait en l'apprenant de la vertu Romaine*, would, on hearing of it, display the virtue of a Roman matron.

3. *Par un retour*, by a sudden change.

4. *Oui da*, yes, indeed !

23, 1. *Ils portent, ces bourgeois, leur cœur sur leur visage*, these citizens carry their hearts on their countenances ; *i.e.*, know not how to conceal their thoughts.

24, 1. *Débité*, circulated.

2. *Ne saurait prévaloir contre la vérité*, could never prevail against the real truth.

Page Note

24, 3. *Le=i.e.*, the people.

4. *Dont il faut tenir compte*, that we must take into consideration ; we dare not neglect.

5. *Harceler*, to worry you.

6. *On peut s'en rapporter à l'esprit des prélats*, they may call the bishops to their aid.

7. *Roi sans secousse*, having become king without committing any act of violence.

25, 1. *Je t'en sais bien bon gré*, I am very much obliged to you for it (*i.e.*, your advice).

Scène VII.

2. *Il me tûra*, for *il me tuera* (for the sake of the metre).

Scène VIII.

28, 1. *J'y rêve*, that is (exactly) what I am thinking.

2. *Foi d'Anglais*, on your word of honour as an Englishman.

Scène IX.

29, 1. *Quelque rien*, some trifle.

2. *Sur cette question que je roule à part moi*, on this question which I am revolving in my inmost mind.

30, 1. *Altérée*, grieved, pained.

Scène X.

32, 1. *Nous périssions tous deux*, we should both have perished.

2. *M'en voulez-vous encore ?* are you still angry with me ?

34, 1. *Gagnez de Westminster l'asile inviolable*, the sanctuary of Westminster, to which Elizabeth had already flown before her son's birth.

2. *Gardez qu'une imprudence n'informe Glocester de cette confidence*, take care lest any act of imprudence should inform Gloucester of this secret.

35, 1. *Il l'emporte*, he prevails (by his presence).

ACTE II.

Scène I.

Page Note

35, 2. *Je les joue*, I turn and twist them as I please.

3. *Échoue*, fails me, is powerless.

36, 1. *Ont-ils par Buckingham pris de moi quelque ombrage*, have they been induced by Buckingham to distrust (suspect) me?

2. *Borné*, of limited intelligence (and power).

3. *A frapper terre à terre...*, one can easily bring him to strike a blow at some ordinary (contemptible) enemy.

4. *Mais il en reste là*, but his ambition never soars above that.

Scène II.

37, 1. *S'il est à la hauteur du mal qu'on dit de lui*, if he is equal to the bad character which has been given him.

Scène III.

2. *Gentilhomme*, of noble birth.

3. *Vu que*, seeing, considering, that...

38, 1. *Querelleur*, disputatious, quarrelsome.

2. *Il eut donc...*, the wine, then, was alone to blame; I had nothing but misfortune to my share.

39, 1. *Grands airs*, fine airs.

2. *Grand train*, an expensive style of living.

3. *Qu'un gentilhomme affiche*, which a nobleman likes to display.

4. *Un bol en feu*, a flaming punch-bowl.

5. *En proie aux bourrasques du jeu*, a prey to the intoxication of the gambling-table.

6. *Bien à moi*, honestly my own.

7. *Je le prêchais d'exemple*, I taught him by my own example.

8. *A jeun*, hungry and fasting.

41, 1. *Je suis en veine*, I am in the right humour.

42, 1. *Ne désempliront pas*, shall be filled with guests.

Scène IV.

43, 1. *Froissé dans ses ébats*, thwarted in its pleasures (*prendre ses ébats*, to disport oneself.)

Page Note

43, 2. *Qu'on serait mal venu*, how unwelcome would he be (who should attempt).

44, 3. *Qui s'y heurte, s'y brise*, whoever attacks it is sure to suffer (*lit.* he who knocks up against it is broken by it).

45, 1. *Je t'en ai voulu*, I was displeased, angry, with you.

2. *Exploitons sa faiblesse*, let us turn his weakness to our account.

46, 1. *Est mieux venu souvent*, is often more welcome.

Scène V.

47, 1. *Et près de vous, dit-on, m'a devancé d'un jour*, and has outstripped me by one day in joining you.

2. *Aux murs de l'abbaye*, in the Sanctuary of Westminster.

3. *Je n'ai pas ménagé sa terreur maternelle*, I did not make sufficient allowances for her terrors as a mother.

4. *Dût mon respect profond paraître timoré*, even were my profound respect to appear timorous.

5. *Sa grâce.* Note that English kings and queens were addressed as "Grace" and "Highness" till the time of Henry VIII., after which the title "Majesty" came in.

48, 1. *Tûrait*, for *tuerait* (for the sake of the metre).

2. *On se perd dans vos titres*, one gets embarrassed with your numerous titles.

3. *N'êtes vous point jaloux ?* are you not desirous ?

Scène VI.

49, 1. *Je vous en sais gré*, I am grateful to you for it.

2. *Que de dégoûts*, how many cares !

50, 1. *Vous invite*, invites one.

2. *Dussé-je*, even supposing I were to.

51, 1. *Révocable*, a thing that can be recalled.

2. *Quand je le voudrais*, even were I to wish to do so.

52, 1. *A son avénement*, upon his accession.

2. *On revêt la puissance*, one assumes regal power and state.

3. *Secouer*, to shake off.

4. *Trépas*, death. (*Etym. trans-passare*, to pass from life to death.)

Page Note

53, 1. *Tout son avenir*, his whole future, *i.e.*, all the time that he has to live in this world.

2. *Si je leur partage un lambeau du pouvoir*, if I only give them a shred of power for their share.

Scène VII.

54, 1. *En comblant tous les miens*, whilst loading all my relations with your favours.

2. *Demande-les aux vers qui rongent leur visage*, ask the worms which now gnaw those countenances, what has become of all those charms.

55, 1. *Folle !* this he says, apostrophising his joy.

Scène IX.

56, 1. *Partagez-vous*, share between you.

2. *Nos pontifes sacrés, i.e.*, the archbishops and bishops (unusual).

3. *Que leur zèle pieux les a bien inspirés*, how well their pious zeal has inspired them.

4. *Que de remercîments...*, how many thanks !...

5. *Placets*, petitions; from the Latin word *placet*, the formula by which they were granted.

57, 1. *Y passera*, will be exhausted.

2. *C'est un titre pour moi*, I consider that an additional reason for granting the petition.

59, 1. *Faillit devenir la victime*, had a narrow escape of becoming the victim.

2. *Je ne demande plus...*, I no longer solicit there where I may command...

3. *J'aurai sacrifié...*, it appears, then, that I have sacrificed Rivers...

60, 1. *Se couvrant*, placing his hat on his head.

61, 1. *Attenter à*, to oppose.

Scène X.

65, 1. *Tantôt*, but just now.

ACTE III.

Scène I.

66, 1. *Edouard assis sur le lit...*, the famous picture of Paul Delaroche represents the young Princes in this attitude.

Page Note

67, 1. *Je me dépite enfin*, I am tired of proposing plans to amuse you (*famil.* I give it up as a bad job).

68, 1. *Mon cœur vint à faillir*, my heart suddenly failed me.

2. *Tu sembles prendre à tâche*, you seem to take pleasure.

3 *Pour donner le change à ma captivité*, to beguile my captivity (*i.e.*, to make it seem less tedious).

69, 1. *Ne t'en avise pas*, do not think of doing that.

2. *Sir Tyrrel*, for *Sir James Tyrrel*, a not uncommon mistake in French authors when using English titles.

3. *Se prenant pour moi d'une folle tendresse*, conceiving an extravagant affection for me.

4. *Je le ménage*, I humour him.

Scène II.

71, 1. *Triste noviciat*, sad apprenticeship.

2. *Nous porterons tous deux sa royale santé*, we will both drink to his royal health.

72, 1. *On rien fera raison avec du malvoisie*, we will pledge you in malmsey, so called from the Greek town *Malvasia*, near Argos, where the wine is grown.

2. *Je ris*. I am only joking.

3. *Elle fût parvenue*, she would have arrived.

73, 1. *Pair ou non?* odd or even?

74, 1. *D'une dette d'honneur...*, debts of honour are paid on the same day that they are contracted.

2. *A qui le dites-vous*, alas! I know it too well! *lit.* to whom do you tell that? (to a man who knows it but too well).

Scène III.

3. *Il sera beau joueur*, he will play fairly.

4. *Nous autres vieux pêcheurs*, we old sinners. Omit the "autres" in translating such sentences as "nous autres Français," "vous autres Anglais," &c.

Scène IV.

75, 1. *Coup nul: c'est à refaire*, the first attempt has failed: we must try again.

Page Note

75, 2. *Qu'en dépit...*, that in spite of ill-luck we would have been sure to succeed.

77, 1. *M'apparaîtra*, will show himself to me.

2. *Comme il suffit...*, as one king, Tyrrel, is enough in a kingdom.

3. *Ah celui là, milord...*, *cf.* Shakespeare, "Richard III.," act iv., scene 3:—

> "O thus," quoth Dighton, "lay the gentle babes!"
> "Thus, thus," quoth Forrest, "girdling one another
> Within their alabaster innocent arms:
> Their lips were four red roses on a stalk,
> And in their summer beauty kissed each other.
> A book of prayers on their pillow lay."

78, 1. *C'est accorder leur vie avec ma sûreté*, it would be making their life coincide with my security.

2. *Retrempés*, steeped afresh.

79, 1. *En un coup*, in one throw (of the dice).

2. *Des enjeux*, of the stakes.

3. *Ils sont aux mains*, they have begun (*fam.* they are at it).

4. *La veine*, the vein of good luck.

5. *Sans mentir à ma vie*, without belying my former life.

SCÈNE V.

80, 1. *Que j'en serais touché!* how grateful I should be!

2. *Pourrait lasser*, might possibly be irksome to you.

SCÈNE VII.

82, 1. *Nous ferons bonne guerre*, we will make war honestly and fairly.

SCÈNE IX.

83, 1. *Le bandeau*, the diadem.

85, 1. *Pour peu que je balance*, if I hesitate ever so little.

SCÈNE X.

88, 1. *C'en est donc fait*, then all hope is gone!

SCÈNE XI.

89, 1. *Le fermoir*, the cover.

SCÈNE XII.

91, 1. *Des intelligences*, secret correspondents.

SCÈNE XIII.

Page Note
92, 1. *Il m'en coûte,* I am sorry to be obliged to do it.
94, 1. *Qu'il tarde !* how long it is in coming !

SCÈNE XV.

95, 1. *Quand je devrais prendre une peine inutile,* even were the precautions I take unnecessary.

Londres : Imprimerie de RANKEN ET CIE., St. Mary-le-Strand, W.C.

FRENCH CLASSICS.

EDITED BY SOME OF THE MOST EMINENT FRENCH MASTERS IN ENGLAND.

SERIES I.

Price per Volume, 6d.; in cloth, 1s.

BRUEYS.—L'Avocat Patelin.

CORNEILLE.—Le Cid, Cinna, Horace, Polyeucte.

MOLIÈRE.—L'Avare, le Bourgeois Gentilhomme, les Femmes Savantes, les Fourberies de Scapin, le Malade Imaginaire, le Médecin malgré lui, le Misanthrope, les Précieuses Ridicules, Tartuffe.

MUSSET, ALFRED DE.—On ne saurait penser à tout, Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

RACINE.—Andromaque, Athalie, Britannicus, Esther, Iphigénie, Phèdre, les Plaideurs.

VOLTAIRE.—Mérope, Zaïre.

SERIES II.

LA FONTAINE.—Fables. Notes by F. TARVER, M.A. 450 pages. Cloth, 2s.

PIRON.—La Métromanie. Notes by F. TARVER, M.A. Cloth, 1s. 6d.

PONSARD.—Le Lion Amoureux. Notes by H. J. V. DE CANDOLE, M.A., Ph.D. 2s.

VOLTAIRE.—Charles XII. Notes by G. MASSON, B A. 2s.

LE THÉATRE FRANÇAIS DU XIXᴱ SIÈCLE.

— No. 4. —

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE

COMÉDIE HISTORIQUE

EN CINQ ACTES

PAR

BOUILLY.

WITH EXPLANATORY NOTES

BY

V. KASTNER, M.A.,

PROFESSOR OF THE FRENCH LANGUAGE AND LITERATURE
IN QUEEN'S COLLEGE, LONDON,
AND ONE OF THE FRENCH MASTERS AT CHARTERHOUSE SCHOOLS.

LONDON:

DULAU & CO., 37, SOHO SQUARE, W.
HACHETTE & CO., 18, KING WILLIAM STREET,
CHARING CROSS.

LONDON:
PRINTED BY RANKEN AND CO., DRURY HOUSE,
ST. MARY-LE STRAND, W.C.

PREFACE.

THE following play possesses absolute freedom from those indelicacies of thought and expression which so often render the best productions of dramatic literature objectionable as school books. It does not contain a single passage or word which the most scrupulous teacher need omit, and by its moral tendency it belongs to the purest and most elevated order. The writer to whom we are indebted for it, Jean-Nicolas Bouilly (1763-1842), was born at Tours. After a brilliant career as a student, he was admitted to the Paris bar; but soon, carried away by his literary propensities, he gave up his legal pursuits and devoted himself entirely to writing for the stage. His dramatic compositions, replete as they are with true feeling and pathos, were well received by the public; still more so were those charming little tales which followed them, the "Contes à ma fille," "Conseils à ma fille," "Contes offerts aux enfants de France," etc., etc.

I need not say that the hero of the play, the worthy Abbé De l'Épée, is not an imaginary character. That great philanthropist, who invented the method of teaching the deaf and dumb, was born at Versailles in 1712. After long and costly trials, he succeeded in conferring the blessings of education upon thousands who seemed hopelessly doomed never to enjoy them. He may therefore be reckoned amongst the greatest benefactors of mankind, and might have been amongst

the most fortunate had not the decline of his life been clouded by a sudden and painful deception. One of his pupils, a young man of twenty, put forward claims to the title and estates of an ancient and wealthy family, the Counts of Solar. Unfortunately it turned out that De l'Épée's *protégé* was merely an impostor. If you reverse the decision of the judges who sent the pretended Count to the gallows ; if of the unscrupulous pretender you make a gentle and unpretending nobleman, you will have the subject of the plot. Nobody was better qualified to produce upon the stage the exciting incidents of that judicial contest than a man who, like our author, had devoted the best years of his youth to the study of law.

V. KASTNER.

CHARTERHOUSE, January, 1877.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.

COMÉDIE-HISTORIQUE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

L'ABBÉ DE L'ÉPÉE.[1]
JULES, comte D'Harancour, connu sous le nom de Théodore, sourd et muet.
DARLEMONT, oncle maternel et tuteur[2] de Jules.
ST. ALME, fils unique de Darlemont.
FRANVAL, avocat.
DUPRÉ, ancien valet de chambre.
DUBOIS, valet de chambre de Darlemont.
DOMINIQUE, vieux domestique de la famille de Franval.
MADAME FRANVAL, mère de Franval et de Clémence.
CLÉMENCE, sœur de Franval.
MARIANNE, veuve d'un ancien portier de l'hôtel D'Harancour.

La scène se passe à Toulouse.[3]

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique de la ville de Toulouse ; sur le côté gauche, on voit la façade et l'entrée de l'ancien hôtel D'Harancour ; de l'autre côté, et vis-à-vis, est la maison de la famille Franval.

SCÈNE I.

DUBOIS, ST. ALME.

(*St. Alme, en habit du matin, sort d'abord seul de l'hôtel ; il reste immobile au milieu du théâtre, et attache ses regards sur l'une des croisées de la maison Franval. Dubois sort de l'hôtel un instant après.*)

DUBOIS. Qui jamais eût pensé, monsieur, que vous fussiez déjà sorti ? (*A part.*) Il ne m'entend

pas; il est tout entier[1]... La tête n'y est plus quand on aime; on voit tout, et l'on ne voit rien; on entend tout, et l'on n'entend rien.

ST. ALME, *revenant de sa rêverie et apercevant Dubois.* Ah! c'est toi, Dubois?

DUBOIS. J'avais beau chercher dans votre appartement.[2]

ST. ALME. Que me veux-tu?

DUBOIS. Je venais instruire monsieur de l'entretien qu'il m'avait recommandé d'avoir avec Dupré.

ST. ALME. L'as-tu fait expliquer sur les intentions de mon père? Lui seul est l'unique dépositaire de tous ses secrets.

DUBOIS. Il est vrai qu'on ne vit jamais un valet de chambre avoir autant de communications avec son maître.

ST. ALME. Eh bien?

DUBOIS. Eh bien, monsieur, j'ai exécuté vos ordres, et j'ai tout appris.

ST. ALME, *avec vivacité.* Mon père, sans doute...

DUBOIS. Il est rude à manier, ce bonhomme Dupré.

ST. ALME, *avec impatience.* Que m'importe? instruis-moi seulement...

DUBOIS. Il est avec cela d'une tristesse, d'une rêverie![3]... On dirait qu'il traîne après lui le souvenir d'une mauvaise action.

ST. ALME. Lui!... c'est le plus honnête homme!... Depuis si longtemps qu'il est au service de mon père... Mais, au fait, je te l'ordonne...

DUBOIS. Vous saurez donc qu'hier au soir, quand tout le monde de l'hôtel fut retiré, j'entrai chez Dupré, sous le prétexte d'y prendre de la lumière; et là, je fis tomber adroitement la conversation sur les vues qu'on a sur votre établissement;[4]

j'appris que vos doutes n'étaient que trop bien fondés, et que déjà monsieur votre père avait donné des ordres pour votre mariage avec la fille du président d'Argental.

ST. ALME. Ciel ! suis-je assez malheureux !

DUBOIS. La demoiselle n'est pas jolie ; non, non, elle n'est pas jolie... mais elle est fille unique du premier magistrat de Toulouse, et l'héritière d'une fortune immense.

ST. ALME. Que me fait son rang, et que me font ses richesses ? Tout cela ne vaut pas un regard de Clémence.

DUBOIS. Il est vrai que la jeune personne est charmante... mais monsieur votre père ne consentira jamais qu'elle soit votre épouse.

ST. ALME. Eh ! pourquoi ?... N'est-elle pas la fille d'un magistrat dont la mémoire est honorée, la sœur du plus célèbre avocat de Toulouse, dont j'ai l'honneur d'être l'ami ? Autrefois mon père, simple négociant et dans la médiocrité, eût regardé comme un honneur insigne de m'unir à la fille du sénéchal[1] Franval ; mais depuis qu'il possède les biens du jeune D'Harancour dont il était l'oncle et le tuteur, son âme est livrée toute entière à l'ambition.

DUBOIS. J'ai souvent entendu parler du jeune comte D'Harancour par les anciens domestiques de l'hôtel... N'était-il pas sourd et muet de naissance ?

ST. ALME. Précisément. Mon père le conduisit à Paris, il y a huit ans environ, pour consulter les gens de l'art[2] sur son infirmité ; mais, soit qu'on lui eût administré des remèdes au-dessus de ses forces, ou que la nature eût trop d'efforts à faire, il y mourut dans les bras de Dupré, qui seul avait accompagné mon père.

DUBOIS. Je ne m'étonne plus si je surprends aussi souvent Dupré attaché sur le portrait [1] de cet enfant, qui est dans le salon, parmi les tableaux de famille.

ST. ALME, *avec sensibilité.* C'est assez naturel; le jeune comte était l'unique rejeton d'une famille illustre, dont Dupré fut longtemps le serviteur fidèle... Mon pauvre petit Jules, comme nous nous aimions! Je lui devais la vie. Avec quel courage il s'exposa pour moi!... Jamais, non, jamais, il ne sortira de mon cœur. Il avait dix ans à peu près, et moi douze environ, quand on nous sépara. Je crois être encore au moment de son départ... Il ne pouvait parler, le malheureux, mais sa figure avait une expression!... tous ses mouvements étaient si prononcés! il me serrait si tendrement! on eût dit qu'il pressentait m'embrasser pour la dernière fois [2]... Ah! que n'existe-t-il encore! j'aurais un ami de plus: et mon père, moins opulent, ne m'empêcherait pas aujourd'hui d'être l'époux de Clémence.

DUBOIS. Monsieur, sans doute, est bien certain que la jeune personne répond à son amour?

ST. ALME. Tu sais bien que je vais tous les matins dans le cabinet de son frère, pour me perfectionner dans l'étude des lois; Clémence ne manque jamais de venir nous y trouver,[3] et pour cela elle emploie mille prétextes ingénieux que l'amour seul peut inspirer... Ses regards s'arrêtent-ils sur les miens, bientôt son teint s'anime, sa respiration s'arrête par degrés... M'adresse-t-elle la parole, aussitôt sa voix s'altère, ses lèvres frémissent; on dirait qu'elle craint de laisser échapper un secret... Si tout cela n'est pas de l'amour, à quelles preuves plus fortes, à quels

indices plus certains pourra-t-on jamais le reconnaître ?

DUBOIS. J'oserai néanmoins observer à monsieur[1] qu'avant de rien entreprendre il lui faudrait l'aveu formel de celle qu'il aime, et surtout de sa famille.

ST. ALME. Je suis sûr d'avance de celui de son frère. Franval est trop pénétrant, pour ne s'être pas aperçu que j'adorais Clémence ; et, s'il n'approuvait pas mon penchant pour sa sœur, me prodiguerait-il tant de soins ? m'accueillerait-il avec tant d'amitié ? Tout ce que je redoute, c'est le caractère de sa mère.

DUBOIS. La chère dame est un peu brusque et revêche.

ST. ALME. Madame Franval, née d'une famille célèbre, est d'une fierté bien au-dessus encore de celle de mon père ; mais son fils a tant d'empire sur elle, qu'il parviendra facilement à lever tous les obstacles[2] et à lui faire approuver mon amour.

SCÈNE II.

DUBOIS, ST. ALME, DOMINIQUE.

(*La porte de la maison Franval s'ouvre : Dominique parait.*)

DUBOIS, *pendant que Dominique ferme la porte.* J'aperçois leur vieux domestique ; faisons-le jaser ; la chose ne sera pas difficile. Tâchons surtout de nous assurer encore des sentiments de la jeune Clémence.

DOMINIQUE, *avec gaîté et bavardage.* Oh ! oh ! je ne m'attendais pas à vous trouver là d'aussi bonne heure... (*A Dubois, en lui serrant la main.*) Bon-

jour, mon voisin. (*A St. Alme.*) Il est vrai que l'air du matin rafraîchit le sang, calme les idées : et à votre âge... (*Ricanant.*) Et puis, comme dit le proverbe : Amour et repos habitent difficilement ensemble.

DUBOIS. Comment? que voulez-vous dire, Dominique?

DOMINIQUE, *toujours ricanant.* Tiens, cet autre avec sa mine hypocrite... Oh ! j'ai de bons yeux ; et, malgré mes soixante ans, je me sens de force encore à défier l'amant le plus rusé de me faire perdre la piste.[1] (*A St. Alme, qui porte toujours ses regards sur les fenêtres de la maison Franval.*) Vous attendez qu'on se montre à la croisée?... Nous n'y paraîtrons pas sitôt... Nous avons passé jusqu'à deux heures du matin à répéter sur la guitare les jolis couplets que vous fîtes sur notre convalescence ; et nous sommeillons encore, en rêvant probablement à l'auteur. (*Ricanant.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

ST. ALME. Votre gaîté me désarme, bon Dominique, et me fait bannir toute feinte ; oui, j'adore votre belle maîtresse.

DUBOIS. Et c'est précisément de cet amour-là que je voudrais guérir monsieur.

DOMINIQUE. L'en guérir ! et pourquoi ?

DUBOIS. Vous qui avez tant d'expérience, Dominique, vous avez dû remarquer, comme moi, que mademoiselle Franval était loin de partager les sentiments qu'elle inspire à mon maître.

DOMINIQUE, *ironiquement.* Ah ! vous avez remarqué cela ?

DUBOIS. Très-distinctement ; cela saute aux yeux.[2]

DOMINIQUE, *sur le même ton.* Eh bien ! vous

êtes pénétrant. Tudieu ! quel gaillard pour déchiffrer les gens !

ST. ALME. Est-ce que vous auriez remarqué, au contraire ?...

DOMINIQUE. Que ma jeune maîtresse vous aime ... que dis-je ? vous aimer ?... ce n'est rien, monsieur ; elle ne pense plus, n'agit plus, n'existe plus que pour vous.

ST. ALME, *avec élan.* Comment ! il se pourrait ?...

DUBOIS, *bas et le retenant.* Modérez-vous, si vous voulez tout savoir... (*Haut.*) Mais enfin, Dominique, quelles preuves avez-vous que son amour...

DOMINIQUE. Quelles preuves ? j'en ai mille... quand ce ne serait que la maladie qui pensa nous l'enlever il y a quelques mois [1]... Dans son transport,[2] qui appelait-elle à chaque instant ? monsieur St. Alme. Quand elle parcourait la liste des personnes qui venaient s'informer de son état, à quel nom s'arrêtait-elle en rougissant ? à celui de monsieur St. Alme. (*Imitant le ton faible d'une jeune convalescente.*) "Il est donc venu ? me disait-elle avec cette voix d'ange que vous lui connaissez. —Oui, mademoiselle.—Souvent ?—A toute heure. —Et il a témoigné ?.. —Ah ! l'intérêt le plus vif, la plus tendre inquiétude." Aussitôt je voyais tressaillir ses pauvres membres affaiblis ; ses beaux yeux se mouillaient de douces larmes et sa jolie bouche, où renaissait le plus aimable sourire, laissait échapper ces mots : "Je suis mieux... beaucoup mieux... Je sens que je reviens à la vie." (*Ricanant.*) Ah ! ah ! ah !

ST. ALME, *retenant à peine son émotion.* Il est certain que toutes ces circonstances...

DUBOIS, *brusquement.* Ne sont pas suffisantes, selon moi, pour assurer à monsieur...

DOMINIQUE. Ah! ce n'est pas suffisant?... Et cette dispute que j'eus l'autre jour avec elle... (*Riant de toutes ses forces.*) Ah! ah! ah! ah! je ne saurais m'empêcher d'en rire encore.

ST. ALME. Comment donc?...

DOMINIQUE. J'entre, selon ma coutume, pour faire son appartement.[1] Elle était occupée à finir un portrait en miniature, et travaillait avec tant d'intérêt, qu'elle ne fit pas plus d'attention à moi que si j'eusse été à cent lieues de là. Moi, de m'approcher bien doucement... Rien ne m'amuse comme d'épier les amoureux...

ST. ALME. Eh bien?

DOMINIQUE. Je jette les yeux sur la peinture, et je vous reconnais.

ST. ALME, *transporté.* C'était moi!

DOMINIQUE. Vous-même... "Oh! que c'est ressemblant!" m'écriai-je avec un mouvement involontaire. "Trouves-tu? me dit-elle, effrayée et quittant brusquement l'ouvrage.—Il faudrait être aveugle, mademoiselle, pour ne pas voir que c'est là...—Qui donc?— Eh, parbleu, monsieur St. Alme.—Monsieur St. Alme! reprit-elle embarrassée, et d'un air de dépit, ce n'est point lui; c'est mon frère que j'ai voulu peindre d'idée.[2]—Cela se peut, mademoiselle; mais sans doute vous aurez pris l'un pour l'autre, car je vous assure que c'est monsieur St. Alme trait pour trait.[3]—Et moi, je te soutiens que c'est mon frère, que ce ne peut être que mon frère." Et là-dessus, elle cacha le portrait dans son sein, et sortit fâchée contre moi pour la première fois de sa vie. (*Riant encore plus fort.*) Ah! ah! ah! ah!

ST. ALME. Que tous ces détails me sont chers !

DOMINIQUE. Mais j'oublie en causant avec vous...

ST. ALME, *le retenant.* Un moment, bon Dominique, un moment... Vous ne vous doutez pas du bien que vous me faites.

DOMINIQUE. Vraiment, je le crois bien ; mais vous ne vous doutez pas aussi des commissions dont je suis accablé. C'est madame par-ci, monsieur l'avocat par-là ; et, par-dessus tout cela, mademoiselle... Surtout, monsieur, gardez-vous bien de lui faire soupçonner que nous ayons jasé ensemble ; car elle me ferait un train ![1]... C'est que les jeunes personnes, voyez-vous, ont une manière d'aimer, une dissimulation... (*A Dubois, en lui serrant la main.*) Au revoir, habile observateur, officieux clairvoyant. Direz-vous encore que votre maître n'est point aimé, que vous l'avez remarqué très-distinctement, que cela saute aux yeux ?... (*Riant de tout son cœur.*) Ah ! ah ! ah ! ah !

(*Il sort par le fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

DUBOIS, ST. ALME.

ST. ALME. Eh bien ! Dubois ?

DUBOIS. Eh bien ! monsieur, on vous paie du plus tendre retour, rien n'est plus clair.

ST. ALME. Et l'on voudrait m'unir à une autre que Clémence !... Jamais, non, jamais !...

DUBOIS. En ce cas, il faut aviser promptement aux moyens d'arrêter monsieur votre père dans ses projets. Il est impérieux et violent. La crise sera forte, je vous en avertis.

ST. ALME. C'est à toi de me seconder dans cette grande entreprise.

DUBOIS. Voici donc mon avis. D'abord, vous rendre à l'heure accoutumée chez monsieur l'avocat Franval; lui faire part de votre amour pour sa sœur,[1] et de la résolution où vous êtes de la nommer votre épouse; déclarer ensuite vos sentiments à la jeune personne en présence de son frère; obtenir leurs aveux,[2] et aussitôt aller chez le président d'Argental, à la fille de qui l'on veut vous unir; l'intéresser, avec ce ton que vous possédez si bien; et par-là détruire dans leur source même les intentions de monsieur votre père.

ST. ALME. Tu as raison... oui, j'adopte ce plan... Une pareille démarche est délicate sans doute; mais j'y mettrai tant de respect... tant de franchise... Le premier président est juste et sensible,[3] il prendra part à mes peines, s'intéressera à mon amour: oh! oui, il s'y intéressera... Son hôtel est à deux pas d'ici; va t'informer de l'heure à laquelle il pourrait m'accorder un entretien particulier; tu reviendras m'aider ensuite à passer un habit plus décent.[4]

DUBOIS. Je reviens dans l'instant.

(*St. Alme rentre dans l'hôtel; Dubois sort par un des côtés du fond du théâtre; on aperçoit aussitôt, de l'autre côté, De l'Epée et Théodore.*)

SCÈNE IV.

THÉODORE, DE L'ÉPÉE.

(*Ils entrent par le fond de la scène, en observant de tous côtés. Théodore précède De l'Epée, et s'avance dans la plus grande agitation. Ils ont leurs chaussures couvertes de poussière, et l'attitude de personnes*

qui arrivent d'un long voyage: le vieillard a un bâton noueux à la main.)

THÉODORE. (*Signes exprimant qu'il reconnaît la place sur laquelle ils entrent.*)

L'ABBÉ. A cette émotion subite, à cette altération qui se peint dans tous ses traits, je ne puis plus douter qu'il reconnaît ces lieux.

THÉODORE, *regardant de tous côtés.* (*Signes plus expressifs encore qu'il reconnaît la place.*)

L'ABBÉ. Serais-je enfin parvenu au terme de mes longues et pénibles recherches?

THÉODORE. (*Il fixe l'hôtel D'Harancour, avance plusieurs pas vers la porte, jette un cri, et revient suffoqué dans les bras de De l'Epée.*)

L'ABBÉ. Quel cri perçant!... Il respire à peine... Je ne le vis jamais dans une pareille agitation...

THÉODORE. (*Signes rapides annonçant qu'il reconnaît la maison de ses pères.*)[1]

L'ABBÉ, *désignant l'hôtel.* Oui, c'est là qu'il reçut la vie... Séjour qui nous vit naître, lieux chéris où s'écoula notre enfance, jamais vous ne perdrez vos droits!

THÉODORE. (*Signes exprimant sa reconnaissance à De l'Epée, dont il baise les mains.*)

L'ABBÉ. (*Signes que ce n'est point lui qu'il faut remercier; mais Dieu seul, qui a dirigé leurs travaux. Théodore met aussitôt un genou en terre, et exprime, par son jeu pantomime,[2] qu'il demande au ciel de répandre ses bénédictions sur son bienfaiteur. De l'Epée, incliné et la tête nue, adresse au ciel les paroles suivantes:*) O toi, qui conduis à ton gré les projets des mortels! toi, par qui je fus inspiré dans cette grande entreprise, Dieu tout-puissant! reçois ici les actions de grâce d'un vieillard que tu protégeas

sans cesse, et de cet orphelin dont tu m'as fait le second père !... Si j'ai rempli dignement tous mes devoirs, si mon dévouement et mes travaux ont quelques droits à ta justice, daigne en réunir tout le prix sur cet infortuné ; fais que dans son bonheur je trouve ma récompense ! (*Ils se relèvent, et tombent dans les bras l'un de l'autre.*) Informons-nous maintenant à qui appartient cet hôtel.

(*Signes à Théodore qui veut entrer dans l'hôtel, et qu'il retient.*)

SCÈNE V.

THÉODORE, DE L'ÉPÉE, DUBOIS, *rentrant du même côté par lequel il était sorti.*

L'ABBÉ, *à part.* Voici quelqu'un qui pourra peut-être m'instruire... (*A Dubois, après avoir fait signe à Théodore de s'observer.*)[1] Pourriez-vous me dire comment se nomme cette place ?

DUBOIS, *les examinant.* Ces messieurs, à ce qu'il me paraît, sont étrangers ?... Vous êtes sur la place de St. Georges.

L'ABBÉ. Je vous suis obligé. (*Retenant Dubois, qui s'éloigne.*) Encore un mot, je vous prie ; connaissez-vous ce grand hôtel ?...

DUBOIS, *les examinant plus sérieusement.* Si je le connais ? J'y demeure depuis cinq ans.

L'ABBÉ. Je ne pouvais mieux m'adresser... Vous l'appelez ?...

DUBOIS. C'est l'ancien hôtel D'Harancour.

L'ABBÉ, *d'un ton marqué.* L'hôtel D'Harancour !

DUBOIS. Aujourd'hui à M. Darlemont, au service de qui je suis.

L'ABBÉ. Et quel est ce M. Darlemont ?

DUBOIS, *à part.* Voilà bien des questions... (*Haut.*) Ce qu'il est ?...

L'ABBÉ. Oui, son rang ? sa profession ?

DUBOIS. Sa profession ?... Je ne lui en connais aucune, si ce n'est d'être un des plus riches habitants de Toulouse. Mais on m'attend, et vous trouverez bon...

L'ABBÉ. Je serais fâché de vous détourner un instant de vos occupations.

DUBOIS, *à part, et en s'en allant.* Ils sont bien curieux ces étrangers. (*Il entre dans l'hôtel.*)

SCÈNE VI.

THÉODORE, DE L'ÉPÉE.

L'ABBÉ, *le suivant des yeux.* Il est loin de deviner le motif qui me porte à lui faire ces questions... Ne perdons pas un seul instant, et d'abord gagnons une auberge sûre.[1] Cet hôtel, dont le nom sans doute est celui d'une ancienne famille de cette grande cité, ce Darlemont qui s'en trouve aujourd'hui possesseur, tout cela doit être connu dans Toulouse ; prenons bien tous les renseignements... (*Pressant dans ses bras Théodore qui revient à lui avec curiosité.*) Si Théodore appartient à des parents sensibles, sans doute ils pleurent encore sa perte : que j'aurais de plaisir à le remettre dans leurs bras !... S'il fut la victime des méchants, fais, ô Providence ! que je puisse les démasquer et les confondre, afin de prouver aux hommes qu'il n'est aucun crime que tu ne dévoiles tôt ou tard, et que rien n'échappe à ta justice éternelle !

(*Il sort par le fond du théâtre et emmène Théodore, à qui il fait des signes, et qui regarde, en s'en allant, l'hôtel à plusieurs reprises. La toile baisse.*)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur du cabinet de Franval ; sur le côté gauche, on voit un bureau de travail, sur lequel est un vase de fleurs ; çà et là sont des livres, des cartons et des dossiers.[1]

SCÈNE I.

FRANVAL, *seul.*

(*Il est en robe de chambre et en mules,*[2] *assis devant son bureau, et tient à la main plusieurs papiers.*)

Cette affaire dont on m'a fait le seul arbitre, ne peut sortir un instant de ma pensée... Il n'en est point de plus importante pour la Société, de plus honorable pour ma profession : il s'agit de réunir deux époux divisés... On n'en voit que trop, hélas !... O mon siècle ! ô mon pays ! je m'élèverai contre cet abus destructeur qui vous avilit et vous perd ; et si l'égoïsme et la fausse philosophie s'élèvent contre moi, j'aurai pour les combattre, les mœurs en deuil et la nature outragée ; j'aurai le spectacle douloureux de mille et mille enfants abandonnés, et le cri patriarchal de tous les chefs de famille !

SCÈNE II.

FRANVAL, CLÉMENCE.

(*Clémence est vêtue simplement, mais avec goût : et porte à la main une corbeille d'osier remplie de fleurs.*)

CLÉMENCE. Bonjour, mon frère !

FRANVAL. Bonjour, Clémence !

(*Ils s'embrassent.*)

CLÉMENCE. Je viens renouveler les fleurs de votre bureau de travail.[1]

(*Elle ôte les fleurs qui sont dans le vase, et y substitue celles qu'elle porte dans la corbeille.*)

FRANVAL. Comment ne serais-je pas bien inspiré? chaque matin des fleurs nouvelles, et un baiser de mon aimable sœur! (*Souriant.*) Je connais un jeune légiste à qui cette recette serait au moins aussi profitable qu'à moi.

CLÉMENCE, *avec trouble.* Qui donc, mon frère?

FRANVAL. Qui!... Ne rougis donc pas comme cela. (*Il se lève, la prend par la main, et l'amène sur le devant de la scène, en la regardant fixement.*) Clémence?

CLÉMENCE, *baissant les yeux.* Mon frère?

FRANVAL. Ces fleurs me sont bien chères!... vos baisers bien doux!... mais tout cela n'aurait plus de charmes pour moi, si vous n'y ajoutiez pas encore...

CLÉMENCE. Quoi donc?

FRANVAL. Votre confiance... va, ton âme est trop pure pour qu'on n'y lise pas aisément...

CLÉMENCE. N'achevez pas.

FRANVAL. Et pourquoi te défendre d'un sentiment aussi légitime? St. Alme ne réunit-il pas tout ce qui rend digne d'être aimé?

CLÉMENCE, *avec abandon.* C'est ce que j'ai cru remarquer.

FRANVAL. Je ne parlerai point de sa figure.

CLÉMENCE. Comme elle est expressive!

FRANVAL. De son maintien...

CLÉMENCE. Qu'il est noble et décent!

FRANVAL. Je ne m'arrêterai que sur ses qualités... Quel caractère plus franc, plus aimable que

le sien ? Quel mortel offrit jamais pour une épouse de plus sûr présage du bonheur ?

CLÉMENCE. C'est ce que je me suis dit souvent.

FRANVAL. En un mot il t'aime...

CLÉMENCE. Vous croyez ?

FRANVAL. Tu ne t'en es pas aperçue ?

CLÉMENCE. J'ai craint de me tromper.

FRANVAL. Tu avoues donc qu'il t'est cher ?

CLÉMENCE. Ah ! mon frère ! mon frère ! vous m'avez arraché mon secret.

(*Elle se jette dans son sein.*)

SCÈNE III.

FRANVAL, ST. ALME, *richement vêtu ;* CLÉMENCE.

ST. ALME, *à Franval, à qui il serre la main.* Bonjour, mon ami !... (*A Clémence, avec beaucoup d'émotion.*) Mademoiselle, je vous salue.

FRANVAL, *avec gaîté.* Comme il est paré dès le matin ! Cette toilette annonce de grands projets.

ST. ALME, *avec altération.*[1] Il n'en fut jamais de plus importants pour moi.

FRANVAL, *sérieusement.* Qu'avez-vous donc ?

CLÉMENCE. Vous paraissez troublé.

ST. ALME. Qui ne le serait pas à ma place ? Vous me voyez au désespoir.

CLÉMENCE. Ciel !

ST. ALME, *à Franval.* Mon ami, je n'eus jamais autant besoin de vous.

FRANVAL. Expliquez-vous, St. Alme.

CLÉMENCE. Je vous gêne, peut-être...

(*Elle veut sortir.*)

ST. ALME, *la retenant.* Non, non, restez ; de grâce, restez.—Je viens d'avoir avec mon père une scène !...

FRANVAL. Comment donc ?

ST. ALME. Elles retentissent encore au fond de mon cœur, les menaces terribles dont il vient de m'accabler. Et cela pourquoi ? parce que je ne puis satisfaire son ambition... S'il ne fallait pour cela que mon sang, que ma vie, je les lui donnerais sans peine ; mais renoncer pour jamais à ce qu'on aime, oublier ses premières affections !...

FRANVAL. Calmez-vous, mon ami, et achevez de m'instruire.

ST. ALME. C'est au sujet de ce mariage que je redoutais, et dont je vous ai parlé plusieurs fois... Mon père vient de me signifier qu'il entendait que, sous trois jours, tout fût terminé.[1]—"Sous trois jours ! ai-je répondu ; jamais, non, jamais !" A ces mots qui me sont échappés avec force, mon père est entré dans un emportement que ni mes excuses ni mes prières n'ont pu calmer... Enfin, pressé de m'expliquer, espérant que le nom de celle que j'adore le désarmerait, j'ai avoué que mon cœur avait fait un choix, et j'ai nommé Clémence.

CLÉMENCE. Qui, moi ?

ST. ALME, *tombant à ses genoux.* Il ne m'est plus possible de vous le taire : c'est vous... oui, vous seule que j'aime, que j'aimerai toute ma vie ; et, si vous daignez approuver...

CLÉMENCE, *avec le plus grand trouble et relevant St. Alme.* Sur cet aveu, qu'a répondu monsieur votre père ?

ST. ALME. " Elle est belle, a-t-il dit, d'un ton confus et embarrassé ; oui, elle est digne de votre choix... mais j'ai disposé de vous, il faut l'oublier. —Il m'est impossible.—Impossible !" a-t-il repris d'une voix terrible ; et donnant alors tout l'essor

à sa colère, il m'a fait les reproches les plus déchirants, m'a menacé de sa malédiction, m'a ordonné de fuir pour jamais de sa présence... A cet ordre affreux mon sang a bouillonné : ma tête s'est égarée, j'ai craint de n'en être plus le maître ; et, pour supporter l'idée d'être banni du sein d'un père, je suis venu me réfugier dans celui d'un ami.

FRANVAL, *le pressant dans ses bras.* Oui, votre ami qui se fera un devoir de vous aider de ses conseils... Le premier que je vous donne, St. Alme, c'est de modérer cette sensibilité qui vous égare, et de ne pas oublier qu'un père est respectable... jusque dans ses erreurs...

ST. ALME. Jamais Clémence ne me parut plus belle ; et si vous consentez tous les deux...

FRANVAL. Il m'eût été bien doux, sans doute, de vous voir l'époux de ma sœur, de pouvoir confondre les noms de frère et d'ami... Clémence elle-même...

CLÉMENCE. Mon frère !...

FRANVAL. Et pourquoi lui refuser un aveu qui seul peut adoucir ses chagrins ? Oui, St. Alme, quels que soient vos sentiments pour Clémence, ils ne sont que l'échange de ceux que vous lui avez inspirés.

ST. ALME. Il est donc vrai !... je suis aimé !... (*A Clémence.*) Ah ! pour croire à tant de bonheur, j'ai besoin d'entendre Clémence me le confirmer encore.

CLÉMENCE. Puisque mon frère a tout avoué... il ne m'est plus possible de me taire ; oui, vous m'êtes cher !... Mais pourquoi vous révéler le secret de mon cœur, lorsque monsieur votre père s'oppose...

ST. ALME, *avec ivresse.* Je saurai l'adoucir, dompter malgré lui son inflexibilité. Ah! si tantôt, avant cet aveu, je résistais au courroux d'un père, avec quelle force ne le ferai-je pas maintenant? Je ne répondrai que cela à toutes ses observations, à tous ses emportements : "Clémence m'aime, mon père; Clémence m'aime!" Mais j'oublie que je dois me rendre chez le président D'Argental[1]... Il peut plus que personne me seconder dans mes projets... Je l'attendrirai... je pénétrerai dans son cœur... Eh! qui pourrait ne pas s'intéresser à celui, qui comme moi, peut dire : Clémence m'aime!

(*Il baise les mains de Clémence à plusieurs reprises,*[2] *et sort avec précipitation.*)

SCÈNE IV.

FRANVAL, CLÉMENCE.

FRANVAL. Que va-t-il faire chez le premier président? et quel est son dessein?

CLÉMENCE. Je crains bien que son extrême vivacité ne lui fasse commettre quelque imprudence.

SCÈNE V.

FRANVAL, CLÉMENCE, DOMINIQUE *ayant plusieurs gros livres sous le bras.*

DOMINIQUE. Madame votre mère fait demander si l'on déjeûnera aujourd'hui dans votre cabinet.

FRANVAL. Volontiers.

CLÉMENCE. Vous ne l'avez pas encore vue de la matinée, mon frère; vous savez comme elle tient à tous ces égards-là.

FRANVAL. J'ai eu tant d'occupations!... Je

vais la chercher dans son appartement et lui donner le bras pour descendre.

CLÉMENCE. Et moi, je cours préparer le déjeûner. (*Ils sortent tous les deux.*)

SCÈNE VI.

DOMINIQUE, *seul, après avoir déposé les livres sur le bureau.*

Ouf!... Si je n'ai pas fait ce matin deux lieues dans Toulouse, je ne m'appelle pas Dominique... Voyons un peu si je me suis acquitté de toutes mes commissions (*il tire de sa poche un petit agenda*[1]); car madame ne manquerait pas de dire: "Ah! bon Dieu! que ce vieux garçon-là est fatigant! Il n'a pas plus de mémoire![2]... (*Il lit.*) "Aller d'abord chez la présidente d'Abrancas et le prieur de St. Marc, les inviter de la part de madame..." J'ai fait tout cela.—"De là passer chez le libraire de monsieur,[3] prendre les livres..." Les voici. (*Il désigne les livres qu'il a mis sur le bureau.*) "Revenir de là chez l'huissier Prestolet, lui dire qu'il ait à cesser ses poursuites contre les incendiés du faubourg, et qu'ils sont prêts à payer les six cents livres[4] en question."—Je gage que c'est monsieur l'avocat qui fournit en secret cette somme, pour sauver cette pauvre famille. (*Lisant encore.*) "Descendre ensuite rue St. Laurent, et remettre deux louis,[5] de la part de mademoiselle, à la veuve de l'ancien portier de l'hôtel D'Harancour."—La pauvre chère femme, comme elle a béni mademoiselle!... Il est vrai qu'elle prévient tous ses besoins, et cela avec une discrétion, une délicatesse!... Mais on vient, dépêchons-nous.

(*Il va chercher une petite table ronde à dessus de*

marbre,[1] *qui est au fond du théâtre, et l'approche sur le devant de la scène.*)

SCÈNE VII.

FRANVAL, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE, DOMINIQUE.

(*Dominique va chercher un plateau sur lequel sont plusieurs vases et tout ce qui compose un déjeûner; il le dépose sur la petite table, et sort.*)

MADAME FRANVAL, *s'appuie sur le bras de son fils.* Oui, mon fils, il est peu de familles de Toulouse, qui soient d'un nom plus ancien que le nôtre... J'espère que vous vous en montrerez toujours digne, quoique vous ne soyez qu'un avocat.

FRANVAL. Cette profession, ma mère, ne peut qu'honorer celui qui l'exerce... quel qu'il soit.

(*Ils se rangent assis autour de la table: Clémence sert le déjeûner*)

MADAME FRANVAL. Il m'est affreux, je ne puis vous le dissimuler, de ne pas vous voir sénéchal,[2] et succéder à vos ancêtres ; mais des malheurs et l'injustice des hommes m'ont forcée de vendre cette charge, à la mort de votre père.

FRANVAL. Et cela m'a fait acquérir, par quelques talents, une considération que je n'eusse obtenue que des préjugés et du hasard.

MADAME FRANVAL. Je sens bien que vous tenez un des premiers rangs dans le barreau ; mais c'est toujours déroger.

DOMINIQUE, *apportant une corbeille de fruits et de petits pains,*[3] *qu'il place sur la table, et une lettre qu'il remet à madame Franval.* Voici une lettre que le valet de chambre de monsieur Darlemont vient de me remettre pour madame.

FRANVAL, *d'un ton marqué.* De monsieur Darlemont!

MADAME FRANVAL, *ouvrant la lettre.* Que me veut cet homme-là? (*Elle prend ses conserves*[1] *et lit.*) "Madame, permettez-moi de m'adresser à vous-même, pour revendiquer les droits les plus sacrés..." Que veut-il dire[2]... (*A Dominique.*) Laissez-nous.

(*Dominique sort.*)

SCÈNE VIII.

MADAME FRANVAL, FRANVAL, CLÉMENCE.

MADAME FRANVAL, *continuant de lire.* "Pour revendiquer les droits les plus sacrés. Mon fils aime mademoiselle votre fille, et s'en dit aimé... (*Mouvement de Clémence, sur qui madame Franval jette un regard.*)

FRANVAL. Ma mère, continuez, je vous prie.

MADAME FRANVAL, *continuant de lire.* "Quel que soit le penchant de mon fils, quelque légitime que puisse être le choix qu'il a fait de mademoiselle Franval, leur union ne saurait avoir lieu[3]..." (*Avec véhémence.*) Non, sans doute, elle n'aura jamais lieu.

CLÉMENCE, *à part.* Que je souffre!

FRANVAL, *à sa mère.* De grâce, achevez.

MADAME FRANVAL, *achevant de lire.* "J'espère donc, madame, que vous cesserez de lui donner accès dans votre maison; et que vous ne l'aiderez plus à braver les droits et l'autorité d'un père. DARLEMONT."—"Que vous ne l'aiderez plus!..." Jamais on ne poussa aussi loin l'irrévérence et l'audace.

FRANVAL. Ma mère, calmez-vous.

MADAME FRANVAL. Eh! qui lui a dit à ce petit

négociant[1] devenu grand seigneur, que je cherchais à m'allier avec lui? A-t-il oublié que, malgré toutes ses richesses, il est entre nous une disproportion de naissance... J'ose croire, mon fils, que, d'après un pareil outrage, vous ne recevrez plus ici le jeune St. Alme. Et, quant à son père... si jamais...

SCÈNE IX.

MADAME FRANVAL, FRANVAL, CLÉMENCE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. Monsieur, il y a un étranger qui voudrait vous parler.

FRANVAL. Un étranger?

DOMINIQUE. C'est un vieillard à cheveux blancs... comme qui dirait un vieux pasteur.[2]

FRANVAL. Faites entrer. (*Dominique sort.*)

SCÈNE X.

MADAME FRANVAL, FRANVAL, CLÉMENCE.

(*Franval se lève, et roule la petite table sur un des côtés du théâtre.*)

MADAME FRANVAL, *toujours assise, et relisant la lettre avec colère.* "Leur union ne saurait avoir lieu..."

CLÉMENCE, *bas, à Franval.* O mon frère! il n'est plus de bonheur pour moi!

SCÈNE XI.

DE L'ÉPÉE, FRANVAL, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, *introduisant De l'Epée.* Entrez, monsieur, entrez.

(*De l'Epée salue, en entrant, madame Franval et Clémence, qui lui rendent son salut.*)

L'ABBÉ, *à Franval, qui s'avance au-devant de lui.* C'est à monsieur Franval que j'ai l'honneur de parler ?

FRANVAL. Oui, monsieur.

L'ABBÉ. Vous serait-il possible de m'accorder quelques moments d'entretien ?

FRANVAL. Bien volontiers.

(*Il fait à Dominique signe de sortir ; celui-ci obéit.*)

SCÈNE XII.

DE L'ÉPÉE, FRANVAL, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE.

FRANVAL. Pourrais-je savoir qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi ?

L'ABBÉ. Je suis de Paris, et me nomme De l'Épée.

FRANVAL. De l'Épée !... le fondateur de l'institution des sourds et muets ?

L'ABBÉ. C'est moi-même.

FRANVAL. Ma mère !... ma sœur !... vous voyez un des hommes qui honorent le plus notre siècle.

(*Madame Franval et Clémence se lèvent, et font à De l'Epée le salut le plus respectueux.*)

L'ABBÉ, *avec modestie.* Monsieur...

FRANVAL. Je lis souvent les résultats miraculeux de votre école ; et j'éprouve à chaque fois une surprise, une admiration ! Croyez que personne ne porte plus d'intérêt que moi à vos travaux, plus de respect à votre nom.

L'ABBÉ. Je vois que j'ai bien fait de m'adresser à vous.

FRANVAL. Qui peut donc me procurer le bonheur de vous voir ?

L'ABBÉ. Votre réputation, monsieur... Vous avez aussi la vôtre. J'aurais à vous communiquer une affaire de la plus haute importance.

MADAME FRANVAL, *à Clémence.* Retirons-nous, ma fille, et laissons ces messieurs...

L'ABBÉ. Ce que j'ai à révéler ici ne saurait être trop connu ; j'ai besoin surtout d'intéresser les âmes sensibles.[1] Si ces dames veulent m'entendre.

MADAME FRANVAL, *avec un motif de curiosité.* Puisque vous le permettez...

CLÉMENCE, *à part, et fixant De l'Epée.* Quel ton paternel ! et quel air vénérable !

FRANVAL, *offrant un fauteuil à De l'Epée.* Asseyez-vous, je vous prie.

L'ABBÉ. (*Il s'assied entre madame Franval et son fils ; Clémence s'assied auprès de sa mère.*) Voici le sujet qui m'amène... Je serai peut-être un peu long ; mais je ne dois rien négliger pour arriver au but que je me propose.

FRANVAL, *avec empressement.* Nous vous écoutons.

L'ABBÉ. Il y a huit ans environ, c'était vers la fin de l'automne, un officier de police amena chez moi, à Paris, un jeune sourd-muet de naissance que le guet[2] avait trouvé sur le Pont-Neuf à l'entrée de la nuit. J'examinai cet enfant : il me parut âgé de neuf à dix ans, et d'une figure intéressante. Des vêtements grossiers qui le couvraient me firent croire d'abord qu'il appartenait à l'indigence, et je promis de m'en charger. Le lendemain, l'ayant examiné de plus près, je remarquai de la fierté dans ses regards, et de la surprise de se trouver dans ces haillons : et je ne doutai plus que ce ne

fût un enfant déguisé qu'on avait égaré à dessein... Je le fis annoncer dans les papiers publics ;[1] j'y donnai son signalement[2] et tous les renseignements nécessaires, mais vainement : les infortunés ne sont pas ceux qu'on s'empresse de réclamer. Voyant que mes recherches étaient inutiles ; convaincu que cet enfant était victime de quelque intrigue secrète, je ne songeai plus qu'à puiser des renseignements dans lui-même. Je lui donnai le nom adoptif de Théodore, et le mis au nombre de mes élèves, parmi lesquels il ne tarda pas à se distinguer ; il confirma si bien mes espérances, qu'au bout de trois ans, il ouvrit son âme à la nature, et se trouva créé une seconde fois. Mille souvenirs alors vinrent frapper son imagination. Je lui parlais par signes aussi prompts que la pensée, et il me répondait de même. Un jour que nous passions dans Paris, devant le Palais de Justice,[3] il vit descendre un magistrat de sa voiture, et tressaillit. Je lui demandai d'où provenait ce mouvement involontaire. Il me fit entendre qu'un homme vêtu de même, de pourpre et d'hermine,[4] l'avait souvent pressé dans ses bras et mouillé de ses larmes. Je jugeai, par ce premier indice, qu'il était ou le fils, ou le proche parent d'un magistrat ; que ce magistrat, d'après son costume, ne pouvait appartenir qu'à un siége supérieur ;[5] en conséquence, que la patrie de mon élève était une ville capitale. Un autre jour, en parcourant ensemble le faubourg St. Germain, nous vîmes passer le convoi d'une personne de qualité.[6] Je remarquai, sur la figure de Théodore, une altération qui augmentait à mesure que défilait le cortége. Au moment où il aperçut le cercueil il tressaillit encore et se jeta dans mon sein. " Qu'avez-vous ? " lui

demandai-je.—"C'est que je me rappelle, me dit-il par signes, que, peu de temps avant d'être amené à Paris, j'ai suivi de même, en manteau noir et les cheveux épars, le cercueil de ce magistrat qui m'avait tant caressé ; tout le monde pleurait, et je pleurais aussi."—J'augurai, de ce second indice, qu'il était orphelin, héritier d'une grande fortune qui sans doute avait excité des parents avides à profiter de l'infirmité de ce malheureux, pour envahir ses biens, l'expatrier, et le perdre à jamais. Ces découvertes importantes me firent redoubler de zèle et de courage. Théodore devenait chaque jour plus intéressant, et je conçus le projet de le réintégrer dans ses foyers. Mais comment les découvrir? L'infortuné n'avait jamais entendu prononcer le nom de son père ; il ignorait et le lieu qui l'avait vu naître, et la famille à laquelle il appartenait. Je lui demandai s'il se rappelait bien l'instant où il avait vu Paris pour la première fois ; il m'assura qu'il était sans cesse présent à sa mémoire, et qu'il voyait encore la barrière par laquelle on l'y fit entrer.[1] Dès le lendemain, nous voilà parcourant toutes les barrières de Paris. En approchant de celle d'Enfer,[2] mon élève me fait un signe qu'il la reconnaît ; que c'est là où l'on vint visiter leur voiture ; que c'est ici qu'il en descendit avec deux personnes qui l'accompagnaient, et dont il se rappelait parfaitement la figure. Ces nouveaux indices m'assurèrent qu'il était arrivé par la route du Sud ; et, sur ce qu'il m'ajouta avoir passé plusieurs nuits dans le voyage, et surtout avoir changé de chevaux d'heure en heure, je calculai le temps, l'espace, et ne doutai plus que la patrie de Théodore était une des principales villes du midi de la France.

FRANVAL. Oh ! qu'il est vaste et pénétrant le génie que dirige l'amour de l'humanité ! Achevez ... achevez...

L'ABBÉ. Après avoir fait par écrit mille perquisitions[1] inutiles dans toutes les cités méridionales, je résolus de les parcourir moi-même avec Théodore, alors trop plein de souvenirs, pour ne pas reconnaître aisément le lieu de sa naissance. L'entreprise était longue et pénible : pour en obtenir quelque succès, il fallait voyager à pied ; je suis vieux, mais le ciel m'inspirait. Malgré mon âge et quelques infirmités, je quittai Paris il y a soixante-six jours : seul avec mon élève, je sortis par la barrière d'Enfer qu'il reconnut encore ; et là, après nous être embrassés, nous invoquâmes l'Eternel, et nous marchâmes sous ses auspices. Nous avons parcouru successivement plusieurs villes considérables. Théodore, emporté par le désir de retrouver ses foyers, me conduisait souvent dans des lieux qu'il ne reconnaissait plus... Mes forces commençaient à s'épuiser, et l'espoir semblait m'abandonner pour jamais, lorsque ce matin nous arrivons aux portes de Toulouse.

FRANVAL, *avec vivacité.* Eh bien ?

(*Clémence se lève, s'approche de De l'Epée, et s'appuie sur le dos du fauteuil de sa mère.*)

L'ABBÉ. En entrant dans cette ville, Théodore me saisit la main, et me fait signe qu'il la reconnait. Nous avançons ; à chaque pas, sa figure s'anime, ses yeux se remplissent de larmes. Nous traversons le Cours.[2] Tout-à coup il se prosterne, les mains vers le ciel, se relève, et m'annonce qu'il a retrouvé sa patrie. Ivre de joie, comme lui j'oublie les fatigues du voyage ; nous parcourons plusieurs quartiers ; et, en apercevant ce grand

hôtel qui est en face de votre demeure, Théodore jette un cri, tombe presque suffoqué dans mes bras. et me désigne la maison de ses pères. Je prends des informations; j'apprends que c'est l'ancien hôtel des comtes D'Harancour, dont mon élève est l'unique rejeton; que cet hôtel et tous ses autres biens sont entre les mains d'un M. Darlemont, son tuteur et son oncle maternel, qui s'en est fait mettre en possession sur un extrait de mort[1] dont tout annonce la fausseté. Je demande alors quel est l'avocat de cette ville qui puisse me diriger dans cette affaire importante; vous m'êtes indiqué comme le plus célèbre; et je viens, monsieur, vous confier ce que j'ai de plus cher, le fruit de huit années de travail, et le sort de mon cher Théodore. Dieu l'avait déposé dans mon sein pour achever de le créer; je le dépose dès ce moment dans le vôtre, pour lui faire restituer ce qu'il y a de plus précieux pour l'homme, un nom légitime et respectable, et les droits imprescriptibles que lui assurent la nature et les lois.

FRANVAL, *avec tout le feu de l'enthousiasme et du sentiment; il se lève ainsi que sa mère.* Comptez sur tous mes soins; comptez sur tout le zèle qu'inspire la confiance d'un homme tel que vous. Oh! si jamais je fus heureux et fier de ma profession, c'est bien en ce moment! Non, vous ne concevrez jamais l'ivresse où je suis de pouvoir vous être utile.

(*Il veut baiser les mains de De l'Epée, qui lui tend les bras; il s'y précipite aussitôt.*)

L'ABBÉ, *avec beaucoup d'émotion, et serrant les mains de Franval.* Je suis bien sûr de vous... je vois couler vos pleurs.

MADAME FRANVAL, *avec dignité.* Qui ne serait

pas ému, monsieur, par le récit que vous venez de faire?

CLÉMENCE, *dans la plus vive agitation.* Vous avez pénétré jusqu'au fond de nos cœurs.

FRANVAL. Il est pénible pour moi de trouver un coupable dans le père de mon ami; et d'avance, je demande qu'il me soit permis d'employer auprès de Darlemont, tout ce que pourront me dicter la prudence et la délicatesse; après quoi, je démasquerai sans pitié le faussaire, et lui ferai restituer, au nom des lois, tous les biens qu'il possède, et dont il ne sera plus à mes yeux que le vil usurpateur.

MADAME FRANVAL. Qu'il me tarde de voir ce Darlemont redescendre dans la médiocrité d'où il était sorti!

CLÉMENCE, *à part.* Il me tarde bien plus encore d'y voir aussi son fils.

FRANVAL, *à De l'Epée.* Mais où donc avez-vous laissé votre cher Théodore?

L'ABBÉ. A une auberge, où sans doute il m'attend avec impatience.

FRANVAL. Et pourquoi ne l'avoir pas amené avec vous?

CLÉMENCE. Que j'aurai de plaisir à le voir!

L'ABBÉ. Un sourd et muet porte toujours avec lui quelque chose de pénible; et j'ai craint que sa présence...

FRANVAL. Ne diminuât l'intérêt qu'il inspire?

L'ABBÉ, *serrant une main de Franval.* On n'est pas sûr de rencontrer toujours des cœurs comme les vôtres.

FRANVAL. Il faut nous l'amener; je veux le voir et le connaître. J'ose même exiger plus: ce jeune homme ne saurait rester seul: il nous faudra faire

ensemble bien des démarches sans lui ; acceptez un appartement chez moi ; jamais je n'aurai mieux connu les charmes de l'hospitalité...

L'ABBÉ. Vous êtes trop obligeant ; je craindrais...

MADAME FRANVAL, *toujours avec dignité.* Vous ne pouvez, monsieur, que nous faire honneur et plaisir.

CLÉMENCE, *du ton le plus caressant.* Après un voyage aussi long, vous devez avoir grand besoin de repos ; vous ne trouverez nulle part les soins que je... que nous prendrons de vous.

L'ABBÉ. J'avoue que je n'ai pas la force de résister à de pareilles instances. Je retourne auprès de mon élève, et reviens aussitôt vous le présenter.

FRANVAL. Moi, pendant ce temps-là, je vais songer aux préliminaires de nos opérations. Elles seront difficiles, je ne puis vous le dissimuler. Faire annuler des actes authentiques,[1] arracher une fortune considérable des mains d'un usurpateur ambitieux et puissant, le convaincre de faux : tout cela demande les plus grandes précautions.

L'ABBÉ. Je me repose entièrement sur vos talents et sur votre prudence. Quel que soit le résultat de cette grande entreprise, avoir fait mon devoir sera ma consolation ; (*serrant les mains de Franval*) et vous avoir connu, monsieur, sera ma récompense.

(*Il sort ; Franval, sa mère et sa sœur le reconduisent, et rentrent dans leur appartement.*)

ACTE TROISIÈME.

La décoration est la même qu'au second acte.

SCÈNE I.

CLÉMENCE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE. Non, mademoiselle, non; M. St. Alme n'est point rentré chez lui.

CLÉMENCE. Quel fâcheux contre-temps ![1] jamais sa présence ne fut ici plus nécessaire.

DOMINIQUE, *souriant malicieusement.* Il viendra ; soyez sûre qu'il viendra. S'il eût su être attendu avec autant d'impatience, il se serait bien gardé de s'absenter ainsi. Il recherche trop les moments qu'il peut passer auprès de vous, pour que...

CLÉMENCE, *avec vivacité.* Dites-moi, Dominique, avez-vous fait ma commission auprès de Marianne?

DOMINIQUE. Je ne me pardonnerais pas de l'avoir oubliée.

CLÉMENCE. Elle a sans doute accepté ?

DOMINIQUE. J'entre ; elle était à son rouet. " Bonjour, bonne mère.—Votre servante, monsieur Dominique. Comment se porte ma belle et bonne ?..." Car c'est toujours ainsi qu'elle vous appelle. " Fort bien, Marianne ; et vous ?—Oh ! moi ! cahin, caha ;[2] mon rhumatisme me tourmente toujours ; et pourtant il faut agir pour gagner cette pauvre vie.—Tenez, lui dis-je, voilà de quoi vous y aider.—Comment ! un double louis !—C'est de la part de mademoiselle.—Je la reconnais bien là, s'écria-t-elle," et aussitôt de baiser la pièce d'or à plusieurs reprises ;[3] de prier le ciel pour votre bonheur, votre conservation...

Oh ! je crois bien que la journée ne se passera pas, sans qu'elle vienne ici vous témoigner sa reconnaissance.

CLÉMENCE. Cette bonne Marianne !... qu'il m'est doux de pouvoir lui offrir quelques secours ! Je n'oublierai jamais les soins qu'elle m'a prodigués pendant ma maladie... Si elle venait, Dominique, vous auriez le soin de ne la faire parler qu'à moi seule ;[1] entendez-vous ?

DOMINIQUE. Soyez tranquille. La pauvre chère femme ! quelle différence lorsqu'elle avait son mari portier de l'hôtel D'Harancour ! Rien ne leur manquait alors ; mais M. Darlemont les a chassés sans pitié ainsi que tous ceux qui avaient servi feu M. le président son beau-frère. Le malheureux portier en est mort de chagrin ; et je connais plusieurs de ses anciens camarades qui, sans les secours de M. St. Alme...

CLÉMENCE. Il est certain que ce jeune homme semble s'être imposé le devoir de réparer tous les torts de son père.

DOMINIQUE. Autant l'un est dur, altier et taciturne, autant l'autre est franc, simple et généreux... Oh ! il sera bon maître celui-là... excellent chef de famille... (*fixant Clémence et souriant*) et surtout bon mari... (*Clémence baisse les yeux et pousse un soupir.*) Ne pensez-vous pas comme moi, mademoiselle ?

CLÉMENCE, *avec trouble et embarras.* Oui... je crois que celle... qui pourra fixer le choix de ce jeune homme...

DOMINIQUE, *avec mystère et gaîté.* C'est déjà fait.

CLÉMENCE. Tout de bon ?[2]

DOMINIQUE. J'en suis sûr.

CLÉMENCE. Effectivement ; j'ai entendu dire

qu'il devait épouser la fille du premier président.[1]

DOMINIQUE. Je l'ai entendu dire aussi... mais ce mariage-là ne se fera pas.

CLÉMENCE. Vous croyez?

DOMINIQUE. Nous aimons ailleurs.

CLÉMENCE. Ah ! ah !

DOMINIQUE. Oui ; nous préférons le bonheur à la richesse : chacun a son goût... Et pour cela nous avons choisi en secret une personne charmante...

CLÉMENCE, *vivement.* Avez-vous préparé la chambre que l'on destine aux deux étrangers?

DOMINIQUE. Non, pas encore.

CLÉMENCE. Mais allez donc, Dominique ; ils vont arriver dans l'instant.

DOMINIQUE. Eh bien ! j'y vais, j'y vais. (*A part en s'en allant.*) Je ne pourrai jamais la faire convenir qu'elle aime... non, je ne pourrai jamais l'en faire convenir. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

CLÉMENCE, *seule.*

Ce vieux domestique prend un plaisir à me tourmenter !... Je me sentais rougir à chaque mot, et commençais à éprouver un trouble qu'il m'eût été impossible de cacher plus longtemps... Mais ne songeons qu'à la découverte importante de ce respectable De l'Epée, et livrons-nous à tout l'espoir qu'elle me donne. Si M. Darlemont restituait les biens qu'il possède, il n'existerait plus de distance entre son fils et moi ; l'amour alors reprendrait son empire... Mais puis-je espérer que ma mère offensée... La voici qui s'avance.

SCÈNE III.

FRANVAL, *en habit noir et en cheveux longs*,[1] MADAME FRANVAL, CLÉMENCE.

MADAME FRANVAL. Pourquoi donc hésitez-vous de livrer cet usurpateur à la vengeance des lois? Ménager le crime, mon fils, c'est s'en rendre complice.

FRANVAL. Puis-je oublier que Darlemont est le père de mon ami ! (*A Clémence.*) Dominique a-t-il été avertir St. Alme de se rendre ici ?[2]

CLÉMENCE. Oui, mon frère ; mais votre ami n'était pas encore de retour.

MADAME FRANVAL, *s'asseyant.* Je ne puis vous le cacher, mon fils ; après la lettre de tantôt, il me répugne tout-à-fait de recevoir ici ce jeune homme.

FRANVAL. Devons-nous le rendre responsable des fautes de son père ?

CLÉMENCE. Loin de les partager, ma mère, il ne s'occupe, je vous assure, qu'à les adoucir, à les faire oublier.

MADAME FRANVAL, *avec véhémence.* Pour moi, je n'oublierai jamais la lettre qu'il a eu l'audace de m'écrire.

FRANVAL. S'il ne s'agissait que du coupable Darlemont, je déchirerais sans ménagement le voile imposteur dont il se couvre : mais tel est l'abus des préjugés qui nous asservissent, que je ne puis démasquer ce faussaire, sans faire rejaillir le déshonneur qu'il mérite sur son fils innocent.

CLÉMENCE, *avec une chaleur graduée.*[3] Oh ! oui, bien innocent ! Combien de fois, en notre présence, a-t-il gémi sur la perte de son cousin ! Que de larmes... vraiment touchantes, n'a-t-il pas données devant nous au souvenir du compagnon de

son enfance ! On ne peut réunir plus de franchise et de délicatesse ; on ne porte pas un cœur plus généreux et plus sensible... (*Un regard sévère de madame Franval l'arrête, et lui fait changer de ton.*) N'est-il pas vrai, mon frère ?

FRANVAL, *avec embarras, et fixant sa mère.* Il ne faut que voir un instant St. Alme... pour remarquer en lui...

SCÈNE IV.

THÉODORE, L'ABBÉ, FRANVAL, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE.

FRANVAL. Mais voici nos deux hôtes.

(*Madame Franval se lève.*)

L'ABBÉ, *introduisant Théodore.* Voilà mon Théodore, mon enfant adoptif, que j'ai l'honneur de vous présenter.

THÉODORE. (*Il salue tout le monde : après avoir promené ses regards sur Franval et madame Franval, il les fixe sur Clémence.*)

CLÉMENCE. L'intéressante figure !

MADAME FRANVAL, *s'approchant et l'examinant.* C'est le portrait vivant de feu son père.

L'ABBÉ, *d'un ton marqué.* Vous trouvez, madame ?

MADAME FRANVAL. Je crois, en honneur, voir le président D'Harancour.

THÉODORE. (*Il porte ses regards sur Franval qu'il fixe longtemps, et qu'il paraît étudier.*)

FRANVAL. On lit sur son front l'empreinte du sentiment, et je ne sais quoi d'imposant qui annonce les heureux effets du génie de son maître.

THÉODORE. (*Après avoir fixé Franval, il fait plusieurs signes à De l'Epée.*)

FRANVAL. Que veut-il exprimer par ces signes?

L'ABBÉ. Il me dit, monsieur, qu'il lit sur votre figure la certitude de triompher dans sa cause, et de confondre son oppresseur.

FRANVAL, *avec élan.* Oui, je lui en fais la promesse... et je la remplirai.

(Il l'embrasse.)

THÉODORE. *(Après avoir porté avec douleur la main à sa bouche et à ses oreilles, il prend une des mains de Franval, la pose d'une main sur son cœur, et de l'autre frappe vivement, et à plusieurs reprises, sur celle de Franval.)*

FRANVAL. Que vous dit-il encore?

L'ABBÉ, *expliquant chaque signe de Théodore.* "Qu'il ne peut vous exprimer sa reconnaissance... mais que vous devez sentir au battement de son cœur... que déjà votre nom s'y grave pour jamais ..." Ce sont ses propres expressions.

FRANVAL, *avec surprise et sensibilité.* Ses propres expressions!... Eh quoi! vous vous entendez donc au point de comprendre tout ce qu'il veut exprimer?

L'ABBÉ. Absolument tout.

MADAME FRANVAL. Et il vous comprend de même?

THÉODORE. *(Il arrête de nouveau ses regards sur Clémence.)*

L'ABBÉ. Sans doute; c'est par ce moyen que je suis parvenu à orner son esprit et à former son cœur.

CLÉMENCE. C'est singulier! comme ses regards s'attachent sur moi.

L'ABBÉ. N'en soyez pas surprise, mademoiselle; tout ce qui lui présente l'image du vrai beau le frappe et fixe ses idées. La nature, pour dédom-

mager ces infortunés des torts qu'elle eut envers eux, leur a donné une délicatesse d'instinct, une rapidité dans l'imagination... Aussi, leur intelligence, une fois développée, va bien plus loin que la nôtre. Je compte parmi mes élèves des mathématiciens profonds, des historiens, des littérateurs distingués. Celui que vous voyez ici remporta, l'hiver dernier, un prix de poésie, et fut couronné dans un lycée fameux,[1] au grand étonnement de tous ses concurrents.

FRANVAL. Je me rappelle, en effet, que les papiers publics[2] annoncèrent ce phénomène, et consignèrent votre nom à l'immortalité.

CLÉMENCE. Comment ! il se peut que cet intéressant jeune homme, quoique privé de la parole et de l'ouïe, entende tout, exprime tout ?

L'ABBÉ. Et réponde à l'instant même aux questions que vous voudrez lui faire. Je vais vous en donner l'expérience. (*Il fait plusieurs signes à Théodore.*)

THÉODORE. (*Après avoir fait sentir qu'il comprend les signes de De l'Epée, il va s'asseoir devant le bureau de Franval, prend une plume et se dispose à écrire.*)

L'ABBÉ, *à Clémence.* Faites-lui telle demande qu'il vous plaira; il va l'écrire à la vue de mes signes, et aussitôt y ajoutera sa réponse. Il vous attend.

CLÉMENCE, *avec timidité.* Je ne sais quelle question...

L'ABBÉ. La première chose qui vous viendra dans l'idée...

CLÉMENCE. Quel est, selon vous, en France, le plus grand homme vivant ?

L'ABBÉ, *après avoir rêvé un instant.* La question

est délicate... Veuillez la recommencer, et prononcer lentement, comme si vous lui dictiez vous-même.

THÉODORE. (*Il exprime par son jeu*[1] *qu'il comprend les signes que lui fait De l'Epée, et écrit à chaque fois qu'il les émet.*)

CLÉMENCE. Quel est... (*Premiers signes de De l'Epée à Théodore.*) selon vous, en France... (*Seconds signes.*) le plus grand homme vivant ? (*Troisièmes signes.*)

L'ABBÉ, *prenant le papier sur lequel Théodore a écrit et le présentant à Franval.* Vous voyez d'abord qu'il a écrit la question avec fidélité.

FRANVAL, *examinant le papier.* Et surtout avec une correction !... (*De l'Epée remet le papier devant Théodore, qui est immobile et rêveur.*)

CLÉMENCE. Il a l'air embarrassé.

L'ABBÉ. On le serait à moins, mademoiselle. Le choix que vous lui prescrivez est difficile à faire.

THÉODORE. (*Il sort de sa rêverie, s'anime par degrés et écrit.*)

FRANVAL, *suivant tous les mouvements de Théodore.* Quel feu brille dans ses regards ! Quelle vivacité dans tous ses mouvements ! Il paraît à la fois ému et satisfait. Je serais bien trompé, si sa réponse ne portait pas l'empreinte d'une âme sensible et d'un esprit éclairé.

THÉODORE. (*Il se lève, et vient remettre le papier à Clémence, en lui faisant signe de le lire. Franval et sa mère s'approchent avec avidité. Théodore se tient auprès de De l'Epée, qu'il fixe avec curiosité.*)

CLÉMENCE, *lisant.* Demande. " Quel est, selon vous, en France, le plus grand homme vivant ? "

Réponse. " La nature nomme *Buffon* ;[2] la science

indique *D'Alembert*;[1] le sentiment et la vérité réclament *Jean-Jacques Rousseau*;[2] l'esprit et le goût désignent *Voltaire*;[3] mais le génie et l'humanité proclament *De l'Epée;* je le préfère à tous les autres."

THÉODORE. (*Après avoir fait plusieurs signes, se jette dans le sein de De l'Epée, qui le presse dans ses bras.*)

L'ABBÉ, *avec une émotion qu'il s'efforce de réprimer.* Il faut lui pardonner cette erreur... c'est l'enthousiasme de la reconnaissance. (*Il embrasse de nouveau Théodore.*)

FRANVAL, *prenant des mains de Clémence le papier qu'il examine encore.* Je ne puis revenir de mon étonnement.

MADAME FRANVAL. Il faut être témoin d'un pareil miracle pour y ajouter foi.

CLÉMENCE. On ne peut se défendre d'une émotion qui va jusques aux larmes.

FRANVAL. Cette réponse prouve une pureté de goût, annonce une étendue de connaissances !... (*A De l'Epée.*) Que de recherches, de calculs et de soins il vous a fallu pour arriver à ces grands résultats !

L'ABBÉ. Dire ce qu'il m'en a coûté, est impossible... mais cette idée de recréer une âme... (*Il désigne Théodore*) cette sublime idée donne tant de force et de courage !... Si le cultivateur laborieux, en voyant les riches moissons qui couvrent les champs qu'il a défrichés, éprouve une jouissance proportionnée à sa peine, jugez de ce que je dois ressentir, lorsqu'au milieu de mes élèves, je vois ces infortunés percer peu à peu l'ombre qui les environne; s'animer aux premiers rayons de l'intelligence suprême; arriver par degrés au

bonheur inexprimable de se communiquer leurs idées, et former autour de moi une famille intéressante, dont je suis l'heureux père... Il est des plaisirs plus brillants, il en est de plus faciles, mais je doute que dans la nature entière il en soit de plus vrais.

FRANVAL. Croyez aussi que de tous les grands hommes que vient de classer avec autant de justesse votre intéressant Théodore, il n'en est aucun dont le souvenir vive dans la postérité plus longtemps que le vôtre.

SCÈNE V.

THÉODORE, L'ABBÉ, FRANVAL, MADAME FRANVAL, MARIANNE, CLÉMENCE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, *à Marianne encore dans la coulisse.* Mais quand je vous dis, bonne Marianne, que vous ne pouvez lui parler.

MARIANNE, *entrant sur la scène et restant à moitié du théâtre.* M'empêcher de la voir, de la presser contre mon cœur !... vous n'y parviendrez pas, monsieur Dominique.

DOMINIQUE, *bas à Clémence.* Il m'a été impossible de l'empêcher d'entrer.

THÉODORE. (*Il jette un regard sur Marianne, et paraît frappé de souvenir.*)

MARIANNE, *avec bavardage et sensibilité.* (*A madame Franval.*) Excusez, madame, si je prends la liberté ... (*A Franval.*) Monsieur, je suis fâchée de vous interrompre ; mais, quand le cœur est plein, il faut absolument... Cette bonne et belle mademoiselle Clémence !... daigner sans cesse s'occuper de moi, prévenir mes besoins, et m'envoyer...

CLÉMENCE, *l'interrompant.* Ce n'est rien, ma chère Marianne, cela ne mérite pas...

MARIANNE. Comment, ce n'est rien !...

MADAME FRANVAL. Expliquez-moi donc, ma fille, ce que tout cela signifie ?

THÉODORE. (*Il suit les mouvements de Marianne, dans la plus vive agitation, et fait des signes à De l'Epée, qui les suit avec la démonstration de l'étonnement et de la joie.*)

MARIANNE. Sa modestie l'empêche de répondre : mais je vais parler, moi. Vous saurez donc, madame, que depuis la maladie de cette chère et belle enfant, elle n'a pas cessé de m'envoyer des vêtements, des provisions ; enfin, ce matin encore, par monsieur Dominique, un double louis... il m'a mis à même de soulager à mon tour une pauvre voisine... (*Saisissant une main de Clémence et la baisant.*) Qu'il est doux pour Marianne de vous devoir tout cela !

L'ABBÉ, *courant à Marianne.* Bonne femme ! bonne femme !

MARIANNE, *avec respect et étonnement.* Monsieur...

L'ABBÉ. N'avez-vous pas demeuré longtemps à l'hôtel D'Harancour ?

MARIANNE. Feu mon mari y fut portier trente-cinq ans.

L'ABBÉ. Vous rappelez-vous d'y avoir vu le petit Jules, sourd et muet de naissance ?

MARIANNE. Si je me le rappelle !... sa mort nous a coûté trop cher pour que jamais je l'oublie.

L'ABBÉ. (*Conduisant Marianne en face de Théodore, qui la fixe avec la plus grande altération.* Eh bien ! regardez... regardez ce jeune homme.

MARIANNE, *fixant Théodore de très près.* Que vois-je ! Eh mais...

THÉODORE. (*Après avoir écarté les cheveux qui couvrent sa figure qu'il présente à Marianne, il lui fait signe qu'elle l'a porté tout petit sur ses bras.*)

MARIANNE. C'est lui !... lui que nous aimions tant ! que nous avons tant pleuré !... oui, oh ! oui, je le reconnais.

(*Elle tombe aux pieds de Théodore, qui la relève aussitôt et la presse dans ses bras.*)

DOMINIQUE. Et moi qui m'obstinais à l'empêcher d'entrer !

L'ABBÉ. Précieuse et singulière découverte !

FRANVAL. Qui nous conduira, l'on n'en peut douter à des preuves importantes.

MADAME FRANVAL. Et confondra l'insolent Darlemont... Je suis dans une joie !...

CLÉMENCE, *avec ivresse.*[1] Celle que j'éprouve est encore au-dessus ! J'assiste en secret une infortunée, et par-là je procure le premier témoin... O céleste bienfaisance !

MARIANNE. Mais comment se peut-il que ce cher enfant, qu'on a dit mort, se retrouve en cette ville ? Par quel coup du ciel, que je ne puis comprendre ?...

L'ABBÉ. Vous saurez tout, bonne mère.[2] Mais, dites-moi, êtes-vous assez convaincue que ce soit là Jules D'Harancour, pour l'attester en justice ?

MARIANNE. Je le soutiendrai devant Dieu et devant les hommes.

FRANVAL. Ne pourriez-vous pas nous procurer le témoignage de quelques anciens domestiques, qui, comme vous, auraient connu le jeune comte dans son enfance ?

MARIANNE. Sans doute; la veuve du cocher existe encore.

DOMINIQUE. Pierre, l'ancien palefrenier, vint me voir l'autre jour avec sa femme; ils ne demeurent pas loin d'ici.

MADAME FRANVAL, *vivement.* Il faut les aller chercher tous; et à l'instant.

DOMINIQUE. J'y cours.

FRANVAL, *arrêtant Dominique.* Un moment! (A *De l'Epée.*) Je vous ai déjà dit que l'amitié qui m'unit à St. Alme m'imposait le devoir d'agir avec ménagement: je vous propose donc de nous présenter d'abord à l'hôtel D'Harancour. Là, nous attaquerons Darlemont;[1] vous, avec l'arme irrésistible d'un interprète de la nature; moi, avec le langage des lois, avec toute la force qu'inspire une cause aussi belle; et cet homme, quelque audacieux qu'il soit, sera bien habile s'il résiste à nos efforts.

L'ABBÉ. J'adopte votre plan, et j'imagine un moyen qui pourra nous en assurer le succès.

(Il s'éloigne avec Théodore, à qui il explique par signes le parti qu'on vient de prendre.)

FRANVAL, *aux autres.* Je vous recommande à tous de garder le plus profond silence sur ce qui vient de se passer.

MARIANNE. Je vous le promets.

DOMINIQUE. Soyez tranquille. (*Ils regagnent tous les trois De l'Epée et Théodore.*)

MADAME FRANVAL. Pour moi, je ne m'engage à rien.

CLÉMENCE, *lui donnant le bras.* Mais, ma mère...

MADAME FRANVAL, *avec aigreur, et s'en allant.* Mais, ma fille, vous direz tout ce qui vous plaira; je ne saurais m'empêcher de crier tout haut contre

ce Darlemont. C'est un ambitieux qu'il faut punir, c'est un insolent qu'il faut humilier...

(*Elle rejoint les autres personnages au fond du théâtre, et la toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente l'intérieur d'un salon de l'hôtel D'Harancour ; ameublement riche et somptueux ; du côté gauche est une porte qui conduit dans le cabinet de Darlemont.

SCÈNE I.

DUBOIS, DARLEMONT, DUPRÉ.

(*Ils entrent par la porte latérale, Dupré paraît le dernier : il a l'air sombre et préoccupé.*)

DARLEMONT. Vous dites que mon fils n'est pas encore rentré ?

DUBOIS. Non, monsieur.

DARLEMONT. Et qu'il vous a défendu de le suivre ?

DUBOIS. Oui, monsieur.

DARLEMONT. Serait-il retourné dans la maison Franval ?

DUBOIS. Il n'y a pas d'apparence :[1] monsieur l'avocat vient tout à l'heure encore de l'envoyer demander.

DARLEMONT, *à Dubois.* Allez attendre St. Alme chez le portier ; dès qu'il entrera, vous lui direz de se rendre auprès de moi sur-le-champ. Entendez-vous ? sur-le-champ.

(*Dubois sort par le fond du théâtre.*)

SCÈNE II.

DARLEMONT, DUPRÉ.

DARLEMONT. Eh bien ! Dupré, que me veux-tu ?

DUPRÉ, *tirant une bourse de sa poche, et la déposant sur une table.* Je viens, monsieur, vous rendre ces vingt-cinq louis que vous m'avez fait remettre ce matin.[1]

DARLEMONT. Me les rendre ! Et pourquoi ? C'est le montant des six premiers mois de la rente viagère[2] que je t'assurai l'autre jour, en récompense de tes services ; je veux que chaque terme t'en soit exactement payé d'avance.

DUPRÉ. Reprenez cet or, vous dis-je... Il m'est impossible de recevoir le prix d'une action dont le souvenir pèsera toujours sur mon cœur.

DARLEMONT, *avec humeur.* Tu n'oublieras donc jamais ce rejeton des D'Harancour ?

DUPRÉ. Il est sans cesse présent à ma pensée... Je vois encore les derniers regards qu'il jeta sur moi quand vous m'en séparâtes.

DARLEMONT, *brusquement.* Je ne pouvais supporter la vue de ce sourd et muet, de ce fatigant automate.

DUPRÉ. Cependant vous avouerez avec moi que tout annonçait en lui d'heureuses dispositions et surtout un bon cœur. Tout petit,[3] quand il venait avec moi à la promenade, il ne rencontrait jamais un pauvre sans me faire signe de l'assister ; il n'avait pas de plus grand plaisir que de partager avec les autres tout ce qu'il possédait... Et ce jour où il sauva la vie de monsieur votre fils dont l'étourderie et la vivacité... Monsieur St. Alme excite à coups de pierres un gros chien de ferme[4] qui fond sur lui et le terrasse ; Jules, effrayé du

danger qui menace son cousin, s'élance, plus prompt que l'éclair, sur l'animal furieux, et reçoit au bras droit une large blessure dont la cicatrice lui restera toute la vie.

DARLEMONT. Tu ne cesses de me rappeler cette aventure.

DUPRÉ. C'est qu'elle prouve que le jeune comte avait autant de courage que de bonté. Eh ! qui la connut mieux que moi, cette bonté touchante ? moi, l'ancien valet de chambre de son père ; moi, à qui l'on avait confié son enfance ? Et j'ai pu l'abandonner ! j'ai pu céder à vos sollicitations et devenir votre complice !

DARLEMONT, *avec emportement.* Dupré !...

DUPRÉ, *avec chaleur.* Oui, monsieur, votre complice. Quand on a ravi le repos à un vieux serviteur, qui vécut cinquante ans sans reproche, on doit écouter ses plaintes et respecter sa douleur.

DARLEMONT, *retenant un grand mouvement de colère.*[1] Mon cher Dupré, l'excès de ta sensibilité t'égare tout-à-fait : voudrais-tu donc, après huit années entières, révéler le mystère que j'ai confié à ta discrétion ?

DUPRÉ. A quoi cela me servirait-il ?... Où trouver maintenant l'infortuné ? Je vous ai promis le secret sur tout ce qui s'est passé entre nous, et je vous tiendrai parole ; mais c'est à condition, monsieur, que vous ne me parlerez jamais de cette pension funeste avec laquelle vous avez cru me séduire. J'ai bien assez de mes remords, sans les aggraver encore par un salaire déshonorant. (*Mouvement de Darlemont.*) Oui, monsieur, déshonorant.

(*Il sort par la porte latérale.*)

SCÈNE III.

DARLEMONT, *seul.*

La douleur de ce vieillard m'inquiète et me tourmente... Qu'elle est cruelle cette nécessité de dépendre d'un témoin de nos actions secrètes !... Mais qu'ai-je à craindre ? Transporté tout-à-coup à cent soixante lieues de ses foyers,[1] perdu avec adresse au milieu de Paris, Jules sans doute aura été conduit dans quelque maison de piété publique ;[2] peut-être même n'existe-t-il déjà plus... En tous cas, quels indices pourrait donner un sourd et muet de naissance, orphelin, et que personne ne réclame ?... Cependant, si Dupré venait à divulguer... Je ne saurais trop ménager ce vieillard ;[3] il faut absolument me rapprocher de lui, dompter ma fierté, mon caractère, et surtout ne pas le perdre de vue un seul instant. O fortune ! fortune ! que tu me fais supporter d'humiliations, et qu'il m'en coûte cher pour m'assurer ta jouissance.

SCÈNE IV.

DARLEMONT, ST. ALME.

(*Il entre par la porte latérale.*)

ST. ALME. On m'a dit que vous me demandiez, mon père ?

DARLEMONT. Oui, je veux avoir encore avec vous un entretien ; ce sera le dernier, je vous en avertis, si vous ne vous rendez sans retour aux volontés d'un père.[4] Mais dites-moi, St. Alme, qu'êtes-vous devenu toute la matinée ?

ST. ALME, *avec épanchement.* Mon père... comme je méconnais l'art de feindre... je vous avouerai

franchement que j'arrive de chez le président d'Argental.

DARLEMONT, *avec trouble.* Et qu'alliez-vous y faire sans moi ?

ST. ALME. Lui ouvrir mon âme tout entière... l'instruire moi-même de mon amour pour mademoiselle Franval.

DARLEMONT, *avec véhémence.* Vous avez eu la témérité... (*Avec une rage concentrée.*) Et que vous a répondu... le premier président ?

ST. ALME, *avec confiance et abandon.* O mon père ! quelle âme grande et généreuse !...

DARLEMONT, *retenant toujours sa colère avec effort.* Que vous a-t-il dit ? répondez.

ST. ALME. Voici ses propres mots !—" Il eût été doux pour mon cœur... consolant pour ma vieillesse de vous unir à ma fille : mais le choix que vous avez fait de mademoiselle Franval m'interdit tout reproche...

DARLEMONT, *donnant peu à peu l'essor à sa colère.* Comment ?...

ST. ALME, *continuant.* " Les liens qui attachent à un être aussi parfait, doivent être indissolubles."

DARLEMONT, *avec explosion.* Indissolubles !

ST. ALME. Ce récit, je le vois, allume votre colère.

DARLEMONT. Achevez... achevez.

ST. ALME, *hésitant, et dans le plus grand trouble.* Enfin il m'a assuré que, loin d'être blessé de ma démarche, il en approuvait les motifs, en appréciait la franchise,.. (*Mouvement convulsif de Darlemont.*) Il m'a promis d'employer tout son crédit auprès de vous pour vous faire consentir... (*Autre mouvement de Darlemont.*) Et je ne doute pas que bientôt il ne vienne ici lui-même vous implorer pour moi.

DARLEMONT. Et tu as pu croire que je céderais à ses sollicitations, que je serais le jouet de ton audace?

ST. ALME. Mon père!

DARLEMONT. Jamais mortel fut-il plus malheureux que moi! Je deviens possesseur... (*hésitant*) d'un héritage considérable; je veux l'employer à donner à mon fils unique une alliance enviée par les premières familles de la province;[1] et quand je suis parvenu à lever tous les obstacles, à vaincre, à force d'or, les préjugés et les distances, je ne trouve plus qu'un ingrat qui se joue de mes bontés, qui dédaigne à la fois une fortune incalculable et le premier rang dans la magistrature. Insensé, qui rejettes ainsi l'opulence, tu ne sais pas ce qu'il en coûte pour se la procurer; (*le saisissant par le bras, et l'amenant sur le devant du théâtre*) non, non, tu ne sais pas ce qu'il en coûte.

ST. ALME. Mon père, quels que soient les sacrifices que vous ait coûtés votre fortune, ils ne peuvent se comparer à ceux que vous exigez de moi... non seulement j'aime... j'adore... mais, je puis maintenant vous le confier... je suis aimé.

DARLEMONT. Qui vous en a donné l'assurance?

ST. ALME. Clémence elle-même...

DARLEMONT. Pouvez-vous préférer aux avantages que je vous propose, les aveux d'une fille sans fortune... des séductions tramées avec adresse?[2]

ST. ALME. Mon père!... vous pouvez déchirer ce cœur trop confiant et trop sensible, vous pouvez tout tenter pour m'arracher mon amour; mais épargnez-moi la douleur d'entendre outrager ce que j'aime,... un pareil effort est au-dessus de ma raison... Oui, Clémence m'a fixé pour toujours; mais ce fut sans artifice ainsi que sans dessein: ses

attraits, ses vertus, le sang respectable dont elle est sortie... voilà toutes les trames, toute l'adresse de cette fille adorable ; voilà toutes les séductions qu'elle exerça sur votre fils.

DARLEMONT, *avec un mouvement d'embarras et de confusion.* Pour la dernière fois, écoutez les ordres d'un père. Il faut renoncer à mademoiselle Franval.

ST. ALME. Plutôt cent fois la mort !

DARLEMONT, *avec douceur.* Il y va de mon repos ! [1]

ST. ALME. Il y va de ma vie !

DARLEMONT, *avec plus de douceur encore.* Cède à mes vœux.

ST. ALME. Je suis aimé !

DARLEMONT, *le serrant dans ses bras.* St. Alme, je t'en conjure.

ST. ALME, *du ton le plus tendre, et baisant les mains de Darlemont.* Je suis aimé ! mon père... je suis aimé !

DARLEMONT, *le repoussant avec fureur.* C'en est assez... sortez... (*St. Alme lui baisant encore les mains*) sortez...

(*St. Alme, après un jeu de pantomime* [2] *entre lui et Darlemont, sort par la porte latérale.*)

SCÈNE V.

DARLEMONT, *seul, après un moment de silence et de stupeur.*

Je ne pourrai jamais dompter cet amour violent, cette sensibilité dévorante... Son alliance avec la fille unique du président d'Argental eût égalr mon crédit à ma richesse, et m'eût mis poué jamais à l'abri [3] de toute inquiétude... mon attente la plus chère, mon unique ambition, tout est évanoui !

SCÈNE VI.

DARLEMONT, DUBOIS.

DUBOIS, *entrant par la porte du fond.* Monsieur l'avocat Franval fait demander à monsieur un entretien particulier.

DARLEMONT, *brusquement.* L'avocat Franval !

DUBOIS. Oui, monsieur.

DARLEMONT, *après un instant de réflexion.* Dites que je ne suis pas visible. (*Dubois sort.*)

SCÈNE VII.

DARLEMONT, *seul.*

Il venait me presser de son côté, m'entretenir de sa sœur et du mariage qu'il projette avec mon fils ; c'est entre eux tous un plan concerté, que je saurai renverser sans retour. Ces légistes à grande réputation s'imaginent rivaliser tous les rangs, toutes les fortunes. Je suis aise de rabattre l'orgueil de celui-ci, et de lui faire connaître...

SCÈNE VIII.

DARLEMONT, DUBOIS.

DUBOIS, *rentrant.* Monsieur l'avocat Franval me renvoie annoncer à monsieur qu'il est accompagné de monsieur... l'abbé De l'Épée...

DARLEMONT. L'abbé De l'Épée !

DUBOIS. Et qu'ils ont à communiquer à monsieur des choses de la plus grande importance.

DARLEMONT, *à part, avec le plus grand trouble.* Quels pressentiments !... Il semble que tout se réunisse... on dirait que le destin prend plaisir à me tourmenter.

DUBOIS. Quels sont les ordres de monsieur ?

DARLEMONT, *paraissant s'armer de résolution.* Eh bien ! faites entrer.[1] (*Dubois sort.*)

SCÈNE IX.

DARLEMONT, *seul, parcourant le théâtre dans la plus grande agitation.*

Mes doutes sont trop cruels ; il faut les éclaircir. Qui peut attirer ici cet homme célèbre ! pourquoi s'adresse-t-il à moi, et veut-il m'entretenir ?... Je ne pourrai donc jamais trouver un instant de repos !... On vient ; remettons-nous,[2] et tâchons, par une attitude ferme et imposante, de dissiper jusqu'au moindre soupçon.

SCÈNE X.

DE L'ÉPÉE, DARLEMONT, FRANVAL, DUBOIS.

(*Dubois les introduit ; et après avoir avancé des siéges, il sort à un geste que lui fait Darlemont.*)

L'ABBÉ, *à Darlemont.* Monsieur, je vous salue.

DARLEMONT, *après leur avoir rendu à tous les deux leur salut, et les avoir fait asseoir.* Vous désirez, m'a-t-on dit, m'entretenir en particulier... Puis-je savoir quel motif?...

FRANVAL, *avec calme et dignité.* L'intérêt que je dois au père de St. Alme, l'obligation de remplir un grand acte de justice, voilà ce qui nous conduit ici tous les deux.

DARLEMONT. Expliquez-vous.

L'ABBÉ, *l'étudiant.* Je vais vous causer une grande surprise... Apprenez donc que le hasard... ou plutôt Celui qui dirige à son gré les destinées, a remis entre mes mains le comte Jules D'Harancour, votre neveu.

(*Darlemont fait un mouvement terrible.*)

FRANVAL. Oui, ce jeune sourd et muet dont vous fûtes le tuteur, qui vit encore... et qui réclame, par l'organe de monsieur De l'Épée, sa fortune et son nom.

DARLEMONT, *cherchant à cacher son trouble.* Jules, dites-vous... existe encore?...

L'ABBÉ. Dieu, pour ma récompense, a conservé ses jours.

DARLEMONT. J'en aurais bien de la joie... mais c'est une fable à laquelle je ne puis ajouter foi [1]... le jeune comte mourut à Paris... il y a près de huit ans.

L'ABBÉ, *le fixant.* En êtes-vous bien certain?

FRANVAL. Vous pourriez avoir été trompé.

DARLEMONT. J'étais moi-même auprès de lui... et...

L'ABBÉ, *le fixant toujours et le serrant de près.*[2] Vous avez assisté à ses derniers moments? Vous avez vu... ce qui s'appelle vu [3]... les restes de cet infortuné?

DARLEMONT, *embarrassé.* Sans entrer dans toutes ces questions... il me suffira de vous dire que la mort de Jules D'Harancour fut, dans le temps, prouvée en justice par un acte légal et authentique...

L'ABBÉ, *se levant ainsi que Franval.* Celui qui pendant soixante ans étudia la nature, en calcula tous les mouvements, toutes les nuances, lit facilement dans le cœur des hommes. Il ne m'a fallu qu'un seul coup d'œil, pour démêler ce qui se passe dans le vôtre.

DARLEMONT. Mon cœur ne se reproche rien... il ne vous doit aucun compte... De quel droit, en effet, et à quels titres [4] venez-vous ici tous les deux?...

L'ABBÉ. Mes droits ! Ceux que donnent huit années de travaux, de soins, de patience ; et celui qu'a tout homme sensible de secourir son semblable. Mes titres ! Ils se réduisent à un seul. Dieu m'a fait dépositaire de Jules D'Harancour, pour le chérir, l'instruire, et le venger. J'obéis à ses décrets éternels.

DARLEMONT. Venger Jules D'Harancour ?

FRANVAL. Mes droits ne sont pas moins sacrés. Le premier est la confiance de cet homme célèbre, qui m'a choisi pour achever son ouvrage, le plus beau qui jamais honora l'humanité. Le second est le devoir que m'impose ma profession, de défendre le faible contre le puissant, de tendre les bras à tous les opprimés.

DARLEMONT. De quelle oppression me parlez-vous ?

FRANVAL. Pour mes titres, je n'en désire qu'un seul ; c'est celui de conciliateur entre vous et le jeune comte.

DARLEMONT. Je ne vous comprends pas.

FRANVAL. Rien ne peut vous soustraire à ses réclamations : coupable ou non, vous pouvez encore tout réparer ; confiez-vous à mon zèle, et croyez qu'après les intérêts de l'orphelin respectable, dont je suis le défenseur, rien... non rien, ne m'est plus cher au monde que l'honneur du père de mon ami.

DARLEMONT. Mais, encore une fois, sur quelles preuves, d'après quels indices pouvez-vous penser que ce sourd et muet, pour lequel vous vous intéressez si fort, soit le rejeton des comtes D'Harancour ?

FRANVAL. Tout se réunit pour en prouver l'identité.

L'ABBÉ. Le rapprochement de l'époque à la-

quelle il me fut présenté, avec celle où vous le conduisîtes à Paris.

FRANVAL. Avec celle où le bruit de sa mort fut ici répandu... son âge, son infirmité...

L'ABBÉ. Une ressemblance frappante avec l'auteur de ses jours.

DARLEMONT. Une ressemblance !

L'ABBÉ. Sa joie, son émotion en entrant dans cette ville, en apercevant cet hôtel...

FRANVAL. La découverte qu'il a déjà faite d'un ancien domestique de ses pères...

L'ABBÉ. Enfin, les aveux de votre pupille [1] lui-même...

DARLEMONT, *frappé par chaque détail.* Ses aveux !

FRANVAL. Les renseignements qu'il donne avec une assurance, une précision...

DARLEMONT. Des renseignements !

L'ABBÉ. Cela vous étonne ! Vous étiez loin de vous attendre qu'un malheureux sourd-muet...

FRANVAL. Sachez donc que Jules a trouvé, dans monsieur De l'Epée, un nouveau créateur ; que, guidé par ses leçons, nourri de ses vertus, embrasé de son génie,[2] il offre aujourd'hui le modèle de l'éducation la plus parfaite. Instruit sur le passé, plein d'expérience sur le présent, rien n'échappe à sa pénétration, tout se retrace à son souvenir... Vous-même...

DARLEMONT, *vivement, et avec un trouble qui augmente jusqu'à la fin de la scène.* Non, non : jamais je ne reconnaîtrai dans cet inconnu, celui ... dont la mort ne fut que trop certaine... et je saurai, devant les tribunaux.

FRANVAL. Gardez-vous d'y paraître ; songez qu'il est plus d'un ancien juge qui retrouverait, dans cet orphelin, les traits d'un magistrat dont

Toulouse honore la mémoire; songez qu'il n'est pas un seul habitant de cette ville qui ne fût ému à la vue du jeune comte, au récit de ce qu'a fait pour lui cet ami de l'humanité. Gardez-vous des tribunaux, vous dis-je; vous y seriez confondu, vous y seriez à jamais déshonoré.

DARLEMONT. Je suis à l'abri de toute crainte... et quand bien même l'acte mortuaire[1] de Jules D'Harancour serait déclaré faux, la loi ne pourrait atteindre que ceux qui l'ont signé.

FRANVAL. Et si ces témoins vous accusent de les avoir séduits, et vous nomment leur complice... vous ne pourrez échapper à la vengeance des lois, et vous partagerez avec eux le châtiment et l'infamie... Vous frémissez?...

L'ABBÉ. Votre bouche est prête à révéler le secret de votre cœur; ne la contraignez pas.

FRANVAL. Donnez, donnez l'essor à tous les tourments qui, depuis si longtemps, couvent[2] dans votre sein.

L'ABBÉ. Vous n'avez pas d'idée comme le poids d'une faute s'allége par l'aveu qu'on en fait.

FRANVAL, *lui prenant une main.* Cédez à nos conseils.

L'ABBÉ, *lui prenant l'autre main.* Cédez à nos prières.

DARLEMONT, *avec force, et s'arrachant brusquement de leurs mains.* Laissez-moi... laissez-moi...

(*Il s'avance sur le devant du théâtre, et reste un instant son visage dans ses mains.*)

L'ABBÉ, *bas à Franval.* Son âme est égarée; portons-lui le dernier coup.

(*Il court à la porte du fond où il fait un signe; aussitôt Théodore paraît conduit par Marianne, qui*

se tient à l'écart. De l'Epée amène précipitamment Théodore auprès de Darlemont, et le place de manière qu'il soit le premier objet qui frappe la vue de ce dernier, lorsqu'il détournera la tête. De l'Epée et Franval suivent tous ses mouvements.)

SCÈNE XI.

DARLEMONT, THÉODORE, DE L'ÉPÉE, FRANVAL, MARIANNE.

DARLEMONT, *à part, reprenant ses sens pendant que De l'Epée va chercher Théodore.* Ces deux hommes ont un ascendant !...une pénétration !... Sachons leur résister. (*Il reprend une attitude imposante, détourne la tête et aperçoit Théodore.*) Dieu !

(*Il reste immobile et comme frappé de la foudre.*)

THÉODORE. (*Après avoir fixé Darlemont, il jette un cri d'horreur, et va se réfugier dans le sein de De l'Epée, à qui il fait signe qu'il reconnaît son tuteur, qu'il désigne du doigt.*)

L'ABBÉ. Eh bien ! doutez-vous maintenant que Jules D'Harancour existe encore ?

DARLEMONT, *toujours dans le plus grand trouble.* Lui ! mon neveu !

FRANVAL. Quoi ! vous pourriez soutenir ?...

DARLEMONT. Si c'était Jules... me fuirait-il ainsi... ne serait-il pas déjà venu se jeter dans mes bras ?

L'ABBÉ. Si ce n'était pas Jules, aurait-il en vous voyant témoigné cet effroi que ressent une âme pure au premier aspect de l'artisan de ses malheurs ?[1] Oh ! si j'eusse douté jusqu'à cet instant qu'il fût votre pupille, ce seul indice de la nature suffirait pour m'en convaincre.

DARLEMONT, *sans porter ses regards sur Théodore*

ni sur De l'Epée. Je le méconnais,[1] vous dis-je, et je le méconnaîtrai toujours jusqu'à ce que, par des preuves juridiques...

L'ABBÉ, *s'approchant de Darlemont.* Vous le méconnaissez, dites-vous... et d'où vient donc que tout votre corps frissonne ?

DARLEMONT, *avec un nouveau trouble.* Qui !... moi !...

L'ABBÉ. D'où vient ce cri vengeur qui vous est échappé à la vue du jeune comte ?

FRANVAL. Vos yeux ne peuvent s'arrêter sur cet infortuné.

L'ABBÉ. Vous voulez en vain lutter contre la nature, elle a prononcé votre arrêt. (*Interprétant des signes que lui fait en ce moment Théodore avec la plus grande vivacité.*) Mon élève lui-même m'assure par ses signes qu'il vous reconnaît ; que c'est vous qui le conduisîtes à Paris ; que c'est vous...

DARLEMONT, *l'interrompant brusquement.* Finissons... Je suis las à la fin de tant d'importunités... Sortez tous de chez moi.

FRANVAL, *avec force et dignité.* De chez vous ! Nous sommes chez Jules D'Harancour.

DARLEMONT, *avec emportement et d'une voix très élevée.* Sortez, vous dis-je... ou craignez les effets de ma colère.

SCÈNE XII.

DARLEMONT, ST. ALME, THÉODORE, DE L'ÉPÉE, FRANVAL, MARIANNE.

ST. ALME. Quel bruit étrange !... Oserait-on vous insulter, mon père !... Que vois-je !... c'est Franval ?...

THÉODORE. (*Il a reconnu St. Alme, pendant les mots précédents ; il s'élance vers lui, en jetant un cri de joie, le serre dans ses bras, et le couvre de caresses.*)

ST. ALME. Quel est donc ce jeune homme dont les caresses...

FRANVAL. C'est Jules D'Harancour, votre cousin, c'est le pupille de votre père.

ST. ALME, *avec l'ivresse de la joie.* Serait-il vrai ?

DARLEMONT, *avec force et vivacité.* On vous trompe, mon fils.

ST. ALME. Non, non ; quoique ses traits soient changés par le temps, je sens que mon cœur...

DARLEMONT, *à St. Alme, avec plus de force.* On vous trompe, vous dis-je ; c'est un piége qu'on nous tend.

ST. ALME. Un piége ! et pourquoi ?...

DARLEMONT. Oui, mon fils.

ST. ALME. Il est facile au reste de nous en convaincre. (*Il relève la manche du bras droit de Théodore, et fait voir sa cicatrice.*) C'est lui !

DARLEMONT, *à part.* C'est lui !

ST. ALME. Oui, oui, voilà cette cicatrice à qui je dois la vie ; voilà mon libérateur !

(*Ils se pressent plus fortement encore, et se confondent*[1] *dans les bras l'un de l'autre.*)

DARLEMONT. St. Alme, retirez-vous.

ST. ALME, *tenant toujours Théodore dans ses bras.* Moi ! repousser Jules de mon sein !

DARLEMONT. Retirez-vous, ou craignez...

ST. ALME. Dût votre malédiction s'accomplir à l'instant... dût la foudre céleste m'écraser à vos yeux, je ne puis m'empêcher de tressaillir à la vue de mon premier ami, du compagnon de mon enfance... Je ne puis résister au cri de la nature.

(*Il serre de nouveau Théodore dans ses bras. Rage et confusion de Darlemont, qui va s'asseoir dans un fauteuil à la gauche du spectateur, et tourne le dos aux personnages qui occupent la scène.*)

L'ABBÉ, *à Darlemont après un instant de silence.* Et vous pouvez n'être pas touché de ce spectacle ! vous pouvez être insensible aux larmes que je vois dans tous les yeux !... Ah ! monsieur, que je vous plains !

FRANVAL, *aussi à Darlemont.* Il faut enfin que vous cédiez à la force des événements. Il ne vous est plus possible de résister ; et, lorsque votre fils lui-même...

ST. ALME. Mon père, au nom du ciel !

DARLEMONT, *avec véhémence, et se levant.* Taisez-vous... (*A Franval et à De l'Epée.*) Non, non ; je ne reconnais point le comte dans ce sourd et muet ; et, malgré tout ce que vous pourrez entreprendre, malgré les témoignages que vous pourrez invoquer, je saurai maintenir dans toute sa force l'acte mortuaire de Jules D'Harancour, et conserver tous mes droits. Délivrez-moi donc de votre présence, et sortez tous de mon hôtel.

L'ABBÉ, *conduisant Théodore au milieu du devant du théâtre.* Viens, malheureux et intéressant orphelin, faible roseau depuis si longtemps battu par la tempête... Va, si les lois ne te vengent pas, si l'imposture et la cupidité te chassent de tes foyers, il te restera toujours le cœur et le toit paisible de ton vieux De l'Épée.

ST. ALME, *avec un mouvement de respect et de surprise.* De l'Épée !

(*De l'Epée, en s'éloignant, jette, ainsi que Théodore, un regard sur Darlemont, toujours immobile et les*

yeux baissés ; Marianne les suit, et forme avec eux un groupe à la porte du fond.)

FRANVAL, *à Darlemont.* Si jusqu'ici j'ai employé les égards que je devais au père de St. Alme (*il serre avec émotion la main de St. Alme*), comptez que j'userai maintenant de tous les moyens que le devoir m'ordonne, de toute la force que produit l'indignation... (*Après un mouvement que lui fait éprouver un regard de St. Alme.*) Quelle que soit l'ombre dont vous espériez vous envelopper, quels que soient et votre crédit et votre puissance, vous ne m'échapperez pas.

(*Il rejoint le groupe au fond du théâtre, ils sortent ensemble.*)

ST. ALME, *courant après Franval.* Franval !... mon ami !... Je serai chez vous dans un instant.

SCÈNE XIII.

DARLEMONT, ST. ALME.

DARLEMONT, *se levant, à part, pendant que St. Alme conduit Franval jusqu'à la porte du fond.* Enfin, ils sont partis !

ST. ALME, *revenant après avoir fermé la porte.* Mon père, daignez m'écouter.

DARLEMONT. Fuis aussi ma présence.

ST. ALME. C'est Jules ; vous n'en pouvez douter.

DARLEMONT. Laisse-moi, malheureux.

ST. ALME. Vous nous perdez, mon père.

DARLEMONT. C'est toi seul qui nous perds, jeune insensé, dont l'imprudence et l'indiscrétion... Mais je saurai tout réparer.

(*Il s'éloigne.*)

ST. ALME, *se jetant à ses genoux, et l'arrêtant par*

ses habits. Au nom de ce qu'il y a de plus sacré, ne cédez point à l'ambition qui vous égare, restituez... restituez des biens qui ne vous appartiennent point... (*Mouvement terrible de Darlemont, qui veut se débarrasser des mains de St. Alme toujours attaché à ses habits.*) Si vous me laissez sans fortune, j'aurai ce qui vaut mieux encore, un nom sans reproche, et votre mémoire à chérir... (*Darlemont l'entraîne toujours à genoux vers la porte latérale.*) Mon père, vous ne m'écoutez pas... vous me fuyez... vous détournez les yeux... mon père!... (*D'une voix déchirante.*) Vous nous déshonorez !... vous nous déshonorez !...

(*Il est entraîné par Darlemont dans la coulisse, et la toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

La décoration est la même qu'au second acte.

SCÈNE I.

THÉODORE, FRANVAL, DE L'ÉPÉE, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE.

(*Au lever de la toile Franval écrit sur son bureau, auprès duquel Théodore assis, lit dans un livre; De l'Epée se promène, méditant tour-à-tour, et prenant part à ce que Franval écrit. Vers le milieu du théâtre, madame Franval, dans un grand fauteuil, fait de la tapisserie; à sa gauche, Clémence, sur une chaise, brode au tambour;*[1] *elle porte*

souvent ses regards sur son frère, et témoigne de la souffrance et de l'inquiétude.) [1]

CLÉMENCE. Dominique tarde bien à revenir.

MADAME FRANVAL. Il est si lent dans tout ce qu'il fait!

FRANVAL, *écrivant toujours.* J'éprouve, en rédigeant cet acte d'accusation [2]... une émotion dont il m'est impossible de me défendre.

MADAME FRANVAL. Je vous conseille, mon fils, de chercher encore à ménager ce Darlemont !

L'ABBÉ, *se promenant toujours.* Il est certain qu'on ne saurait porter plus loin l'imposture et l'audace... Je n'aurais jamais pensé qu'il eût pu résister à nos instances, et surtout à la vue de cet infortuné.

(*Il désigne Théodore, qui paraît enseveli dans sa lecture.*)

MADAME FRANVAL. C'est un usurpateur dont on ne saurait trop hâter la punition.

FRANVAL, *écrivant toujours.* J'en conviens... mais son fils !

CLÉMENCE. Qui pourrait ne pas s'intéresser à ce jeune homme ?

(*De l'Epée fixe Clémence, et fait sentir* [3] *qu'il soupçonne son amour.*)

FRANVAL, *cessant d'écrire.* A son nom seul je sens mon cœur qui se brise... et, malgré moi, la plume s'échappe de ma main.

L'ABBÉ. Je conçois toute l'étendue de votre sacrifice ; mais je n'ai d'espoir qu'en vous.

FRANVAL, *avec force.* Vous triompherez ; oui, votre Théodore sera vengé... (*avec sentiment*) mais pardonnez à l'amitié ce juste tribut, cette souffrance involontaire.

L'ABBÉ. Moi, blâmer ces généreux combats !

Ah ! croyez plutôt que je les partage. Si des ménagements[1] pouvaient réussir, je serais le premier à en réclamer l'emploi, mais l'ambitieux Darlemont ne cédera qu'à la force, n'obéira qu'à la voix terrible de la justice.

FRANVAL. Oui, oui, terrible !... cette plainte une fois lancée,[2] rien ne pourra sauver Darlemont des peines infamantes prononcées par la loi... Que faire alors de son malheureux fils dont l'âme brûlante et l'extrême sensibilité... Mais j'ose me flatter encore qu'il déterminera son père à prévenir un éclat juridique, dont les suites cruelles...

MADAME FRANVAL, *travaillant toujours.* Et moi, je suis sûre qu'il n'y parviendra pas.

CLÉMENCE. Eh ! pourquoi ? Si la voix d'un père ramène à la vertu des enfants égarés, celle d'un fils, et d'un fils tel que St. Alme, doit avoir quelques droits sur le cœur paternel.

L'ABBÉ, *fixant toujours Clémence...* Je pense comme mademoiselle ; je compte beaucoup... mais beaucoup sur ce jeune homme.[3]

SCÈNE II.

THÉODORE, FRANVAL, ST. ALME (*il entre avec abattement, et s'arrête au fond du théâtre, sans être aperçu d'aucun de ceux qui l'occupent*), DE L'ÉPÉE, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE.

FRANVAL, *écrivant toujours.* Il est loin de penser que cette main, qui tant de fois fut pressée dans les siennes, trace[4] en ce moment l'accusation de son père.

(*St. Alme laisse échapper un mouvement terrible qu'il réprime avec peine.*)

L'ABBÉ, *apercevant St. Alme.* Le voici !

FRANVAL, *cessant d'écrire, et se levant brusquement.* Dieu ! (*Moment de silence général.*)

ST. ALME, *abordant avec réserve et dignité Franval, qui n'ose porter les yeux sur lui.* Vous n'entendrez aucun murmure... Ce que vous avez fait... tout autre l'eût fait ainsi que vous... Il est des circonstances où le sentiment doit se taire et faire place au devoir.

(*Clémence laisse tomber son ouvrage, et paraît dans le plus grand trouble.*)

L'ABBÉ. Faut-il que pour satisfaire à celui que le ciel m'impose, je sois forcé de déchirer une âme telle que la vôtre ! Vous n'imaginez pas, monsieur, combien il en coûte à mon cœur !

FRANVAL, *à St. Alme.* Jugez de ce qui se passe dans le mien ; d'un côté, la confiance dont on m'honore (*il désigne De l'Epée*), la justice qu'attend cet opprimé, m'ordonnent d'agir ; de l'autre, l'amitié me retient et m'enlace. Je ne puis faire un pas sans être coupable ; prendre aucun parti sans me préparer des regrets... Jamais on n'éprouva plus de tourments à la fois, jamais on ne se trouva dans une situation plus cruelle.

ST. ALME, *serrant tour-à-tour les mains de Franval et de De l'Epée.* Ah ! j'étais bien sûr de trouver en vous cet élan généreux, ce pénible embarras... (*A De l'Epée.*) Je ne m'attendais pas moins à ce touchant langage, à ce tendre intérêt qui caractérisent si bien l'appui des malheureux et le bienfaiteur des hommes. Mais si vous avez rempli tous les deux votre devoir, vous me permettrez de remplir à mon tour celui que me prescrit la nature, et de prendre la défense d'un père.

FRANVAL, *vivement.* Auriez-vous obtenu de M. Darlemont?...

ST. ALME, *avec douleur.* Il n'a pas voulu m'entendre... il m'a repoussé de son sein. Ce que l'honneur a de plus imposant, ce que l'amour filial a de plus tendre... rien n'a pu le fléchir ; il persiste à vouloir prouver la mort de son pupille, et garde, sur tout le reste, le silence le plus farouche.

(*Il s'appuie sur Franval.*)

THÉODORE. (*Il aperçoit St. Alme dans l'abattement ; il se lève précipitamment, jette son livre, et va presser son cousin dans ses bras.*)

FRANVAL. Cher St. Alme !

L'ABBÉ, *à St. Alme.* Regardez votre jeune ami ; on dirait qu'il vient de vous entendre, et qu'il cherche à vous offrir ses consolations.

ST. ALME, *pressant Théodore contre son cœur.* Que j'ai de plaisir à le revoir ! Faut-il qu'après une aussi longue séparation, cette entrevue soit mêlée de souffrance et de crainte ! Mais est-il bien certain... êtes vous donc l'un et l'autre assez convaincus que mon père soit coupable ?

SCÈNE III.

THÉODORE, FRANVAL, DUPRÉ (*tête nue et dans le plus grand égarement*[1]), DE L'ÉPÉE, ST. ALME, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE.

DUPRÉ, *à Franval.* Ah ! monsieur !... ce que monsieur Darlemont vient de m'apprendre serait-il vrai ? Le jeune comte D'Harancour...

FRANVAL, *désignant De l'Epée.* Vous voyez celui qui l'a sauvé.

DUPRÉ. Dieu !... (*Il aperçoit Théodore, qui l'examine.*) Oui, c'est lui !... enfin je le revois !

THÉODORE. (*Il s'élance vers Dupré, et veut le presser dans ses bras.*)

DUPRÉ, *reculant et évitant les caresses de Théodore.* Il ne voit en moi que celui qui soigna son enfance... Il ignore que je suis indigne de ses caresses... et que j'ai moi-même contribué à sa perte.

ST. ALME. Vous, Dupré !

THÉODORE. (*A plusieurs signes de De l'Epée, il suspend tout à coup ses caresses, reste immobile un instant, et recule peu à peu, en fixant Dupré avec un sentiment de surprise et de douleur.*)

DUPRÉ. Mais il faut qu'il connaisse tous mes remords... il faut qu'il me permette de mourir à ses pieds.

(*Il tombe aux pieds de Théodore.*)

FRANVAL, *le relevant.* Remettez-vous, et achevez de nous instruire...

ST. ALME. Ce fut lui qui seul accompagna mon père, lorsqu'il conduisit le jeune comte à Paris.

FRANVAL, *à Dupré.* Il y a huit ans, à peu près ?

DUPRÉ. Oui, monsieur.

ST. ALME. Eh bien ?

DUPRÉ. Le soir même de notre arrivée, monsieur Darlemont me donna l'ordre de me procurer les habits de quelque mendiant, et d'en revêtir le petit Jules.

L'ABBÉ. Justement, ce fut sous ces lambeaux qu'il me fut présenté.

DUPRÉ. Dès qu'il fut ainsi déguisé, son oncle le fit monter avec lui dans une voiture de place, et ils disparurent. Quelques heures après, monsieur Darlemont rentra seul : je lui en témoignai ma surprise, je le pressai de questions ; il me confia qu'il venait enfin d'exécuter un projet qu'il médi-

tait depuis longtemps, et qu'il avait perdu le jeune comte au milieu de Paris.

ST. ALME, *suffoqué et d'un ton délirant.* Quoi ! mon père lui-même !... il aurait eu la barbarie...

DUPRÉ. Pour s'assurer les biens du jeune D'Harancour, il fallait que monsieur Darlemont pût annoncer sa mort et la prouver en justice. Deux témoins lui étaient nécessaires : le premier fut l'hôte[1] qui nous logeait à Paris, et qu'il séduisit à force d'argent.

ST. ALME, *mettant la main sur la bouche de Dupré.* Malheureux !... (*Changeant de ton.*) Achevez.

FRANVAL. Et le second témoin ?

DUPRÉ. Ce fut moi... Conduit dans un temple[2] où tout avait été préparé... j'y signai l'acte mortuaire de Jules D'Harancour ; et, peu de jours après, nous partîmes pour Toulouse, où à l'appui de cet acte, monument de la plus atroce perfidie...

ST. ALME, *du ton le plus déchirant.* Arrêtez... Il ne m'est donc plus possible d'en douter. Oh ! qu'il est accablant le poids affreux du crime d'un père !

(*Il tombe dans un fauteuil, soutenu par Franval, et paraît dans l'abattement le plus douloureux.*)

DUPRÉ. Depuis ce jour fatal, je n'ai pu trouver un instant de repos. Le ciel est juste, il a conservé cette honorable victime, et je viens vous offrir de tout avouer en public, de me dénoncer au tribunal des lois : je connais la rigueur des peines qui m'y attendent ; j'y suis tout résigné. Heureux, si, en expiant le crime dont je fus le complice, je puis contribuer à réparer les maux qu'il a causés !

ST. ALME, *se levant avec force, comme frappé d'une idée.* Oui, oui, il faut les réparer... Suis-moi, malheureux vieillard. (*Il entraîne Dupré.*)

DUPRÉ. Disposez de moi, monsieur.

FRANVAL, *courant après St. Alme, et le retenant.* St. Alme, où allez-vous ?

ST. ALME. Où le désespoir m'appelle.

L'ABBÉ. Songez que Théodore...

ST. ALME. Sa vue augmente mon supplice.

FRANVAL. Que prétendez-vous faire ?

ST. ALME. Le venger, ou mourir.

L'ABBÉ, *le retenant avec Franval.* Votre raison s'égare.

ST. ALME. Laissez-moi !

FRANVAL. Souffrez que votre ami...

ST. ALME, *s'arrachant des bras de De l'Epée et s'élançant avec égarement sur le devant du théâtre.* O mon père !... mon père !... (*A Franval et à De l'Epée, qui veulent toujours le retenir.*) Laissez-moi... laissez-moi ! (*Il sort avec précipitation et emmène Dupré.*)

SCÈNE IV.

THÉODORE, L'ABBÉ (*rassurant par quelques signes Théodore inquiet et agité*), FRANVAL, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE (*dans le plus grand abattement, toujours observée par De l'Epée*).

MADAME FRANVAL. Enfin, nous connaissons toute la trame ourdie par ce Darlemont !

FRANVAL. Profiter de l'infirmité d'un enfant sans défense et sans appui ! violer à ce point les droits du sang et de la confiance !... Je l'avouerai, j'avais besoin du témoignage de ce vieillard, pour croire à tant de perfidie.

L'ABBÉ. Vous voyez que Théodore ne s'était point trompé.

MADAME FRANVAL. Balancerez-vous encore

mon fils, à livrer ce coupable à la vengeance des lois?... Attendrez-vous qu'il use de son crédit et de son opulence, pour vous prévenir dans vos démarches?[1]

L'ABBÉ. J'ajouterai à ces observations que Théodore n'est pas le seul à qui je doive mes soins: que tous mes autres élèves que j'ai laissés à Paris souffrent beaucoup de mon absence, et que je dois pour eux économiser mes instants.

FRANVAL. Oui... oui, je serais criminel si je tardais plus longtemps à remplir le devoir que votre confiance m'impose. Signons donc cette plainte.

SCÈNE V.

FRANVAL, THÉODORE, L'ABBÉ, MARIANNE, MADAME FRANVAL, CLÉMENCE, DOMINIQUE.

MADAME FRANVAL. Eh! arrivez donc, Dominique, arrivez donc... Eh bien! vous ne nous amenez personne?

DOMINIQUE, *encore tout essoufflé.*[2] Ce n'est pas faute d'avoir couru... d'avoir cherché partout... Nous avons été d'abord chez Pierre, l'ancien palefrenier... Il était sorti dès le matin avec sa femme.

MARIANNE. De là, nous sommes allés chez la pauvre Maurice, la veuve du cocher.

DOMINIQUE. En campagne[3] pour toute la journée... Mais nous avons bien recommandé à plusieurs personnes qui demeurent auprès, de leur dire de se rendre ici dès qu'ils seraient de retour.

FRANVAL. Vous avez eu grand soin de taire le motif...

DOMINIQUE. Monsieur sait bien que lorsqu'on me confie un secret...

FRANVAL, *tenant la plainte d'une main, et prenant de l'autre son chapeau.* Je ne fais aucun doute que cette plainte, par la nature des faits qu'elle contient (*à De l'Epée*) et surtout revêtue d'un nom tel que le vôtre,[1] n'excite tout le zèle des magistrats. Vous allez m'accompagner tous les deux. (*A madame Franval et à Clémence dont le trouble est au dernier degré.*) Si St. Alme revenait en notre absence... calmez-le, je vous en supplie... vous surtout, ma sœur... répétez-lui combien il m'en coûte... Mais un seul instant de retard pourrait nuire au jeune comte, et donner à son oppresseur des armes redoutables. Marchons.

(*On entend du bruit au dehors.*)

CLÉMENCE. J'entends quelqu'un, je crois.

DOMINIQUE, *regardant à la porte.* C'est monsieur St. Alme... Dans quel trouble, grand Dieu! dans quelle agitation !

SCÈNE VI.

DOMINIQUE, MARIANNE, THÉODORE, DE L'ÉPÉE, FRANVAL, ST. ALME (*sans chapeau, sans épée, et dans le plus grand désordre*), MADAME FRANVAL, CLÉMENCE.

ST. ALME, *entrant avec précipitation.* Mon ami ! ... mon ami !...

(*Il tombe suffoqué dans les bras de Franval, qui le dépose sur un fauteuil; Théodore vole à son secours et témoigne le plus vif intérêt; tous les autres l'entourent. Peu après Théodore retourne à sa place, à la droite de De l'Epée.*)

FRANVAL. St. Alme, revenez à vous.

ST. ALME, *fixant ceux qui l'entourent.* Mon père...

(*Il veut continuer, l'émotion qu'il ressent lui coupe la voix.*[1])

FRANVAL. Expliquez-vous.

ST. ALME. Mon père...

L'ABBÉ. Achevez.

ST. ALME, *d'une voix entrecoupée, et avec force.* Déchiré par le récit de ce vieux domestique, (*il se lève*) j'ai couru... j'ai forcé la porte du cabinet où mon père s'était enfermé... Dupré qui m'avait suivi... lui a dit qu'il vous avait tout révélé... et qu'il était résolu d'aller le dénonçer avec lui. "Vous m'avez fait participer à votre crime, a-t-il ajouté, je vous ferai partager mon supplice!" Frappé de la menace de ce vieillard, mon père à frémi; j'ai saisi cet instant... et mettant sur ma poitrine la pointe de mon épée, j'ai dit à mon tour: "Je vais être par vous déshonoré; jeune encore, j'aurais trop longtemps à souffrir... j'expire donc à vos yeux... si à l'instant même, à l'instant... vous ne me signez la reconnaissance de Jules D'Harancour..." Ce cri de désespoir, l'idée d'une tache ineffaçable, et surtout la certitude de ma mort, ont enfin produit l'effet que j'attendais... La nature a triomphé... mon père s'est ému, et d'une main tremblante... il a tracé cet écrit que je vous apporte ... (*Il remet à Franval un écrit qu'il tire de son sein.*) le voilà! le voilà!

FRANVAL, *lisant.* "Je reconnais Jules D'Harancour dans l'élève de monsieur l'abbé De l'Epée, connu sous le nom de Théodore, et je suis prêt à lui restituer tous ses droits..."

L'ABBÉ, *se découvrant.* Dieu puissant! grâces immortelles te soient rendues!

(*Il prend l'écrit des mains de Franval, et le remet à Théodore.*)

FRANVAL, *à St. Alme.* De quel poids, mon ami, vous venez de soulager mon cœur !

(*Il déchire l'accusation qu'il tient encore à la main.*)

THÉODORE. (*Dès qu'il a lu l'écrit, il se jette aux pieds de De l'Epée, et les baise; se relève ivre de joie, va sauter au cou de Franval; s'avance ensuite au-devant de St. Alme, le fixe, s'arrête tout-à-coup, comme frappé d'une idée, et s'élance au bureau, où il trace quelques lignes au bas de l'écrit de Darlemont.*)

FRANVAL. Que fait-il ? et quel est son dessein ?

L'ABBÉ. Je l'ignore.

ST. ALME. Il paraît singulièrement ému.

CLÉMENCE. On dirait que des larmes s'échappent de ses yeux.

THÉODORE. (*Il revient auprès de St. Alme, lui prend une main qu'il pose sur son cœur, et lui donne, de l'autre, à lire l'écrit qu'il vient de faire.*)

ST. ALME, *lisant avec la plus vive émotion.* "Je ne puis être heureux aux dépens de mon premier ami. Je lui donne la moitié des biens qui me sont rendus. Il ne peut me refuser ; nous fûmes accoutumés dès l'enfance à tout partager en frères ; nos cœurs en se rejoignant doivent reprendre leurs habitudes." Dieu !

(*Il presse Théodore dans ses bras et leurs caresses se confondent.*)

L'ABBÉ, *serrant Théodore contre son sein, avec la plus vive émotion.* Ce trait seul m'a payé de tout ce que j'ai fait pour lui.

MARIANNE. Il sera bienfaisant comme l'était son père. (*A De l'Epée.*) Monsieur, puis-je

espérer qu'il me sera permis de terminer mes jours auprès de mon jeune maître ?

L'ABBÉ. Oui, bonne femme, vous et tous les anciens domestiques de l'hôtel, que vous pourrez découvrir.

FRANVAL. Mais c'est à condition, Marianne, que vous garderez, ainsi que nous tous, un silence éternel sur la cause du jeune comte.

ST. ALME. Que ne puis-je effacer un pareil souvenir !... et comment pourrai-je en adoucir l'amertume ?

L'ABBÉ, *fixant Clémence avec un sourire de bonté.* Si mademoiselle vous y aidait... en s'associant à votre sort ?

FRANVAL, *à De l'Epée.* On voit bien que rien ne peut échapper à votre pénétration.

MADAME FRANVAL. Mais songez donc qu'un pareil mariage...

L'ABBÉ. Comblera les vœux d'un couple qui s'aime, et au bonheur duquel je désire contribuer.

MADAME FRANVAL. Il faut que ce soit vous, monsieur, pour me déterminer... Mais comment se défendre de concourir à vos bienfaits ?

THÉODORE. (*Sur un geste de De l'Epée, il unit St. Alme et Clémence, et presse sur son cœur leurs mains entrelacées.*)

DOMINIQUE, *désignant Théodore.* Aimable jeune homme ! s'il intéresse ainsi sans parler, que serait ce donc si l'on pouvait l'entendre !

CLÉMENCE. Moment délicieux que j'étais loin d'espérer !

ST. ALME. On peut sentir... mais non pas exprimer mon bonheur.

FRANVAL. Celui que j'éprouve ne peut se mesurer

qu'à mon admiration. (*A De l'Epée.*) Homme bienfaisant, que vous devez être glorieux de votre élève ! Comparez ce qu'il est en ce moment, avec ce qu'il était quand il vous fut présenté, et jouissez de votre ouvrage.

L'ABBÉ, *fixant Théodore et ceux qui forment groupe autour de lui.* Enfin, le voilà rétabli dans ses foyers ! Le voilà décoré du nom sacré de ses pères, et déjà entouré des heureux qu'il a faits. O Providence ! ... il ne me reste plus rien à désirer au monde, et quand je quitterai cette dépouille[1] mortelle, je pourrai me dire : Dormons en paix, j'ai bien rempli ma carrière !

FIN.

NOTES.

Personnages.

Page Note

1, 1. *L'abbé De l'Épée*, the Reverend De l'Epée.—The title of *abbé* (abbot) is now prefixed, merely out of politeness, to the name of every Roman Catholic clergyman.

2. *Tuteur*, legal guardian.

3. *Toulouse*, a large and ancient town in the south of France ; was formerly the capital of the Province of Languedoc.

ACTE I.

Scène I.

2, 1. *Il est tout entier...*, he is entirely taken up with...—The sentence is left incomplete.

2. *J'avais beau chercher dans votre appartement*, it was of no use for me to look in your rooms.

3. *Il est d'une tristesse, d'une rêverie*, he is always plunged in a dreaming melancholy.

4. *Je fis tomber adroitement la conversation sur les vues qu'on a sur votre établissement*, I artfully turned the conversation on the views they entertain about your marriage.

3, 1. *Sénéchal*, seneschal. — The three Seneschals of Languedoc concurred with the Parliament of Toulouse in dispensing justice in that province. Their jurisdiction was suppressed towards the end of the last century.

2. *Pour consulter les gens de l'art*, to take the advice of the faculty, of the leading physicians.

4, 1. *Attaché sur le portrait*, his eyes constantly fixed on the likeness.

2. *On eut dit qu'il pressentait m'embrasser pour la dernière fois*, he looked as if he felt instinctively he was embracing me for the last time.—The verb *pressentir* is rarely followed by an infinitive.

Page Note

4, 3. *Clémence ne manque jamais de venir nous y trouver*, Clémence never fails to come and meet us there.

5, 1. *J'oserai néanmoins observer à monsieur*, nevertheless I shall take the liberty of reminding you, sir.—This use of the word *monsieur* is peculiar to servants and people of inferior position.

2. *Il parviendra facilement à lever tous les obstacles*, he will easily succeed in removing all obstacles.

SCÈNE II.

6, 1. *Je défie l'amant le plus rusé de me faire perdre la piste*, I defy the most cunning lover to throw me oft the scent, *i.e.*, to impose upon me.

2. *Cela saute aux yeux*, it is obvious, one cannot help seeing it.

7, 1. *Quand ce ne serait que la maladie qui pensa nous l'enlever il y a quelques mois*, were it only for the illness which almost carried her away a few months ago.

2. *Dans son transport*, in her delirium.

8, 1. *J'entre... pour faire son appartement*, I enter to make her room tidy.

2. *Peindre d'idée*, to paint from memory.

3. *Je vous assure que c'est monsieur St. Alme trait pour trait*, I can assure you it is exactly like Mr. St. Alme. (*Lit.* feature for feature.)

9, 1. *Elle me ferait un train*, (vulgar) she would scold me so much.

SCÈNE III.

10, 1. *Lui faire part de votre amour pour sa sœur*, to inform him of your love for his sister.

2. *Obtenir leurs aveux*, to get their consent.

3. *Un homme sensible*, a man of feeling.

4. *Passer un habit plus décent*, to put on a more decent coat.

SCÈNE IV.

11, 1. *La maison de ses pères*, the house of his ancestors.

2. *Il exprime par son jeu pantomime*, he expresses by his signs.

SCÈNE V.

12, 1. *Après avoir fait signe à Théodore de s'observer*, after beckoning Theodore to restrain himself.

SCÈNE VI.

Page Note

13, 1. *Gagnons une auberge sûre*, let us first put up at some respectable inn.

ACTE II.

14, 1. *Dossiers*, briefs.

SCÈNE I.

2. *Il est en robe de chambre et en mules*, he is in his dressing-gown and slippers.

SCÈNE II.

15, 1. *Bureau de travail*, study.

SCÈNE III.

16, 1. *Avec altération*, quite discomposed.

17, 1. *Mon père vient de me signifier qu'il entendait que, sous trois jours, tout fût terminé*, my father just intimated to me he intended that this marriage should take place within three days.

19, 1. *Mais j'oublie que je dois me rendre chez le président D'Argental*, but I forget I must call at President D'Argental's.—The *président*, or rather *premier président* D'Argental, as the author calls him a few lines farther, was the head of the Parliament of Toulouse. Provincial Parliaments were composed of a *premier président* (Lord Chief Justice), four or five *présidents à mortier* (Justices), and three or four times that number of *conseillers* (puisne Judges). Parliaments were suppressed towards the end of the last century.

2. *A plusieurs reprises*, several times.

SCÈNE VI.

0, 1. *Un petit agenda*, a small pocket-book.

2. *Il n'a pas plus de mémoire...*, he has no more memory than....—The sentence is left incomplete.

3. *De là passer chez le libraire de monsieur*, then I am to call at master's bookseller's.—*Cf.* page 5, note 1.

Page Note

20, 4. *Ils sont prêts à payer les six cents livres en question*, they are ready to pay these four and twenty pounds.—The old French *livre* (now *franc*) was worth ten pence.

5. *Deux louis*, two pounds.—French *louis* were reduced to the value of sixteen shillings on the introduction of the decimal system; previously they were worth twenty-four francs, or about an English pound.

21, 1. *Une petite table ronde à dessus de marbre*, a small round table with a marble top.

SCÈNE VII.

2. *Sénéchal.* See page 3, note 1.

3. *Petits pains*, French rolls.

22, 1. *Elle prend ses conserves*, she puts on her spectacles.

2. *Que veut-il dire*, what does he mean?

SCÈNE VIII.

3. *Leur union ne saurait avoir lieu*, their marriage can never take place.

23, 1. *Petit négociant*, shopkeeper.

SCÈNE IX.

2. *Comme qui dirait* (vulgar) *un vieux pasteur*, a kind of old clergyman.

SCÈNE XII.

25, 1. *Les âmes sensibles*, feeling hearts.

2. *Le guet*, the night-watch.—"On appelait ordinairement *guet* la garde qui veillait à la sûreté de Paris pendant la nuit" (Quicherat, "Dict. des Institutions de la France").

26, 1. *Je le fis annoncer dans les papiers publics*, I had him advertised in the newspapers.

2. *Signalement*, description.

3. *Palais de Justice*, court of law, the hall where justice is administered.—The Palais de Justice of Paris, a fine old building on the left bank of the Seine, was once the residence of the Kings of France.

Page Note

26, 4. *Vêtu de pourpre et d'hermine*, dressed in purple and ermine.—The Judges of the Superior Courts in France wear a red gown trimmed with white fur.

5. *Un siége supérieur*, a High Court of Justice—*i.e.*, a Parliament. See page 19, note 1.

6. *Le convoi d'une personne de qualité*, the funeral procession of a person of rank.

27, 1. *Il voyait encore la barrière par laquelle on l'y fit entrer*, he had still present before his eyes the gate through which he was brought into town.

2. *La barrière d'Enfer*, one of the southern gates of Paris.

28, 1. *Après avoir fait par écrit mille perquisitions inutiles*, after many inquiries in writing had proved useless.

2. *Le Cours*, the public walk. The *Cours*, or *Cours Lafayette*, is a broad avenue planted with trees, where the gentry of Toulouse take their customary afternoon walk.

29, 1. *Extrait de mort*, or more usually *extrait mortuaire*, certificate of death.

31, 1. *Faire annuler des actes authentiques*, to have official documents cancelled.

ACTE III.

Scène I.

32, 1. *Quel fâcheux contre-temps*, how very vexing!

2. *Cahin, caha* (Lat. *quà hinc, quà hac*), so, so.

3. *Et aussitôt de baiser la pièce d'or à plusieurs reprises*, and directly she began to kiss the gold coin several times.

33, 1. *Vous auriez le soin de ne la faire parler qu'à moi seule*, you will see she speaks to nobody but myself.

2. *Tout de bon*, really?

34, 1. *Le premier président*, *see* page 19, note 1.

Scène III.

35, 1. *En habit noir et en cheveux longs*, in his black coat and his wig, *i.e.*, fully dressed, ready to go out.

2. *Dominique a-t-il été avertir St. Alme de se rendre ici*, has Dominique been to ask St. Alme to come here?

Page Note

35, 3. *Avec une chaleur graduée*, with increasing excitement.

SCÈNE IV.

38, 1. *Un lycée fameux*, a celebrated public school.
2. *Les papiers publics*, or more usually *les journaux*, the newspapers.

39, 1. *Il exprime par son jeu*, he expresses by his signs.
2. *Buffon* (G. L. Leclerc, comte de), a celebrated writer on Natural History, born in 1707 at Montbard in Burgundy, died in 1788.

40, 1. *D'Alembert* (Jean Lerond), a savant and a writer of great power, died in 1783, at the age of sixty-six.
2. *Jean-Jacques Rousseau*, a most brilliant writer, but an exceptionable philosopher, was born in Geneva in 1712; he died in 1778.
3. *Voltaire* (François-Marie Arouet de), born in 1694, the most witty writer of his or perhaps of any time, died in 1788.

SCÈNE V.

43, 1. *Avec ivresse*, enraptured.
2. *Bonne mère*, my good woman.

44, 1. *Là nous attaquerons Darlemont*, there, we shall press hard upon Darlemont.

ACTE IV.

SCÈNE I.

45, 1. *Il n'y a pas d'apparence*, it is not likely.

SCÈNE II.

46, 1. *Je viens vous rendre ces vingt-cinq louis que vous m'avez fait remettre ce matin*, I bring you back the twenty-five pounds you sent me this morning.
2. *Rente viagère*, pension for life.
3. *Tout petit*, when (he was still) a little child.
4. *Un gros chien de ferme*, a big mastiff.

47, 1. *Retenant un grand mouvement de colère*, suppressing a great outburst of anger.

SCÈNE III.

48, 1. *Ses foyers*, his home.
2. *Une maison de piété publique*, a refuge, a workhouse.

Page Note

48, 3. *Je ne saurais trop ménager ce vieillard,* I can never be too careful with that old man.

SCÈNE IV.

4. *Si vous ne vous rendez sans retour aux volontés de votre père,* if you do not once for all obey your father's orders.

50, 1. *Les premières familles de la province,* the very first families in the county, *i.e.*, in Languedoc.

2. *Des séductions tramées avec adresse,* allurements artfully contrived.

51, 1. *Il y va de mon repos,* my peace of mind is at stake.

2. *Après un jeu de pantomime entre lui et Darlemont,* see page 11, note 2.

SCÈNE V.

3. *Son alliance ... m'eût mis pour jamais à l'abri de toute inquiétude,* his marriage ... would have set my mind at rest for ever.

SCÈNE VIII.

53, 1. *Faites entrer,* show them in.

SCÈNE IX.

2. *Remettons-nous,* let us compose ourselves.

SCÈNE X.

54, 1. *Je ne puis ajouter foi,* I cannot put faith in.

2. *Le fixant toujours et le serrant de près,* fixing his eyes upon him and pressing him closely.

3. *Ce qui s'appelle vu,* seen with my own eyes.

4. *A quels titres ?* on what claims?

56, 1. *Votre pupille,* your ward.

2. *Embrasé de son génie,* inspired by his genius.

57, 1. *L'acte mortuaire,* *see* page 29, note 1.

2. *Les tourments qui, depuis si longtemps, couvent dans votre sein,* the anxieties over which you have been long brooding.

SCÈNE XI.

58, 1. *L'artisan de ses malheurs,* the author of his misfortunes.

Page Note

59, 1. *Je le méconnais* (rarely used in that sense), I do not acknowledge him.

SCÈNE XII.

60, 1. *Ils se confondent dans les bras l'un de l'autre*, they press each other closely in their arms.

ACTE V.

SCÈNE I.

63, 1. *Clémence, sur une chaise, brode au tambour*, Clemence, sitting on a chair, does tambour-work (a kind of embroidery).

64, 1. *Témoigne de la souffrance et de l'inquiétude*, betrays signs of pain and anxiety.

2. *Acte d'accusation*, indictment.

3. *De l'Epée fait sentir q 'il soupçonne son amour*, De l'Epée gives her to understand that he suspects her love.

65, 1. *Ménagements*, half-measures.

2. *Cette plainte une fois lancée*, when once this complaint has been made public, has been brought before the magistrates.

3. *Je compte beaucoup ... mais beaucoup sur ce jeune homme*, I reckon much, yes, very much on that young man.

SCÈNE II.

4. *Trace en ce moment ...*, is now drawing up an indictment against his father.

SCÈNE III.

67, 1. *Tête nue et dans le plus grand égarement*, his head bare, and looking quite bewildered.

69, 1. *L'hôte*, the innkeeper.

2. *Temple*, church.

SCÈNE IV.

71, 1. *Pour vous prévenir dans vos démarches*, to forestall your action.

SCÈNE V.

2. *Tout essoufflé* quite out of breath.

Page Note

71, 3. *En campagne pour toute la journée*, out on errands for the whole day.

72, 1. *Cette plainte revêtue d'un nom tel que le vôtre*, that complaint preferred by a man of your reputation.

Scène VI.

73, 1. *L'émotion qu'il ressent lui coupe la voix*, the emotion he feels deprives him of speech.

76, 1. *Quand je quitterai cette dépouille mortelle*, when I die, or, as Shakespeare has it : "When I shuffle off this mortal coil."

Londres : Imprimerie de Rankén et Cie., St. Mary-le-Strand, W.C.

8

r
5

6

63

64,

65,

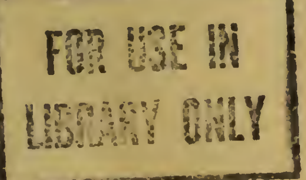
4

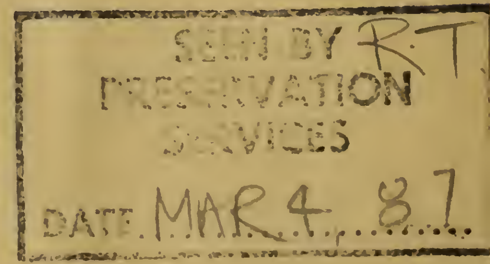
67, 1

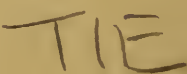
69, 1.
2.

71, 1.

2.


FOR USE IN
LIBRARY ONLY


SEEN BY R.T.
PRESERVATION
SERVICES
DATE MAR 4 87


TIE